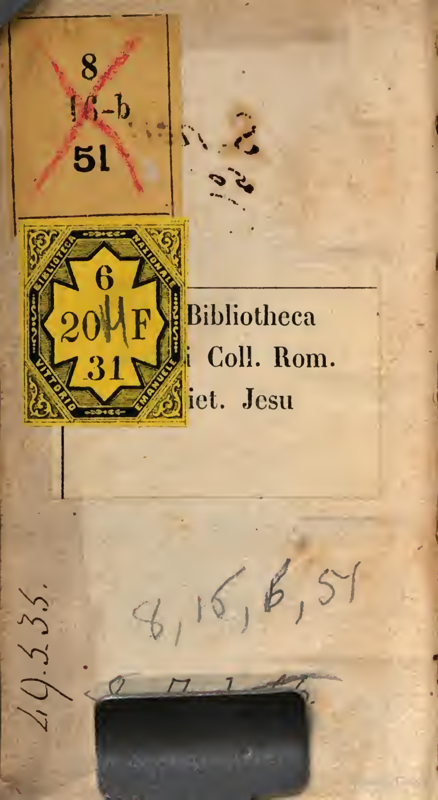
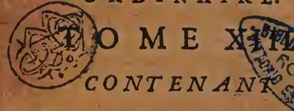






ŒUVRES DE FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ESTAT ORDINAIRE.



TOME XIII.

CONTENANT

I. *La Promenade en neuf Dialogues.*
II. *Problemes Sceptiques.*
III. *Doubte Sceptique.*
IV. *Du Peu de certitude qu'il y a dans l'Hist.*
V. *De la Connoissance de soy-mesme.*

A PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE, au Palais, au second Pilier de la grand' Salle, au grand Cesar.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AV LECTEVR.



'AI veû tant de mauvaises Prefaces à beaucoup de livres, que c'est presque par force qu'on me fait prendre la plume pour vous donner un Avant-propos qui precede cette petite composition. Le Libraire exige cela de moi pour en grossir un peu son volume : & des personnes qui me sont de quelque consideration, me prient de mettre ici par écrit ce qu'ils m'ont ouy dire tant à l'égard de l'ortographe, que du style dont ie me suis servi.

Pour la premiere de ces deux choses, ie vous declarerai franchement qu'elle est plus de l'Imprimeur que de moi, parce que voyant qu'il deferoit peu à mon manuscrit, & qu'emporté par l'usage, il emploioit une infinité de lettres, soit voyelles, soit consones, differentes des miennes, ie me suis lassé de raturer inutilement ses épreuves, & me suis contenté de luy demander en grace, de laisser quelques-unes de mes orthographes, qui témoignassent que ie ne les estimois pas moins que les siennes, puisque ie ne pouvois pas les luy faire changer. Cela est cause que vous pourrez voir beaucoup de mots differemment orthographiez, tant parce que ie n'ai pas creu me devoir donner plus de pene sur une chose que ie neglige assez, que pour vous laisser le chois de la façon qui vous plaira le plus, y aiant des raisons sur cela de part, & d'autre.

En effet toutes les Langues ont leurs diversitez en ceci, aussi bien que la nostre. Et i'apprens de Sextus Pompeius à l'égard de la Latine, qu'avant Ennius L. 17. *les Romains ne doubloient iamais les consones dans leurs écritures, ce Poëte aiant esté le premier qui comme Grec nai en Calabre prit cette liberté qu'on suivit depuis à son exemple.* Apud antiquos, *dit-il,* nulla geminabatur litera in scribendo: quam consuetudinem Ennius mutasse fertur, vtpote Græcus Græco more vsus, quòd illi æquè scribentes ac le-

gentes duplicabant mutas. *Adjoûtez à cela la fantaisie de quelques particuliers qui ont trop haï, ou trop aimé, de certaines lettres, qu'ils emploioient avec importunité, ou dont ils s'abstenoient tout-à-fait dans leurs compositions ; & vous trouverez moins estrange la varieté qui se trouve dans l'ortographe. La lettre* r *a déplu pour estre trop rude & trop canine ; la sibilation de l'*s *a donné de l'aversion à d'autres ; & nous apprenons de Martianus Capella, qu'Appius Claudius detestoit la derniere de l'Alphabet qui est le* z, *sur cette plaisante consideration que les dents de celui qui prononce cette consone ressemblent à celles d'un mort, tant le son en est foible & bas*, Quòd dentes mortui, dum exprimitur, imitatur, *ou parce que sa figure & son expression sur le papier a du rapport à la dent d'un homme mort, selon que vous voudrez interpreter les termes de cet autheur.*

Mais il y a bien d'autres raisons de la differente orthographe, où ie ne veux pas m'arrester, pour remarquer simplement que les Maistres Escrivains, & les Cōpositeurs d'Imprimerie y ont glissé beaucoup d'abus.

*Les premiers voiant que l'*i *final estoit trop simple, & mal propre à recevoir l'ornement des parafes ou braveures dont la queuë de l'*y *est susceptible, ont emploié l'*i *grec pour contenter leurs écholiers, & pour faire paroistre davantage leurs exemples, sur tout en ces monosyllabes* moi, toi, Roi, loi, *& autres semblables, qui deviennent hors de propos dissyllabes par l'*y, *à cause qu'il est impropre aux diphthongues, & qu'il se doit tousiours faire sentir separément dans la prononciation s'il se rencontre avec d'autres voielles. Ie crois donc avec des personnes de fort profonde speculation sur cela, que l'*y *ne devroit estre mis qu'aus mots venus du Grec, pour exprimer* l'ypsillon *de cette langue, comme à ceux-ci* Pythagore, Sibylle, syllabe, Ægypte, *& autres semblables. Il est aussi necessaire aus paroles où l'*i *doit estre entendu seul, comme en* Pays *pour region,* l'ouye, ennuyeux, *&c. selon l'usage des Espagnols en* mayor, arroyo, frayle, *& autres semblables, où ils ne mettent iamais le petit* i. *Quand il se trouve encore du peril que l'*i *passast pour consone, il est beaucoup mieux de le changer en* y *; car ie dirai d'un homme qu'il* iure *s'il fait un serment, &*

qu'il est yure *s'il a trop beû : de mesme écrivant* ieux, *i'exprimerai les ieux de cartes ou d'autres divertissemens ; mais si i'écris* yeux , *ie parlerai sans doute de l'organe de la veuë.*

*Quant aus Compositeurs d'Imprimerie, ie leur ai fait avoüer ingenument qu'à cause de l'emploi frequent de l'*i *ils avoient souvent recours à l'*y *de moindre usage, quand la casse, ou, comme ils parlent, le cassetin du premier estoit vuide ; de sorte que ce n'est pas merveille si nous voions tant de mots qui ont receû l'*y *sans besoin qu'il en fust, parce que chacun tâche de rendre son écriture la plus conforme qu'il peut aus livres imprimez, où s'est coulée insensiblement à la longue cette mauvaise orthographe. Ils ont abusé de la lettre* x *de mesme, pour espargner l's dont la cassette estoit trop tost épuisée.*

Or quoi-que ie sois presque honteux de m'estre tant arresté à ces petites vetilles & minuties de Grammaire, où l'usage l'emporte tousiours sur le raisonnement ; si faut-il avoüer qu'elles ne sont pas absolument à negliger, puisque l'orthographe sert à reconnoistre la valeur & la signification des mots, dont Platon espluche dans son Cratyle iusques aus moindres syllabes, avec cette notable sentence, qu'il n'y a que les hommes fort sçavans qui en puissent bien iuger. C'est pourquoi Dieu ne mit devant Adam les animaux qu'il venoit de créer, pour en estre le parain en leur imposant des noms qui leur fussent les plus propres, qu'aprés l'avoir rempli d'une science infuse & necessaire à un si important emploi. Cependant si l'orthographe est de consideration, quand elle marque l'origine des mots en conservant ces lettres que les Grammairiens nomment characteristiques ; *il y a d'ailleurs cet inconvenient qu'elles ne sont connuës que des doctes qui sont en fort petit nombre, une infinité d'autres personnes ne pouvant pas gouster une telle façon d'écrire qui embarasse ; & qui fait parfois mal prononcer nostre langue sur tout aus Estrangers. Si l'autre sorte d'écriture qui n'emploie que les lettres qui se prononcent, est plus commode à la multitude, & principalement aus Estrangers qui apprennent le* François*; elle est cause aussi qu'en perdant l'origine des paroles, l'on pert souvent la premiere aussi bien que la meilleure signi-*

fication qu'elles ont euë, & qui leur est la plus propre. Ainsi l'on peut conclure qu'il y a sur cela des inconveniens de tous costez, où ie n'ai nul dessein de m'arrester davantage, me souvenant de ce qu'a dit iudicieusement Seneque dans une Preface de ses Controverses, Scholastica studia leviter tractata delectant, contrectata, & propiùs admota, fastidio sunt. *I'adioûte ce seul mot en faveur de la Grammaire, que non seulement les lettres doivent estre soigneusement observées, mais que le moindre accent peut oster tout le sens des dictions, & par consequent de toute une periode. Le Pere Alexandre de Rhodes remarque dans la Relation de ses voyages, qu'on ne parle gueres dans la Cochinchine qu'en chantant, à cause que la pluspart des mots de la langue de ce pays estant monosyllabes, leur signification varie seulement par les divers accens, & par les differens tons de la voix, donnant le mot* dai *pour exemple, qui a vingt-trois significations diverses, selon qu'il est accentué & prononcé tantost d'une façon, tantost d'un autre. N'est-il pas vrai qu'un Allemand ne sçauroit presque vous nommer Monsieur, sans appuyer si fort sur l'r finale, qu'il se fait aisément reconnoistre pour étranger. Theophraste fut pris & remarqué pour tel dans Athenes par une bonne vieille, sur quelque dialecte ou prononciation semblable, plûtost que sur son trop d'affecta-*
L.8.c.I. *tion,* quòd nimium Atticè loqueretur, *comme l'escrit Quintilien.*

Venons au second point de nostre Preface, qui doit estre du style ou de la façon d'escrire dont ie me suis servi dans cette petite composition. Son dialogisme, à mon avis, ne sera pas importun, sur tout à ceux qui sçavent l'estime qu'ont faite du Dialogue toutes les Sectes des Philosophes. Ie parle ainsi, puisque le Peripatetisme mesme, tout austere qu'il est, l'a receû, & qu'Aristote, aussi bien que les autres, l'avoit emploié dans des ouvrages que nous avons malheureusement perdus. Mais ie me suis assez expliqué ailleurs sur ce genre d'escriture, qui ne peut déplaire que quand il est mal emploié par ceux qui n'en sçavent pas assez le bon usage. Du reste ie n'ai visé ici qu'à estre intelligible, sans tomber dans de vaines, longues, & importunes
c.6.v.7. *expressions, que Dieu reprent dans S. Mathieu sous les*

noms de battologie, & de polylogie. Ie me suis resolu d'en vser ainsi, n'ignorant pas qu'il y a des styles concis qui ont leur recommandation, quoi qu'ils soient fort voisins de l'obscurité dont ie m'éloigne le plus que ie puis. Seneque dit de Chrysippe qu'il n'emploioit pas une seule parole pour l'oreille, mais tout pour l'esprit, Rei agēdæ causa loquitur, & verbis non vltrà quàm ad intellectum satis est, vtitur. Nous lisons aussi dans Clement Alexandrin qu'Hipparque fut chassé de l'eschole de Pythagore pour avoir écrit trop intelligiblement, & expliqué trop ouvertement quelques axiomes ou maximes de ce Philosophe. Et Socrate aprés avoir ietté les yeux sur un Livre d'Heraclite, prononça qu'il faloit estre bon nageur pour ne se pas perdre, ou, n'estre pas suffoqué, dans un si vaste Ocean d'obscurité. C'estoit un livre de Theologie, au rapport de Diogenes Laërtius, dans lequel Heraclite avoit affecté d'estre malaisément entendu, si ce n'estoit par des hommes fort éclairez, parce qu'il tenoit pour certain que les autres au lieu d'en faire estat, le mépriseroient. Car ce Philosophe n'estoit nullement obscur dans ses autres œuvres, si nous en croions Hesychius Illustrius, Dilucidus alioquin & tam perspicuus in scriptis est Heraclitus, ut etiam quamvis tardo homini obvius intellectu sit, & in mentem facilè penetret; verùm styli brevitas, & gravitas incomparabilis est, ce sont ses termes traduits. Certes l'eloquence mesme imite parfois Dieu & la Nature, elle cache ses sentimens pour les faire mieux rechercher; Quandoque Deus & Natura innocenti & benevolo puerorum ludo delectantur, qui ideo se abscondunt ut inveniantur. Et il se trouve dans de certains livres des obscuritez affectées & mysterieuses, qui ressemblent à ces nuës espaisses, dont la noirceur & la profondeur n'empesche pas qu'elles ne soient les plus fecondes de toutes. Tant y a que le grand flus de paroles, cette volubilité de plume aussi bien que de langue que Nonius Marcellus nomme Toluti-loquentiam, & cette expression diffuse qui n'est auiourd'huy que trop en vogue, sont des choses fort esloignées de la façon dont i'ai creû me devoir expliquer.

1. de benef. c.3.

Quand i'aurois eu quelque dessein de monstrer eloquent à la mode, ce n'estoit pas ici le lieu de me mon-

ſtrer tel. Il eſt pourtant vrai que la faculté oratoire a diverſes emplois, & que comme elle n'a iamais eſté poſſédée toute entiere par un ſeul, elle tient parfois d'aſſez Sen. in contr. *differentes routes pour ſe manifeſter :* Magna & varia res eſt eloquentia; nec adhuc vlli ſic indulſit, ut tota contingeret; ſatis felix eſt qui in aliquam eius partem eſt receptus. *Mon opinion eſt que le ſtyle* didacti*que n'eſt pas exclus de toutes ſes graces, & qu'il peut meſme acquerir les deux avantages qui ſont donnez aux deux plus grands Orateurs de l'antiquité. L'on a dit à la gloire de Ciceron, qu'on ne pouvoit rien adiouſter à ſon diſcours ſans luy preiudicier ; & à celle de Demoſthene, qu'il eſtoit impoſſible de rien oſter du ſien, qu'on ne luy fiſt tort: Ne peut-on pas conioindre ces deux merveilles dans le ſtyle inſtructif ? & celuy qui l'auroit fait, ce que ie m'empeſcherai bien de m'attribuer, ne devroit-il pas recevoir un eloge ſingulier? Pour moi i'arreſte ma plus haute pretention là deſſus, à meriter ſi ie puis, que mes defauts ne ſoient pas inſupportables, & qu'ils paroiſſent aucunement couverts par ce que ie puis proferer de plus raiſonnable, ſinon comme venant de moi, du moins par l'organe des Autheurs dont ie me ſers. L'on a dit à peu prés la meſme choſe d'un ancien Rheteur. Haterius ſe donnoit de merveilleuſes licences en declamant, & qui ne pouvoient eſtre excuſées ; on ne laiſſoit pas pourtant de* Sen. præf. l. 4. contr. *l'eſtimer d'ailleurs,* Redimebat tamen vitia virtutibus, & plus habebat quod laudares, quàm quod ignoſceres, *dit ce grãd Iuge de l'eloquence de ſon tems.*

Aprés tout, nous ſerons touſiours contraints d'avoüer Sceptiquement, que dans cette faculté Oratoire, auſſi bien qu'en toute autre, la pluſpart des choſes y ſont problematiques ; & que ce qu'un ſiecle trouve bon, eſt ſouvent improuvé par celuy qui le ſuit. I'ai remarqué une infinité de mots & autant de façons de parler qui eſtoient en uſage il y a trente ans, dont l'on 4. de ling. Lat. *fait difficulté de ſe ſervir auiourd'huy. Marc Varron obſervoit la meſme choſe de ſon tems, & que Metius, ni Brutus, grands amateurs de l'ancienne locution, ne purent iamais empeſcher qu'elle ne changeaſt Il eſt des paroles, dit-il, comme des hommes, qui perdẽt bientoſt l'agrément de la ieuneſſe.* Quem puer vidiſti formoſum, hunc vides deformem in ſenecta. Vetuſtas

pauca non depravat, multa tollit. *Mais il y a bien plus les termes & l'expression qui plaist aus uns, déplaist dans un mesme moment aus autres; & un vers qui sonne bien à nos oreilles, offense celles de nos voisins qui pensent ne s'y connoistre pas moins bien que nous. Ie parle des vers, parce que la Poësie a son eloquence aussi bien que la Prose; cette derniere estant encore plus suiette a se corrompre que la premiere. La raison est que les choses qui sont les dernieres venuës vieillissent naturellement plus tard que les autres; & que d'ailleurs ce qui est le plus manié & le plus emploïé, s'use, & se corromt ordinairement le premier. Or la Prose n'est pas seulement plus ancienne que la Poësie, puisque les hommes ont parlé vulgairement devãt que de s'astreindre à la mesure des vers; elle est encore plus usitée, se trouvant tousiours cent personnes qui écrive en prose, contre une qui s'addonne à la poësie. Nous pouvõs cõclure de tout ceci, que l'art de bien écrire n'est pas moins exposé que les autres à la controverse.*

C'est de là que naist la partialité où l'on tombe tous les iours à l'égard des autheurs, que chacun estime plus ou moins selon ses preventions d'esprit. La chose est trop iournaliere & trop commune, pour en rapporter des exemples; i'en donnerai un neanmoins que ie tiens des plus considerables à cause de l'authorité des parties. Saint Ierosme qui ne manquoit pas de respect pour S. Paul; qui nomme par admiration ses paroles des foudres divins, dans une epistre qu'il écrit à Pammachius; & qui dans une autre l'appelle non seulemẽt le vase d'élection, mais encore la Trompette de l'Evangile, le rugissement du Lion, la Foudre des Gentils, & le fleuve de l'Eloquence Chrestienne; ne laisse pas de luy reprocher des solœcismes *dans la diction, & des* hyperbates *dans la composition, le dit* imperitum sermone, non tamen scientia, *& remarque comme cela fut cause qu'il s'embarassa & ne se pût bien expliquer estant aus pieds de Gamaliel. Saint Irenée reconnoist ces* hyperbates *de S. Paul, & les excuse seulement sur l'impetuosité de l'esprit divin dont il estoit rempli.* Hyperbatis frequenter vtitur Apostolus propter velocitatem sermonum suorum, & propter impetum qui in eo spiritus est. *Mais S. Augustin s'oppose tellement là dessus au sentiment de S. Ierosme*

Ep. 50. & 61.

L. 3. c. 7.

De doct. Chr. l. 4. c. 7.

me, qu'il donne le titre de tres-eloquent à S. Paul, & maintient que s'il n'a pas suivi tous les preceptes de l'Eloquence humaine, celle-ci a suivi les decrets de sa sagesse. Il me souvient aussi d'avoir leû dans Nicetas Choniate, que l'Empereur Andronic Comnene formoit toutes ses lettres, pour les rendre eloquentes, sur celles de S. Paul; & i'ai écrit quelque part la mesme chose des Secretaires d'Estat du Roi des Abyssins. Certes quelque distinction qu'on fasse sur cela entre l'Eloquence divine & l'humaine, l'on ne laisse pas de recueillir des iugemens si opposez les uns aus autres, que de si grands personnages ont faits sur cette faculté de bien exprimer ses pensées, que tout n'y est pas moins arbitraire, que dans les autres professions qui servent d'object & d'entretien à l'esprit humain.

Ep. 60.

Ie finirois par là, s'il ne me tomboit sous la plume quelques exemples qui peuvent estre emploiez à confirmer ce que nous venons d'establir, & qui serviront d'illustration à ce que nous avons souvent maintenu ailleurs. Ie les coucherai ici fort sommairement, & selon la formule ancienne, quibus sciam poteroque.

Cic. 1. de Orat.

Il y a des personnes qui ne sçauroient endurer la moindre allusion ou le moindre ieu de paroles, trouvãt qu'il y a ie ne sçai quoi de trop puerile en cela. Sainct Ierosme neanmoins l'un des plus serieux Peres de l'Eglise, escrivant contre Vigilantius l'appelle Dormitantium, *pour luy reprocher par cette figure qu'il révoit en se trompant fort lourdement.*

L'Hyperbole est insupportable à beaucoup de gens. L'Orateur Aristide pour faire comprendre combien l'armée de Xerxes estoit nombreuse & immense, prononce dans son Panathenaique hautement que l'or & l'argent de cette armée faisoit de la nuit le iour; & que quand ce Prince commandoit à ses Archers de tirer leurs fléches, il estoit asseuré de convertir au rebours le iour en une nuit. Aristide pourtant n'en est pas moins estimé pour cela.

Mais qui pourroit ouïr auiourd'huy sans indignation un exorde semblable à celuy du Panegyrique d'Isocrate, qui apprit l'art de bien dire à toute la Grece? Son sujet estoit la loüange des Atheniens en les exhortant à la guerre de Perse. Il proteste d'abord qu'il ne veut pas faire cõme d'autres, qui s'excusent sur le peu

de tems qu'ils ont eu à se preparer, ou sur la grandeur de la matiere dont ils desirent les entretenir: Mais que pour luy il ne veut pas qu'on luy pardonne la moindre chose, & qu'il consent à toute sorte de reproche, s'il manque à s'acquiter dignement de ce qu'il entreprent. Vne si insupportable vanité ne rebutteroit-elle pas à present tout le monde? Et des promesses si hautaines & si ridicules, seroient-elles iugées propres à s'acquerir la bienveillance avec l'attention des Auditeurs? Ie sçai bien qu'Isocrate s'excuse à la fin de cette Oraison d'avoir parlé de la sorte, & de s'estre engagé si avant: mais ne prendroit-on pas encore cela pour une seconde erreur, & pour un defaut notable de iugemēt, d'aimer mieux avoir besoin d'excuse, que de s'exemter de faillir, malle veniam deprecari, quàm culpa carere?

C'est une pure fantaisie d'avoir aversion, cōme assez de personnes l'ont, de quelque figure que ce soit, n'y aiant que l'excés, ou la mauvaise situation, qui soient condamnables dās la moins estimée de toutes. Les abus mesme sont rectifiez par celle qu'on nōme Catachrese.

Ne peut-on pas nommer une heresie dans la Rhetorique, de croire qu'on doive tousiours vser de mots propres? Les metaphoriques ont parfois meilleure grace, pourveu qu'ils ne soient pas extravagans, ou, pour parler comme les maistres, trop effrontez, Vt sit, quomodo Theophrasto placet, verecunda translatio: *Car ie me souviens que Ciceron, qui emploie cette authorité de Theophraste, reprent Tiron son libertin de luy avoir écrit* valetudini fideliter serviendo. *Ce terme* fideliter, *luy dit-il, n'est pas en sa place,* Huic verbo domicilium est proprium in officio, migrationes in alienum multæ. *Veritablement i'aurois de la pene à souffrir une censure si delicate d'un autre que de Ciceron, qui devoit estre en mauvaise humeur, & qui vouloit se venger, comme ie pense, des corrections que Tiron faisoit souvent dans ses écrits. I'avouë pourtant que la Metaphore doit estre modeste & retenuë, aussi bien qu'une fille, pour estre trouvée belle.* L. 17. ep. 16.

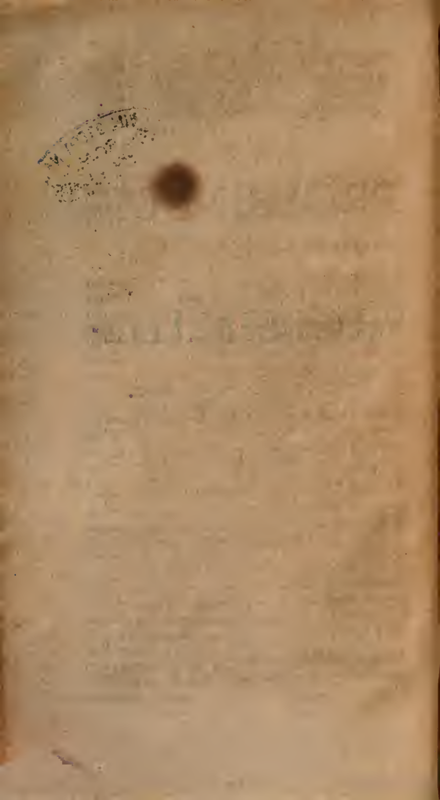
Encore qu'on doive estre exact au chois des mots pour éviter le barbarisme, puisque le mesme Ciceron se moqua d'Antoine d'avoir dit piissimus *qui n'estoit pas en vsage,* quod verbum omnino nullum in lingua Latina est; *& que Messalla emploia depuis cette rai-* Philipp. 13.

Sen: contr. *lerie contre l'Orateur Latro*, sua lingua disertus est, *luy accordāt qu'il disoit de belles choses & avec esprit, mais que son langage n'estoit pas bon*, Ingenium illi cōcessit, sermonem objecit: *Si est-ce que nostre principal soin, comme nous l'avons souvent soustenu ailleurs, doit estre de la pensée, afin de n'en point emploier qui n'ait son merite d'elle-mesme, sans emprunter sa recommandation de la diction.* Iacent sensus in oratione in qua verba laudantur, *selon la belle maxime*

Prooem. l.8. Inst. *de Quintilien; & c'est un grand desavantage à un livre, quand on ne le louë que par son style, & qu'on n'en estime principalement que la diction. Les belles iambes avec les riches chausses d'un boiteux font davantage paroistre son defaut, & les termes elegans qui n'expliquent qu'une bagatelle, ou mesme quelque sentence rapportée sottement, font remarquer au double l'impertinence d'un autheur:* Quo modo pulchras

Sal. prou. c. 28. frustra habet claudus tibias, sic indecens est in ore stultorum parabola. *Cependant il est plus de cette sorte d'Ecrivains, que d'autres. I'ouïs dire iudicieusement il y a peu de iours, d'un qui debitoit excellemment ce qu'Horace appelle* nugas canoras, *qu'il eust deu lire davantage, ou écrire moins. En effet la maladie d'inanition qu'ont ses semblables, est beaucoup pire, que celle qui vient parfois de trop de repletion. N'attendez pas de moi que ie donne ici des exemples ni du bien ni du mal dont ie parle. I'aurois bien plus d'inclination à faire reconnoistre ceux qui peuvent servir de patron du premier, que du second. Mais puisque Ciceron & Quintilien se sont abstenus de iuger des autheurs qui vivoient encore du tems qu'ils écrivoient, afin de n'offenser personne; ie pense estre obligé de les imiter du moins en ceci. Et parce que l'Ecclesiaste a prononcé,* Stultus verba multiplicat, *ie n'adioûterai rien à cette Preface, plus longue peut-estre qu'elle ne devoit estre, que cette seule protestation; que si le discours qui la suit du divertissement d'une promenade, avoit ie ne dirai pas la moindre pensée, mais la moindre syllabe qui meritast correction, ie m'y soûmets aussi bien que tout ce qui est venu & qui viendra iamais de moi, avec l'entiere & respectueuse obeïssance qui est deuë à l'Eglise.*

LA
PROMENADE.
DIALOGVES.





LA PROMENADE.

I. DIALOGUE ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET MARCUS BIBULUS.

TUBERTUS OCELLA. Il me semble, MARCUS BIBULUS, que vous me reprochez avec un peu trop d'exaggeration mes frequentes & solitaires promenades. Si vous y estiez aussi accoustumé que moi, & que vous eussiez observé comme j'ay fait, que rien ne contribuë tant à conserver le peu de vigueur qui reste à ceux de nostre âge, que cet exercice moderé où les promenades nous engagent ; vous ne declameriez pas contre elles sans doutte avec tant de vehemence. Je ne ferai

pas difficulté de passer plus outre avecque vous, & de vous declarer que l'aversion de plusieurs personnes, beaucoup plus grande que n'est la vostre, contre un si agreable & si utile divertissement, m'est presque toûjours un indice certain d'esprit chagrin, plein d'inquietude, & de fort petit talent. En effet la Promenade est tellement le propre des Philosophes, des personnes sçavantes, & des esprits bien cultivez, que ceux à qui elle déplaist generalement, comme elle fait aus Turcs, aus Cochinchinois, & aus Sauvages du nouueau monde, qui ne peuvent souffrir celle des autres, sont les plus ignorans hommes de la Terre. Tels devoient estre ces Espagnols que
L. 3. Geogr. Strabon nomme *Vettones*, qui nouvellement subjuguez par les Romains, prirent pour des fous quelques Centurions, leur voiant faire divers tours de promenade: *Cùm quosdam Centuriones viderent deambulandi causa viam huc illuc flectere, opinati insanire homines, duces se ad tabernacula praebuerunt.* Mais peut-estre ne condamnez-vous principalement en cela que ma solitude, parce que vous avez remarqué comme je me promene assez souvent sans compagnie. Une réponce de civilité vous pourroit satisfaire là dessus, quand je vous dirois nuëment que je respecte trop les occupations de mes amis, pour les aller solliciter de prendre un plaisir à des heures qui leur seroient possible incommodes, outre que leur goust pourroit estre alors diffe-

rent du mien. Je veux neanmoins vous parler plus franchement, & vous avouër qu'encore qu'il y ait des compagnies qui me sont tres-cheres, il se trouve parfois des tems où je me contente de celle de mes pensées, & où mes petites réveries conduites à ma mode, me fournissent vn des plus agreables divertissemens de ma vie. Quel ennuy au contraire n'esprouve-t-on point, quand on se voit reduit aus entretiens fâcheux où vous engage inévitablement la compagnie de gens impertinens, qui dépourveus de bon sens, ne sçavent rien faire que fatiguer les esprits raisonnables? Certes si les Medecins ne couchent pas volontiers avec leurs malades, les ames un peu philosophiques doivent avoir encore plus d'aversion de la conversation penible & dangereuse de ceux dont nous parlons. C'est ce qui a de tout tems porté à la solitude de fort grands personnages; ce qui a fait nommer à Theophylacte un monastere φροντιστήριον, appellant encore la vie qui s'y mene σώφρονα μανίαν, *sobriam ac prudentem insaniam*; & c'est ce qui fit prendre à Gonthier de Bagnaux Evesque du Mans sous le regne de Charles cinquiéme, un hibou perché à l'entrée d'vne grotte pour corps de sa devise, animée de cette lettre, *Habitat mens cauta recessu*. Car encore que Quintilien semble obliger ses disciples à trouver ou à se faire la solitude par tout, *In turba, itinere, conviviis etiam, faciat sibi cogitatio ipsa secretum*; & bien que

XIII.

L. 1. Hist. c. 14.

10. Inst. c. 3.

Ep. 56. Seneque prist une fois plaisir à se retirer dans vn bain public de Rome, plein de tumulte, de cris differens, & de confusion, afin d'éprouver si son esprit auroit assez de force pour n'y recevoir point de distraction, quand il l'attacheroit à quelque meditation serieuse; si est-ce qu'une veritable retraitte, & une solitude effective, comme est celle d'une promenade particuliere, est bien plus propre à se recueillir en soi-mesme, & à converser avec son propre genie, qu'une compagnie importune & qui cause mille gesnes à l'esprit.

MARCUS BIBULUS. Vous me parlez d'un air, & avec des termes, qui me pourroient faire craindre que ma presence mesme n'incommodast vostre promenade. Car quoi que je ne vous prenne pas pour estre aussi bigearre que Timon, vous ne me traitez gueres plus favorablement qu'il fit Apemante. Celuy-ci, comme vous sçavez, complimentoit cet atrabilaire, sur ce qu'ils prenoient seuls & avec plaisir leur repas: Il m'auroit esté beaucoup plus agreable, luy repartit Timon, si vous mesme ne vous y fussiez pas trouvé. Gardez-vous bien de verser autant de bile que fit ce Misanthrope sur un ami tel que je suis, ne fust-ce que pour obeïr au precepte de vostre
6. Inst. c. 3. Quintilien, *Bonus altercator vitio iracundiæ careat.* Il me seroit aisé de soûtenir le parti de la compagnie contre une solitude trop austere, & telle qu'il semble que vous l'establissez. Il n'y a rien de plus contraire

qu'elle aus ames tendres comme la vôtre, XIII.
qui ne font pas profession d'vne impassibilité Stoïcienne, *Animo passionibus obsesso nil ocio pejus, nil solitaria libertate damnosius*. Et si la raillerie est propre à dissiper les trop sombres vapeurs de la melancholie, je ferai souvenir un homme qui n'a peut-estre pas estouffé absolument le beau feu qui l'échauffoit autrefois, de cet important precepte d'Ovide,

Quisquis amas, loca sola nocent, loca sola caveto. Lib. 2. de rem. am.

Mais j'aime mieux acquiescer doucement à vos sentimens, & je le ferai d'autant plus volontiers, que dans la verité les miens sont parfaittement conformes aus vostres, & à ceux de Seneque quand il dit, *In ambulationibus apertis vagandum, vt cælo libero: & multo spiritu, augeat attollátque se animus.* De tranq. an.c. vlt.
Je ne suis jamais si maistre de mon esprit, & il ne gouste aussi jamais de si solides & innocentes voluptez, que dans une campagne solitaire, où il n'a que Dieu & les astres pour témoins de ses operations. C'est sans doutte le lieu où il rencontre le plus heureusement celuy qui a dit de luy-mesme, *Ego sum flos campi, & lilium convallium.* Et où le peut-on mieux contempler avec toute la Nature, que dans un tel desert? si toutes nos considerations, aussi bien que le mot Latin *consyderare*, tirent leur origine de la contemplation des astres, *à contemplatione syderum*, comme le veut Pompeius Festus? Tant y a que me meslant parfois de L.3.& 4.

communiquer au public ce qu'une humeur semblable à la vostre me fait resver dans des solitudes champestres comme l'est celle-cy, je ne servirai jamais d'exception à

Ep.1.l.2. la maxime generale qu'a prononcée Horace,

Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes.

Or puisque nous convenons pour ce regard, & que la rencontre a voulu que je vous trouvasse si heureusement pour moi au commencement de vostre promenade, continüons-la, je vous supplie, & prenons d'autres sujets de conversation que celuy-ci, où estans d'accord nous ne pourrions combattre que contre nostre ombre, & tomber dans ce ridicule duel que les Grecs ont nommé σκιαμαχίαν.

TUBERTUS OCELLA. Je vous donne le chois de tel theme qu'il vous plaira de prescrire, mais je pense que de quelque costé qu'on puisse jetter les yeux, l'on y trouvera suffisamment dequoi s'entretenir, & que la plus vile plante que nous foulerons aux pieds, seroit capable de nous faire admirer longtems l'ouvrage d'une Intelligence qui ne se mécompte jamais, & qui est aussi digne de respect aus plus petites choses dont elle se mesle, qu'aus plus grandes. Ce n'est pas neanmoins qu'il n'y en ait, à mon avis, de bien plus considerables les unes que les autres; & je ne voudrois pas soustenir aprés Sainct Augustin, que la moindre mouche fut preferable au

Soleil, parce qu'elle exerce des actions XIII.
vitales dont celuy-ci nous paroist despourueu. Si le plus petit des insectes l'emporte du costé de la cause formelle, la finale de ce grand Luminaire est si noble & si merveilleuse, qu'il n'y a point d'animal, l'homme excepté, si tant est que l'homme n'ait point trop bonne opinion de soy, qui ne luy doiue ceder en dignité.

MARCUS BIBULUS. Puisque tous les objets ne sont pas dignes d'une mesme attention, & qu'il s'en treuve qui peuvent arrester nostre esprit beaucoup plus utilement, & auec plus de satisfaction ou d'agrément que ne feroient d'autres; les choses communes estant d'ailleurs moins capables de nous toucher que celles qui sont plus rares; je ne pense pas vous pouvoir proposer un entretien qui nous puisse mieux divertir, que celui de tant de Relations dont vous estes si curieux, & qui nous font connoistre les effets de la Nature, soit dans le vieil, soit dans le nouveau Monde, si surprenans, qu'il semble que les Anciens ne l'eussent connuë qu'à demi, & qu'elle ne se soit bien manifestée à nous que depuis un siecle. Repassons donc avec plaisir par nôtre memoire ce que les nouvelles découuertes, tant du costé du Nort que du Sud, & de l'une que de l'autre Inde, nous ont appris avec estonnement; & remarquons comme Herodote, Pline, ni Arrian, Marc Polo, Hayton Armenien, ni Loüis Cadanioste, n'ont pas esté si fabuleux qu'on

le leur a imputé. Je sçai bien qu'il se faut défier de ce que content souvent ceux qui viennent de loin. L'Espagnol dit fort bien. *de luengas vias, luengas mentiras.* Mais la suspension de vôtre epoche jouë ici merveilleusement bien son jeu, tenant l'esprit en equilibre entre la trop grande credulité, & l'injuste défiance. Car le defaut n'est pas plus reprehensible d'adjouster foi avec trop de facilité à toute sorte de Relations, que d'estre dans une mescreance generale de tout ce qu'elles contiennent. Et je conçois comme un axiome certain, que ceux qui tiennent pour fable tout ce qui se dit des effets extraordinaires, & des merveilles de la Nature, nonobstant l'authorité des meilleurs Autheurs; se rendent enfin eux-mesmes la fable des hommes d'esprit, qui connoissent mieux qu'eux le pouvoir de cette Nature, dont il nous est impossible de penetrer ni de mesurer toute l'estenduë; *ipsi se fabulam faciunt, dum omnia pro fabulis habent.* Cette Demoniaque, comme l'appelle Aristote en l'admirant, agit avec bien plus d'addresse & de conduite incomprehensible, que l'esprit humain n'en peut concevoir, & que tous nos discours les plus philosophiques n'en sçauroienr expliquer; *longè major naturalium operationum, quàm verborum, imò quàm ingeniorum subtilitas.* Rien n'empéchera donc, si vous l'avez agreable, que sans courir toutes les fortunes des voyages de long cours, nous ne contemplions seurement d'ici, ce que

ceux qui les ont faits ont observé de plus singulier, *ipsáque adeò natura magnalia.* Pour moi, je ne prens pas moins de plaisir parfois à remarquer dans leurs Itineraires les choses que cette grande Artisane fait comme en se joüant, qu'à noter avec soin ses principaux & plus estonnans ouvrages. Nous avons tantost eu à la rencontre un homme d'une representation, que nous en avons ri tous deux; & cette pensée m'a passé agreablement par l'esprit en le voiant, que la Nature devoit estre en ses belles & gayes humeurs, quand elle se divertit à produire un si ridicule animal. Tant y a qu'envisageant, comme nous pouuons faire, jusques aus moindres particularitez que nous ont apprises les Relations des pays qui nous sont inconnus, nous en recüeillerons des satisfactions aussi sensibles qu'innocentes, ne fust-ce que par cette considération que nous traverserons les mers sans perdre terre, *è terra navigabimus*, ce qui n'est pas reprehensible au sens que nous le ferons, comme il l'est en celuy qui a donné lieu à ce proverbe. XIII.

TUBERTUS OCELLA. Tout ce que vous proposez est toûjours si bien pensé, qu'il faudroit estre extremément déraisonnable pour s'y opposer. Je souscris sur tout à ce que vous dites du merueilleux pouvoir de la Nature, & de la mediocrité, pour ne pas dire de la petitesse de l'esprit humain, dont ceux-là connoissent mieux la foiblesse, qui pour l'avoir plus élevé que

les autres, ont mieux reconnu ses limites & son peu d'estenduë. En verité, pour vous en parler à cœur ouvert, toutes les fois que je me jette sur cette reflexion, & je le fais assez souvent, je trouue que l'homme est un animal si defectueux, qu'aussi bien que nostre commun ami de la grande Bretagne, j'ay honte d'estre ce mesme homme, c'est à dire un animal si rempli d'imperfection, & de sotte vanité tout ensemble. Je suis persuadé que Socrate avoit le mesme dégoust, quand il protestoit qu'il ne sçavoit pas bien s'il estoit homme, ou je ne sçai quoi de plus monstrueux que Typhon n'estoit alors representé. Et c'est vrai-semblablement ce qu'a voulu nous faire concevoir un Visionnaire de ce temps, par la description de ce qui luy arriva dans une Isle Solaire qu'il appelle des Oiseaux. Il asseure que toutes les volatiles qui en sont les habitans, luy firent de si grands reproches de ceux de son espece, pleins d'injustice & de cruauté, sur tout envers les habitans de l'air, qu'il estoit perdu s'il n'eust desavoüé d'estre homme, soustenant qu'il estoit un singe qui luy ressembloit, & se sauuant par ce stratageme. En effet la presomption de l'homme luy fait exercer mille sortes de tyrannie envers tous les animaux qui ont tres-grand sujet de se plaindre, & peut-estre de se moquer de son mauuais raisonnement, dont il veut pourtant tirer un si grand avantage. Mais à l'égard de ce que vous me conviez à nous souvenir conjointement

des particularitez que nous pouvons avoir XIII.
obſervées dans ce genre de livres que les Grecs ont nommez *Odeporiques*, c'eſt m'inviter à la choſe du monde où je ſuis porté auec le plus d'inclination, *currentem impellis*, puiſque vous n'igaorez pas que j'en ai fait un des principaux ornemens de ma Sceptique. C'eſt un champ neanmoins ſi ſpacieux, qu'à mon avis nous ferons bien de nous y preſcrire des bornes; & puiſqu'il nous reſte peu de tems commode à cette promenade, que la fin du jour nous obligera de terminer bien-toſt, laiſſons les conſiderations phyſiques, où de tels livres peuvent jetter, à une autrefois, & contentons-nous preſentement de celles de Morale que je crois les plus importantes de toutes, comme aiant le plaiſir joint à une plus grande utilité. Il faut pour voſtre contentement que je vous communique ſur cela, l'eſperance qu'on me donne de voir bientoſt traduits en Latin les œuvres de ce renommé Socrate de la Chine le Docteur Confutius. Je l'appelle ainſi; tant parce qu'auſſi bien que ce Prince des Philoſophes Grecs il fit deſcendre la Philoſophie du Ciel en terre, les Chinois n'aiant gueres cultivé, avec ſoin devant luy que la ſeule Aſtrologie; qu'à cauſe que Socrate & Confutius eſtoient contemporains, comme il ſe peut voir dans le Traitté de la Vertu des Payens. Sans mentir nous ſommes bien redevables aus travaus des Peres Jeſuites, qui nous ont donné tant de beaux

ouvrages, aussi bien pour la connoissance de l'un, que pour celle de l'autre Hemisphere. L'Histoire du Pere Joseph Acosta en ce qui concerne l'Amerique, & celle de Maffée touchant l'Inde Orientale, ne doivent-elles pas aller du pair avec les plus estimées des Anciens, soit par la beauté du style, soit par la rareté & le prix de ce qu'elles contiennent? L'on ne sçauroit raisonnablement nier que trois autres de leurs histoires, des Peres Trigault, Semedo, & Martinius, ne nous aient fait connoistre ce peu que nous sçavons du grand Roiaume de la Chine. Le premier se servit des memoires de l'excellent Mathematicien Mathieu Riccius qui estoit de son Ordre; & le dernier ensuitte de son *Atlas Sinensis* nous a fait voir dans sa premiere Decade, qui sera suivie de deux autres, l'Histoire Chronologique des Chinois prise de leurs propres autheurs, qui la commencent huit cent ans devant le Deluge de Noë; l'appuyant sur des Dynasties suivies, & qu'ils tiennent tres-certaines. Que si nous avons ensuitte l'excellente Morale de ce celebre Colao ou premier ministre d'un si grand Estat, & si bien policé, quelle obligation n'aurõs-nous point à ceux qui nous feront un si riche present? Car l'on sçait qu'il reduisit en quatre volumes toutes les belles sentences des Philosophes qui l'avoient precedé, achevant son Ethique par un cinquiéme livre de ses propres reflexions & maximes, qui sert de Code & de Digeste à tous les

Mandarins, Loytias, ou Docteurs, qui font ſubſiſter la plus conſiderable Monarchie du monde. Rien ne peut faire mieux connoiſtre le merite de ce Legiſlateur, que le reſpect & les honneurs que toutes les perſonnes de ſon pays deferent à ceux qui pour eſtre de ſa race portent le nom de Confutius; n'eſtant pas moins honorez, que dans toute l'eſtenduë du Mahometiſme les hommes qui ont le privilege de ſe parer du Turban vert, à cauſe qu'ils ſe diſent de la lignée de leur Prophete Mahomet. XIII.

Marcus Bibulus. Vous me donnez un avant-gouſt merveilleux d'une ſi importante compoſition, quoi que j'aie de la peine à m'imaginer que l'eſprit d'un Chinois ait plus fait dans la ſcience des mœurs, que celuy des Grecs & des Romains qui l'ont ſi bien cultivée, & que nous ne voyons pas avoir eſté devancez par les Indiens Orientaux dans le reſte, ſoit des arts, ſoit des ſciences, où les uns & les autres ſe ſont occupez. Mais en tout cas il y a quelque choſe d'agreable à contempler le divers Genie des Nations, qui ſe peut remarquer non ſeulement dans la ſubſtance de leurs aphoriſmes moraux, mais encore dans la maniere figurée, & ordinairement metaphorique, dont les Peuples du Levant les expliquent. Je ſuis meſme ravi parfois, quand je vois leurs moindres façons de vivre, & leurs civilitez ordinaires, ſi differentes des noſtres. Les

Javans croient qu'on ne peut s'abbaiſſer par reſpect ni s'avilir davantage, qu'en ſe couvrant la teſte, ce qui eſt tout-à-fait oppoſé à nos ſalutations Européennes; quoi qu'il me ſouvienne aſſez qu'autrefois les Romains ſacrifioient par ſubmiſſion la teſte couverte à leurs Dieux, ſi vous en exceptez Saturne, & l'Honneur. Les Japonois tiennent pour une grande incivilité de recevoir eſtant debout ceux à qui l'on doit quelque déferance; ils s'aſſoient & déchauſſent leurs ſouliers lors qu'ils veulent faire entrer chez eux quelqu'un avec témoignage d'eſtime, ce que j'ai bonne memoire que vous avez obſervé quelque part. Et les peuples des Iſles qui ſont le Deſtroit de Sunda, pour bien complimenter leurs ſuperieurs, leur prennent de la main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe depuis le bas juſques au genoüil. Que s'il faloit parcourir tout le Globe de la Terre, & y conſiderer les uſages particuliers & preſque toûiours contraires de tant de Nations qui y vivent chacune à ſa mode, vous ſçavez mieux que perſonne de quelle entrepriſe je me chargerois; outre que faiſant cette enumeration à un homme tel que vous, ce ſeroit juſtement comme dit Ovide, *frondes addere ſylvis*. Et neantmoins la lecture recente d'une hiſtoire de Barbarie me convie à vous faire encore ſouvenir de ce ſeul article, qu'au lieu que ſelon nous l'habit noir eſt le plus ordinaire parmi les hon-

4 de Pont. el. 2.

neſtes

neſtes gens, on le fait porter par mépris XIII.
aux Juifs dans Alger, avec le bonnet de la meſme couleur.

Tubertus Ocella. Il eſt vrai que de ſemblables remarques pourroient aller à l'infini, ce qui procede de ce que la Nature ſe plaiſt à la varieté, comme elle l'a bien monſtré dans tous ſes ouvrages, mais ſur tout en ce qu'elle a mis encore plus de diſſemblance entre les eſprits des hommes, par le moien des organes dont ils ſe ſervent, qu'il n'y a entre leurs viſages. D'où l'on peut conclure en faveur de la Sceptique Chreſtienne, que ſi l'Egliſe a eu raiſon de condamner autrefois ces heretiques qu'elle nomma δοκῆται, parce qu'ils mettoient des articles de la Foi, & meſme le ſacré myſtere de l'Incarnation, au rang des choſes apparentes ſeulement; il n'eſt pas de meſme dans l'Ethique, lors qu'elle ſe contente de conſiderer humainement les mœurs differentes des perſonnes, & leurs divers ſentimens, qui ſont tout autres non ſeulement en un lieu qu'en un autre, mais qui varient meſme ſelon les ſaiſons, & parfois ſelon les momens de leur vie. La Religion determine les choſes, & les rend conſtantes par l'authorité du Ciel; la ſcience humaine, & ſur tout la Morale, ſe contente de raiſonner, ce qu'elle fait tres-foiblement, à cauſe, comme je viens de le remarquer, de l'infirmité des parties que noſtre ame emploie pour cela, qui dépendent de la matiere. Ainſi noſtre crean-

ce qui vient d'enhaut, doit estre aussi certaine que toutes nos sciences, & toutes nos disciplines prises au sens que l'eschole leur donne, sont vacillantes & incertaines. C'est à quoi se rapporte ce que S. Augustin a prononcé en ces termes, *Quod scimus debemus rationi, quod credimus authoritati.* Mais puisque le Soleil qui finit sa course, nous contraint par les ombres qui succederont bien-tost à sa lumiere, d'achever nostre carriere, comme il fait la sienne, trouvez bon que nous fassions quelque reflexion devant que de nous separer, sur le neant de cette vie, qui nous quitte tous les jours sans que nous nous en apperceuions, comme cette belle journée s'est passée presque insensiblement, aussi bien que toutes les autres qui l'ont precedée, & celles qui la pourront suivre, puisque selon le mot de cét Ancien *unus dies par omni est.* En effet, nous mourons, à le bien prendre, tous les jours, *vivere est sæpè mori*; ou du moins l'on peut dire qu'à proportion de ce que nous croissons en âge, la vie décroist; laissant les années qui se sont écoulées moins à nous, quoi que nous les nommions nostres, que celles qui pourront suivre, si tant est que la Parque nous en accorde encore quelqu'une, dont le mieux composé des hommes ne peut sans temerité s'asseurer. Certes celuy à qui l'on demanda combien d'années il avoit, eut grande raison de répondre qu'il ne pensoit pas en avoir du tout,

(Quot annos?)

Nullos quos habeo, Pontice, non habeo. XIII.
Un Espagnol interrogé combien il avoit vescû, témoigna par sa repartie, *poco, y muchos años*, qu'il ne faisoit pas plus de cas que le precedent des années passées. Disons encore plus avec Seneque, c'est une Ep. 54.
grande erreur de s'imaginer que nous ne mourons qu'aprés avoir vécu, nous estions morts devant que de naistre, cette mort que nous apprehendons si fort a precedé nostre vie, & quand elle la suivra, elle ne sera que prendre le mesme poste qu'elle tenoit auparavant. Une chandelle n'est pas plus tenebreuse, ni plus morte, estant éteinte, qu'elle estoit devant que d'estre allumée. *Erramus quòd mortem judicamus sequi, cùm illa & præcesserit, & secutura sit: quicquid ante nos fuit mors est.* Je sçai bien que les pensées de ce Philosophe doivent estre adoucies, ou mesme corrigées, autant de fois qu'elles peuvent blesser la Religion, ou porter quelque prejudice à la Foi. Ce seroit donc un crime & une impieté toute pure, de les citer pour établir l'extinction totale de nostre estre. Et il y auroit d'ailleurs beaucoup d'injustice si nous imputions là dessus à Seneque une creance de la mortalité de nostre ame, ou de l'exemption des peines que doivent souffrir les méchans aprés leur mort, puisqu'il les a souvent fait punir dans ses écrits par le severe Juge des Enfers qu'on reconnoissoit de son temps; & que l'immortalité de nos ames fait un des princi-

paux & des plus constans articles de sa Philosophie. Pour peu qu'on en doutast, ce seul endroit d'une de ses lettres, entre une infinité d'autres passages aussi exprés, doit desabuser ceux qui auroient une si mauvaise opinion de sa doctrine. *Mors quam pertimescimus ac recusamus, intermittit vitam non eripit; veniet iterum qui nos in lucem reponat dies.* Il faut prendre des Philosophies Payennes ce qui peut profiter, *vocandæ sunt ancillæ ad arcem*; & il faut laisser le reste en l'improuvant, & en nous servant du conseil de l'Apostre, *Omnia probate, quod bonum est tenete.* Tant y a qu'il n'y a rien de certain dans la vie, que de la devoir perdre; pensée qui ne sçauroit estre renduë trop familiere par une frequente & Chrestienne meditation, où peut utilement entrer ce que la Philosophie des Gentils a eu de plus conforme à la raison, & de moins contraire à la pieté.

Ep. 36.

MARCUS BIBULUS. Je crois qu'ils n'ont nulle part plus offensé l'une & l'autre, que par cette maxime Stoïcienne, que la vie estoit une pure servitude, s'il n'estoit pas permis de la perdre quand il en prenoit envie: ce qui les portoit à cette *autochirie* que Virgile semble avoir voulu faire passer pour une action de personnes innocentes, quoi qu'elle soit selon luy ordinairement suivie de la repentance,

6. Æn. *Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi lethum*
Insontes peperere manu, vitámque perosi

Parte premor vitæ deteriore mea. XIII.

Si faut-il acquiescer patiamment aux lois de la Nature, recueillir ce peu que nostre arriere-saison a de doux, & mesme l'augmenter plûtost en nous flatant, comme nous faisons si souvent ailleurs, que de nous irriter inutilement contre les decrets de la Providence, qui regle le bien & le mal de nostre vie, & à qui l'on ne peut manquer de respect sans impieté. Ovid. 4. Trist. el. 8.

MARCUS BIBULUS. Je ne puis m'empescher de vous dire là-dessus, qu'encore que vous parliez comme une personne fort âgée, vous ne laissez pas de cheminer comme un jeune homme, & d'un pas qui ne témoigne pas toute la caducité dont vous vous plaigniez. Peut-estre en usez-vous ainsi pour imiter ce grand Empereur Theodose, ayant veû qu'Aurelius Victor couche entre ses loüables façons de faire, celle de se délasser l'esprit, quand il en avoit le loisir, dans de grandes & longues promenades, *ambulationibus magnis, cum esset otium, reficiebat animum*. Il est vrai qu'encore que ce texte se lise ainsi en beaucoup d'exemplaires, & qu'il soit rapporté de la sorte par le Cardinal Baronius au quatriéme volume de ses Annales, il me semble que d'autres le lisent plus correctement en mettant *magis* pour *magnis*, parce qu'il a plus de rapport, & s'accorde mieux avec les termes precedens de l'Historien, qui sont tels : *Exercebatur neque ad illecebras, neque ad lassitudinem ambulationibus magis, cùm esset otium,*

L.4. hæret. fab. l. 3. comme nous l'apprenons de Theodoret & d'Optatus Milevitain, disoient que la mort volontaire, soit qu'on se tuë, soit qu'on se fasse tuer, estoit meritoire, & mettoient ceux qui se precipitoient furieusement du haut des montagnes au rang des veritables martyrs. Ce n'est donc pas sans sujet que cette mesme Eglise prive de sepulture ceux qui se sont miserablement donné la mort, puisqu'il n'est pas juste que ceux qui n'ont pas attendu pour cela l'ordre & le commandement du Pere Eternel, soient receus au giron de la Mere, dont ils se sont rendus indignes selon la pensée de Hegesippe. Condamnons donc ici la Philosophie des Payens, leur εὔλογον ἐξαγωγὴν, & leur Pluton *Eubelius*, qui leur conseilloit de finir par une mort precipitée les malheurs de la vie. Ce n'est pas generosité de s'en priver de la sorte, mais c'est une grande lascheté de ne les pouvoir souffrir quand ils nous arriuent. Je m'empécherai bien de rapporter ici les exemples de ceux qui faisoient vanité d'estre leurs propres bourreaux. Vous les sçavez aussi bien que moi, & vous ne les condamnez pas moins aussi. Mais il s'en presente quelques-uns à mon imagination, que je ne puis m'empescher de vous remettre devant les yeux sans me faire violence. Quel motif plus ridicule & plus extrauagant pour se donner la mort, que de le faire afin de servir de patron à d'autres d'une action que je nommerois brutale, si les brutes n'e-

ſtoient en cela plus judicieuſes & plus raiſonnables que nous. Helvius Blaſio, dit Dion Caſſius, voiant ſon ami Decius Brutus qui ne ſe pouvoit reſoudre à devenir l'homicide de ſoi-meſme, ſe tua devant luy pour luy donner courage. Des femmes meſmes ſont tombées dans ce ſens depravé, puiſque nous liſons dans le meſme Autheur, comme Arria, parente de Meſſaline, voulant animer ſon mari Petus à terminer genereuſement ſes jours de ſa main, ſe donna devant luy le premier coup de poignard, en proferant enſuitte ces paroles à Petus, *viden' puer me non dolere*, voiez-vous mon mignon comme cette douleur n'eſt rien, & que je ne m'en plains pas. Un ſoldat d'Othon fit à peu prés la meſme choſe, quand pour l'aſſeurer de l'affection qu'avoient tous ſes compagnons, auſſi bien que luy, à ſon ſervice, & de leur reſolution à perir ſi beſoin eſtoit dans ſes intereſts, ce ſoldat ſe plongea le fer dans la poitrine, & tomba mort à ſes pieds. La vanité d'un autre ſoldat de Ceſar, nommé Granius Petronius, fut ſi folle, qu'aiant eſté pris dans un vaiſſeau où ſes ennemis luy offroient quartier l'aſſeurant de ſa vie, Non, non, dit-il, en ſe perçant de ſes armes, les ſoldats de Ceſar donnent bien la vie aus autres, mais ils ne ſont jamais ſi laſches que de la recevoir. Conſiderez je vous ſupplie ſi l'eſprit de l'homme n'eſt pas ingenieux à ſe tromper, ſe procurant par ſon mauvais raiſonnement la plus grande partie des malheurs de la vie

XIII.

L. 46.

L. 60.

Plutar. in Oth.

Idem in Cæſ.

jusques à la perdre si miserablement. Permettez-moi d'adjouster ce seul mot sur cela, que je n'ai jamais leu dans Seneque le genre de mort d'un Allemand, qui s'étrangla & s'estouffa de la plus orde façon du monde, sans souhaitter que ce Philosophe se fust abstenu de representer une si sale action. Il fait que ce captif estranger se fourre dans le gosier *lignum id quod ad emundanda obscœna adhærente spongia positum est*. En verité cela forme vne si vilaine image dans la fantaisie, qu'on a de la peine à s'empescher de rendre gorge, ou de vomir, en lisant un texte si peu honneste. Seneque a beau s'écrier là dessus, *O virum fortem!* & adjouster que *hoc fuit morti contumeliam facere*; c'est faire mal au cœur à tous ses lecteurs, & pour moi je serois bien fasché d'avoir traduit en François une chose si infame, & si peu necessaire pour insinüer qu'on trouve la mort en tous lieux, & par toute sorte de moyens. Pour vous détourner la veuë d'un si dégoûtant object, vous prendrez garde, s'il vous plaist, que la presupposition de l'immortalité de l'ame, qui pourroit porter à se défaire de sa vie sur l'esperance d'une meilleure, & pour sortir des infortunes de celle-ci, n'est pas une cause certaine de toutes les morts volontaires dont nous venons de parler; puisqu'encore aujourd'huy les Chinois dans la creance de la mortalité & de l'aneantissement de l'une & de l'autre partie qui nous composent, ne

ne laissent pas de se tuer eus-mesmes, dequoi l'on peut voir des exemples dans la Relation du Pere Trigault. XIII.

Tubertus Ocella. Vostre observation ne me surprent nullement, parce que je suis persuadé que si la mort avancée par ceux qui se la donnent n'estoit point vn crime aussi grand que vous l'avez judicieusement representé, l'on verroit bien plus de personnes perir par ce gendre de mort, que par celle que nous nommons naturelle, & souvent la belle mort; quoi qu'il n'y en ait point, à le bien prendre, qui ne soit naturelle, ni pas une aussi qui soit accompagnée de beauté, tout s'y trouvant sous une forme cadavereuse, plein d'horreur & d'affreuse representation. Car qu'y a-t-il dans la vie qui nous peust empécher de l'abandonner, si la felicité mesme que les plus heureux y esprouvent, est ordinairement ce qui cause nos disgraces, & qui fournit la matiere à nos plus sensibles déplaisirs. *Omnium calamitatum materia est homo diu felix. Nesciunt stare successus & quoties prodire felicitas non potest, redit.* C'est cette rouë du chariot de Sesostris, dont la partie superieure devale necessairement apres sa plus grande exaltation. Les planetes de mesme aiant monté au plus haut de leur Epicycle, selon la theorie qu'on nous en a dressée, descendent aussi-tost, & apres nous avoir paru vn moment stationaires, ne cessent de decliner vers le poinct de leur perigée. Et la seule contemplation, qu'il n'y a poinc

Quintil. in decla.

de plus feconde ſource de toute ſorte de malheurs que le bonheur, eſt capable d'infecter de ſon amertume ce que la vie peut avoir de plus doux & de plus charmant. Jettons la veuë comme en paſſant ſur cet homme qui poſſedoit il n'y a que trois jours tout ce que les honneurs ont d'éclat, les richeſſes d'opulence, & les plaiſirs de voluptueux ;

Horat l. I, ep. 4. *Quid voveat dulci nutricula majus alumno ?*

Cependant en un clin d'œil le voilà reduit à la derniere calamité. Mais tirons le rideau au devant d'un ſi triſte tableau; & quittons un ſujet qui peut attirer ſur ſoi auſſi legitimement que tout autre cet ordinaire reproche,

Cui non dictus Hylas ?

Ciceron a fait un Traitté *de finibus bonorum & malorum*. Il euſt mieux fait ſelon la raillerie d'Eraſme fondée ſur l'equivoque de *Fins*, de ſe contenter de la fin des maux, & de nous inſtruire de l'origine ou du commencement des biens. Il n'en euſt point trouvé ſans doute de veritables, que ceux qu'un homme ſage & vertueux ſe peut donner à luy-meſme. *Tunc beatum eſſe te judicia, cùm tibi ex te gaudium omne naſcetur*, dit le grand maiſtre de la Morale Latine. Si vous ne portez avecque vous la ſatisfaction interieure, vous ne la trouverez nulle part. Tout ce que donne une belle naiſſance, une Cour favorable, & une bonne for-

Sen. ep. vit,

tune, se pert aisément, & a si peu du solide, que les plus fortunez des hommes sont ceux qui méprisent tout cela, & qui tournent le dos à la Fortune au lieu de la rechercher. Tant y a que cette indépendance, où le Peripatetisme mesme a placé son souverain bien sous le nom d'*avtarchie*, m'est si pretieuse, que je vous avouë, mon cher BIBULUS, n'avoir pris habitude à mes promenades solitaires, que pour m'en pouvoir donner la satisfaction sans dépendre de personne. Mais quand je vous ai parlé d'un homme sage & vertueux, ne pensez pas que j'aie la moindre pretention sur ces hautes & divines qualitez. Je connois mes defauts en particulier, & je sçai qu'en general ils sont de l'appanage de nostre nature corrompuë, de sorte qu'il y en aura aussi longtemps que durera le genre humain, *vitia erunt donec homines.* Dieu me preserve de cette creance Payenne qu'explique Isocrate dans son Panathenaïque, μηδὲ τοὺς θεοὺς σχολὴν ἐνδιατέθεν, que les Dieux mesmes ne sont pas exemts de pecher. Nous sommes obligez pourtant de croire que le plus noble des Anges fut le premier qui faillit; ce qui rend moins estrange, quoiqu'il n'excuse nullement nostre depravation. Ne laissons pas avec tout cela de nous éloigner du vice, & si nous ne pouvons estre absolument vertueux, d'approcher le plus prés de ce but qu'il nous sera possible. Je n'ignore pas que ceux qui parlent le plus des Vertus, ne sont pas ceux qui les cultivent XIII.

le mieux. Ils se contentent souvent de les definir, & de les mettre en belle tablature, sans beaucoup se soucier de les prattiquer ensuitte; *plerique virtutes loquendo describunt, viuendo destituunt.* De là vient que chacun coule ses jours le plus caché qu'il peut dans sa maison; que nous en faisons boucher soigneusement toutes les veuës estrangeres; & qu'on a des portiers exprés pour n'y laisser entrer personne qui nous y puisse surprendre, ou qui puisse entrer en quelque connoissance de ce qui s'y passe; *Vix quemquam invenies qui possit aperto ostio vivere: Ianitores conscientia nostra, non superbia opposuit.* Si neanmoins les seules Vertus Morales, cõme contraires au vice, sont si estimables, que tout le Monde a l'ambition d'estre crû les posseder; quel cas ne devons-nous point faire des Vertus Chrestiennes, qui ne sont pas de simples habitudes de nostre volonté, qui la portent à suivre la raison, avec quelque dépendance du temperament selon la doctrine d'Hippocrate & de Galien; mais qui sont des habitudes surnaturelles, qui nous faisant agir nous rendent agreables à Dieu, & nous font par là dignes de l'Eternité. En verité puisque ces dernieres dépendent absolument de luy, nous ne sçaurions les luy demander avec trop d'instance, ni trop nous efforcer pour obtenir de sa Grace ce don du Ciel.

Sen. ep. 43.

MARCUS BIBULUS. Quand je ne me verrois point aus portes de Paris, je recon-

noiſtrois par voſtre Peroraiſon que vous voudriez terminer noſtre converſation avec noſtre promenade. I'y conſens par force, puiſque le bruit & le tracas de cette tumultueuſe ville où nous entrons, ne permettent pas,que ſoit à pied;ſoit en caroſſe,l'on s'entretienne commodément. Mais je vous prie de vous ſouvenir de cette promenade,quand vous ſerez dans le repos de voſtre cabinet; ſinon, vous m'obligerez à faire moi-meſme ce que vous m'aurez refuſé d'executer beaucoup mieux. Vous voyez bien ce que je veus dire, & trouvez bon que je vous declare ma penſée là-deſſus devant que nous nous ſeparions. C'eſt que nous ne pouvons mieux finir vous & moi, veu ce qui nous a divertis toute noſtre vie, qu'en mourant la plume à la main, comme le ſoldat l'épée au poing, le Pilote tenant le timon, & l'Orateur en diſcourant. Nous avons des exemples recens du dernier: mais il vaut mieux que les beaux vers de Serenus Sammonicus vous en fourniſſent vn plus ancien, & par là moins ſujet à eſtre mal interpreté.

XIII.

L. de Medic.

—Sic eſt Hortenſius olim
Abſumptus, cauſis etenim confectus agendis,
Obticuit, cùm vox domino vivente periret,
Et nondum extincti moreretur lingua diſerti.

J'eſpere d'obtenir de vous à ma deſcharge la demande que je vous ai faite, & puiſ-

que nostre amitié me permet de parler ainsi, je le desire absolument.

TUBERTUS OCELLA. Est-il possible que vous soiez encore dans la vehemence des desirs, qui ne me semble excusable qu'en ceux que l'ardeur de la jeunesse domine? Ie vois bien que vous n'avez pas gravé dans vostre memoire, comme j'ai fait il y a longtemps dans la mienne, cette notable sentence du Medecin Julius Ausonius Vasatensis pere du Poëte Bordelois; que nostre plus grande felicité ne dépent pas d'obtenir ce que nous desirons, mais bien plûtost de ne desirer jamais trop fortement ce que nous n'avons pas. J'adjouste avec liberté à un ami de l'âge dont vous estes, que ceux qui vous ressemblent dans leur arriere-saison, n'ont pas moins besoin de la mort pour terminer leurs desirs, que pour finir leur vie. Representez-vous le President Brisson, qui conjura ses infames bourreaux de luy donner le tems d'achever un livre qu'il souhaittoit de donner au public. La Parque ne nous sera pas plus favorable à tous dans de semblables desirs, que la Ligue le fut à ce sçavant homme; ce qui nous oblige ou à les retrancher, ou à les avoir beaucoup plus moderez. Aprés cela neanmoins je vous asseurerai, qu'il n'y a rien de ce qui me sera possible que je ne fasse pour vous complaire, & où je ne me porte avec la diligence que demande le Mime de Laberius,

Thuan. hist. l.

Etiam celeritas in desiderio mora est.

Mais tout de bon, n'avons-nous pas, vous XIII.
& moi, aſſez noirci de papier blanc, pour demeurer au moins ſatisfaits d'un exercice dont nous devrions raiſonnablement eſtre las. Si nous voulons eſtre utiles aus autres, il eſt tems que ce ſoit par l'exemple, & par de bonnes actions, plûtoſt que par de ſimples paroles, ou par des eſcrits, qui le plus ſouvent ne perſuadent pas; *feliciſsima eſt operis eloquentia.* Il eſt vrai que ie dois faire grande diſtinction entre vous & moi. Outre que mes années plus nombreuſes que les voſtres, m'ont auſſi rendu beaucoup plus caduc, que vous ne l'eſtes, vous avez ſçeu, auſſi bien que perſonne de ce tems, meſnager utilement les heures de voſtre loiſir, & faire à propos ce que le ſage Chilon trouvoit eſtre la choſe du monde la plus difficile, ἀναμαρτήτους εἶναι, *otium rectè diſpenſare.* Pour moi qui n'en peus pas dire autant, & qui n'ai preſque jamais agi qu'en conſultant ma propre ſatisfaction, n'eſt-il pas tems que je conſidere avec attention comme Dieu qui s'eſt contenté de la dixieſme partie de nos biens, exige de nous la ſeptieſme de noſtre tems? Je puis encore adjoûter, & meſme à ma confuſion, que j'ai eſté ſi exceſſif dans l'exercice auquel vous me provoquez de nouveau, que vous n'avez pas peut-eſtre en cela toute la charité pour moi, que je devrois attendre de voſtre amitié. Si nous eſtions encore au tems qu'on bruſloit les corps, au lieu de les enterrer; je penſe qu'il ſe trouveroit aſſez de

mes paperasses, dont le public n'a eu que trop de communication, pour me rendre le mesme office que receut autrefois ce Cassius d'Horace,

L. 1, sat. 10.

—capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis.

Ie me constituë neanmoins envers vous pour esclave de la parole que je vous ai donnée, (puisque cette façon de parler est de mise aujourd'huy) d'user de complaisance en vostre endroit, à la charge que sans trouver à redire, comme vous avez fait d'abord, à mes promenades solitaires, vous vous contenterez de les venir esgaier par vostre agreable presence. Je vous y assigne au premier jour. A Dieu.

LA PROMENADE.

II. DIALOGVE.

ENTRE MARCVS BIBVLVS, ET TVBERTVS OCELLA.

MARCUS BIBULUS. IE me doutois bien que la continüation du beau-temps causeroit celle de vos Promenades, & que le plus

agreable Automne qu'on ait veû en France XIII.
de memoire d'homme, s'il en faut croire les plus âgez de ce ſiecle, ne vous ſeroit pas moins utile que plaiſant, par un exercice à qui vous reconnoiſſez que vous devez la meilleure partie de ce qui vous reſte de vigueur, dans une vieilleſſe auſſi avancée qu'eſt la voſtre. Vous ne vous offenſerez pas qu'une perſonne vous parle de la ſorte, qui vous ſuit comme je fais, quoique d'une diſtance aſſez conſiderable,

Proximus, aſt longo ſed proximus intervallo,

me connoiſſant d'ailleurs comme vous faites, & m'aiant oüi ſouſtenir aſſez ſouvent la verité de cét ancien proverbe, Que la vieilleſſe d'un Lion vaut mieux que la jeuneſſe d'un Chevreüil. Quoiqu'il en ſoit, vous faites tres-bien de vous prevaloir d'une ſaiſon ſi extraordinairement riante, & dont les graces ſont d'une durée ſans exemple. Il ne faut pas mépriſer les preſens gratuits que le Ciel nous envoie, *non ſunt ſpernenda neque repudianda Deorum munera*, ἀπόβλητα οὐκ ἔστιν θεῶν δῶρα, s'il eſt permis de proferer cette bonne penſée de Philoſtrate, dont il n'y a que les termes Payens de pluralité de Dieux, qui ſoient reprehenſibles. Je ſuis venu exprés vous trouver ici, tant pour comparoiſtre à l'aſſignation que vous me donnaſtes hier, que pour profiter avecque vous en nous promenant des douceurs d'une ſi charmante journée.

TUBERTUS OCELLA. Nous en

tirerons ſans doute beaucoup de plaiſir & de profit, puiſque le premier eſt ſi évident par un tems exemt de vent, de pouſſiere, & de l'ardeur du Soleil qui ſemble ſe tenir caché pour nous favoriſer; & qu'à l'égard du profit, rien ne ſçauroit eſtre plus utile à des gens que la caducité menace comme moi, que de s'agiter un peu, pour éviter cette pourriture qui accompagne le grand âge. Car ſuppoſant pour conſtante la maxime du Peripatetiſme, *putreſcit quod quieſcit, non quod movetur*; & demeurant d'accord que ſelon luy la vieilleſſe n'eſt rien autre choſe qu'une naturelle pourriture; vous voyez bien qu'il reſulte de là que l'exercice eſt tout-à-fait contraire à la corruption de noſtre eſtre, que cauſent les longues années. Mais n'exaggerons pas tant une choſe, qu'elle nous puiſſe devenir odieuſe par des termes fâcheux, comme ſont ceux de pourriture & de corruption. Trompons nous plûtoſt nous meſmes, en nous figurant des avantages dans ce qui luy eſt reproché. Si la Vieilleſſe a le dos courbé, l'Arc-en-Ciel ne laiſſe pas d'eſtre agreable pour l'avoir de meſme. Si elle a des rides, les terres les plus polies ſont ordinairemẽt de peu de rapport, *Tellus arata, fructum fert uberiùs*. Ses cheveus blancs ne la doivent pas faire mépriſer, il vaut bien mieux reſſembler au Cygne, qu'au Corbeau; outre que ſi Cteſias a dit vrai, il ſe trouve des nations Indiennes qui ont le poil blanc dans leur jeuneſſe, ce meſme poil leur noirciſſant comme aux Gruës quand elles

Solin, c. 22.

vieillissent. Toutes les vieillesses d'ailleurs ne sont pas caduques; il se trouve des vieillards gais & agreables en beaucoup de façons, *quibus veneres mutantur in gratias*, qui possedent cette verte vieillesse dont l'on nous flatte si souvent, & qui font trouver faux ce que Pline a prononcé du Guy, qui est le *Viscum* des Latins, qu'il estoit seul dans la Nature qui devenoit plus beau en pourrissant, *unúmque hoc rerum putrescendo gratiam invenit*. Il ne devoit pas s'estre pleu aux Tulipes comme l'on a fait dans ces derniers temps, il eust remarqué qu'elles ne pannachent, & n'acquierent par là leur plus grande beauté, que quand elles commencent à se corrompre. Ceux dont je parle meritent la recommandation de l'Orateur Romain, lors qu'il dit d'eux, *ut adolescentem in quo senile aliquid, sic senem in quo adolescentis est aliquid laudamus*. Ils n'ont donc pas sujet de se plaindre, ni de se contrister d'estre âgez, puisque leur condition n'a rien d'intolerable, & qu'elle a une infinité de choses qui la peuvent faire estimer. Vous sçavez que nous les avons particularisées en quelques petits traitez, dressez expressémẽt sur ce sujet. Tant y a qu'Ennius accablé de soixante-dix ans, & de la pauvreté tout ensemble, les souffroit conjointement d'une telle façon qu'on eust dit qu'il y prenoit plaisir, *Ita ferebat duo quæ maxima putantur onera, paupertatem, & senectutẽ, ut eis penè delectari videretur*. J'ai cõnu le bon hõme Vignal Professeur en lãgue Hebraïque, mort en

XIIJ.

l.16. nat. hist. c. ult.

Cic. de Senect.

reficiebat animum. Car si l'Empereur Theodose eust fait de grandes promenades, elles l'eussent pû lasser, & son esprit ne s'y fust pas recreé, mais plûtost contristé, & fatigué avec le corps, par cette ordinaire compassion, & ce merveilleux rapport entre l'un & l'autre. C'est ce qui sert de fondement au precepte d'Aristote, de ne travailler jamais ces deux parties tout-à-la fois, parce que la nature ne souffre pas sans beaucoup de pene, deux mouvemens presque opposez en ce que le travail du corps pene l'esprit, & que celuy de l'esprit n'est pas souvent de moindre prejudice au corps. C'est au quatriéme chapitre du huictiéme livre de ses Politiques, où il use de ces termes traduits ainsi, & qui finissent le chapitre. *Vno tempore & mente, & corpore, laborem sufferre non oportet; uterque enim labor res contrarias efficere solet naturas & corporis quidem labor, menti; mentis verò labor corpori impedimento est.* Tant y a que Theodose n'aimoit pas moins les promenades, que le plus grand Perypateticien du Lycée. Je fais cette remarque des siennes, parce que je ne comte pas pour promenades, les voiages à pied de quelques autres Empereurs, non plus que ceux de cette illustre Reine Zenobie, à cause qu'ils avoient un autre but que celuy des promenades ordinaires. Mais je veux croire que Theodose faisoit les siennes moderées, pour en tirer, avec le plaisir, l'utilité qu'on s'en peut promettre. Quand elles sont telles, & sans excés, l'ame par sa liaison

à la matiere en eſt exercée, perſonne ne doutant qu'elles ne rendent le corps beaucoup plus vigoureux. Et certes il me ſemble que Lucien dans ſon Dialogue περὶ γυμνασίων, fait parler Solon fort à propos, & en vrai Sage de Grece, lors qu'il ſoûtient que ce n'eſt pas aſſez d'eſtre tels que la Nature nous a faits, tant à l'égard du corps que de l'eſprit; & que nous devons les fortifier tous deux par le moien des exercices qui leur conviennent. Or ſi ce qu'il ajouſte eſt veritable, comme nous l'éprouvons tous les jours, ce me ſemble, que ceux du corps luy ſont ce qu'eſt au bled de la purgatiõ qu'il reçoit par le moien du van, lors qu'on le remuë, & qu'on le purge des pailles, & des ordures qui le corrompoient: N'eſt-il pas apparent, que des promenades douces & reglées doivent cõſumer inſenſiblement les humeurs ſuperfluës, qui cauſent les fievres, & aſſez d'autres maladies, parce qu'elles ne trouvent plus de priſes ſur nous, non plus, dit-il, que le feu & la pourriture ſur le bled, aprés qu'on l'a ſeparé de ſa paille, & des autres immondices qui l'euſſent gaſté à la longue. Tacite a obſervé que ces pauvres Romains, qui du tems de Neron, eſtoient contraints de ne bouger du lieu, où il recitoit ſes ouvrages ſur le theatre, contractérent dans cette ennuïeuſe & penible ſeance de tres-dangereuſes maladies; *dum diem noctemque ſedilibus continuant, morbo exitiabili correpti ſunt.* Cependant quelque avantage qu'on donne aux Promenades que vous aimez tant, l'on peut

l. 2. c. 12. soustenir par la doctrine qu'établit encore Aristote dans ses livres du Ciel, que les animaux qui s'en peuvent passer sont les plus parfaits, à cause qu'ils ont plus de ressemblance par là au premier Moteur qui est Dieu, qu'on ne sçauroit concevoir, que comme immobile, puis qu'il remplit tout, & qu'il n'a rien hors de luy, ou parlant exactement, il se puisse promener. C'est peut-estre pourquoi le jour du Seigneur, est nommé le jour du repos, qui oblige encore à present les Juifs, où il s'en trouve, à ne s'oser promener ce jour-là, qui est celuy de leur Sabath, plus d'une demie lieuë, ou comme ils parlent, plus d'une demie heure de chemin. Mais je sçai bien que cette consideration n'a pas assez de rapport à la foiblesse de nôtre nature humaine, pour prejudicier aus promenades, dont nous parlons, & qui luy sont si necessaires. Je vous diray seulement que si nous en croions Martianus Capella, celles qui se font dans un petit espace, où l'on retourne souvent sur ses pas, sont plus saines que d'autres plus étenduës, comme sont les vostres, parce qu'elles purgent estant plus propres à faciliter la digestion. Voici son texte, afin que vous ne pensiez

l. 5. pas, que je vous impose. *Corpus de ambulando moveatur intra breve spatium reditu maturato, qui motus cùm digestionem facilem præstat, sine dubio purgat.*

Tubertus Ocella. Sans m'amuser à examiner Galeniquement cette sorte de promenade, qui en tout cas ne peut estre

estre preferée à la nostre, pour ce qui regarde le plaisir; je vous dirai qu'il n'y en a plus de si courte, qui ne soit d'une assez grande estenduë pour moi. Je cherchois autrefois la lassitude sans la pouvoir trouver dans ce divertissement; maintenant la longueur d'une allée des Tuilleries me la donne plus entiere, que ne faisoient les lieuës, quand j'estois animé du sang boüillant de ma jeunesse. Que si cet axiome de Philosophie est bon, Qu'on employe mal à propos divers moiens, pour executer ce qui peut estre fait en moins de tems, par une voie plus courte, & plus aisément, *frustra fit per plura, quod potest fieri per pauciora*; vous m'avouërez, aussi bien que Seneque, je suis bien redevable à la vieillesse, qui me donne cet avantage qu'en peu d'ajambées j'arrive au but, que j'avois tant de pene à trouver dans la verdeur de mon âge. *Hoc nomine ago gratias senectuti, non magno mihi constat exercitatio: cùm me movi, lassus sum: hic autem exercitationis etiam fortissimis, finis est.* Cela me fait vous prier de prendre en bonne part les petites pauses, que je suis contraint de faire assez souvent. Vous me raillez quand vous dites, que j'ai encore des démarches d'un jeune homme. Si j'en fais de promtes, c'est un effet de ma foiblesse, & un signe que je suis prest de tomber. Nous n'allons jamais si viste, qu'apres un faux pas. D'ailleurs ceux qui voyagent doublent le leur, quand ils sont proches du giste où ils doivent arriver. Leurs montures mesmes font alors de

nouveaux efforts pour cela; *Serotinus matutino viator ferventior, atque animo saltem promptior*. Mais ce ne sont pas des marques de vigueur, & je sçai bien qu'à mon égard je n'en puis donner que d'une tres-grande caducité. Or tant s'en faut, que tout cela me pene, que, pour vous le repeter encore ici, je veux estre ingenieux à me tromper, en me figurant des avantages dans tout ce que les vieilles années peuvent avoir d'incommode. S. Hierôme répondoit bien à de plus jeunes que luy, pour les empescher de mépriser son arriere saison, *bos lassus fortiùs figit pedem*. L'Espagnol prononce de mesme en forme de proverbe, *a buey viecho, sulco derecho*. Et nous en avons un François qui porte, qu'il n'est chasse que de vieux limiers. Quand je me considere beaucoup plus que septuagenaire, je me console en méme tems, parce qu'à le bien prendre je n'ai presque plus besoin de rien, & pour si peu de tems qu'il n'y auroit pas d'apparence de s'en soucier beaucoup; *nec multo opus est, nec diù*. Si je suis negligé par quelques-uns, comme devenant presque inutile dans le monde: d'autres m'accueillent & m'ouvrent des portes, qu'ils me tiendroient peut-estre fermées sans le respect de mon ancienneté, *a cañas honrradas noay puertas cerradas*. Si je suis incapable de beaucoup de divertissemens que je prenois autrefois, en recompense je puis dire aprés Sophocle, que je suis delivré de toutes les servitudes & de tous les maux que ces mesmes divertissemens peuvent causer; *quidquid debebam nolle, non possum*.

Ne croiez pas pourtant, que de telles refle- XIII.
xions où je prens plaisir, & dont je console l'estat present où je me trouve, aillent jusques à la vanité de certaines bonnes gens, qui pensent que tout leur est deu, & qui veulent qu'on leur cede toûjours à cause de leurs cheveus blancs. Pour moi, quand je me sens combattu par de bonnes raisons, ou qui me paroissent probables, je les respecte comme plus anciennes que je ne puis estre, & je fais gloire de leur déferer avec grande soûmission, quand elles sortiroient de la bouche d'un enfant, ou qu'elles partiroient de celle du moindre artisan. Que si je parle ici de bonnes raisons, ou mesme de probables, ne vous imaginez pas je vous prie, que j'emploie ces termes dans la signification que les Dogmatiques leur donnent, ni que je me separe pour cela de *l'acatalepsie*, ou de la suspension des Sceptiques, aux choses qui la souffrent sans inconvenient, & sans blesser la conscience. L'Epoche me fournit de trop doux entretiens pour l'abandonner sans besoin qu'il en soit, & pour vous en parler à cœur ouvert, je ne suis gueres seul sans qu'elle intervienne dans ma solitude, & qu'elle n'en tempere agreablement ce qu'on luy pourroit imputer de trop chagrin. Lorsque vous m'avez tantost abordé, elle me representoit avec enjouëment l'entestement ridicule de ces disputeurs affirmatifs, qui renonceroient plûtost à ce qu'ils ont de plus cher au monde, qu'à la moins importante proposition qu'ils se sont engagez de soû-

tenir, bien que souvent sans y penser, & sans estre absolument persuadez de sa verité. En effet, il est des hommes d'une trempe si insolente, que leurs temeraires assertions passent jusques à l'impieté de cét Heresiarque Eunomius de Galatie, & non pas de Cappadoce, comme l'a écrit Sozomene. Il se vantoit auec ses sectateurs de connoistre Dieu aussi bien que Dieu se connoissoit luy-mesme. O que S. Basile luy sceut fort bien repartir en se moquant de luy, qu'il ne connoissoit pas seulement la nature du plus petit des Insectes. Laissons-là *l'Acari* des Grecs, comme estant presque inuisible, & mesme impartageable, selon que son nom le porte, à cause de sa petitesse. C'est vraisemblablement nostre Ciron, selon qu'Aristote le décrit au trente-deuxiéme chapitre du cinquiéme liure des Animaux. Mais contentons-nous auec Sainct Basile de cette laborieuse Fourmi, perceptible à nos sens, & dont tant de grands esprits ont admiré les penibles trauaux. Comprenez-vous bien, Eunomius, ou vous qui n'estes pas moins fier que luy dans vos presomptueuses opinions, quelle est la nature de cét animal, s'il a une ame, des os, des nerfs, des muscles, & une substance medullaire, qui s'étende depuis la teste jusques à l'autre extremité de son corps? Remarquez-vous bien son foie, sa vesicule bilieuse, ses reins, son cœur, ses arteres, ses veines, ses membranes, & son diaphragme? Car ses operations nous rendent certains, que si elle ne

Theod. l. hær. fab.

ep. 168.

possede pas toutes ces parties comme nous, du moins doit-elle auoir quelque chose qui leur soit analogue, comme l'on parle dans l'échole. Vous ne sçauriez dire mesme sur ce qu'elle laisse voir de son exterieur, si elle chemine nuë, ou si sa peau n'est point couverte de quelque sorte de poil; de quelle façon elle procede à la generation de son semblable; ni enfin comment il se peut faire qu'il y ait des Fourmis qui cheminent avec leurs pieds, & d'autres qui volent avec des aisles. Que si, adjouste ce Sainct Pere, vous estes si fort éloigné de la connoissance distincte qu'il faudroit avoir de tout cela, pour bien definir la nature d'vne simple Fourmi; est-il possible que vous soiez assez temeraire pour vous vanter de comprendre l'essence divine, & assez impie pour dire que vous possedez aussi exactement la science de tous les attributs qu'on donne à l'Auteur de la Nature, que luy-mesme la peut avoir. XIII.

MARCUS BIBULUS. Je ne m'étonne pas, si j'ai remarqué en vous abordant une abstraction d'esprit plus grande que de coustume, puisque vous l'aviez bandé sur un sujet de si haute consequence, quoi que la petitesse d'une Fourmi en fasse partie. Au surplus l'exaggeration oratoire de ce Pere me fait souvenir de l'excellent avis d'un autre, qui n'estoit pas pourtant si eloquent que le premier. C'est de Sainct Ephrem que je parle, qui dans Gennadius admoneste son disciple Paulinus, de prendre bien garde, c. 3. de vir ill.

qu'il ne tombast dans cette vaine & chatoüilleuse pensée d'entrer en connoissance de la Divinité, devant congedier au plûtost vne si dangereuse imagination, & tenir pour asseuré, que quand il croira y comprendre le plus, il en sçaura le moins, & tombera indubitablement dans les tenebres d'une plus profonde ignorance. Voici son texte. *Vide, Pauline, ne te submittas cogitationibus tuis, & eleveris; sed cùm te ad purum comprehendisse putaveris Deum, crede non intellexisse.* En verité, il n'y a que Dieu qui nous puisse gratifier de quelque petite lumiere de ce qu'il est; de mesme qu'il n'y a que le Soleil qui se découvre luy-mesme, autre chose que sa propre splendeur ne le rendant manifeste. Ceux qui pensent parvenir de leurs forces seules à ce haut point, se trompent lourdement & ridiculement,

Terent. in pr. Andr. *Faciunt næ intelligendo ut nihil intelligant,*

S'il est permis de se servir des termes d'un Poëte Comique, dans une matiere si serieuse. Dirons-nous qu'ils s'aveuglent par une trop grande lumiere, ou qu'ils s'offusquent dans ces tenebres, qui servent de retraite à celuy qu'ils veulent contempler, *posuit tenebras latibulum suum*, selon que les Prophetes nous l'ont revelé. Quoi qu'il en soit, la moderation & l'*adiaphorisme* de la Sceptique, est ici comme ailleurs d'un admirable employ, & du plus commode usage qui se puisse trouver dans toute l'étenduë de la Philosophie. Les autres Sectes se peuvent attribuer chacune quelque particulier avan-

tage, comme l'avoüe fort bien Sextus l'Empirique. La Peripatetique est propre pour ceux qui aiment l'opulence, & les honneurs; Aristote aiant mis les richesses au rang des biens souhaitables, afin qu'Alexandre qu'il instruisoit ne trouvast pas estrange, s'il luy en demandoit, pour le moins le luy a-t-on ainsi reproché. L'Epicurienne & la Cyrenaïque, sont les plus commodes à ceux qui ne se peuvent passer des voluptez, au cas qu'on n'ait rien imposé sur cela ni à Epicure, ni à ses veritables disciples. Celle des Stoïciens a satisfait les plus ambitieux, quand ils méprisoient le reste des hommes, & qu'ils soustenoient qu'il n'y avoit que leur Sage, qui fust veritablement bon, riche, beau, & joüissant de toutes les autres excellentes qualitez que les hommes recherchent naturellement. La famille des Pythagoriciens qui dura si peu, avoit beaucoup de choses communes avec cette derniere de Zenon, puisque Pythagore ne perit, & presque tous ses sectateurs de mesme, que pour s'estre rendus trop odieux par leur maxime, qu'il faloit s'establir comme Agamemnon Pasteurs des peuples par tout où ils pourroient, afin de les gouverner comme des bestes, n'estans pas dignes d'un meilleur traitement. Mais à l'égard de la secte de Pyrrhon, nonobstant l'injuste & calomnieuse diffamation de son nom, elle est le fait des personnes tranquilles, & qui aiment ce doux repos, que souhaittent les ames veritablement Philosophiques,

XIII. adv. Matth.

n'y ayant point, humainement parlant, de quietude comparable à celle que donne l'Epoque dans sa *metropathie* qui regle les mœurs, & dans son *ataraxie* en ce qui concerne les opinions. Une chose m'estonne merveilleusement, c'est qu'encore que vous aiez rendu Chrestienne la Sceptique par l'autorité de Sainct Paul, dans tant de Traittez, que vous avez écrits sur cela, retranchant ce qu'elle a d'impur, comme l'on est obligé de faire dans toutes les Philosophies Payennes; il arrive neanmoins que peu de gens preferent celle-ci aux autres, soit, à mon avis, parce qu'elles sont en possession de l'échole, soit à cause qu'on ne se donne pas la peine de bien connoistre jusques où va l'Epoche, & de s'en instruire suffisamment.

Tubertus Ocella. Je ne sçai si je puis prendre à mon avantage vos derniers propos. Car pour ce qui touche le nombre de mes écrits, vous sçavez bien que ce n'est pas la multitude de semblables compositions qui les doit recommander, & qu'il n'y auroit que la qualité seule, si elles estoient passables, qui seroit capable de leur donner quelque prix. Le trop grand nombre de ces enfans de l'esprit est parfois aussi incommode que celuy des autres, qui rendent leur famille necessiteuse par leur multitude. Une moitié l'emporte souvent ici sur le tout, *dimidium plus toto*. Et comme la plus longue vie des hommes n'est pas ce qui la fait le plus estimer, la reputation de ceux

qui

qui écriuent ne se regle pas non plus par la pluralité, ni par l'étenduë de leurs compositions. Les Anciens ont plus fait d'estat d'vne Satyre de Perse, que de toute l'Amasonide d'un Marsus, qui estoit un des plus longs Poëmes que l'on eust encore veu. Le moindre Louys ou Philippe d'or, vaut mieux que cent Quartilles. Et la fecondité du Lievre est renduë ridicule par la Lionne de l'Apologue, qui se glorifie, n'engendrant qu'une fois de donner au monde le Roi des animaux. Quant à ce qui regarde nostre chere Sceptique, dont vous vous plaignez qu'on ne fait pas assez de cas; je m'estonne à mon tour que vous soiez surpris & presque scandalisé de voir en cela ce qui est le plus commun parmi les hommes, & le plus conforme au genie de tous les siecles. La condition des choses humaines n'a jamais esté si heureusement establie dans le monde, que les meilleures opinions y fussent les mieux receuës, *non tam bene agitur cum rebus humanis, ut meliora pluribus placeant*. Souuent au contraire, l'approbation de beaucoup de personnes a passé & passe encore aujourd'huy pour la marque d'un sens peu raisonnable, *argumentum pessimi turba est*. Et vous sçavez qu'on a observé il y a long-temps, que dans ces nombreuses assemblées du peuple Romain, le grand nombre de suffrages favorables estoit presque toûjours pour le pire parti. Il faut que je vous avouë, en me découvrant ingenument à vous, qu'il ne m'arrive gueres d'a-

XIII. Sen.

vancer en compagnie quelque propoſition, qui ſoit écoutée ſans repugnance & ſans m'eſtre conteſtée, que je ne prenne de là ſujet de m'en défier, & qu'il ne ſe paſſe je ne ſçai quoi dans mon cœur qui me ſuggere, que je puis bien m'eſtre mépris. On conte quelque choſe d'Antigenide, qui avoit à peu prés le meſ-
l. 14. dcipn. me fondement; & je me ſouviens qu'Athenée attribuë la meſme action à un Apollodore Phliaſien. C'eſt que l'un ou l'autre eſtant ſans eſtre veu ſous cette partie du theatre qui s'appelloit *hyposcenium*, d'où il donnoit ſes ordres comme moderateur de ce qui s'y paſſoit, il en ſortit fort troublé, croiant que tout alloit mal, pour avoir oüi un applaudiſſement extroardinaire des ſpectateurs, qui à ſon dire n'approuvoient jamais de la ſorte, que ce qui eſtoit de pis. Souvenez-vous du mot de Pline le Jeune, au ſujet des cauſes Centumvirales ſi celebres de ſon temps, *ſcito eum peßimè dicere, qui laudabitur maximè*, ce qui n'a pas peu de rapport à beaucoup de declamations publiques de ce temps. Mais d'où vient qu'apres voſtre enumeration des Sectes anciennes, vous n'avez rien prononcé ſur celles de tant de Novateurs, qui ſe ſont meſlez de nous donner des ſyſtemes nouveaux; bien qu'ils n'aient ſouvent rien fait, que ce qu'on reprochoit à Zenon, d'avoir ſeulement changé le nom des choſes, & dit ſous ſes Portiques, ce

que Platon venoit d'enſeigner dans ſon Academie. *Zeno Stoïcorum princeps non tam rerum inventor fuit, quàm novorum verborum.* Et Carneade maintenoit ſur ce fondement, que la doctrine des Stoïciens eſtoit la meſme que celle des Peripateticiens, leur differentne conſiſtant qu'aux ſimples termes dont ils ſe ſervoient. Surquoi le Peripateticien Piſon uſe de cette comparaiſon, *Vt reliqui fures earum rerum quas ceperunt ſigna commutant; ſic illi Stoïci ut ſententiis noſtris pro ſuis uterentur, nomina tanquam rerum notas mutaverunt.* Cependant outre l'obſcurité vicieuſe qu'engendrent toûjours les termes nouveaux, il ſe trouve ici aſſez de fois le meſme inconvenient que Ciceron reproche aux Juriſconſultes, quand il les accuſe d'avoir inventé expreſſément des façons de parler ambiguës, & des formules de droit peu intelligibles, pour ſe faire rechercher & eſtimer, quoi qu'elles devinſſent ridicules auſſi-toſt qu'on s'eſtoit donné la peine de les comprendre; *quæ dum erant occulta petebantur, poſtea verò pervulgata, atque in manibus jactata, & excuſſa, inaniſſima prudentiæ reperta ſunt, fraudis verò & ſtultitiæ pleniſſima.* Cét Orateur Philoſophe impute dans un autre endroit aux Stoïciens d'avoir eſté auſſi dignes de mépris, quand il dit d'eux, *nominibus utuntur iis quæ prima ſpecie admirationem, re explicata riſum moveant.* Je n'uſe pas de cette comparaiſon pour mépriſer tous les travaux de cette nature, que l'on a mis au jour depuis un ſiecle.

XIII. Cic. l. 3. de fin.

Id. l. 5. de fin.

Orat. pro Muræna.

L. 4 de fin.

Il y en a de tres-recommandables, & qui visent plus à remplir l'esprit de nouvelles lumieres, qu'à l'embroüiller par des dictions obscures, dont ils ne se servent que par force, pour exprimer des sentimens de consideration qui leur sont particuliers. Ceux-là meritent mieux le nom d'Instaurateurs, ou de Fondateurs, que celuy de Novateurs simplement; & j'ai leu de leurs ouvrages qui pourroient obliger au defaut d'encre & de papier, à transcrire de leurs pensées avec du charbon sur le linge qu'on porte, ou avec de la craie sur le manteau. Ne vous estonnez pas de cette expression si surprenante, & si extraordinaire. Elle est
Pract. spir. c. 4. de l'Abbé Cosme dans Sophronius au sujet des écrits de Sainct Athanase, & le Cardinal Baronius l'a jugée digne d'estre inserée dans le quatriéme Tome de ses Annales en ces termes : *Cùm ex Sancti Athanasij opusculis aliquid inveneris, nec ad scribendum chartas habueris, in vestimentis tuis scribe illud.* Pour dire neanmoins la verité, ceux de cette classe sont en tres-petit nombre, & la plusspart des autres sont de purs Nominaux ou Terministes, comme on les nommoit autrefois. Ce qu'ils pourroient fort bien expliquer avec les mots connus dans l'échole, ils le sophistiquent avec des paroles aussi fantasques, que la meilleure partie de celles de la Chimie, & qui n'ont pas peu de ressemblance au jargon impertinent qu'on a introduit dans la science des Armoiries. En effet, ils sont si peu intelligi-

bles, qu'on peut croire qu'ils ne s'entendent XIII.
pas eux-mesmes, & que pour se démêler de leurs compositions, *vel Delio natatore, ut Græci, vel Elia, ut Hebræi loquuntur, opus esset.* C'est en partie ce qui fait que generalement parlant je ne me porte gueres à la lecture des livres *neoteriques*, me servant exprés de ce mot Grec ordinairement, pour n'estre entendu que de peu de personnes. Car vous sçavez combien c'est vne chose odieuse & mal prise en nos jours, de dire qu'on neglige les livres nouveaux. Et neanmoins quoi que nous soions interessez vous & moi en cela, je vous avouë que les Anciens me satisfont tout autrement que les modernes, & que ceux-ci ont peu d'agrément pour moi, s'ils ne ressemblent aux premiers, & s'ils n'ont quelque air de la sçavante & admirable antiquité. Que cela ne vous empesche pas, mon cher Bibulus, de continuer vos occupations studieuses, & de les communiquer au public. Elles ont l'assaïsonnement que j'y demande, & vous sçavez qu'il n'y a que l'épée, ou la plume, qui nous puissent rendre de quelque consideration. L'Orateur Romain l'a prononcé plus fierement en faveur de sa profession, qui n'estoit pas moins de bien écrire, que de bien parler. *Duæ sunt artes quæ possunt locare homines in amplissimo gradu dignitatis, una Imperatoris, altera Oratoris boni.* (Orat. pro Muræna.) Mais souvenez-vous que le vieux Caton met bien dans Vegece ceux (l. 1. de re milit c. 3) qui se servent de la plume pour profiter au public, au dessus de tous les Generaux

d'armée; parce que les plus belles actions militaires n'ont d'éclat d'elles-mesmes, & si elles ne sont écrites, que durant fort peu de temps, apres lequel elles s'oublient: là où les travaux des hommes de lettres sont immortels, & se perpetuent, estant utiles & d'instruction à tout le genre humain, autant de temps qu'il y aura des hommes capables d'en profiter. *Nam unius ætatis sunt, quæ fortiter fiunt; quæ verò pro utilitate reipublicæ scribuntur, æterna sunt.* Mais nous voici insensiblement arrivez au lieu qui doit terminer nostre promenade, Je ne l'aurois pas faite si longue sans vostre charmante compagnie, qui m'a empesché de sentir aussitost que j'eusse fait mes lassitudes ordinaires, & qui m'a comme porté, ou servi de vehicule selon le mot proverbial des Latins.



LA PROMENADE.

III. DIALOGVE.

ENTRE

MARCUS BIBULUS,

ET

TUBERTUS OCELLA.

MARCUS BIBULUS. S'Il n'y avoit point de surprise qui ne fust importune, j'avouë que je serois en faute de vous aborder comme je fais, apres m'estre apperceu de fort loin, que vous estiez sur la lecture d'un livre, où vous pouviez souhaitter de n'estre pas interrompu, & mesme de n'en donner communication à personne. Car j'ai connu des hommes d'étude, qui avoient l'humeur particuliere jusques à ce point, qu'ils faisoient un secret des livres qui leur passoient par les mains, les cachant avec soin, comme si l'on eust deû prendre par eux plus de connoissance qu'ils ne desiroient de ce qui estoit à leur goust, & dont vrai-semblablement ils eussent desiré de profiter seuls. Mais j'ai trop bonne opinion de vous, & je pense encore que nostre amitié est trop étroitte

pour vous attribuer à mon égard une fantaisie semblable, qui selon moi tient trop de la jalousie, ou de la bigearrerie. Ce
ep. 8. l. 3. n'est pas que je ne reconnoisse apres Pline le Jeune, qu'il y a souvent dans l'esprit de ceux qui se plaisent aux Livres, je ne sçai quoi d'incommunicable, & de cét ἀκοινώνητον des Grecs, qu'il n'a pû exprimer par un mot Latin qui le valust. Je suis neanmoins si éloigné de presumer rien de tel au sujet dont je parle, qu'apres vous avoir demandé si j'ai bien deviné sur la grosseur & sur la relieure Hollandoise du volume que vous tenez, de croire que c'estoit un travail du sçavant Vossius, que son fils a donné depuis peu au public; je vous prierai de trouver bon, de quelque auteur qu'il soit, que j'aie part à sa lecture, où je pourrai vous soulager, puisque les lunettes ne me sont pas encore absolument necessaires comme à vous.

TUBERTUS OCELLA. Vous n'avez esté ni Oedipe, ni Elie, pour cette fois. C'est une Histoire qu'on m'avoit extremément prisée, & dont neanmoins je n'ai pas tiré toute la satisfaction que je m'en promettois. Son langage est fort fleuri, & peut-estre avec excés, y aiant des lieux si remplis de marqueterie, qu'ils peuvent passer, considerez separément pour des ouvrages à la Mosaïque. Cela fait que le total de la piece paroist tel qu'un diamant taillé à facettes; l'on n'y voit presque rien qui ne brille, & qui n'éclatte de

vous coſtez. Cependant la belle elocution eſt ſelon moi la moindre partie d'un excellent Hiſtorien. Vous ſçavez que la Chronologie, & la Geographie, ont eſté nommées les deux yeux de l'Hiſtoire; le defaut de la premiere m'a ſemblé tel en divers lieux de cette compoſition, qu'il m'a pris quelque envie d'en faire vn traitté du meſme titre, que ce Caſtor parent du Roy Deiotarus, donna à un écrit qu'il appella χρονικὰ ἀγνοήματα, ou, des fautes que l'ignorance des temps fait ſouvent commettre. Pour ce qui touche la Geographie, vous avez connu celuy qui tranſporta les Palus Meotides du lieu où ils ſont au deſſus du Pont-Euxin, juſques en Egypte, les confondant avec le Palus Mareotide dont a parlé Quinte-Curce, qu'il prenoit à garand. Combien y a-t-il d'Auteurs, ſans taxer Paul Jove en particulier, qui ont mis la moderne Bagdet ſur l'Euphrate, comme l'ancienne Babylone, ne diſtinguant nullement ce fleuve de celuy du Tigris. Je ne puis aſſez m'eſtonner qu'vn de nos plus conſiderables Hiſtoriens ait prononcé en faveur de l'Iſle Comar que le Danube environne, qu'elle eſtoit la plus grande de toutes celles que font les rivieres. Car quoi qu'elle ait douze lieuës Hongroiſes de longueur, ſur cinq de largeur, & qu'elle ſoit habitée de quinze mille perſonnes comme il le dit, ſi eſt-ce qu'il y en a de plus d'eſtenduë, & ſans parler de celles

XIII.

l. 33. hiſt.

qu'entourent ces grands fleuves de l'Amerique, il avoit pû lire dans le mesme
l. 18. hist. Paul Jove dont je viens de parler, que l'Isle Meroë qui fend le cours du Nil, & qui est dominée par trois Rois differens, est plus spatieuse que celle de la grande Bretagne, que peu d'autres égalent dans l'Ocean. L'Indus, & le Gange, dont les sources qui viennent du Caucase ne sont éloignées que de quinze lieuës, passent l'un pour l'autre dans diverses Histoires des Indes Orientales. J'ay veû depuis peu, qu'une de ces quartiers-là donne la ville de Macao de la Chine, pour celle de Meaco du Iapon. Le Pic de Teneriffe est representé ailleurs pour l'Atlas des Anciens. Et nous en avons qui font traverser des mers à pied sec, & naviger sur terre ferme, ce que Ciceron a prononcé de Xerxes en riant. La Topographie seule n'estant pas assez connuë a fait errer des Historiens de grande reputation, qui ont rangé des batailles nombreuses en des lieus incapables de les recevoir. & l'on ne sçauroit nier que le combat où Darius fut vaincu par Alexandre, ne soit beaucoup mieux compris quand on fait voir exactement la situation des Arbeles, que si l'on n'en donne qu'une connoissance confuse : de mesme que le plan bien representé du Promontoire *Actium* sert infiniment à d'écrire & à faire parfaitement entendre la défaite de Pompée par Jules Cesar. Mais quoique la connoissance de la Terre, &

celle qui s'occupe à la ſupputation des an- XIII.
nées, ſoient de l'importance que nous venons de repreſenter pour l'Hiſtoire ; ſi eſt-ce que deux choſes, à mon avis, luy ſont encore ſans comparaiſon plus neceſſaires, une narration fort intelligible, & une conſtante verité de ce qu'elle contient. On liſoit ſur le pectoral du grand Preſtre des Iuifs ces deux termes, *Vrim*, & *Thummim* : qu'on a toûjours traduits par ceux-ci, δήλωσις ϗ ἀλήθεια, la clarté & la verité. Si un écrit Hiſtorique n'eſt recommandable par l'une & par l'autre, je ne ſçaurois en faire cas. Le livre dont la lecture m'occupoit quand vous eſtes ſurvenu, eſt d'un ſtyle elegant & fleuri comme je vous l'ai dit ; mais l'affectation de ſon auteur à vouloir tantoſt imiter celuy de Tacite, & tantoſt de Salluſte, le jette dans une brefveté fort voiſine de l'obſcurité ; ſans comter celle que la mauvaiſe ſituation des matieres a pû produire. Il n'eſt pas le ſeul qui depuis un ſiecle dans le deſſein de copier ces Anciens, eſt tombé dans le meſme inconvenient d'eſtre veritablement concis, mais auſſi ſans eſtre ſouvent entendu de perſonne, ou avec une pene par trop fatigante. Ie ne ſuis pas des plus difficiles à contenter au ſujet du langage, *non ſum ſermonis exactor moleſtiſſimus* ; je ne puis ſouffrir neanmoins qu'on recherche d'eſtre court, & qu'on ſe donne bien des geſnes pour cela, quand le lecteur en patit, ſur tout

en des choſes de neant, qui le font reſver pour entendre par fois des bagatelles qu'on pouvoit expliquer bien plus facilement.

Stultum eſt difficiles habere nugas.

Certes Auſone a eu raiſon d'écrire à ſon Paulinus, pour luy dônner un grand eloge, qu'il avoit fait dans un ouvrage plus que la nature des choſes ne le permettoit, de s'y eſtre tenu dans une brefveté qui n'avoit rien d'obſcur ni par conſequent d'in-
Ep. 19. commode; *ſolus mihi videris aſſecutus quod contra rerum naturam eſt, brevitas ut obſcura non eſſet.* Quant à ce qui concerne la verité de l'Hiſtoire, elle ne m'a pas ſemblé ſi exacte ni ſi complette dans le livre dont je vous rend comte, que je la demande pour eſtre ſatisfait. En effet, il eſt difficile de la voir, je ne diray pas ſupprimer, mais ſeulement déguiſer par un Hiſtorien, ſans une grande indignation. Les Romains laiſſerent autrefois le ſoin de leur Hiſtoire aus Pontifes, comme à ceux que la Religion faiſoit tenir pour ennemis capitaux du menſonge, & qu'on ne pouvoit preſque meſcroire ſans impieté. Que s'il faut parler un peu librement des Hiſtoires de noſtre ſiecle, ne ſerons-nous pas contraints d'avoüer, que nous ne les traitons pas avec tant de circonſpections qu'eux? Dieu me garde d'offenſer qui que ce ſoit, mais quand les paſſions ſont manifeſtes dans de ſemblables travaux, & qu'on connoiſt les intereſts de ceux qui les ont-

entrepris, il eſt difficile de s'en taire. Les XIII. penſions, qu'extorquoit des Princes de ſon temps Paul Jove, pour dire encore ce mot de luy, parlant mal de tous ceux qui ne le tenoient pas à leurs gages, n'ont-elles pas décredité toute ſon Hiſtoire nonobſtant ſa belle latinité? & ne l'ont-elles pas rendu digne de l'eloge que luy donne Auguſte de Thou, d'avoir eu ſa plume, toute bien taillée qu'elle eſtoit, l. 11 in ſi venale, que le Conneſtable de Mont- fine. morancy, puiſſant ſous Henry Second, luy aiant fait rayer ſur l'eſtat des penſions celle qu'il recevoit ſous François Premier, il écrivit mille choſes outrageuſe dans le trente-uniéme livre de ſon Hiſtoire contre ce Conneſtable? Aprés tout, il n'y a rien de ſi accomply dans ce genre d'écrire, non plus qu'au reſte, où il n'y ait toûjours quelque choſe à redire. Ciceron obſerve dans une de ſes epiſtres, que les plus fameux Hiſtoriens l. 6. ad ſont ſujets à de grandes beveuës. Il faut Att., ep. tirer d'eux ce qu'ils ont de bon, & ſouf- 1. frir le reſte comme eſtant un accident inſeparable de noſtre humanité, qui ne produit rien qui n'ait ſes defauts; quoiqu'on doive toûjours faire diſtinction entre ce qui eſt le plus ou le moins imparfait. Mais c'eſt aſſez vous entretenir d'une choſe dont vous eſtes auſſi inſtruit que perſonne, veu ſur tout que vous n'ignorez pas comme je me ſuis aſſez expliqué là-deſſus en divers traitez faits exprés. Parlons plû-

tost de ce qui vous a fait venir ici un peu moins tost que de coustume. Si j'ay esté bien averti, vous avez deû disner hors de chez vous, d'où pourroit estre venu vostre retardement.

MARCUS BIBULUS. Il est vrai que je viens de prendre un fort agreable repas chez cet ami, que vous sçavez qui aime tant à mettre cousteaux sur table. A pene avoit-on déploié les servietes, quand je suis entré dans sa sale; où il m'a dit aussitost & fort obligeamment le mot d'Aristippe, que j'estois venu tout à propos pour rendre la place où l'on me presentoit un siege la plus considerable. Ma réponse a esté en riant que je m'empescherois bien d'estre aussi impertinent que ce glorieux Espagnol, qui dans une semblable rencontre pressé de dire pourquoy il ne s'asseoit pas, sortit en proferant fierement, *yo no me siento, porque me siento*, la place qu'on luy offroit ne luy semblant pas assez honorable. Et j'ay encore ajousté à celà, qu'à mon mon avis quand les Anciens avoient prononcé de Dieu qu'il estoit α & ω tout ensemble, ils auoient mis en competence d'honneur & de dignité la premiere, & la derniere lettre de l'Alphabet; ce que je leur allegois pour vne preuve que le haut & bas bout d'une table devoient estre tenus pour estre indifferens sur tout en si bonne compagnie, parce que la situation des choses n'avoit pas le pouvoir de croistre ou diminuer leur merite. Mon plus proche

voisin m'a répondu que j'avois d'autant plus de raison, qu'à la table, aussi bien qu'au reste du monde, presque tout dépend de la fantaisie. la Comedie s'y joüant avec la farce presque en toutes ses parties. N'en estoit-ce pas une vraie & toute pure chez les Romains, d'envoier prier les Consuls de se trouver au festin d'un Triomphateur, & incontinent aprés de n'y pas venir, afin qu'il n'y eust personne dans ce repas qui eust pouvoir ni seance au dessus de celuy qui triomphoit ? Vous presupposez bien que nos divertissemens en suite, n'ont pas dépendu ni des spectacles à la Chinoise, ni du jeu de la fluste à la Grecque ; pour ne rien dire de cette importune & étourdissante Musique de Violons, qui a lieu parmi nous aussi bien aus tables des plus infames cabarets, qu'en celle des plus puissans Princes. Ie ne determine rien là dessus, puisque deux si grands hommes qu'ont esté Platon & Xenophon y ont eu des sentimens absolument contraires. Le premier fait dire à Socrate dans son Protagoras, qu'il n'y a que des gens de neant & tout-à-fait ignorans, qui n'aiant pas dequoi fournir à une honneste conversation, ont recours à des Bastelleurs, & à des joüeurs d'instrumens, pour s'égaier durant leur repas. Xenophon au contraire introduit dans son Sympose, où estoient le mesme Socrate, Antisthene, & quelques autres personnages des plus celebres de la Grece, un Farceur, une Ioüeuse de fluste, & une

XIII.

Val. Max. l. 2. c 8.

Baladine, pour les entretenir & les réjouïr. Phemius, & Demodocus interviennent de mesme aus festins d'Homere. Virgile à son imitation fait qu'Iopas assaisonne la bonne chere dont Didon regaloit son Enée. Enfin les Anciens ont creû dans leur Theologie Payenne, que leurs Dieux mesmes écoutoient durant leurs plus magnifiques banquets les concerts d'Apollon & des Muses. Pour moi, je serois presque de l'opinion d'Euripide, qui soustient que la Musique s'entend beaucoup plus à propos dans des occcasions d'affliction, pour la diminuer par la melodie, que dans des convives où la joie & l'enjouëment regnent toûjours assez. Que s'il faloit recevoir quelque autre divertissement à table que celuy de la conversation familiere, j'admettrois plus volontiers la lecture, telle qu'elle se prattique ordinairement dans les maisons Religieuses, que le bruit des Trompettes; ni des Violons, qui bien loin d'estre alors à mon goust, me feroient presque perdre celuy des viandes. L'Empereur Hadrien ne les eust pas soufferts sans doute à sa table Egyptienne, qu'il appelloit son *Musæum*, & où Philostrate nous apprend qu'il n'admettoit que les plus éloquens hommes de son siecle. Que leur eust servi toute leur eloquence parmi le tintamarre de semblables instrumens? & quelle Musique doit estre preferée aux doux entretien d'un bon & judicieux raisonnement? Mais je pense que cette lecture dont je viens de parler, est

mieux

mieux & plus raisonnablement introduite dans de grandes assemblées, où les propos de plusieurs personnes pourroient engendrer trop de confusion ; que dans celle de quatre ou cinq amis comme nous estions, où un seul parle à la fois, & où tout se passe sans trouble & sans rumeur. Ce n'est pas que je ne me souvienne bien d'avoir leû dans la vie de cet illustre personnage Pomponius Atticus, qu'il ne traittoit jamais ses amis sans un *Anagnoste*, qui estoit un homme domestique gagé exprés pour luy lire les Auteurs qu'il desiroit entendre, & en donner le plaisir à ceux qu'il avoit invitez à manger chez luy : mais l'écrivain de la mesme vie remarque aussi, qu'il ne prioit jamais pour cela que ceux de son humeur, & à qui ces lectures ne devoient pas estre moins agreables qu'à luy. La melodie qui ne doit, ce me semble, estre improuvée de personne, c'est celle de la fin du repas ; qui a donné lieu au proverbe, *Abydenorum bellaria*, parce que ceux d'Abyde finissoient ordinairement leurs festins par une courte hymne qu'on y chantoit, selon qu'Athenée le rapporte au quatorziéme livre de ses Dipnosophistes, dont je prefere le témoignage à ce qu'Apostolius en dit sur sa premiere Paremie. Tant y a que nous avons devisé pendant une bonne heure sur une infinité de sujets, qui ne nous ont pas donné moins de satisfaction, qu'auroient pû faire les vingt-quatre Violons, & avec cet avantage que le plaisir que nous y avons pris estant plus so-

XIII.

lide, & aiant penetré de l'oreille jusques à l'ame, durera plus long-tems que ne sçauroit faire quelque Musique qu'on puisse écouter. Je me doute bien que vous ne serez pas fâché d'apprendre de moi une partie de ce qui nous a servi d'entretien : Et comme nous n'avons pas disné à la Spartiate, ni sous les loix qui s'observoient entre les Lacedemoniens, où c'estoit un crime de divulguer ce qu'on avoit dit dans la chambre de leurs *Phidities* & *Syssities*, je vous contenterai tres-volontiers, à la charge que ce sera sommairement ; & selon la portée de ma memoire qui n'est pas des plus heureuses. Déja je me souviens que d'entrée l'on a examiné la question proposée

L.7. Saturn. c. 12.

par Macrobe, pourquoi ceux qui avalent viste & avidement sont plus aisément rassasiez, & avec moins de vivres, que s'ils mangeoient plus à l'aise ou plus doucement, *cur qui avidius vorant facilius satias capit, quàm qui eadem quietius ederent* ; ce qui arrive apparemment, parce que l'estomach surchargé à coup, ne pouvant pas digerer, tombe incontinent dans l'inappetence ; sans que l'air entré en haste y contribuë tout ce que Macrobe a creû. Les Italiens ont un proverbe qui donne à peu prés dans le mesme sens, lors qu'ils disent ; *quanto manco si mangia, piu si mangia*, où entre encore la consideration que ceux qui sont les plus moderez de la bouche, ménageant par ce moien leur chaleur naturelle, vivent plus long-tems que d'autres ; d'où il s'ensuit,

que mangeant durant une vie bien plus estenduë, ils se trouvent à la fin avoir beaucoup plus consumé de vivres que les plus habiles mangeurs. En effet l'homme vorace, qui pour parler aprés Seneque creuse sa fosse avec les dents, *non comedit sed justa sibi facit*; se donne la mort à luy-mesme, est son propre homicide, XIII.

Et patitur manibus vulnera facta suis.

L'on s'est mis à considerer là-dessus comme il y a des faims si extrémes, qu'elles ne permettent pas à la raison de tenir l'appetit dans des bornes legitimes & tolerables. Apres divers exemples des grandes Boulimies, *quæ famen ipsam infamaverunt* selon les termes de Quintilien, j'ai rapporté ce qu'il fait proferer dans une de ses Declamations à un homme transporté de semblable maladie, qu'il estoit capable de se manger luy-mesme, *memetipsum, si nihil fuisset aliud, comedissem*; aprés avoir dit, *non habitant unà pudor & fames, & cùm semel intrarit impotens domina, feras etiam, & ingentes belluas subigit.* De verité l'on a imputé, & peut-estre faussement, au Polype de mer de ronger & de devorer ses bras faute d'autre nourriture; comme au Singe ou Magot à la grande queuë d'en faire la mesme chose, ce qui est beaucoup plus constant. Mais le Medecin Lombard Megabenus qui a écrit l'histoire de cet animal de Suede qu'on y nomme Filfros, ou selon Cardan Rosomach, c'est à dire le Goulu, luy attribuë une faim bien plus Declam. 12.

eſtrange, & d'une action beaucoup plus difficile à comprendre. Car non ſeulement il luy donne une inſatiabilité naturelle qui ne finit jamais; il aſſeure de plus que ſi l'on ſe couvre des peaux de cet animal, l'on a toûjours envie de boire & de manger ſans qu'on puiſſe eſtre raſſaſié. Si l'on dort meſme, ajouſte-t-il aprés Olaus Magnus, ſous les fourrures du Roſomach, les ſonges que l'on y fait tiennent tous de ſa nature, dans une avidité de manger, qui ne peut eſtre ſatisfaite. Cela nous a obligez à conclure que la Boulimie eſtoit une maladie qui ne travailloit pas ſeulement l'homme, mais univerſellement tout ce qui avoit beſoin de nourriture, tant à l'égard de la quantité que de la qualité des viures. Que n'a point fait manger la faim dans la neceſſité & le defaut de bons alimens? Toutes les Hiſtoires en fourniſſent des exemples ſans nombre; & je trouve le mot du Perſan Sadi fort expreſſif pour cela, quand il dit dans ſon Guliſtan, que le Corbeau qui a bien faim, & qui rencontre une charongne, ne s'informe pas ſi c'eſt l'aſne d'un Prophete, ou le Chameau de l'Antechriſt. A peine avions nous ſouſri à cette expreſſion Orientale, qu'un de la compagnie s'eſt ſouvenu de l'Eſpagnole Marthe, qui malade de trop manger, & avertie par ſon Medecin qu'elle couroit fortune de la vie, ſi elle n'obſervoit une exacte diete qu'il luy preſcrivoit, s'écria *muera Marta, y muera harta*, ce qu'on entend prononcer ſouvent en pro-

verbe aussi-tost qu'on a passé les Pyrenées. XIII.
La faim extréme, que le tems augmente bien qu'il diminuë tous les autres maux, nous a jettez insensiblement dans l'observation des abstinences ou plûtost des inappetences, qui luy sont opposées, & qui ne sont pas moins merveilleuses qu'elle. Car si l'histoire de ce Roy de Lydie est fort estrange, qui mangea sa propre femme par voracité en une nuict; celles qui sont écrites de certaines personnes qui ont esté, je ne dirai pas les semaines, ou les mois, mais les vingt & trente ans, voire mesme toute leur vie sans manger, ne sont pas moins estonnantes. Peu s'en est falu que nous n'aions condamné à la mort ceux de la premiere classe, ces hommes insatiables, que les Rois de Dannemarc faisoient pendre autrefois, s'il en faut croire Olaus Magnus, & Albert Krantzius, sur le fondement de ce qu'ils consumoient seuls les vivres de beaucoup d'autres plus utiles au public qu'ils ne pouvoient estre. Pour leurs Antipodes, s'il faut ainsi les nommer, qui se passent si long-tems de nourriture, la plufpart des exemples qu'on en produit nous ont esté fort suspects; quoique s'il estoit constant, comme Pomponace & quelques autres Philosophes l'ont presupposé, que tout ce qui se voit au reste des animaux, la Nature se plaist à le realiser en quelque homme particulier, il ne seroit pas juste de les mécroire absolument. Car ne voit-on pas non seulement des Serpens,

des Mouches, des Marmotes, & des Hirondeles, mais des Ours mesmes, & des Crocodiles, tout grands qu'ils sont, passer une partie de l'année sans manger ? La simple vie vegetatiue, qui est la plus considerable en cela, ne nous expose-t-elle pas à la veuë des plantes telles que la Sempervive, la Joubarbe, & l'Aloës, qui arrachées de terre & sans en tirer plus aucun suc, ne laissent pas de pousser, & de conserver leur estre fort long-tems? C'est la mesme chose de la Soif que de la Faim. Il y a des herbes qui ne peuvent estre trop arrosées, ni d'autres trop désechées, estant besoin d'exposer pour un tems leur racine au Soleil afin de les faire profiter. Et il se trouve des animaux, tels que le Pardalis ou la Panthere, qui ont toûjours soif; comme entre les Volatiles l'Aigle, & tout ce que comprend le mot latin *Accipiter*, ne sçait presque ce que c'est que de boire. Enfin nous avons conclu là-dessus que personne n'avoit traitté ni plus amplement, ni plus methodiquement cette matiere, que depuis peu le Medecin Gaspar Francus dans la cinquante-huitiéme question de son Champ Elysieu, puisqu'il a voulu donner ce titre à son livre. Si vous voulez que je vous fasse part jusques aux moindres incidens d'un repas que je puis comparer aux Agapes des anciens dans son innocente gaieté, je vous dirai qu'on a voulu sevrer de quelques mets le gros homme que vous aimez tant, & qui souvent

Damascius apud Photium.

n'a pas moins de boutons au nez qu'à son pourpoint, quoiqu'il ignore le goust du vin; mais il s'est paré contre nos remonstrances de manger trop veu sa constitution, d'un passage du Deuteronome dont Sainct Paul s'est souvenu, *non ligabis os bovis triturantis in area fruges suas*. Un autre se plaignant du vent de la porte qu'il disoit estre trop frais & trop tenant du Nort, on l'en a raillé comme d'une chose avantageuse en mangeant, tant par l'etymologie Grecque & Latine du Borée dit *à vorando*, que par la raison que rend Clement Alexandrin pourquoi la table de pains de proposition estoit du costé de ce mesme vent, parce qu'il est le plus nourrissant de tous, *quod ex ventis maximè nutriunt Boreales*. Gardant le respect qui est deû à ce Pere, l'on ne trouva pas sa raison moins plaisante, que celle du Medecin Daphnus dans Athenée, qui preferoit les repas de la nuict à ceux du jour, à cause que la Lune comme celle qui putrefie aide à la concoction & la facilite dans nostre estomach, *utiliores esse nocturnas cœnas ob Lunæ sydus, quod coctionibus utile ut pote putrescens*. Nous avons cherché à ce propos la raison physique, pourquoi la viande la plus proche des os est tenuë par ceux qui suivent Avicenne la plus aisée à digerer: Et pourquoi les Sultanes, à ce que portent les Relations de leur Serrail, se font donner de la chair de vache pleine, comme estant la plus tendre. Vous sçavez

Cap. 25.

Porphyr. de antro nymph.

L. 5. strom.

L. 7. deipnos.

que ceux de mon païs ne haïssent pas les sauces où l'ail se fait un peu sentir; mon voisin n'osant toucher à une dont je me loüois, je luy ai dit en riant que la compagnie des Dames où il se devoit trouver ne luy permettoit pas d'y gouster; & nous avons pris plaisir de luy voir chercher son excuse sur ce que les aulx sont pleins de fumées narcotiques & stupefiantes. Mais il n'a pas manqué de nous prouver son dire par la réponse que fit le Philosophe Stilpon à la Mere des Dieux, s'estāt endormi dans son temple. Elle luy apparut durant son sommeil, & luy fit ce reproche; Quoi vous estes Philosophe, Stilpon, & vous violez les loix sacrées de la Religion? La réponse du Philosophe, telle qu'Athenée la rapporte, & que vous chercheriez en vain dans Diogenes Laërtius, fut tres-digne de sa profession: Faites-moi donner, grande Deesse, de meilleures viandes & moins vaporeuses que des aulx, si vous voulez que je ne commette plus de telle faute. Enfin parce que je sçai combien vous prisez la propreté & la frugalité, je vous asseurerai qu'elles y ont esté observées comme si vous les eussiez reglées: Qu'il n'y est point survenu de ces importuns parasites dont vous auez tant d'aversion, qui n'applaudissent qu'aux débauches ou à la goinfrerie: & pour conclusion, que nous separans tous je vous suis venu trouver aussi satisfait de corps & d'esprit, que si j'avois disné à la table de Platon, ou à celle de Phavorinus dont je vous ai oüi tant priser

les

apprefts décrits par Aulu Gelle. XIII.

Excepto quòd non ſimul eſſes, cætera lætus. Hor. ep. 10, l. 1.

Tubertus Ocella. Ces dernieres paroles me font un ſourd reproche de ne m'eſtre pas trouvé avec vous, ou peut-eſtre vous avez appris que j'eſtois convié. Je pourrois chercher mon excuſe dans l'exemple de perſonnes ſi conſiderables, qu'apparamment vous la laiſſeriez paſſer pour bonne. Une des accuſations contre Sainct Jean Chryſoſtome quand il fut depoſſedé ſi injuſtement de ſon Eveſché de Conſtantinople, fut qu'il mangeoit toûjours ſeul, ſe plaiſant à la *monophagie* d'un Cyclope, contre l'uſage de ceux de ſon charactere dont il n'avoit pas l'hoſpitalité, *quòd hoſpitalitatem deſerviſſet ſolus ſtudens comedere.* Et celuy qui nous a donné la vie de Sainct Ambroiſe, remarque expreſſément qu'encore qu'il traiſtaſt par fois les autres, jamais il n'alloit prendre un repas chez perſonne. Mais parce qu'il y a trop de diſproportion entre de ſi ſaincts Prelats & moi, outre que je n'ai rien eu moins dans la penſée que de les imiter en cela, j'aime mieux vous avoüer ingenumẽt que ma ſeule complexion qui demãde un regime tout particulier, m'oblige aſſez ſouvent à ne me pas trouver en des lieux où mon inclination me porteroit. Vous ne pouvez pas douter que je ne l'euſſe toute entiere pour une compagnie où j'ai ſceu que vous ſeriez, mais ſouffrez ma franchiſe à vous declarer qu'aprés ce que vous m'avez appris de vos entretiens

Bar. an. tom. 5. ex Photio.

si conformes à mon humeur, je regrette beaucoup plus que vous ne sçauriez croire, & que je n'eusse pû penser moi-mesme, de ne m'y estre pas rencontré. Car vous avez eu raison de me dire que la frugalité de vostre disner m'auroit pleu, me connoissant comme vous faites pour ennemi capital du luxe. Les superfluitez de la table me sont odieuses entre particuliers, & c'est tout ce que je puis faire que de les pardonner à ceux qui veulent faire paroistre en de certaines rencontres une magnificence extraordinaire. Je lisois depuis peu une relation de voiage, qui portoit que l'Evesque de Cracovie traittant celuy qui a donné au
Itiner. Lom. public cette composition, fit changer à chaque service la vaisselle, en sorte qu'aiant esté une fois toute quarrée, elle fut une autrefois toute ronde, & puis il en vint qui estoit toute triangulaire. Cela peut estre pardonné à un Prelat Polonois qui voulut par là faire remarquer à un Estranger au milieu de la Sarmatie, le rang qu'il tenoit en son pays. Mais entre amis tels que nous sommes un éclat pareil, assorti de ce qui le devoit necessairement accompagner, ne me plairoit pas; mon genie aiant en ceci un parfait rapport à celuy de Martial, de n'estimer un repas pris hors de chez moi, que quand il est tel que je le puis rendre,

Hæc mihi, quam possum reddere, cœna placet.

J'estime aussi beaucoup ce que vous m'avez remarqué de vostre table, qu'elle estoit

exempte de ces chercheurs de lippées franches, qui surviennent avec importunité où ils ne sont pas attendus, pensant paier bien leur écot d'une nouvelle de bale, & d'une basse complaisance. *Quid est enim parasitus nisi comes vitiorum? turpissimi cujusque facti laudator?* comme l'a fort bien defini ce Rheteur Romain. Pour le surplus vous ne me ferez pas ce tort, s'il vous plaist, de croire que j'aie une aversion Timonienne des reduits semblables aus vostres, & de ces *accubationes epulares*, comme Ciceron les appelle, pleines de modestie, & mesme d'instruction à mon égard. Si les Anciens ont bien nommé les tables sacrées en general, *siquidem ut severa nobis antiquitas tradidit, infestos animos placavere mensæ, & homines qui inter se armis atque exercitibus conflixerant, tuti tamen jacuere media cœna fide,* quel amour & quelle estime ne doit-on point avoir pour celles que vous dressez? Mais je m'étonne que vous ne m'aiez rien dit de vos brindes, non plus que du Nectar dont vous avez esté abreuvez. Cela me persuade aisément que vous n'aurez esté ni importuns aus premiers comme le sont les Allemans, ni dereglez en ce qui touche la boisson par des neges & des glaces dont il faut à present se servir en plein hiver, si l'on veut faire paroistre que l'on a le palais delicat, & d'un goust à la mode. Pour moi, sans vouloir disputer des gousts, j'appelle cela des solœcismes de bouche: Et quand je voi que les Romains nom-

XIII.

Quintil. in decl.

Quint. ibid.

moient leurs verres, ou tasses, *calices*, à cause, dit Varron, de la chaleur de leurs breuvages, *quòd calidum in eis biberent*: Quand je considere encore qu'outre les Chinois & les Iaponois que le boire chaud exempte de gouttes, & de gravelle, les Insulaires de Madagascar, au rapport de Flacourt, font toûjours chauffer leur boisson, quelque soif qu'ils aient, asseurant que la froide leur cause mille obstructions: Lorsque je lis dans Apollodore que conformément à cela Tiresias mourut pour avoir beû avidement de l'eau d'une fontaine: Je tiens bon huit ou neuf mois de l'année pour les *thermopotations*, me contentant au tems des plus grandes chaleurs du frais de la cave. Permettez-moi que je vous fasse souvenir là-dessus, des banquets que Philon represente pour s'estre celebrez en Egypte tous les cinquante jours par ses *therapeutiques contemplatifs*, afin de leur laisser le nom qu'il leur donne. En un païs si chaud il dit expressément qu'on étanchoit leur soif avec de l'eau froide par mortification, parce qu'on la donnoit chaude aus plus âgez seulement que l'on vouloit traiter avec plus de delicatesse. Un mot de Sceptique, je vous supplie, devant que nous nous separions, pour servir de corollaire à tout ceci. Ne serons-nous pas contraints d'avouër que l'homme est le plus divers & le plus bigearre de tous les animaux. Toutes ses sensations, de quelque costé que vous les envisagiez, varient selon le tems, les lieux, & les personnes. Si le

L. 3. de deor. orig.

L. de vita contemp.

Bœuf aime à boire trouble, tous ses semblables en usent de mesme, & ne trouvant que de l'eau claire, font en remuant le pied qu'elle s'épaissit devant que de s'en abbreuver. L'homme seul differe de tous ceux de son espece; autant de testes autant de fantaisies differentes sur toutes choses, où chacun s'opiniastre estant persuadé qu'il possede seul le meilleur usage. Nous faisons nostre Dieu de l'or du Perou; ceux du nouveau Monde d'où il vient luy preferent de petits grains de verre, qui ne sont ici de nulle consideration. Les épiceries de l'Inde Orientale s'achetent par nous à grand prix; le thym, & le poliot, disoit Sainct Hierôme dés son tems, y sont preferez au meilleur poivre. *Pulegium apud Indos pipere pretiosius est.* Certes le plus avantageux parti, qu'on puisse prendre là-dessus, est celuy que suivoit le Philosophe Synesius devant que d'estre Evesque, & dont il s'explique en ces termes, *Sermonibus & colloquiis hominum delector, neque docens, neque dedocens, sed in anticipata opinione quemque persistere permittens.* Je sçai bien que son charactere de Prelat luy fit changer en beaucoup de choses sous sa conduite, parce qu'on exige toûjours plus d'un homme constitué dans une si importante charge, que d'un autre. La condition de celuy qui est reputé vertueux, disoit Brutus écrivant à Ciceron, a je ne sçai quoi de plus fâcheux que n'est celle des hommes ordinaires, *fateor enim duriorem esse conditionem*

XIII.

Ep. ad Evagr.

Ep. 105.

Ep. 15.

spectata virtutis quàm incognita. Mais à parler en conscience sur ce poinct de Morale, ne pouvons-nous pas conclure generalement, & sans distinguer les personnes, que les plus vertueuses sont, pour les bien definir, les moins vicieuses? Nous ne ferons que suivre en cela ce qu'a proferé Salvian
Lib. 3 de Prov. Dei. de Evesque de Marseille, *in cuncto populo Christiano genus quoddam sanctitatis est, minùs esse vitiosum.* Et en terminant de la sorte nostre conference avec nostre promenade, nous realiserons le mot de Salomon, *melior est finis orationis quàm principium.* Il faut tomber d'accord que difficilement pourrions-nous, puisqu'il est tems de le faire, nous separer sur une meilleure ni plus veritable pensée.

AV LECTEVR.



E vous prie, LECTEVR, *de ne pas mal interpreter quelques libertez que le suiet du premier de ces trois Dialogues suivans a extorquées de leur Auteur. Il est de l'Amour, dont les plus severes des anciens Philosophes tels que Platon, Xenophon, & Plutarque, n'ont iamais parlé que fort gaiement. Adioustez à celà qu'il represente une promenade faite dans un lieu delicieux, & par le plus beau temps qu'on se puisse imaginer; choses qui inspirent naturellement les pensées ioieuses, & parfois*

plus libres qu'on ne les auroit en tout autre endroit. XIII.
Pour le surplus, l'Auteur n'a point ici changé son style. Il a écrit sans fard, & avec plus de soin d'estre intelligible, qu'éloquent; encore qu'il n'ignore pas que ses citations, & sa façon de s'expliquer en imitant les anciens, n'a pas esté au goust de tout le monde. Que voulez-vous? Les plus grands hommes qui ont mis la main à la plume ont esté suiets à des censures qui n'ont point porté de preiudice à leurs excelens travaux. Ie ne veux que le seul Sainct Hierosme pour prouver mon dire, quand il rapporte les dégousts mal fondez qu'avoient pour ses œuvres quelques Esprits mal-faits de son temps. Vulgò jactant, *dit-il dans une Preface,* me sterilis jejunique sermonis quasdam ineptias scribere, & cùm loqui nesciam, tacere non posse. *Qui pourroit apres cela se formaliser ou se plaindre des iugemens temeraires, qui se rendent ordinairement avec toute la hardiesse & toute l'iniustice qui sont naturelles à l'ignorance:* Homine imperito nihil injustius. *Ie tombe d'accord qu'il y a des Ecrivains si steriles de leur chef, qu'ils ne diroient iamais rien si l'on n'avoit rien écrit devant eux. Mais cela n'empesche pas que nous ne voyons Ciceron, Seneque, Plutarque, & tous les Auteurs de la premiere classe, qui citent ceux qui les avoient precedez, sur tout dans leurs ouvrages Philosophiques. Et ie maintiens qu'on est bien plus à mépriser, & plus insupportable, quand pour ne rien debiter de ce que les autres peuvent avoir avancé, l'on ne dit que des badineries, & des sottises beaucoup plus importunes que les redites. Apres tout, l'on ne sçauroit nier que celuy qui vous fait ce petit present n'ait imité en toutes ses compositions le pere de famille dont parle l'Evangile,* qui profert de thesauro suo nova & vetera. *Il rapporte presque tousiours des exemples de l'histoire moderne aprés ceux de l'ancienne; & le nouveau Monde encherit assez souvent dans ses livres, sur ce que le vieil a eu de plus considerable. Il se peut vanter d'estre le premier qui en ait usé comme il a fait. Et vous luy devez sçavoir du gré quand il vous adresse ces autres paroles de l'Espouse du Cantique,* Omnia poma, dilecte mi, nova & vetera servavi

Præf. in Mich l. 2.

Luc. & Matth. 13.

tibi. *Si la varieté vous plaist, vous y trouverez vostre compte, & vous serez contraint d'avouër qu'au moins son genre d'écrire n'est pas infructueux. Il se trouve des Esprits qui hors de certains suiets où ils sont nourris, & des matieres qu'ils ont fort estudiées, ne sçauroient rien produire qui vaille; semblables à ces animaux tels que le Lion, le Singe, & le Perroquet, qui n'engendrent qu'en leur païs, & sont infeconds en ces quartiers. Ceux qu'on peut dire de tous lieux, & de toutes heures, ont, ce me semble, quelque avantage sur eux. Cela suffit pour l'heure: A Dieu.*

LA PROMENADE.

IV. DIALOGVE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. SI la ville de Pavie, qu'on nommoit autrefois *Ticinum*, receut sa seconde appellation pour avoir paru tout-à-fait admirable, selon la pensée des Grammairiens comme en parle Petrarque dans une de ses epistres; je pourrois donner le mesme nom à celle dont je veux icy dire un mot sans la de-

Lib.5.rerum Senil, ep.1.

ſigner preciſément. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait ſes defauts, & qu'elle ne me faſſe dire parfois dégouſté de ſes bouës & de ſes broüillars, qu'elle n'a *ni ſuelo, ni Cielo*, choſe que les Eſpagnols ont reprochée à Medina del Campo. Ce qu'ils ont de meſme attribué à Segovie pour la diffamer, peut eſtre imputé à celle-cy, *ocho meſes de invierno, y quatro de infierno*. Et les deſavantages ou les dommages qu'y reçoivent les Eſtrangers qui la viennent viſiter, leur font ſouvent changer ſon nom, comme l'on fit à Dyrrachium, en celuy de Epidamnum, *quòd illuc nemo ferè niſi damno ſuo diverteret*. Mais ſon ſejour a d'ailleurs de ſi grandes commoditez, conſiderée ſur tout comme Metropolitaine d'un des plus beaux Eſtats du Monde, que les Perſes auroient eu d'elle la meſme penſée qui leur a fait prononcer de Sciras, que ſi Mahomet en euſt gouſté les delices, il auroit prié Dieu de luy accorder l'immortalité. Certes la demeure ordinaire de ſon Prince, & de tous ſes Miniſtres d'Eſtat, m'a preſque porté à l'appeller Melilot, & à cacher ſon vrai nom ſous celuy-là qui veut dire Ville de conſeil, que les Apalechites de la Floride ont impoſé à leur capitale ſur le meſme ſujet. Je ſçai bien que pluſieurs perſonnes comptent entre les prerogatives de ſemblables villes le grand nombre de leurs habitans, & l'immenſité de leur étenduë, qui les a fait nommer Magneſies. Mais XIII.

les plus ſenſez s'empeſchent bien d'eſtre de cet avis, & ſouſtiennent que tout ce qu'on a écrit de Babylone, & d'autres villes pareilles, a eſté juſtement repris par Ariſtote, & par les plus ſages Politiques, qui n'ont rien conſideré de plus contraire au bon-heur de leurs habitans, qu'une trop vaſte demeure, qui les empeſche de ſe connoiſtre & de ſe frequenter commodément. La vrai vie de Tamerlan écrite en Arabe nous fait la deſcription d'une ville ſur le Rha ou la Volga, qui fut autrefois de cette enorme grandeur, & qui s'appelloit Saraye. L'Eſclave d'un de ſes plus puiſſans Bourgeois aiant quitté ſon maiſtre, & s'étant retiré dans un autre quartier de la méme ville, y ouvrit boutique & y trafiqua dix ans, ſans que ſon maiſtre en euſt aucune nouvelle, tant Saraye eſtoit immenſe & pleine de monde.

Quoy qu'il en ſoit, la ville dont je ſupprime le veritable nom, eſt traverſée par le fleuve Chryſorrhoas, qui recevant les contributions d'une infinité d'autres tant deſſus qu'au deſſous d'elle, & de la Mer meſme qui n'eſt pas trop éloignée, la fournit de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, avec tant d'autres ſortes de biens, qu'il n'eſt pas poſſible de les exprimer. Sõn cours eſt pendant qu'il l'a traverſe, du Levant au Couchant; & parce que la belle allée de Semiramis d'un mille Italique de longueur, ſe trouve ſur ſes bords preſque au ſortir des portes, elle eſt devenuë la plus

ordinaire aussi bien que la plus agreable XIII.
promenade des Dames & des Cavaliers. Beaucoup neantmoins s'arrestent dans un enclos de jardinages, d'allées & de toutes sortes de plantes, qu'une autre grande Reine fit dresser presque au mesme endroit, quoi-qu'il soit presentement dans l'enceinte d'une si populeuse cité. Ce lieu estoit auparavant rempli de petites eminences qui ont esté applanies, & qui portoient le mesme nom qu'il a retenu nonobstant ce changement, sur la mesme origine vrai-semblablement qu'on donnoit au mont *Testaceus* des Romains. Mais tous ces jardins royalement dressez & entretenus, n'ont rien qui agrée comme une petite place renfermée qui les borne, & qui n'est connuë que par le nom de *la Zorra*. Je m'y rendis selon ma coustume par la porte qui répond sur le fleuve, & je contemplai avec plaisir sur la seconde entrée la devise d'un Cupidon, qui couronne le plus fin des animaux, avec cette lettre pour ame de la devise, *cauto victoria cedit amanti*. Je ne dirai rien ici d'une infinité de raretez que contient le Palais enchanté qu'on y rencontre à gauche en entrant, telles qu'on ne voit rien de mieux entendu ni de plus exquis dans la demeure des plus puissans Monarques, ni des plus curieuses Princesses. Je me veux souvenir seulement qu'aiant pris à droite, & monté quelque vingtaine de marches fort faciles, je fus surpris d'une joye tres-sensible, de trouver un de mes

meilleurs amis sur cette admirable terrasse, qui découvre avec un agréement nompareil, tout ce que la contrée a de plus beau. Au de-là des plaines d'une raisonnable étenduë que le Chrysorrhoas arrouse, la veuë se borne & se repose sur des collines revestuës tantost d'une riante verdure, tantost de bourgs & de hameaux, qui ont converti leurs chaumiers en de magnifiques edifices. Voici de quelle façon Xilinus, qui estoit cet ami, me vint aborder.

XILINUS. L'absence de Marcus Bibulus, qu'un bras de l'Ocean separe de nous, & à qui diverses considerations ont fait quitter pour un tems cette province, m'a fait resoudre à commettre ce guet-à-pens contre vous; je veux dire à vous venir attendre ici, où je sçai que s'adressent vos plus frequentes promenades, croiant que vous pardonnerez au desir que j'ai de succeder à cet ami commun, & à temperer vôtre solitude, peut-estre trop austere & trop Timonienne, par l'interruption que i'y apporterai à son exemple. L'air favorable dont vous recevez ma proposition, m'empesche de me repentir de l'avoir prise, & parce que j'ay déja fait divers tours dans ce lieu delicieux en vous attendant, je veux vous rendre quelque compte des pensées qui m'y ont diverti, & où m'ont porté les agreables objets qui s'y voient de quelque costé qu'on se tourne. Car tous ces bois qui couvrent une partie de la grande ville d'où nous sommes partis, semblent n'avoir

esté élevez où ils sont, que pour servir de XIII.
retraitte aux Rossignols en cette saison, qui leur fait nuit & jour remplir tous ces lieux de leur amoureux ramage. L'attention que j'y avois ne m'empeschoit pas de jetter les yeux sur ce petit estang d'eau vive, où je me suis apperceu du plaisir que les poissons y prennent à s'approcher l'un de l'autre, & à fraier pour perpetuer leur espece. Cette Oseraie, & ces Saules, qui rendent si verte & si touffuë l'herbe qu'ils couvrent; avec le riant aspect de ces campagnes plus éloignées; m'ont fait conclure que la Nature ne fut jamais plus amoureuse en toutes ses parties, ni plus charmante qu'elle vous paroistra, si vous l'envisagez d'une veuë aussi peu distraite ailleurs qu'estoit la mienne. En effet je n'ai pû m'empescher de prononcer à moi-mesme ces deux vers de Palemon,

Et nunc omnes ager, nunc omnis parturit arbos, Virg. ecl 3.
Nunc frundent sylva, nunc formosissimus annus.

& je vous avouë que toutes mes resveries ont esté ensuite sur la puissance de cette passion amoureuse, que nous ne ressentons jamais si fortement que dans une saison telle que celle-cy, qui a des charmes inexprimables pour cela.

TUBERTUS OCELLA. Quelque avantage que vous donniez en cecy au Printems, vous vous souviendrez pourtant l. 5. de
qu'Aristote en attribuë un autre à l'homme hist. an.
sur le reste des animaux d'estre propre c. 8.

à l'amour en tout tems. Quelques-uns d'eux neantmoins à ce qu'il remarque ailleurs, ont eu la Nature si favorable, qu'ils sont capables toute leur vie de s'accoupler, ce que je suis bon témoin qui nous manque dans l'arriere saison. Car les Chevres & les Brebis, qu'il donne pour exemple, exercent l'amour jusques à la fin de leur vie, *coeunt quamdiu vivunt*. Les Chiens, leur adjouste-t-il, ont cela de plus, que ceux de Laconie particulierement se portent plus volontiers & plus asprement à cette action quand ils ont beaucoup fatigué. Et pour ce qui est des Chevaux, il observe que l'un d'eux âgé de quarante ans estoit encore bon estalon, sinon qu'il luy faloit lever les pieds de devant sur la croupe de sa cavale. Enfin la Nature est si bigearre dans ce divertissement amoureux, que sans parler des Chattes dont les cris témoignent combien elles y souffrent, le méme Philosophe écrit encore au premier chapitre du neufviéme livre des animaux, qu'il y a des Herons à qui la douleur exprime non seulement des voix plaintives, mais de plus du sang qui leur sort des yeux, quand ils vaquent à cet acte qui perpetuë leur espece. Qui a dit neantmoins à ce grand personnage, & à Pline aprés luy, que ce soit la pene, plûtost que la joye & l'excés du plaisir qui cause ces effets? Car quelle apparence y a-t-il que la Nature ait si mal sceu preparer la semence des Chats qu'elle brusle leurs femelles quand elles la

Ib. l. 6. c. 19. c. 20. & c. 21.

idem Plin. l. 10. c. 60.

reçoivent, aprés l'avoir demadée avec de si grands cris & de tels charivaris qu'elles font lors qu'elles sont en chaleur, & qu'elles appellent le masle? L'humeur sanguine qui paroist à l'œil du Heron est peut-estre la marque de sa volupté extréme; car pour ce qu'il dégoise alors, nous n'en sommes pas vrai-semblablement meilleurs juges, que du chant des Cygnes de Meandre, que les Poëtes ont pris ridiculement pour le prelude de leur mort prochaine. En verité le jugement humain a beaucoup de vanité, & est sujet icy comme ailleurs à de merveilleuses beveuës. Cela ne fera pas pourtant que je trouve à redire au plaisir spirituel que cette saison amoureuse vous a fait prendre dans un lieu si propre à se donner de tels contentemens. Souvenez-vous neantmoins de ce que j'ai pris par fois la liberté de vous reprocher en riant, que vous aviez beaucoup hasardé en vous embarquant une seconde fois sur une mer pleine de charmes à la verité: mais qui vous avoit déja fait souffrir de si grandes bourrasques. XIII.

Improbè Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.

Les meilleurs Pilotes & les plus hardis nageurs y sont par fois attrapez.

XYLINUS. Je ne puis jamais trouver rien mauvais de ce qui partira d'une bouche aussi amie que la vostre. Mais laissant au sort & à ma bonne ou mauvaise destinée le succés de ce que j'ai fait,

—*Fatum est in partibus illis*
Quas sinus abscondit,

trouvez bon que je vous communique une partie des resveries qui m'ont passé par l'esprit, & qui peuvent en quelque façon excuser l'action où vous trouvez à redire. Déja je m'étonnois qu'il y eust des humeurs assez austeres, pour resister à des sentimens que Dieu & la Nature semblent avoir donnez également à tous les animaux, & qui à l'égard des hommes sont tels, que les plus grands Philosophes & les plus sages Legislateurs n'ont rien trouvé de plus propre à les faire vivre heureusement que l'union conjugale. J'ai consideré là-dessus comme nos Theologiens recommandent le Mariage pour avoir esté institué de Dieu au Paradis terrestre dés le temps de grace & d'innocence, devant que nostre premier pere eust peché. Ils remarquent ensuite que ce mesme Dieu revestu de nostre humanité fit son premier miracle à des nopces où il convertit l'eau en vin, jugeant cette assemblée la plus digne de voir le commencement des merveilles qu'il vouloit operer : Et quoi-qu'il ait conservé sa virginité, ils adjoûtent que pour honorer le Sacrement du Mariage, il s'est dit l'Espous de l'Eglise, pour n'estre pas absolument privé de ce titre d'honneur. Ces pensées de nos Docteurs m'ont remis
l. 7. dans la memoire l'opinion de Clement Ale-
strom, xandrin, qui non content de faire son Gnostique, ou parfait Chrestien, marié ; donne de

de l'avantage en beaucoup de façons à la vie conjugale sur celle qui luy est opposée. L'on ne sçauroit nier que S. Augustin n'ait preferé la polygamie des Patriarches à nôtre Celibat ; ce qui n'empesche pas que S. Ambroise n'ait eu raison de dire, que si les nopces estoient plus propres à peupler la terre, la Virginité avoit cét avantage de remplir bien mieux le Ciel, *Nuptiæ terram implent, Virginitas paradisum.* Une fille à la verité ne rapporte pas comme la Palme, mais en recompense elle a toûjours la verdeur & l'agrément du Cyprez. Or renvoiant à Messieurs de la Sorbonne l'ajustement de tout cela, mon imagination s'est toute fixée sur la contemplation de ce petit Dieu des Poëtes, qu'ils reconnoissent neantmoins pour le plus puissant de tous, & sans lequel la Nature ne pourroit pas subsister. *Amoris, si sapientiæ sequamur authores, antiquissimum numen, & cui se natura debet æternitas.* De là vient que le Dieu Pan qui la representoit estoit peint par les Anciens aux pieds de Cupidon, en signe de sujettion. Je commençois ensuitte à considerer son pouvoir desordonné dans l'excés & dans le déreglement des passions qu'il inspire ; mais j'ai congedié tout cela sans m'y vouloir tant soit peu arrester, quoi que je ne l'envisageasse que pour le condamner, jugeant que la seule sentence de S. Augustin suffisoit à leur censure, sans un plus particulier examen; *Si iniquum est aviditate possidendi transgredi limitem agrorum, quanto est ini-*

XIII.

Quintil. in declam.

l. 15. de civ. Dei, c. 16.

quius libidine concumbendi ſubvertere limitem morum? Cent diſtinctions de Caſuiſtes ſe ſont preſentées là-deſſus à ma memoire, que j'ai toutes encore rejettées, auſſi bien que celles de ces Religieux idolâtres de la pro-
L.1 c.39. vince de Tanguth dont parle Marc Polo, qui n'imputent à peché dans la luxure que ce qu'ils y commettent quand ils recherchent les premiers, ſoûtenãt qu'il n'y a point de crime s'ils ſont ſollicitez, & qu'ils ne faſſent que condeſcendre à ce dont ils ont eſté requis. Certes il y a bien des regles de Morale abuſives ſur ce chapitre principalemẽt, & bien des canons qui meriteroient d'eſtre reformez, ſi le meilleur n'eſtoit de les ſupprimer abſolument. Tant y a que le pouvoir deſpotique & preſque incomprehenſible de l'Amour, dans tout ce que nous connoiſſons du grand & du petit monde, me ſervant ainſi d'un charmant entretien, je nommois en moi-meſme une eſpece de Gigantomachie de luy vouloir opiniaſtrement reſiſter; & je me riois pour cela, quand je vous ai apperceu entrer, du conte que j'ai oüi faire d'une Eſpagnole. Elle proteſtoit dans les travaux d'une couche de ne ſe remettre jamais au peril des enfantemens, & que de ſa vie elle ne ſouffriroit les approches d'un homme. Cependant comme elle fut delivrée, voiant ſa voiſine, qui à la mode du païs tenoit une chandelle beniſte du Montſerrat, elle la pria de l'eſteindre afin qu'elle luy puſt ſervir une autre fois, ne doutant point qu'elle n'euſt beaucoup ſervi à ſa delivrance.

Sans mentir il eſt fort difficile de tenir bon contre de ſemblables recidives, & des reſolutions pareilles à celles que faiſoit cette Eſpagnole, ſeront toûjours d'une dangereuſe caution. XIII.

Tubertus Ocella. Je ne veux pas vous tirer de la gaieté où je vous ai trouvé, ni changer un theme ſi propre à la recreation de noſtre promenade. Et parce que l'amour a ſon étenduë auſſi grande que vous l'avez preſuppoſée dans tous les ordres de la Nature, afin que noſtre entretien ſoit moins vague, preſcrivons-nous des bornes ſur cela, pour ne nous pas égarer dans vn champ ſi ſpacieux, & qui nous pourroit mener plus loin que nous ne voudrions. Auſſi bien avez-vous déja fort judicieuſement retranché de voſtre entretien ſolitaire tous les excés d'vn amour illicite, & vous m'avez paru ſi moderé là deſſus, que vous pourriez paſſer pour vn diſciple de Gorgias Leontin, qui ſe vante dans L. 12. Athenée d'eſtre redevable de ſon grand âge, à ce qu'il n'avoit jamais rien fait pour la ſeule volupté. Parlons donc ſimplement de l'amour conjugal, & trouvez bon que je vous propoſe quelques inſtances contre cette grande felicité, qu'à voſtre dire les Philoſophes & les Legiſlateurs y ont eſtablie. Les rides de mon viſage ne vous donneront nul avantage ſur moi pour ce regard, ſi vous avez des ſentimens contraires aux miens, parce que je n'ai pas moins d'experience que vous des conditions du

mariage ; outre que, generalement parlant, les vieillards tels que je ſuis me paroiſſent plus propres à traitter de cette matiere où ils ne ſont plus intereſſez, que ceux qui ſont plus jeunes, & par conſequent plus ſujets à s'y méprendre. Je laiſſe à part vne infinité d'invectives generales contre l'Amour, quand l'on a ſouſtenu que toutes les maximes de la raiſon eſtoient autant d'hereſies dans l'Eſchole de cét Enfant aveugle, & que le premier ſouſpir qu'il nous faiſoit jetter, eſtoit ordinairement le dernier de la ſageſſe. Je fais auſſi grande diſtinction entre l'Amitié & l'Amour. La premiere ſe trouve toûjours vtile, l'autre eſt plus ſouvent prejudiciable qu'autrement : Outre que l'amitié preſuppoſe preſque neceſſairement qu'on eſt aymé ; au lieu qu'on a ſouvent de l'amour non ſeulement ſans eſtre affectionné, mais parfois meſme pour des perſonnes qui ont auerſion de nous. Ainſi ces limites poſées, nous ne conſidererons preſentement que l'eſtat du Mariage, & cette douce correſpondance qui s'y rencontre entre le mari & la femme, où il ſemble que vous aiez voulu poſer, comme font aſſez d'autres, le ſouverain bon-heur de la vie.

XILINUS. Je ſerois bien-aiſe qu'avant céla vous me fiſſiez part des remedes, que voſtre longue experience, & vos frequentes meditations peuvent avoir reconnu les plus propres contre cette furieuſe paſſion de l'Amour, qui a fait faire de ſi grandes fautes aux plus ſages hommes, & rendu

ridicules les premiers Heros de tous les siecles. XIII.

Tubertus Ocella. Vous sçavez aussi bien que moi, qu'apres la faim, la distraction d'esprit, les voiages, & l'absence du sujet qui cause cette passion, les anciens n'ont trouvé que le licol, & le precipice qui nous en pussent absolument delivrer. Lucrece neantmoins a creu dans sa Physique Epicurienne, qu'on pouvoit utilement purger l'humeur qui est la cause de cette frenesie, outre qu'elle luy sert de nourriture,

Et jacere humorem conlectum in corpora quaque,

donnant par ce moien le change à une fantaisie qui s'évanoüit n'aiant plus de fondement. Mais l'experience fait voir tous les jours que l'Amour n'est pas si aisé à guerir que se l'est imaginé ce Poëte Latin, & que c'est une rage qui jette de bien plus profondes racines dans les esprits qu'elle infecte de son venin, qu'il ne l'a creu. En effet, comme ceux qui ont esté mordus d'un chien enragé, en ont toûjours la figure devant les yeux, de quelque mutation d'objets qu'on puisse user pour les soulager; la passion d'amour qui a une fois penetré fortement jusques au cœur & au cerveau, ne s'en va nullement par la simple evacuation des reins, & l'image de la beauté qui a charmé nôtre ame, ne laisse pas de nous martyriser; de sorte apres cela, que nulle autre qu'elle, n'a le pouvoir de nous satisfaire, parce que nostre imagination nous

la rend toûjours presente. A la verité, le mesme Lucrece dont je viens de parler, tient pour asseuré que rien n'est plus capable d'amortir l'ardeur d'un Amant, que de prendre connoissance s'il y a moien des defauts cachez de sa maistresse, & de certaines saletez ou ordures qu'il appelle *vitæ postscenia*, dont les femmes évitent soigneusement qu'on s'apperçoive;

L. 4. *Nec Veneres nostras hoc fallit, quo magis ipsæ*
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictósque esse in amore.

Suidas conte sur cela, que la sçavante Hippatia fille de Theon le Geometre, & femme du Philosophe Isidore, guerit un Escholier amoureux d'elle à toute outrance, en exposant à sa veuë un linge gasté de ces infirmitez que celles de son sexe souffrent tous les mois, luy reprochant qu'il avoit mal placé ses affections d'aimer un corps si méprisable, & que si elle avoit quelque chose digne d'estime qui le deust toucher, ce devoit estre du costé de l'esprit, exempt de toute corruption. Et je me souviens que Boëce entre en cette consideration dans sa Consolation de la Philosophie, que si nous avions des yeux de Lynx selon le mot d'Aristote, pour penetrer de la veuë jusques au dedans des corps, remplis de tant de choses hideuses & infectes, les plus belles personnes nous paroistroient

L.3.pros 8.

ſans doute fort laides. En effet une ſeule XIII.
bande de la peau enlevée du plus agreable visage qui ſoit, le rend ſi difforme, qu'on peut conclure que toute la beauté n'eſt attachée qu'à l'épiderme ou premiere pellicule, & que tout le reſte du ſujet n'y a que tres-peu de part. C'eſt ce qui a porté Cardan à pouſſer cette penſée juſques à ſoûtenir que la plus aimable creature du monde en apparence, eſtoit à le bien prendre plus odieuſe & plus digne de mépris qu'autrement, puiſque ſous ce petit exterieur qui trompe, il n'y en a point, *quæ non ſarcinam magnam ſtercoris atque vermium ſecum deferat.* Mais que ces Philoſophes me pardonnent ſi je les trouve ſi exceſſivement auſteres icy, qu'ils m'en paroiſſent ridicules. Car à prendre les choſes à la rigueur comme ils font, ne ſerions-nous pas tous obligez d'avoir vne extreme averſion de nous-meſmes, qui nous connoiſſons mieux que tous autres, remplis d'excremens & de pourriture. Les ouvrages de Dieu & de la Nature doivent eſtre plus reſpectez, ce me ſemble,& meritent qu'on les eſtime davantage de quelque coſté qu'on les enviſage. Cependant les termes aſſez impurs de Boëce & de Cardan me remettent encore dans la memoire ceux de Campanella & de quelques autres, qui ont preſcrit pour un des plus puiſſans antidotes dont l'on puiſſe uſer contre les furieux tranſports de la paſſion amoureuſe, *contra œſtrum amoris*, cét infame bolus, *ſtercus amaſiæ ſuæ deguſtare.* Cer-

l. 6. de prud. civ.

Manuſ. ſod. B. M. Fr. Ver.

tainement je ſerois honteux de prononcer en langage vulgaire un recipé ſi ſale, & dont je laiſſerai volontiers l'uſage à ceux qui ont eu aſſez bon cœur pour en faire l'eſſai & pour s'en prevaloir. Ils ont bien paſſé plus outre qu'Ovide qui s'eſt contenté de remarquer dans le ſecond livre des remedes d'Amour celuy-ci,

Quid qui[illegible]àm latuit reddente obſcœna puella?

Encore ajouſte-t-il qu'il n'en conſeillera jamais la pratique à perſonne.

XILINUS. Pour vous en oſter le dégouſt, puiſqu'auſſi bien la pluſpart des choſes que vous venez de toucher ſont plûtoſt de bigearres reſveries que de veritables remedes, je vous prie de reprendre le chemin dont je vous ai un peu détourné, & de me faire part des reflexions que vous devez auoir ſouvent faites ſur la condition des gens mariez.

TUBERTUS OCELLA. L'on ne ſçauroit nier que celui qui prend femme ne tombe dans la neceſſité de l'avoir ou belle, ou laide; ou jeune, ou vieille; ou ſage & aviſée, ou folle & évaporée; ou noble, ou de baſſe extraction; ou ſçavante & remplie de connoiſſances, ou ignorante & idiote. Diſons un mot de chacun de ces dilemmes.

Pour ce qui concerne la beauté, & ſon contraire, il eſt certain que la premiere a cela de commun avec la lumiere, qu'elle eſt aimée de tous & ſe plaiſt naturellement à ſe manifeſter. Cela eſt cauſe que comme

l'on

l'on combat la Nature, ce semble, si l'on met cette lumiere sous le boisseau, selon que parle l'Ecriture, l'on n'est pas moins injuste de tenir une belle femme renfermée & sans communication à la Turque, Dieu l'aiant apparemment creée, aussi bien que la lumiere, pour donner vne innocente satisfaction à ceux qui sont capables de comprendre ce qu'elles valent. Aussi le peril n'est-il pas petit, au moins selon nos mœurs, d'en vser de la sorte; & Plutarque n'a peut-estre pas mal comparé ceux qui se plaisent à tenir leurs femmes de court & bassement pour les domter, aux Escuiers qui tondent les cavales fascheuses, & puis les menent à la riviere, où se voiant si mal traittées, elles quittent de verité leur ferocité, mais c'est de telle sorte, qu'en cét estat elles se laissent monter mesme à des Asnes. Il ne faudroit point chercher d'exemples chez nos voisins, pour faire la reduction & rendre juste si besoin estoit cette comparaison. Ie ne suis pas de l'opinion de Dion Chrysostome, qui doute si la beauté ne degenere point, sur ce que dés son temps l'on ne voioit plus de personnes dont la beauté fust comparable à celle des anciennes statuës. Mais quoi qu'il en soit, quiconque a une belle femme, se peut asseurer de posseder une chose qui luy est bien enviée, & par consequent de tres-difficile garde, si tant est qu'elle puisse estre gardée. Ou l'eau est belle & claire, dit un proverbe Arabique, la presse est toûjours grande à y puiser. Et quoy que la beauté

XIII.

Orat. 21.

ſoit une vertu exterieure, de meſme que la vertu eſt vne beauté interne; ſi ſont-ce deux conditions qui ſe tiennent rarement compagnie, d'eſtre belle & vertueuſe, *raram facit mixturam cum ſapientia forma.* Et l'Italien a eu raiſon de les conſiderer comme eſtant en divorce l'vne avec l'autre, quand il a dit *quelle due gran nemiche bellezza & honeſtà.* Pour abreger, Petrarque conclut,

l. 2. de rem. vtr. fort. c. 21 *Laſciva eſt uxor? non mirandum ſi formoſa; non curandum ſi deformis.*

Parlons donc un peu de la laideur. Si le viſage eſt le miroir de l'eſprit, les qualitez internes engendrant ſelon quelques-uns les externes; & ſi les Stoïciens ont eu raiſon de croire que la corruption des mœurs d'vne perſonne méchante, remplit ſa face, & ſe montre dans ſon viſage; quelle doit eſtre l'ame au dedans, dont l'image donne une extreme averſion au dehors? L'on a obſervé que ceux qui ont ce deſavantage de naiſſance d'eſtre difformes, ſemblent ſe vouloir venger de la Nature, en commettant une infinité d'actions qu'elle improuve. Et l'Eſpagnol les compare au ſac du Charbonnier, qui eſt encore plus ſale au dedans qu'au dehors, *como coſtal de Carbonero, malo de fuera, peor de dentro.* Tant y a que ſi la beauté cauſe le mal de teſte, & met la puce en l'oreille par la jalouſie; la laideur donne ce mal de coſté qui a fait ſouſtenir à un Libertin, nonobſtant l'Inquiſition de ſon païs, *che con la brutta ſi faceva più penitenza, che peccato.*

Plutar. tr. des comm. conce.

De dire apres Aulu-Gelle qu'il y a je ne sçai quelle condition pour ce qui touche les femmes, moienne entre la beauté & la laideur, qu'il nomme *statam atque uxoriam formam*; cela ne decide rien, parce que cét estat neutre n'asseure pas un mari contre des Pamphiles qui se picquent presque également pour toutes sortes de sujets. Ovide nous décrit un de ces Amans dans sa quatriéme Elegie du second livre des Amours, dont le goust estoit presque indifferent pour toutes les femmes, se passionnant également dautant qu'il en abordoit; XIII. l.5.c.11.

Non est certa meos quæ forma invitet amores,
Centum sunt causæ cur ergo semper amem.

Les vieilles ne le touchoient pas moins que les jeunes,

Me noua sollicitat, me tangit serior ætas;

& une Naine le charmoit aussi fortement, que celle qui possedoit la plus belle taille,

Conveniunt voto longa brevísque meo.

H est des hommes de cette humeur-là sans nombre, qui peuvent faire conclure que quelque femme qu'on prenne en mariage, elle est capable de donner beaucoup d'inquietude.

Nous venons d'entendre un homme qui ne dédaignoit point vieillesse, comme l'on dit; mais pour l'ordinaire la disproportion de l'âge, de quelque costé que soit l'avantage de la jeunesse, cause de si grands dégoustsde part ou d'autre, qu'ils sont presque

insupportables, sinon à ceux qui se veulent apprivoiser avec la mort, dont les vieilles gens nous expriment si bien le veritable caractere. N'est-ce pas attacher un cadavre avec un corps vivant, par le supplice de ces premiers Tyrans, de conjoindre avec le lien conjugal une jeune personne avec une moribonde & cadavereuse? Et ne peut-on pas soustenir que d'en user ainsi, c'est reporter les choses dans la confusion du premier Chaos, où toutes les qualitez contraires se choquoient miserablement?

Ovid. 1. Meta. *Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,*
Mollia cum duris.

Je sçai bien que Martial represente un Bassus, qui s'accommodoit mieux d'Hecube, que d'Andromaque,

l.3. Epig. *Arrigis ad vetulas, fastidis, Basse, puellas,*
Nec formosa tibi, sed moritura placet.

Mais ce Poëte a pris plaisir à nous representer une extravagance si singuliere, que je doute fort qu'elle se soit jamais trouvée ailleurs que dans son imagination. Je croirai plus aisément ce que le Persan Sadi nous asseure dans son Rosaire, qu'une jeune fille sent avec moins de douleur une fléche dont elle a eu le costé percé, qu'elle ne fait un vieillard qui occupe la mesme place estant couché auprés d'elle.

Outre qu'une femme sage & avisée est si rare, qu'elle a passé pour un prodige dans l'esprit de Salomon, *mulierem fortem quis inveniet?* Il est encore aussi extraordinaire

qu'elle rencontre chaussure à son pied, ou un mari qui la vaille, sans quoi toute la prudence qu'elle aura ne rendra jamais heureux un mariage. L'Arondelle pensoit avoir trouvé, au choix qu'elle fit d'un Estourneau, le plus sortable mari du monde. Vous vous estes trompée, luy dit sa mere, & vous ne la ferez pas longue ensemble, car il aime sur tout l'hyver, & vous ne vous plaisez qu'au printemps. Cela veut dire que la felicité de l'hymen ne dépend pas d'un seul costé, & qu'il faut que tous les deux y contribuent. Que si la femme est tout au rebours folle & evaporée, comme il se trouve peut-estre plus de celles-là que d'autres, quelque perfection qu'elle ait d'ailleurs, toutes choses prendront un tres-mauvais pli sous sa conduite, & non plus qu'en guerre, sa bonne mine ne servira de rien estant éventée. Ce n'est pas faute souvent d'avoir frequenté avec beaucoup de Sages-femmes, qu'on en voit d'ainsi folles; mais tant y a que la beauté mesme, au rapport du Sage Hebreu, pert en elles toute sa grace, & devient ridicule. *Circulus aureus in naribus scrofæ, mulier pulchra & fatua.* XIII. Prov. c. 11.

La noble extraction rend presque toûjours une femme insupportable dans son domestique, & sur tout à son mari. C'est ce qui a fait prononcer hardiment au Satyrique Latin, qu'il eust preferé une Paysane aux plus nobles de Rome qui ne parloient que de l'antiquité de leur race.

Malo Venusinam quàm te Cornelia mater Iuven. sat. 6.

Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, & numeras in dote triumphos.

Quelle misere à un mari de se voir regarder de haut en bas, par celle qui le doit reconnoistre par toutes les loix divines & humaines pour son superieur? La basse naissance des femmes est d'ailleurs d'un grand prejudice en plusieurs lieux, & en beaucoup de façons. Car ce n'est pas seulement en Champagne où la femme ennoblit le mari depuis le temps de Charles le Chauve. Les Egyptiens ont toûjours rendu plus d'honneur à leurs Reines, qu'à leurs Rois. Polybe observe que parmi les Locres d'Italie surnommez Epizephyriens, la Noblesse venoit du costé des femmes. Et Nicolas Damascene a écrit la mesme chose des Lyciens, chez qui de plus les enfans prenoient le nom de leur Mere comme le plus illustre. En de semblables endroits la condition abjecte & la roture d'une mere de famille, peut estre de grand prejudice au mari, & à sa posterité. Ainsi, soit qu'on prenne une femme de grãde ou de petite extraction, il y a toûjours beaucoup à apprehender de la part du mari.

Bod. l. 4. ¶ 1.

l. 11. hist.

Excer. Const.

J'ai distingué la science de la sagesse, & l'ignorance de la folie des femmes, parce qu'en effet ce sont choses assez differentes. Et puisque nous avons parlé des avisées, & des evaporées, il nous reste un mot à dire des sçavantes, & des ignorantes. Pour ce qui concerne ces dernieres, il me souvient

que Diogene dans Stobée compare une XIII.
beauté ignorante à un vase d'albastre plein
de vinaigre. Il dit ailleurs que c'est une
gaine d'yvoire qui renferme une dague de
plomb. Un autre Philosophe dans Athenée
ne fait pas difficulté de declarer, qu'une
belle femme idiote luy paroist comme un
Estourgeon à demi corrompu dans un bassin
d'argent; si tant est que le *Silurus* des anciens
soit nostre Estourgeon, comme le veut
Paul Jove. Et quelqu'un encore n'a pû s'empescher
de soustenir qu'un beau corps sans
esprit, estoit comme une belle lanterne sans
lumiere. Car tout le monde n'est pas de l'humeur
de ceux qui trouvent une femme assez
sçavante, quand elle sçait bien discerner le
haut-de-chausse du pourpoint de son mari.
Je ne dirai rien des autres les honorãt comme
je fais, & tenant leur esprit aussi capable
des belles connoissances que celuy des hommes,
puisque la diversité des sexes ne s'étend
pas jusques à la partie superieure qui
nous informe. Mais je ne puis m'empescher
de vous rapporter icy la pensée d'un de nos
amis communs, que celles dont nous parlons
qui veulent passer pour sçavãtes, ignorent
ordinairement tout ce qu'elles pensent
sçavoir, & qu'elles ne sont veritablement
sçavantes qu'en ce qu'elles feignẽt d'ignorer.
J'ai esté plus long que je ne pensois sur
un sujet qui m'a servi, comme vous sçavez,
d'entretien en diverses rencontres, où je me
suis expliqué peut-estre trop librement aussi
bien qu'icy, au gré de plusieurs personnes.

Tant y a qu'il resulte, ce me semble, de tout mon discours, que le mariage n'est pas un port si asseuré, ni si tranquille, que vous vous l'estes imaginé.

XILINUS. En effet vous devez prendre garde que la plus belle moitié du monde, comme l'on parle aujourd'huy, ne s'irrite contre vous; & souvenez-vous que de ne respecter pas assez ce qui est beau, c'est mépriser une qualité qui sert d'epithete & qui s'attribuë à tout ce qui est excellent. Mais j'interprete mieux que beaucoup ne feroient tout ce que vous dites, connoissant vostre interieur aussi bien que je fais. En tout cas, quand une belle femme seroit un thresor autant difficile à garder que vous l'avez presupposé, croiez-vous que tout le monde se passionne pour sa conservation, avec la mesme jalousie que ceux de vostre temperament peuvent avoir? Ne sçavez-vous pas bien qu'apres Platon, beaucoup de
Diog. Laërt. Philosophes, comme Zenon & ses Sectateurs du Portique, ont voulu rendre les femmes communes; & que les Carpocratiens entre autres heretiques, si nous en croions Cle-
l. 3. Strom. ment Alexandrin, estoient de ce mesme sentiment, pratiquant cette communauté toutes les fois qu'ils celebroient leurs Agapes? Caton, comme chacun sçait, presta la sienne à Hortensius; & nonobstant l'air jaloux qu'inspire l'Italie, Dion Cassius nous asseu-
l. 44. re qu'il se trouva des Senateurs dans Rome, qui opinerent d'attribuer à Jules Cesar entre-autres privileges, celuy de coucher libre

nient avec toutes les femmes qu'il voudroit: XIII.
Inventi sunt qui potestatem Iulio Cæsari cum quibuscumque vellet fœminis rem habendi permitterent. C'estoit rendre la cōdition de Cesar semblable pour ce regard à celle du Roi des Hebudes, qui n'aiant rien de propre, non pas mesme de femme, usoit de toutes celles de ses sujets à sa volonté, si Solin en c. 22.
a esté bien informé. Marc Polo nous represente les hommes de la province de Chamul, & de celle de Caindu, qui font coucher leurs hostes avec leurs femmes & leurs l. 1. c. 37. & l.
filles, prests de se revolter contre le grand 2, c. 38.
Cam qui vouloit abolir cette coustume. Guaguin dans sa Sarmatie écrit la mesme chose des Lopes vers le Nort. Oviedo veut l. 17.
que dans l'Isle de Cuba la mariée fust conuë par tous ceux qui assistoient aux Nopces. Presque toutes les Relations du Levant portent que ceux de Cochin faisoient dépuceler leurs filles par leurs Prestres ou Bramins; comme vers Goa dans la mesme coste des Malabares ils emploioient vne statuë garnie d'un mēbre de fer pour le mesme effet. Benzo Milanois asseure qu'aux Indes parte
Occidentales ceux de la province de Paria, c. 3.
conjugum suarum virginitatem delibandam tradunt sacerdotibus, quos Pacchiachos appellant.

TUBERTUS OCELLA. Je vous prie, sans passer outre, que je vous declare qu'aprés m'estre informé de tout cela tres-soigneusement à des plus grands voiageurs de ce siecle, que je tiens fort sincе-

res, ils m'ont rendu merveilleusement suspects de semblables discours, me protestant qu'hors les abus qui se commettent en de telles matieres sous le pretexte de Religion, comme quand un fou de Religieux Turc abuse impunément en plein marché des femmes Mahometanes, ils ont reconnu par tout le monde les hommes à peu prés d'une mesme fantaisie, à ne souffrir pas volontiers qu'on caresse leurs femmes:

——*non solos tangit Atridas Iste dolor.*

Nous voions mesme que la Nature a imprimé cette jalousie dans le reste des animaux; ce qui fait connoistre que personne ne peut s'exempter d'en estre touché. Et pour vous faire mieux comprendre la futilité de la plusspart de ces Relations, je veux vous faire rire de ce que Chalcondyle a inseré dans le second livre de son Histoire touchant l'Angleterre. Il asseure que par toute cette Isle l'usage des visites porte, que celuy qui va voir son ami couche d'abord avec sa femme, parce qu'autrement il ne seroit pas bien traitté. Voici son texte traduit de Grec en Latin, afin que vous ne croiyez pas que je vous impose; *per universam Insulam hic mos servatur quando quis amici domum vocatus ingreditur, ut primùm cum amici uxore concumbat, ut deinde benignè hospitio excipiatur.* Combien pensez-vous qu'il y ait de Grecs qui à cause de leur éloignement de l'Angleterre ont esté persuadez sur le témoignage de Chalcondyle que les Anglois en usoient selon qu'il l'a

écrit ? Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve XIII.
quelques-uns, comme il y a par tout des humeurs ſingulieres, qui mépriſent les intereſts de leur couche. L'on a dit d'un des premiers Magiſtrats de cette Iſle, que s'étant marié il fit faire l'eſſai de ſa femme par des gens qu'il affectionnoit autrement & plus qu'il ne devoit ; en diſant avec raillerie, *Chirurgi eſt mittere ſanguinem.* Mais pour monſtrer que la jalouſie eſt auſſi naturelle en ce païs-là qu'ailleurs, je ne veux que ce ſeul vers d'Audoënus Anglois au ſujet du baiſer, qu'il ne rend pas moins criminel dans ſon etymologie Latine, que pourroit faire le plus ſoupçonneux Italien. Il veut que les Romains l'aient nommé *oſculum*, parce que

Quæ dedit os, culum non minus illa dabit.

Je me ſerois abſtenu de vous rapporter une ſi ſale etymologie, ſi elle ne prouvoit evidemment mon dire ; & ſi ie ne la prononçois à l'oreille d'un Philoſophe, qui entend les termes les moins honneſtes de meſme que le Soleil regarde ſans ſe soüiller les choſes les plus infames. Veritablement il y a des baiſers dont l'on pourroit craindre quelque choſe de pareil à ce que cet Anglois s'eſt imaginé,

Qualia credendum eſt non Phœbum ferre Diana, Ovid 3 am. el. 3.
Sed Venerem Marti ſæpè tuliſſe ſuo.

Athenée m'eſt autheur que les jeunes colombes en pratiquent de tels, & non pas les plus âgées. Et c'eſt ce qui a fait profe-

rer ces deux autres vers à Ovide dans son premier livre de l'art d'aimer,

Oscula qui sumsit, si non & cætera sumsit,
Hæc quoque quæ data sunt perdere dignus erat.

Tant y a que pour revenir à nostre sujet, il faut tenir pour constant qu'il se debite mille contes de l'une & de l'autre Inde, & de tout ce qui se passe vers l'un & vers l'autre Pole, qui ne sont pas plus véritables que l'est ce que Chalcondyle a rapporté de la grande Bretagne comme fort éloignée de la Grece.

XILINUS. J'en tombe d'accord avecque vous; mais aussi ne devez-vous pas me nier, qu'un mariage fort bien assorti & conditionné, ne soit souvent exempt de la plus part des disgraces dont vous l'avez menacé. *Vxor dignitatis nomen est, non voluptatis*, dit Ælius Verus dans Spartian. Et si vous y adjoustez qu'il doit avoir des benedictions que cet Empereur Payen ignoroit, puisque nostre Religion en a fait un Sacrement, vous serez contraint d'avoüer qu'il merite d'estre mieux traité que ceux de vostre humeur ne font quand ils prennent plaisir à en médire. Les Esseniens entre les Iuifs n'estoient-ils pas ridicules de ne se

l. 2 de bello Iud. c. 7.

marier jamais, parce, dit Joseph qui avoit vécu parmi eux, qu'ils ne croyoient pas que jamais il se fust trouvé une femme qui eust inviolablement gardé la foy à son mari. Trouvez bon que je vous represente qu'un homme, sur tout de vostre genie & de

vostre façon de philosopher sceptiquemẽt, XIII.
ne doit jamais deferer à des sentimens
extrémes, comme le sont ceux qui vont à
deshonorer tout le sexe feminin. Peut-on
s'empescher de trouver Aristote ridicule,
quand il appelle la femme le premier de l. 4. de part. anim.
tous les monstres, sur ce pretexte que la pre-
miere intention de la Nature, qui vise toû- c. 3.
jours au mieux, estoit d'abord en la fai-
sant de produire un masle. C'est selon ce
raisonnement qu'il prend ailleurs pour l. 4. de gener.
d'autres monstres ceux qui ne ressemblent anim.
pas à leurs parens. Certainement nous ne c. 3.
sçaurions trop nous écarter de ces opinions
si bigearres. En tous cas je vous maintiens
que la repudiation, si celebre dans l'ancien-
ne loi, aussi bien que dans la Jurisprudence
Romaine, & que nous appellons presente-
ment separation de corps & de biens, peut
servir de remede aux plus grandes disgra-
ces du mariage.

TUBERTUS OCELLA. Je pour-
rois vous répondre que le seul nom de re-
pudiation monstre bien que ce remede n'est
pas si fort à priser que vous le presupposez.
Repudium dictum, selon Sextus Pompeius, l. 16.
quod fit ob rem pudendam. Mais je veux bien
vous passer telle condamnation que vous
voudrez sur tout cecy, me reservant seule-
ment, puisque vous m'avez reproché ma
Sceptique, de vous representer sommaire-
ment devant que de nous separer, que
vous seriez bien empesché de me dire en
quoi consiste cette beauté, qui vous cause

toutes ces resveries d'amour dont vous vous entreteniez quand vous m'avez abordé. Dites-moy seulement quelle est la couleur de la beauté, puis qu'il y a des païs, comme celuy du Mogol, où la blancheur passe pour une marque de ladrerie, selon qu'une Relation me le vient d'apprendre. Et puis la couleur n'est que l'écorce qui doit couvrir la bonté interieure, sans quoi nous ne devons faire grand cas de la plus grande beauté. Cependant le miel & le fiel, si dissemblables en qualitez trompent par la couleur, estant tous deux jaunes également. Je vous laisserai faire la reduction de cela, pour vous parler de cette femme dont toute la Ville s'entretient presentement, & que vous y voiez tous les jours sans la voir, aussi bien que sans reconnoistre, si elle vous fait bon visage, ou non, parce qu'il est invisible. Son mari se peut vanter qu'il change tous les jours de femme, puisque tous les matins elle se rend autre qu'elle n'estoit le soir, avec cet avantage pour elle qu'on ne peut jamais la faire rougir de honte. Quand ce mari la prit elle estoit de celles dont Erasme a escrit, peut-estre avec trop de profanation, *Elogium quod hactenus judicavimus esse Virgini matri proprium, ad plures transit, ut dicantur & à partu Virgines.* Enfin l'on asseure qu'autrefois elle s'est fait aimer, à present elle se fait craindre; & quoiqu'elle ne se lasse pas du monde, le monde commence à se lasser d'elle, estant impossible de l'oüir parler

In colloqu,

ſincerement & ſans fard. A voſtre avis une XIII
telle compagnie de lict n'eſt-elle pas capable de rendre un mari fort heureux? Et ne vous ſouvient-il point que la plus grande injure dont Saint Paul voulut diffamer cet Ananias qui l'avoit fait ſouffleter, fut celle-cy, τοῖχε κεκονιαμένε *paries dealbate?* Vous act. c.
y ſongerez dans la longueur de la grande 23. v. 3
allée par où vous vous en allez. Pour moi je ſuis obligé de retourner le long du fleuve où je ſuis attendu.

LA PROMENADE.

V. DIALOGVE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. SAINT Auguſtin a eu raiſon de ſe repentir dans ſes Confeſſions, d'avoir mépriſé la langue Grecque, car s'il l'euſt entenduë, il euſt pû lire l'excellent Traité de Galien de l'uſage des parties dont noſtre corps eſt compoſé? & il n'euſt pas écrit au vingt-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, que perſonne ne s'eſtoit encore aviſé de conſiderer les nombres & l'harmonie qui ſe trouvent dans la conſtru-

ction du corps humain. Il eust veu que cet excellent medecin a observé que de deux cens os, & plus, dont nostre machine est construite, il n'y en a aucun qui n'ait plus de quarante rapports, raisons, ou considerations qui ont obligé son architecte de donner à chacun la grandeur, la figure, & la force, dont il est pourveû. Ce qui est fort remarquable en cela, c'est que Galien est si exact à bien prouver tout ce qu'il avance, qu'au lieu de se servir de quelques pensées de ceux qui l'avoient precedé, il se moque de celles qui n'estoient pas fondées sur de bons principes, quelques authorisées qu'elles fussent, comme entre-autres de celle d'Aristote, qui avoit voulu que le cerveau eust esté creé par la Nature afin de rafraischir le cœur. Cela est si peu veritable, dit-il en raillant au troisiéme chapitre du huitiéme livre *de usu partium*, qu'on pourroit attribuer un tel effet plûtost au talon, qu'au cerveau. Tant y a qu'il a prononcé, parlant generalement de la belle fabrique de tous les animaux, qu'il n'y avoit point de loüanges, non pas mesme d'hymnes suffisantes pour reconnoistre dignement leur architecte, ou, selon qu'il parle ailleurs, leur sage Promethée: *Opera ejus qui animalia fabricatus est, non laudibus modo, sed etiam hymnis sunt majora.* Je me souviens bien, mon cher Xilinus, d'avoir leû sur ce sujet dans le quatriéme livre des questions Academiques de Ciceron, que beaucoup de Philosophes avoient douté

l. 7. c. 15. de usu part. & l. 8. c. 3.

avec

avec assez de pointe d'esprit, si la produ- XIII.
ction de l'homme s'estoit faite avec toute la prudence & le bon conseil que d'autres qu'eux y admiroient. Mais comme il adjouste fort modestement, quand il faudroit souffrir toutes les choses qu'ils proferent en faveur de leurs doutes, il se faut bien garder de les recevoir quand ils les veulent debiter affirmativement, &, pour user de ses propres termes, *videantur sanè, ne affirmentur modò*. Pour moi qui admire avec Galien la conformation de tous nos membres, j'ose mesme vous soustenir qu'il n'y a point de si petits, ni de si vils animaux, en qui nous ne puissions reconnoistre, comme aux plus grands, & presque également, la sagesse incomprehensible de celuy qui les a creez. *Divinus artifex ita magnus est in magnis, ut non minor sit in parvis.* Plin. l. 11. nat. hist. c. 2.

Xilinus. Je suis de vostre sentiment, & il m'a toûjours semblé que le moindre ciron, s'il se pouvoit bien anatomiser, ne fourniroit gueres moins de sujets d'admiration que nous en trouvons dans nostre fabrique humaine, & peut-estre davantage considerant tous les mouvements de la Nature renfermez dans un si petit lieu, ce qui peut passer pour un chef-d'œuvre de cette mesme Nature. Mais pour nous arrester à ce qui nous touche, rien ne m'estonne plus que la diversité de tant de millions de personnes, dont deux ne se trouvent jamais si semblablables, qu'il n'y ait toûjours en elles quelque diversité qui

les fait distinguer. Je sçai bien qu'on a parlé de certaines ressemblances merveilleuses, telles que celle de Nicocles tyran de Sicyone à Periandre fils de Cypselus, d'Orontes Persien à Alcmæon fils d'Amphiaraus, & d'un jeune homme Lacedemonien que la presse & l'ardeur de le considerer étouffa, quand l'on creût voir en luy l'image parfaite d'Hector de Troie. Plutarque a fait cette observation dans l'Histoire ancienne, & la moderne nous fourniroit beaucoup de pareils exemples, s'il estoit besoin de les produire. Je veux seulement vous representer comme l'Art qui se plaist à imiter la Nature dans ses varietez, vous fera entendre & discerner dans vne Verrerie dix mille verres de mesme matiere & de mesme forme, qui auront tous le son different, sans qu'il s'en trouve d'eux dont l'oreille ne distingue le raisonnement en leur donnant un mesme coup d'ongle. Or il y a davantage, c'est que le dedans des hommes est encore plus divers, que leurs visages ne sont differens, selon la remarque de Quintilien en ces termes qui ne doivent pas estre de petite consideration à vostre Sceptique : *Non tam varia mortalibus forma, nec in vultibus nostris sedet tanta diversitas, quanta latet in ipsis dissimilitudo vitalibus.* Et j'ai bonne memoire que Verulamius dans son traitté de l'augmentation des sciences, attribuë à cela le grand nombre de mauvais évenemens & de cures qui succedent mal dans la Medecine. *Minimè dubium est*, dit-il, *quod*

in Arato,

internarum partium figura, & structura parùm admodùm externorum membrorum varietati & lineamentis cedant; quòdque corda, aut jecinora, aut ventriculi, tam dissimilia sint in hominibus, quàm aut frontes, aut nasi, aut aures: ce qui trompe, adjoûte-t-il, fort souvent les Medecins. Cependant nous sommes tous assez simples pour croire qu'une connoissance tres-imparfaite de quelque individus, nous en donne une constante & invariable de tous les autres, d'où procede la cause de mille absurditez dangereuses qui se commettent dans la conduite de nostre vie, soit pour conserver nostre santé, soit pour remedier à nos infirmitez. Je ne parle point de ces transpositions des parties d'un costé à l'autre, qu'Aristote appelle prodigieuses, & que vous avez fait voir dans quelques traitez estre plus ordinaires que ce Philosophe ne le croioit; il me suffit de maintenir que leur inégalité, soit en quantité, soit en qualité, telle que Quintilien, Verulamius, & assez d'autres l'ont reconnuë, fait presque autant écrire de *Decipez* aux maistres de l'art, que de *Recipez*, & sont cause souvent que comme quelqu'un l'a osé soustenir, le Medecin est plus à craindre que la maladie, *plerumque plus à medico, quàm à morbo periculi*. C'est dans cette pensée que Macrobe a nommé *Medicinam physicæ facem*; & que la plupart du tems vn *Abracadabra* de Serenus Sammonicus, ou un Abrasax de l'heretique

XIII, l. 4, c. 2.

l. 1. de hist. anim. c. ult. & l. 2. c. ult.

Baron. tom. 2. ad ann. 120.

Basilides, n'opereroient pas moins de merveilles vrai-semblablement dans nos indispositions, que les plus mysterieuses compositions des Arabes qui l'ont si fort renvié sur celles d'Hippocrate. Mais je m'apperçoi qu'entrant dans un sujet trop odieux, j'en quitte un qui est de bien plus agreable entretien.

TUBERTUS OCELLA. En effet, la contemplation de nostre *Microcosme*, puisque les Grecs nous ont considerez comme un petit Monde, ne donne gueres moins de satisfaction que peut faire la theorie du grand; & si l'on peut adjouster que la premiere est en beaucoup de façons plus utile. Que si les nouvelles découvertes de tant de païs, dont les anciens n'ont jamais eu de connoissance, rendent tous les jours nos Mappemondes plus complettes, & nostre Geographie plus considerable: Il ne faut point douter que la Medecine ne pûst recevoir de grandes & avantageuses lumieres, des connoissances modernes qu'on a prises par tant d'exactes & de curieuses dissections anatomiques du corps humain; si l'opiniâtreté jointe à l'interest ne nous rendoit en ceci, comme en assez d'autres choses, incapables de nous départir des erreurs, dans
Petr. Arb. lesquelles nous avons esté élevez. *Quod quisque perperam in juventute didicit, in senectute confiteri non vult.* Certes la demonstration recente de la circulation du sang, dont le cœur est la veritable source, sans parler de ce qu'on a nouvellement remarqué en-

ſuite, donne évidemment à connoiſtre une infinité de beveuës qui ſe ſont commiſes par le paſſé, & pourroit remedier à celles de l'avenir, ſi l'on n'aimoit mieux perſiſter dans une pratique aiſée & lucrative, que d'avoüer d'avoir jamais rien ignoré qui ait pû faire tomber dans la moindre faute. Mais n'approfondiſſons pas davantage un propos, qui, comme vous l'avez fort bien preſuppoſé, ne peut pas plaire à beaucoup de perſonnes qui s'y trouvent intereſſées. Et parce que nous convenons des merveilles qui paroiſſent dans la moindre partie du tout qui nous compoſe, diſons un mot des defectuoſitez qui s'y trouvent par fois, & qui ſont plus remarquables en l'homme qu'en tout autre animal. Neanmoins comme vous avez veu mon petit Traité des Monſtres, que l'excés ou la defectuoſité de la matiere fait ainſi nommer, je vous rapporterai ſeulement, en achevant un tour ou deux de cette allée, quelques petites railleries qui ſe ſont faites de ces perſonnes que nous appellons ordinairement contrefaites. Vous vous ſouvenez bien, je m'aſſeure, de ce qu'on profera autrefois de l'vn d'eux, *in dorſo Nemeſim geſtat*; & j'ai veu une grande querelle fondée ſur ce qu'on avoit dit d'vn autre ſon ſemblable, & qui eſtoit tombé en quelque diſgrace, qu'il y avoit long-temps que la Fortune luy avoit tourné le dos. Un Prince de nos voiſins, de grand eſprit, & d'un ſecret preſque impenetrable dans ſes deſſeins qu'il avoit XIII.

toûjours tres-vaſtes, fit prononcer à ceux de ſon temps, que ſon cœur n'eſtoit pas moins couvert de montagnes, que les païs de ſa domination. La pluſpart de ces traits de moquerie dont l'on uſe en cecy, ſont fondez ſur la maxime generale, que la Nature ſemble avoir marqué ceux de qui l'on doit ſe défier, & ſur tous autres les boſſus, parce que leur defaut eſt plus proche du cœur, qu'il ne ſeroit en quelque membre plus eſloigné : *Omnes multi praui, gibboſi verò precipuè, aberrauit enim natura circa cor:* Cependant Eſope & aſſez d'autres ont fait reconnoiſtre dans tous les ſiecles la fauſſeté de cét axiome, & nous voions en nos jours des hommes d'eſprit tres-élevé, & de mœurs tres-loüables, qui ont eu en partage des corps fort mal conditionnez. Il eſt bien difficile pourtant qu'ils s'empeſchent d'eſtre gauſſez par ceux meſme qui devroient le moins en uſer de la ſorte. Un Juge Eſpagnol preſſé par un boſſu de luy faire droit ſur ſes demandes, luy répondit en ſe moquant, *No puedo hazelle derecho*, il m'eſt impoſſible de vous faire droit. Or comme l'on voit ſouvent ceux qui ſont ſi mal partagez de corps, l'eſtre en recompenſe tres-avantageuſement de l'eſprit, il en paroiſt ordinairement beaucoup dans leurs reparties. En voici un exemple pris de deux autres Eſpagnols, dont l'un eſtoit borgne, & l'autre boſſu. Je le vous rapporterai pour vous égaier l'humeur. Le premier s'eſtant levé de fort bonne heure, & aiant rencontré un

de ces petits Atlas qui ſemblent porter le Ciel ſur leurs épaules, Vous avez, luy dit-il, chargé aujourd'huy de grand matin : L'autre luy répondit bruſquement, Parce que le jour n'entre chez vous que par une feneſtre, vous croiez ſans doute qu'il ſoit plus matin qu'il n'eſt. Cela me remet encore en la memoire le mot d'un mal-heureux petit Miphibozet qui avoit le pied extraordinaïrement tortu. L'on ſe moquoit de luy ſur ce qu'il s'eſtoit laiſſé dérober ſes ſouliers au bord d'une riviere : Je prie Dieu, repartit-il, qu'ils ſoient bons à celuy qui les a pris, *Plega a Dios que le vengan.* Un Soldat boiteux dit auſſi fort bien à celuy qui le railloit de ſon indiſpoſition ; La guerre n'a que faire de gens qui ſçachent fuïr. Et un autre qu'on gauſſoit d'avoir pris une femme qui clochoit ; Je ne l'ai pas choiſie, dit-il, pour m'en ſervir à la chaſſe. Ce fut une comme elle qui repliqua à ſon mari ſur ces termes ordinaires, dont il luy uſoit en colere, qu'il la feroit bien cheminer droit ; Vous me menacez du plus grand plaiſir que vous me pouvez faire. Ne voiez-vous pas bien que c'eſt pour m'accommoder à voſtre gaie humeur ordinaire, que je vous fais tous ces petits contes ? Si vous voulez je vous adjouſterai à l'avantage des boiteux, que ce ne fut pas ſans ſujet que Venus en choiſit un pour ſon eſpoux, ſurquoi je vous renvoie au vingt-ſixiéme probleme d'Ariſtote dans ſa dixiéme ſection. Et quant aux premiers dont nous avons parlé, & que XIII.

la Nature a dés leur vivant élevez en bosse, je vous dirai en leur faveur que les arbres tortus, selon les observations de l'Agriculture, sont de plus de durée que les autres; & que la Vigne toute contrefaite & tortuë qu'elle se voit, ne laisse pas d'étre la premiere plante de toutes pour le rapport.

Xilinus. Je croi que comme l'on dit ordinairement qu'il est de toutes tailles de bons Levriers; l'on peut prononcer de mesme qu'il se trouve des hommes d'esprit & de merite, de quelque corps que la Nature les ait pourveus, grand ou petit, droit ou courbé, gras ou maigre, foible ou robuste. En effet, l'on voit de petits hommes plus à estimer que ceux qui sont de tres-haute stature. Ils ressemblent à l'or, qui vaut beaucoup en petite quantité; c'est pourquoy l'Espagnol dit d'eux que *para oro son buenos y no para plata.* Et on les compare à ces animaux tels que les Tigres, dont les moindres ont plus de force & de vigueur, que ceux de leur espece qui les passent en grandeur; de mesme qu'entre les oiseaux les plus petits sont ceux qui ont le chant le plus diversifié & le plus melodieux, *minores aves vocaliores.* Certes il n'y a rien de plus exprés sur cela que le passage du septiéme Chapitre d'Aristote au neufiéme Livre de son Histoire des animaux, quand il declare que *magis in minore animantium genere, quàm in majore videris intelligentiæ rationem.* Ce sont des Grenadiers

diers qui rapportent d'autant plus qu'ils sont bas & peu eslevez. L'herbe appellée petite Centaurée, ou fiel de terre, possede le mesme privilege. *Centaurium minus præstantius est ad omnia*, dit Mesué. Mais sans examiner toutes ces differences, ni parler de tant de fables Gigantines, dont les Livres sont remplis, je veux vous communiquer une reflexion que j'ai souvent faite sur les Mommies d'Egypte, & sur le tombeau de la plus grande de ses Pyramides; c'est qu'on ne sçauroit douter apres avoir veu tout cela avec attention & jugement, que les hommes d'aujourd'huy n'égalent en hauteur, & en corsage ceux qui vivoient il y a trois mille ans; contre l'opinion de certaines gens qui s'imaginent que nostre nature s'affoiblit tous les jours, & que selon l'exaggeration poëtique d'Homere, nous ne sommes que de petits Nains, comparez aux personnes qui nous ont precedé de plusieurs siecles. Quoi qu'il en soit, la plus importante chose qu'on doit considerer dans la taille des hommes, c'est, à mon avis, la proportion des membres, supposé pour veritable ce que Aristote establit pour tel au chapitre dernier de son livre de la Physionomie. Les biens proportionnez, asseure-t-il, sont accompagnez de Justice & de Force; les autres au contraire sont trompeurs, & ont les vices opposez à ces Vertus, ἀσύμμετροι πανοῦργοι, c'est son propre texte. Or il est bien plus aisé de trouver les raisons de cela, qu'il n'est

XIII.

l.2.c.10.

croiable qu'il se rencontre des hommes
Serm. 37. sans teste, comme Saint Augustin entre-autres se vante d'en avoir veu en Ethiopie, allant d'Hippone, dont il estoit alors Evesque, pour la publication de l'Evangile dans cette ceinture bruslée du monde. Pline met aussi des *Acephales* sur une montagne d'Asie du costé de l'Occident. Et les Relations de l'Amerique font qu'Al-
L.5.ch.8. drouandus place auprés du Lac Parime dans le Roiaume de Guiane, cette sorte de monstres d'hommes qui ne voient que par des yeux que la Nature leur a percez au milieu de la poitrine. Certes je croi qu'ils n'ont esté décapitez que par la veuë de ceux qui les ont apperceus de loin (ne se laissant jamais approcher, à ce que portent toutes leurs Histoires) & qui ont pris des personnes contrefaites presque sans col, leurs épaules couvrant toute leur teste enfoncée, pour n'en avoir point du tout, dequoi je pense que vous avez fait en quelque endroit de vos écrits un pareil jugement. Car de soustenir que nous pouvons vivre sans teste, puisqu'on a veu des hommes ne pas mourir pour avoir perdu toute la substance de leur cerveau; outre que la consequence n'en est pas bonne, comme on l'a pretendu, je doute fort que Gemma & Zacutus qui en citent des exemples qu'ils attestent en qualité de témoins oculaires, doivent estre creus aussi legerement que quelques-uns ont fait. Ce n'est pas que je voulusse reprocher à Zacutus son Judaïsme

ainsi que d'autres font, qui pretendent le XIII.
refuter par là, comme n'estant pas croiable. Si la Religion estoit considerable dans de semblables matieres, il ne faudroit deferer ni à l'autorité de Galien, ni à celle d'Hippocrate; outre qu'on ne sçauroit nier qu'en tous les siecles passez, & qu'encore aujourd'huy, il ne se trouve de tres-excellens Medecins Juifs presque par tout le monde. Mais je penserois bien que l'Hydrocephale dont Zacutus asseure avoir rencontré le crane sans cervelle, l'avoit perduë s'estant écoulée subitement comme aqueuse au moment de sa mort sur les parties inferieures, ce qui pût arriver presque imperceptiblement, & je suis par ce moyen de l'avis de Sennertus, aussi bien que de Gaspar Francus, qui ne peuvent admettre le témoignage de Zacutus, tenant le cerveau pour une partie si principale, que la vie ne sçauroit subsister sans luy. Ceux qui se fondent d'ailleurs, comme le Pere Eusebe de Nieremberg, sur ce que les Mouches, les Sauterelles, & quelques autres insectes, volent & ont mouvement, encore qu'on leur ait osté la teste, y ayant mesme des animaux que la Nature a créez sans teste, pour conclure qu'elle peut faire voir la mesme merveille en quelques-uns de nostre espece; ceux dis-je qui argumentent de la sorte, font sans doute une induction tres-defectueuse. Car l'ame de ces animaux qu'on nomme imparfaits, n'est pas indivisible comme la nostre, *non est*

tota in toto, & tota in qualibet parte corporis, ſelon les termes ordinaires de l'Eſchole ; tant s'en faut, comme froide & viſqueuſe, elle ſe peut tellement partager, qu'Ariſtote compare leur vie à celle des Plantes, dont les branches & boutures paroiſſent animées, jettant aiſément des racines apres avoir eſté coupées & ſeparées de leur tronc, de ſorte que leur Eſtre vegetatif ſe perpetuë ainſi.

L. 4. de part. an. c. 6.

TUBERTUS OCELLA. Mais la Nature guidée par ſon Auteur eſtant auſſi divine qu'Ariſtote l'a dit, n'y a-t-il pas dequoi s'eſtonner de ſes ſuperfluitez auſſi bien que de ſes defectuoſitez. Pourquoi retranche-t-elle à beaucoup d'animaux des membres qu'elle donne aux autres, ſi Mahomet meſme tout ignorant qu'il eſtoit, guidé de ſa ſeule lumiere naturelle, défend de les mutiler en leur coupant tantoſt les oreilles, tantoſt la queuë, comme l'on fait aujourd'huy aux Chevaux par un caprice tout-à-fait extravagant? Et pourquoi donne-t-elle, au contraire deux cœurs à toutes les Perdrix de Paphlagonie, & à quelques Elephans ſelon Galien ; auſſi bien que deux foies aux Lievres de la Cherſoneſe que bagne le Propontide ? Un homme mort de mon temps chez le Medecin Letus, fut trouvé n'avoir qu'un ſeul rein, poſé dans le milieu des deux ordinaires, quoi qu'il ne ſe fuſt jamais plaint d'aucune difficulté d'uriner. Et le Mareſchal d'Ornano qui finit ſes jours dans le Bois de Vincennes, avoit au

Aelia. l. 10. c. 35 Gellius l. 16. c. 15

contraire deux uretaires d'un costé. Les *Arimaspes* en langage Scythique, que les Latins appellent *Vnoculos*, n'avoient qu'un œil; Solin parle de certains Ethiopiens voisins de la mer, à qui l'on en attribuoit quatre, peut-estre, avouë-t-il, à cause de leur adresse à tirer excellemment de l'arc. Toutes les Biches qui naissoient sur cette montagne d'Asie nommée Elaphe, auprés d'Arginusse où Alcibiade mourut, naissoient avec ce defaut d'avoir les oreilles fenduës, & partagées chacune en deux, si nous en croions Aristote au vingt-neufiéme chapitre du sixiéme livre de son Histoire des animaux. Or ceux qui viennent au monde estropiez de quelque membre, semblent avoir droit de se plaindre de cette disgrace naturelle. Darius ne voulut jamais reconnoistre pour Roy le faux Smerdis, à cause, dit-il dans Herodote, qu'il luy eust esté trop honteux d'obeïr à un Prince qui manquoit d'oreilles. Et dans Pausanias Nileus fils de Codrus proteste que son frere Medon ne sera jamais son Souverain, par cette seule raison qu'il estoit boiteux, & qu'il clochoit d'un pied. La barbe & les cheveux ne semblent pas de si grande consequence que les membres. Cependant ceux qui naissent chauves, quelques eloges que Synesius ait voulu donner à la Pelade, sont sujets à beaucoup de railleries, témoin celle du triomphe de Cesar, *Vrbani servate uxores mœchum calvum adducimus*. Et Nicetas Choniate observe que ceux de Constantinople

XIII. c. 30.

Pausan. l. 7.

refuserent l'Empire à Jean Ducas, non seulement pour estre vieux, mais de plus, parce qu'aiant la barbe fourchée ou separée en deux, l'un de ses costez estoit plus court que l'autre; *quod senex, & bifurcatam barbam haberet, ex altera parte breviorem*. Je ne puis m'empescher de vous rapporter à ce propos le trait d'un homme d'estude, ne fust-ce que pour vous en faire rire, comme j'ai fait autrefois en le lisant dans un livre de divertissement. Ce studieux apprit le soir dans un Traité de Physionomie, que ceux qui ont la barbe large portent un signe de peu d'esprit. Cela luy donna l'envie de considerer la sienne au miroir, & preñant brusquement la chandelle, en brusla par mégarde une partie, ce qui luy fit écrire sur l'heure à costé de ce beau passage de son livre, *probatum est*, aiant éprouvé sur sa propre barbe la verité d'un si important aphorisme. Vous n'ignorez pas qu'il y a des races, & mesme des Nations comme celle des Chinois, qui ont assez souvent six doigts à chaque pied, leur petit orteil estant divisé en deux. Je ne voudrois pas dire que cela fust tout à fait monstrueux, comme a fait le Philosophe par sa definition; mais aussi ne peut-on pas nier que tout ce qui est contre le cours ordinaire de la Nature, ne marque je ne sçai quel defaut dans la conduite de son ouvrage. Et parce qu'il y a des lieux où l'on garnit de pierreries les doigts des pieds dont nous venons de parler, comme nous faisons icy

l 2. Andron,

ceux de la main, je veux vous faire part XIII.
d'une pensée estrangere, sur le sujet des anneaux qu'on porte beaucoup plus communément à la main gauche qu'à la droite. L'on dit probablement, que c'est parce qu'ils n'y sont pas sujets à se corrompre, ni à nous incommoder comme ils feroient dans les doigts de la main qui travaille le plus. D'autres se fondent sur le nerf cardiaque, & qui se va rendre au cœur, dont le doigt annulaire se peut prevaloir en communiquant par luy la vertu des pierres precieuses au principe de la vie. Mais le sçavant Persan Sadi écrit gentiment dans son Rosaire, que la main droite estant assez recommandable, & assez avantagée par tant d'emplois que nous luy commettons par preference sur l'autre; il estoit juste d'honorer la gauche en ceci, & d'orner ses doigts des plus belles pierreries de l'Orient, afin qu'elle n'eust pas de trop grands sujets de plainte. Pour revenir aux productions de la Nature, qui semblent pecher tantost dans l'excés, tantost dans le defaut de ses ouvrages, je sçai bien que l'opinion de ceux qui veulent que les Monstres, mesme les plus difformes, servent à la beauté de l'Univers, comme ils parlent, parce qu'ils font davantage paroistre l'excellence & la beauté de ses autres creatures; je sçai bien, dis-je, que cette opinion est soustenuë par l'autorité de S. Augustin au huitiéme chapitre du sixiéme livre de sa Cité de Dieu. J'aime mieux neanmoins imputer tout le man-

quement de semblables effets, à la seule matiere dépourveuë d'elle-mesme de toute conduite, que de l'attribuer à cette Intelligence que les Philosophes ont dit dans leurs plus celebres axiomes n'errer jamais; *Natura opus, est opus intelligentiæ non errantis.* Ce n'est pas que je n'estime infiniment le beau raisonnement de ce grand Pere de l'Eglise, quand il accuse sur cela nostre courte veuë, qui ne regarde que d'un costé, sans considerer que la laideur apparente d'une petite partie sert à la belle composition du tout, quoi que nous ignorions par quel rapport cela reüssit de la sorte: *Qui totum inspicere non potest, tanquam deformitate partis offenditur, quoniam cui congruat, & quo referatur, ignorat.* Mais l'on forme contre sa pensée tant d'instances, dont luy seul pourroit fournir les solutions si elles sont possibles, que j'aime mieux me ranger du rang des materiels ou des aveugles dont il parle, & respecter avec soûmission cette suprême Intelligence qui est Dieu, en avoüant mon ignorance, & en proferant plein d'un profond & religieux abaissement, *quis novit sensus Domini, aut quis consiliarius eius?*

XYLINUS. Permettez-moi que je vous dise comme fait souvent l'Italien en de semblables rencontres, *guardate questo per la predicà.* Je m'étonne que vous ne vous estes plûtost porté à former quelques reflexions sceptiques sur les diverses faces de la Nature, que les uns ont de tout temps accusée de mille defauts, & les autres

defenduë & loüée jusques dans la produ- XIII.
ction des Monstres. En-effet si toutes choses estoient également parfaites en ce monde, il n'y auroit rien qui meritast une estime particuliere. Si un discours avoit tous ses termes, tous ses accens, & toutes ses periodes uniformes, à peine le pourroit-on souffrir. Une Comedie ne plairoit pas où tous les personnages seroient representez comme des Heros. Et generalement parlant la varieté est ce qui nous agrée le plus dans tous les ordres de la Nature. Que si les Philosophes ont dit par fois qu'un seul jour est l'image de tous les autres, & que celuy qui a veû ce qui se passe dans la revolution d'un Soleil, se peut vanter d'avoir connu & le temps passé & le future, parce que tous les jours & tous les siecles n'ont que des repetitions de mesmes evenemens, πάντα γὰρ ὁμογενῆ καὶ ὁμοειδῆ, selon qu'en parle Marc Antonin dans le sixiéme livre de sa vie : ces Philosophes dis-je, n'ont pas voulu soustenir par-là qu'il n'y eust point d'agreables diversitez dans le monde ; ils ont pretendu au-contraire qu'on en peut remarquer un si grand nombre, & en si peu de temps qu'à les bien observer, une tres-petite partie nous peut donner la connoissance de tout le reste ; comme le changement des visages que prend la Lune durant une seule Lunaison, nous fait connoistre & nous donne aisément à comprendre toutes les phases qu'elle a euës déja, & qu'elle est capable de recevoir aux siecles à venir. Que si vous

voulez que j'adjoûte une petite moralité là-
lib. 3. Tusc. qu. dessus, je me plaindrai aprés Ciceron de la double injustice que commet celuy qui voudroit ne cesser jamais de vivre, comme si l'immortalité estoit incompatible avec l'infirmité de sa condition; & ne quitter jamais le Monde, comme s'il n'y avoit pas esté produit à condition de le quitter, n'en joüissant que par prest, & non pas en proprieté; *dupliciter injustus*, dit ce Pere de l'éloquence Romaine, *cùm & alienum appetas, qui mortalis natus conditionem postules immortalium; & graviter feras te quod utendum acceperis reddidisse.* Un moins raisonnable que vous, repliquera peut-estre, qu'il luy fasche seulement d'abandonner si-tost le Monde, où il s'est à pene reconnu. En verité c'est une chose estrange, dit admirable-
en. ep. 93. ment un autre Payen, qu'il se rencontre des hommes assez equitables les uns envers les autres; & qu'il ne s'en trouve point qui le soient envers Dieu. Nous nous plaignons à toutes heures de sa conduite, & nous faisons tous les jours injurieusement le procés à sa Providence. *Multos inveni aequos adversus homines; adversus Deos neminem: Objurgamus quotidie Fatum.* Dites-moi, injuste & plaintif animal que vous estes, lequel des deux vous semble le plus à propos & le plus raisonnable, ou que vous obeïssiez aux loix de la Nature, & à la Destinée, qui n'est rien à le bien prendre que la volonté de Dieu; ou que la Nature, & ce mesme Dieu deferent à tous vos extrava-

gans desirs ? *Vtrum, obsecro te, aquius judicas, te Natura, an tibi parere Naturam?* XIII,
Possible demanderez-vous à quel terme de vie il est permis d'aspirer, &, puisqu'elle doit estre limitée, quel espace de temps est le plus grand où l'on doive pretendre ? Sans vous obliger à m'en croire, prenez seulement leçon de cet Infidele. Il vous apprendra que vous aurez assez vescu pour mourir plein de satisfaction, quand vous serez arrivé à cet heureux periode de posseder la sagesse. *Quaris quod sit amplissimum vita spatium? usque ad sapientiam vivere. Qui ad illam pervenit, attigit non longissimum finem, sed maximum.* Il a raison certes, mais j'adjouste que la veritable sagesse doit venir du Ciel, & qu'elle dépend plus que de toute autre chose, de la soûmission que nous devons avoir pour ses ordonnances.

Tubertus Ocella. Il me semble que vous ne faites pas mal l'Ecclesiaste à vostre tour. Mais trouvez bon que je vous dise, & à Seneque, sur l'estenduë de la vie humaine, qu'il prolonge jusques à l'acquisition de la Sagesse, qu'à mon avis ce terme est bien plus grand & plus distant du but que vous ne vous l'estes tous deux imaginé. J'ay mesme quelque soupçon, qu'à le bien prendre, ceux que vous nommeriez pour y estre arrivez, & que vous produiriez pour vos plus heureux *Macrobies*, se trouveroient dans un bon examen fort éloignez encore du *Pálio*, pour user de ce

mot Italien, je veux dire de la possession d'une veritable sagesse. Mais parce que la preuve de cela demanderoit un discours plus estendu que nous ne pouvons l'avoir dans ce peu de tems qui nous reste, puisque nous voicy au bout de nostre promenade, il me suffira de vousavoir donné cette petite marque de mon sentiment. Peut-estre que nous en ferons quelque autre fois nostre entretien ? & que comme nous avons pris nostre divertissement cette apresdinée à parler de ce qui touche le corps, nous trouverons du plaisir à considerer le plus bel ornement de l'ame, qui est sans difficulté celuy de la Sagesse. Car toutes les autres excellentes parties qui la peuvent recommander sont souvent negligées par beaucoup de personnes. L'on se mocque de la Justice, la Foi ne sert que de piege pour attraper les plus simples, l'humanité, le vrai courage, la liberalité, passent à l'égard de plusieurs gens pour des marchandises de contrebande, & l'erudition ou la science est presque generalement dans le dernier mépris : La seule Sagesse & Prudence : sans m'amuser pour l'heure à les distinguer, puisque nous en faisons souvent des synonymes, sont estimées d'un chacun, & ont du moins en apparence conservé tellement leur dignité, qu'il n'y a personne qui ne s'efforce de paroistre sage & prudent, se persuadant mesme souvent de l'estre, quoi qu'il n'en possede qu'une vaine apparence. Pour moy i'entrerois d'autant plus volontiers dans une

ſemblable ſpeculation, que nous devons faire, ce me ſemble, bien plus d'eſtat des lineamens de l'eſprit, que de ceux du corps, & remarquer les premiers avec beaucoup plus d'attention que les autres. XIII.

LA PROMENADE.

VI. DIALOGVE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA, ET XYLINUS.

TUBERTUS OCELLA. VOus dites que je vous ai promis il y a deux jours que nous nous entretiendrions ſur le ſujet de la Sageſſe, & que le mauvais temps qu'il fit hier s'eſtant oppoſé à nos promenades, vous avez eu quelque impatience juſques à cette heure que vous deſirez reprendre un ſi important propos. Je m'eſtonne de mon coſté que je me ſois engagé à diſcourir d'une choſe dont j'ai ſi peu de connoiſſance, & je ne puis comprendre d'ailleurs ce qui vous peut avoir cauſé tant d'inquietude, le theme que vous propoſez aiant eſté traitté par tant d'autheurs anciens & modernes, qu'il eſt difficile de rien adjouſter à ce que je ſuis aſſeuré que vous avez fort curieuſe-

ment obſervé dans leurs ouvrages

Xylinus. Vous ſçavez mieux que moi qu'il n'y a gueres de deſirs moderez, ſur tout en ceux de mon temperammment ;

Labe-rius *Cupiditati tarda eſt ipſa celeritas.*

Et je croi que c'eſt de nous que Theocrite a voulu parler, quand il a ſouſtenu dans le commencement de ſon Idylle intitulé Ai-

Id. 12. tes, que les envies ou deſirs de la Nature tels que je les éprouve ſont capables de rendre vieux en un jour ceux qui les reſſentent. Quoi qu'il en ſoit, puiſqu'en chemin faiſant un ſemblable propos en vaut bien un autre ? je vous prie de rappeller à voſtre memoire ce que vous y aviez la derniere fois, quand la fin de noſtre promenade vous fit ſouvenir plûtoſt que je ne l'euſſe ſouhaitté.

Tubertus Ocella. Je n'ay pas cette plus baſſe & paſſible faculté de noſtre ame ſi malheureuſe, qu'il ne me ſouvienne aſſez qu'un paſſage de Seneque, qui preſuppoſe qu'on a ſuffiſamment veſcu quand l'on eſt parvenu juſques au terme de la Sageſſe, me fit vous dire que cette fille du Ciel eſtoit un but ſi eſloigné, & ſi difficile à trouver, que par fois les plus grandes vieilleſſes n'y arrivoient pas ; ce qui euſt voulu un plus long diſcours que nous ne pouvions l'avoir dans le peu de temps qui nous reſtoit à eſtre enſemble. Vous m'en demandez à cette heure la repriſe, à quoi je me trouve fort empeſché, mon genie l'apprehendant comme trop ſerieux, ſur

tout dans la liberté de nos conferences, qui XIII.
se plaisent plus aux choses gaies qu'à celles qui sont si austeres, ou qui ne peuvent estre bien traittées qu'avec beaucoup d'attention. Je m'accommoderai neanmoins autant que je pourrai ici & ailleurs à tout ce que vous desirerez de moi.

XYLINUS. Je vous prie de me dire auparavant pourquoi vous decreditez si fort la memoire, en la nommant une partie basse de nostre ame, & par consequent de petite consideration. Pour moi je la trouve telle, que je ne voi point de gens qui se fassent plus considerer que ceux qui en font parade, la Nature les aiant gratifiez d'une presence d'esprit, qui les fait debiter à chaque rencontre tout ce qu'ils ont jamais appris; au rebours des autres qui n'ont pas cet avantageux boute-hors, ni un si heureux souvenir.

TUBERTUS OCELLA. Vous n'ignorez pas que plusieurs animaux nous sont preferables en bonté de memoire, & que le temperamment qui la donne est tenu pour avoir peu de rapport avec celuy qui est propre au jugement, selon qu'assez de gens en discourent. Ce qui passe pour constant, c'est que beaucoup de choses materielles sont ou nuisibles, ou favorables, à cette faculté memorative; & cela semble monstrer qu'elle n'est pas absolument spirituelle. Les grands vents, par exemple, & les voluptez excessives luy sont prejudiciables: Les bonnes odeurs au contraire, & de certaines viandes se prescrivent ordinairement à ceux qui veu-

lent l'avoir meilleure qu'ils ne la possedent, ou conserver ce qu'ils en ont. Tant y a que l'on voit des hommes qui feignent par vanité d'en manquer, comme s'ils devoient estre pris par là pour judicieux ; & il y en a qui s'offencent d'estre loüez de l'avoir bonne, de mesme que si on leur reprochoit quelque imperfection, ce qui se dit du Pere Paul Servite Theologien de S. Marc. Le Pere Possevin n'est pas le premier qui a écrit qu'Albert le Grand obtint de la Vierge par ces prieres cinq ans devant sa mort, l'heureux oubly de toute sa Philosophie, & quoique sa demande fust fondée sur un principe de devotion, l'on tire de là neanmoins cette consequence, que la memoire n'est pas la plus importante des facultez que nous nommons superieures, ni celle qui nous distingue bien du reste des animaux, veu qu'on se passe d'elle avantageusement. Je n'en dirai pas davantage, puisque vous exigez de moi un autre entretien. Mais par où voulez-vous que nous commencions le propos de la Sagesse? Si d'abord nous considerons son nom, comme c'est l'ordinaire des Philosophes de le faire, nous trouverons qu'elle le tient, toute divine qu'elle est, des choses sensibles & materielles, *sapientiæ nomen à sensu mentem traductum est* : & S. Bernard a specifié que le goust & ses saveurs sont les autheurs primitifs de son appellation, *à sapore sapientia denominatur*. Sa definition ne nous instruira pas beaucoup davantage, parce qu'on n'en a pas bien convenu non plus que

de cult. Ingen.

Serm. 85. sup. Cantic.

que du Sage qu'elle doit former. La Sageſ- XIII.
ſe, dit l'Orateur Romain au premier livre des devoirs de la vie, eſt la ſcience, non ſeulement des choſes divines & humaines, mais outre cela de toutes les cauſes d'où elles dépendent : *Sapientia eſt rerum divinarum, & humanarum, cauſarúmque quibus hæ res continentur ſcientia.* Or qui eſt-ce qui peut avoir cette lumiere parfaite des choſes divines & humaines, avec la connoiſſance des cauſes qui les produiſent ? Et où ſe trouvera un eſprit qui ſe puiſſe raiſonnablement vanter de penetrer juſques où il faudroit aller, pour former & élever ſur de tels fondemens cette pretenduë ſcience ? Certainement il y a bien eû de la vanité en ceux qui ſe ſont fait accroire qu'on la pouvoit poſſeder. Le Sage des Stoïciens en eſt une preuve manifeſte;

——*ſi dives qui ſapiens eſt, Et ſutor bonus, & ſolus formoſus, & eſt Rex.* Hor. l. 1. Sat. 3

C'eſtoit un fantôme ſi bourru, & ſi groteſque, que l'imagination la plus eſſorée n'en peut repreſenter qui le paſſe en extravagance. Il ne poſſedoit pas ſeulement les belles qualitez que nous venons de rapporter en termes Latins; il eſtoit plus parfait que tous les Dieux qu'admettoit leur Religion, excepté le ſeul Jupiter, encore le ſurmontoit-il en cela, que Jupiter tenoit de ſa nature tous les avantages qu'il avoit, au lieu que le Sage ſe les eſtoit procurez à luy-meſme, ſans eſtre inferieur en rien, l'immortalité exceptée, à ce Dieu

ſuprême qu'ils ſe ſentoient obligez de reconnoiſtre. Mais ils n'ont pas eſté ſeuls dans ce prodigieux delire, quoi qu'ils l'aient porté plus loin que tous les autres Philoſophes Payens. Car Antiſthene, Fondateur de la Secte Cynique, ſouſtient auſſi bien qu'eux dans Diogenes Laërtius, que tous les biens que le reſte des hommes poſſede, appartiennent de droit à celuy qui eſt Sage, *Sapientis eſſe quæ cæterorum ſunt omnia.* L'autre Diogene de la meſme famille, & que le tonneau roulant a rendu ſi celebre, veut que ſon Sage reconnoiſſe ſeul les choſes dignes d'eſtre aimées; outre qu'il le fait tellement impeccable, qu'à ſon avis le ſacrilege meſme ne luy peut eſtre imputé à crime. Theodore, ſurnommé l'Athée, va bien plus avant dans Heſychius Illuſtrius, car non content de luy permettre toute ſorte de larcins, il luy donne la licence de commettre l'adultere, & les plus grands crimes ſans eſtre reprehenſible, parce qu'il ne fait rien qu'à propos, & que la defenſe de ces choſes dépend plus de l'opinion du peuple que de la nature. J'abrege & couvre plûtoſt que je n'étens & ne pare une penſée ſi puniſſable, dont voici les mots exprés, *ſapiens furto, adulterio, ſacrilegióque deditus erit, ex uſu temporis, horum enim nihil naturâ turpe, ſi tollas popularem de his opinionem, quæ ad continendum in officio vulgus hominum recepta eſt.* Les Stoïciens ont encore eſté ſecondez par Epicure, dans cét attribut qu'ils donnoient

à leur Sage de ne pouvoir jamais estre au- XIII.
tre, depuis qu'il estoit une fois parvenu jusques à la Sagesse, *eum qui semel fuerit sapiens, in contrarium habitum transire non posse*, μηκέτι τὴν ἐναντίαν λαμβάνειν διάθεσιν, Diog. in
comme porte le texte de celuy qui a écrit sa Epic.
vie. Mais sans particulariser davantage toutes les qualitez de ce Sage fantastique, dont je sçai bien avoir fait en quelque lieu un examen assez estendu ; rien ne m'y paroist plus absurde, que la raison sur laquelle ils se fondoient pour soûtenir qu'il n'y avoit rien en cela de chimerique, & mesme que le Monde n'estoit jamais sans un Sage tel qu'ils le representoient, parce que le bien de cét Univers vouloit que l'idée qu'ils en avoient fust realisée en quelqu'une de ses parties. Seneque l'a maintenu de la sorte comme Stoïcien en divers lieux, & specialement au septiéme & au dernier chapitre du livre de la constance du Sage, autrement intitulé par quelques-uns le second livre de la tranquillité de l'ame. Il le finit par ces propres paroles, *Esse aliquem invictum, esse aliquem in quem nihil Natura posit, è Republica humani generis est*. Qui vous a dit Seneque, & qui a suggeré à vos Stoïciens, que la condition de nostre nature humaine, & le bien de ce monde requeroient, qu'il s'y trouvast tousiours un homme aussi heteroclite que vostre pretendu Sage? Tant s'en faut, j'argumente par tout ce qui se voit dans le Monde dont vous parlez, & par tout ce que nous ressentons.

& comprenons de noſtre foible nature, qu'elle n'a rien produit, & ne produira jamais rien qui approche des perfections dont vous reveſtez ce ſimulacre de Vertu. Qu'y a-t-il de plus imbecille que l'homme de quelque coſté qu'on le conſidere? Et noſtre vie, ſelon que Democrite le repreſentoit fort bien à Hypocrate, n'eſt-elle pas une maladie continüée & compliquée à l'égard des deux parties qui font noſtre Tout, à cauſe de leur eſtroite union? De quels Elemens voulez-vous donc que ſoit composé ce Sage inalterable, & que choſe quelconque ne peut ébranler deſſus le Cube où vous l'avez une fois poſé? Certes je voy bien du vuide dans tous vos raiſonnemens; & s'il eſtoit beſoin d'inſiſter davantage contre vous, l'on y trouveroit meſme beaucoup de contradiction. Car n'avez-vous pas defini en mille lieux voſtre Sage, l'Homme de toutes heures? & n'avez-vous pas eſtabli auſſi ſouvent pour un axiome tres-conſtant, Que perſonne n'eſtoit prudent & aviſé en toute rencontre, *nemo omnibus horis ſapit?* Il reſulte de là ſans difficulté que voſtre homme de toutes heures ne ſe realiſe point, & qu'il ne peut eſtre conceû que comme un fantôme, ou un de ces Roſe-croix, dont l'on a voulu abuſer la credulité des plus ſimples.

Plin. l. 7. c. 40.

En verité, il n'y a que la vraie Religion qui nous puiſſe ſuffiſamment informer de ce qu'eſt toute noſtre Sageſſe, & nous bien apprendre où elle doit enfin aboutir. Job

instruit dans cette Eſchole vous fera voir XIII.
que la ſeule crainte de Dieu nous la donne en nous éloignant du vice, *Timor Domini ipſa eſt ſapientia, & recedere à malo intelligentia.* David vous le confirmera, nommant cette crainte la porte ou le commencement de toute ſageſſe, *initium ſapientiæ timor Domini.* Et ſon fils Salomon dans ſon Eccleſiaſtique vous repreſentera d'honorables vieillards, couronnez d'une ſcience jointe à la crainte de Dieu; *corona ſenum multa peritia, & gloria illorum timor Dei.* c. 25. C'eſt pourquoi l'Eccleſiaſte prononce nettement qu'elle n'entre jamais dans une méchante ame, ni dans ceux que le vice tient de tout point aſſervis; *in malevolam animam non intrabit ſapientia, nec habitabit in corpore ſubdito peccatis.* Sap. c. 1. Elle eſt un don du Ciel qui en gratifie ceux qu'il veut combler de felicité; mais veritablement peu de perſonnes la reçoivent comme Salomon en dormant, ou pour mieux dire il eſt le ſeul à qui elle ait eſté accordée de la ſorte, puiſque nous apprenons du meſme lieu où ce miracle eſt écrit, que devant ni depuis cét heureux dormeur l'on n'a point veu ſon ſemblable, *ante nec poſt eum ſimilis non ſurrexit.* Quoi qu'il en ſoit, il nous a donné cette leçon, de ne nous pas contenter de connoiſtre la ſageſſe, ce qui n'eſt que ſon premier article ſimplement, mais de faire tous nos efforts pour la poſſeder; *principium ſapientiæ poſſide ſapientiam & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.* Prov. c. 4.

XYLINUS. A ce que je puis voir, la Sageſſe & la Prudence paſſent ſouvent pour ſynonyme auſſi-bien dans la Sainte Ecriture, que dans noſtre langage ordinaire; & je croy que Saint Paul doit eſtre pris de la ſorte, quand il recommande aux Romains
c. 12. v. 3. de n'eſtre pas trop ſages, *non plus ſapere quàm oportet ſapere, ſed ſapere ad ſobrietatem*, φρονεῖν εἰς τὸ σωφρονεῖν. Car à le prendre exactement, la veritable Sageſſe ne peut eſtre jamais exceſſive. Il faut donner comme je croy la meſme interpretation à cét endroit de la premiere epiſtre aux Co-
c. 19. rinthiens, *perdam ſapientiam ſapientium, & prudentiam prudentium reprobabo*; autrement Dieu, qui eſt la Sageſſe meſme, menaceroit de détruire ſon ouvrage, & auroit en averſion ce qui vient de luy. La Sageſſe qu'il improuve eſt une Sageſſe du ſiecle, c'eſt à dire une prudence pleine de fineſſe, qui ſe trouve preſque touſiours contraire à la vraie Sageſſe.

TUBERTUS OCELLA. Par effet la Prudence eſtant une vertu dépendante de la volonté, ne peut pas eſtre bien nommée Sageſſe, qui eſt une ſcience intellectuelle & dont le ſiege eſt aſſigné dans
l. magn. l'entendement. Auſſi voions-nous qu'Ari-
Mor. c. ſtote les diſtingue, La Sageſſe, dit-il, con-
vii. templant avec demonſtration les choſes qui ne varient point; & la Prudence aiant pour objet celles qui ſont mobiles & ſujettes à une infinité de changemens. C'eſt pourquoi il nomme enſuitte cette derniere

la ſervante de la Sageſſe, *Sapientiæ attrienſem*, ἐπίτροπον, qui luy diſpoſe toutes choſes, afin que par la moderation principalement des paſſions; rien ne ſe paſſe dans là vie que ſagement, ſi faire ſe peut. Ainſi le paſſage ſacré qui accuſe la Sageſſe d'un perpetuel changement, *omnibus mobilibus mobilior eſt ſapientia*, doit eſtre interpreté de cette prudence humaine, qui s'accommodant à la diverſité des tems, des lieux, des affaires, & des perſonnes, fait gloire de changer à tous momens, & de tourner la voile ſelon le vent. C'eſt le fondement de cette ſentence Grecque, XIII.

Οὐ πανταχῆ δ' ὁ φρόνιμος ἁρμόττειν δοκεῖ,

Non ubique prudens convenire videtur.

Mais la vraie Sageſſe demeure ferme & inébranlable ſur ſon cube, n'aiant pour ce regard rien de commun avec cette prudence vagabonde dont le proverbe Hebreu a prononcé, *prudentia ſtultorum errans*. Le Sage a touſiours le meſme viſage: Sa conduite ne change point, parce qu'elle eſt touſiours conforme à la volonté de celuy qui a dit de luy, *ego ſum Deus, & non mutor*: Et nous devons tenir pour certain que ce meſme Dieu ne voit rien plus volontiers ici bas, que cette invariable procedure dont il eſt la regle qui ne ploie iamais. Peut-eſtre trouverez-vous de la difficulté dans cette oppoſition de la Prudence à la Sageſſe, veu que les livres ſaints nous oppoſent expreſſément la prudence du ſerpent à imiter; & qu'en effet une

Prou. c. 14.

vertu morale telle que la premiere, ne peut pas estre absolument contraire à l'autre qui est une vertu de l'entendement. Il est aisé de répondre à cette objection en distinguant la prudence humble & raisonnable, de celle qui est pleine de vanité, & qui ose mesme dans sa presomption trouver à redire aux arrests du Ciel, & controller ses dispositions. Telle estoit celle Caton, quand il demandoit où estoit la Providence d'enhaut, qui souffroit que Pompée fust invincible lorsqu'il ne faisoit rien de raisonnable, & qu'il ne travailloit que pour sa seule ambition; au lieu qu'aiant embrassé depuis le bon parti en faveur de la liberté publique, il n'avoit plus de bons succés, & succomboit sous Cesar qui en estoit l'usurpateur. Pompée luy-mesme abondant en son sens tint de semblables discours au Philosophe Cratippe dans l'Isle de Metelin aprés sa route de Pharsale. Plutarque loüe ce Philosophe d'avoir condescendu prudemment aux sentimens de ce grand & infortuné Capitaine, se contentant de luy donner quelque esperance pour l'avenir. Mais je trouve qu'il eust mieux fait d'avoir moins de cette prudence mondaine, & que representant à Pompée le respect qui est deu aux Decrets du Tout-puissant, il eust pû l'éloigner mieux de son impieté, qui le faisoit blasphemer contre des ordres dont nostre humanité ne sçauroit comprendre les motifs ni la fin, quoiqu'ils tendent toûjours au bien general de

Plutar. in Cat. & Pomp.

tous les hommes. La philoſophie de Cratippe n'euſt pas eſté, ce me ſemble, moins prudente, ni moins conſolative, le prenant de ce biais-là ; & ſi elle euſt eſté plus ſage, n'aiant rien de laſche, ou qui flattaſt les emportemens de Pompée, qui ne faiſoient qu'irriter davantage Dieu contre luy. XIII.

XYLINUS. La mauvaiſe fortune de ce Romain accouſtumé aux proſperitez, avoit mis ſon eſprit tellement hors de la bonne aſſiette, qu'on peut preſuppoſer en faveur du Philoſophe, qu'il le jugea incapable pour lors de ceder aux meilleures raiſons. Les grandes adverſitez eſtonnent comme des coups de tonnerre, qui a fait nommer nos peurs ſurprenantes, des eſtonnemens. Ces revers de Fortune extraordinaires peuvent meſme precipiter juſques dans une eſpece de demence qui rejette les plus ſains propos & les plus ſalutaires conſeils; de ſorte que le medecin ſpirituel ſe doit alors accõmoder à l'infirmité d'un malade qui n'eſt pas gueriſſable par les remedes ordinaires que peut fournir la raiſon. Y peut-il avoir une plus grande demence ou folie, que de cracher contre le Ciel, & d'accuſer injurieuſement ſon premier Moteur d'injuſtice & d'aveuglement, parce qu'il ne fait pas aller les choſes comme noſtre petit ſens le jugeroit pour le mieux ? Cependant Pompée & ſes ſemblables reduits à de ſi mauvais termes deviennent ſi incurables, qu'il ſemble que ce ſoit d'eux qu'ait voulu parler le proverbe des Juifs, *ſi contuderis ſtultum in pila quaſi pti-* c. 27.

ſanas, feriente deſuper pilo, non auferetur ab eo ſtultitia ejus. Cratippe paroiſt donc excuſable d'avoir uſé de remedes palliatifs, lors que de plus violens n'euſſent fait qu'aigrir le mal, & augmenter la freneſie d'un tel malade.

TUBERTUS OCELLA. Ce ſont ces fauſſes prudences, qu'on doit condamner comme contraires à la vraie Sageſſe. Car où il eſt queſtion de refuter une impieté, c'eſt eſtre prevaricateur en la cauſe de Dieu de gauchir pour quelque conſideration que ce ſoit. Au ſurplus, vous auriez bien de la peine à faire paſſer Pompée pour un fou, & quand vous donnez à ſon impieté, comme pour l'excuſer, le ſimple nom de folie, vous ne vous appercevez pas qu'il n'y a point de crime dont on ne peuſt éviter la peine, ſi le pretexte de la folie eſtoit recevable. D'ailleurs nous ſommes preſque tous des fous les uns à l'égard des autres; & l'Eſpagnol qui l'a ainſi determiné par un de ſes proverbes, en a un autre qui porte, que ſi la folie eſtoit une douleur fort ſenſible, toutes les maiſons retentiroiēt de cris & de lamentations; *ſi locura fueſſe dolores, en cada caſa darian bozes.* Adjoûtez à cela qu'il n'y a point d'eſprit pour élevé qu'il ſoit, qui n'ait dans ſes plus hautes ſpeculations quelque grain de demence, s'il en faut croire Seneque, *non poteſt grande aliquid & ſupra cæteros loqui, niſi mota mens.* Quelle apparence y a-t-il donc de vouloir rendre moins criminelle l'impieté tant de Caton que de Pompée, ſous

L. de Tranq. c. 15.

cette couleur que leurs infortunes les avoient mis hors de leur bon ſens, & rendus plus dignes de commiſeration que de correction nonobſtant leurs blaſphemes. Mais puiſque nos premiers propos de la Sageſſe, nous ont inſenſiblement portez dans celuy de ſa partie adverſe qui eſt la folie ; diſons-en encore deux ou trois petits mots. Son nom Latin examiné par Ciceron au troiſiéme livre de ſes Tuſculanes, marque une maladie d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt de la partie qui nous doit eſtre la plus chere, *nomen inſaniæ ſignificat mentis ægrotationem & morbum, id eſt inſanitatem & ægritudinem animi.* Cependant c'eſt une choſe aſſez étrange que ceux qui en ſont affligez reſſentent ſi peu leur infirmité, qu'ils en ſont gloire, & ne voudroient pas en eſtre délivrez ; *ſtultitia gaudium ſtulto,* dit Salomon dans un de ſes adages, ou plûtoſt dans ceux de ſa Nation ; & dans un autre, *ſapientior ſibi ſtultus videtur ſeptem viris loquentibus ſententias.* Or quoi qu'il n'y ait point de maladies plus à craindre, ſelon Hippocrate, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, que celle qui paroiſſent ſans douleur de la ſorte ; ſi eſt-ce qu'on peut maintenir que les perſonnes dont nous parlons ſont en quelque façon, ce que le Poëte a prononcé des hommes ruſtiques, *felices errore ſuo* ; & cela eſt cauſe que Sextus Empiricus les compare aux ſourds & aux aveugles nais, qui ne forment aucune notion, les premiers des ſons, ni les ſeconds des couleurs. Les fous, dit-il, leur

XIII.

Prov. c. 15. & 26.

ressemblent, en ce qu'ils ne connoissent point non plus, dans l'état où ils sont, de plus grande sagesse que la leur, ni de vie plus heureuse que celle qu'ils menent. Ils sont persuadez que tout le monde leur ressemble,

Laberius *Insanus omnis furere credit cæteros*;

& quelqu'un a rendu cette raison de leur indolence, que quand la Folie est entrée dans une cervelle propre à la recevoir, elle ne travaille point son sujet, ni n'est nullement ressentie, ressemblant aux Elemens qui n'ont nul poids dans leur lieu naturel, *in proprio Elemento non gravitant*, pour user des termes de la Physique. Il y a long-tems que Sophocle avoit remarqué cette impassibilité qui accompagne une telle maladie, lorsqu'il écrivit ces Vers dans son Ajax,

Τὸ μὴ φρονεῖν γὰρ, κάρτ' ἀνώδυνον κακόν,

Desipere enim malum est non dolens.

Plutar. contr. des Stoic. & des commun. concept, Sans mentir je trouve bien étrange la pensée de Chrysippe là dessus, lors qu'il soustenoit dans son troisiéme livre de la Nature, qu'il estoit utile & expedient de vivre fou & insensé, plûtost que de ne vivre point, encore que l'on n'eust aucune esperance de devenir jamais sage. Pour moi je ne sçai point d'opinion moins soustenable que celle-là, ni de mort plus souhaittable, autant que la Religion le peut souffrir, que celle qui délivre d'une si calamiteuse infirmité qu'est la demence qui nous fait tenir ce discours. Mais d'où vient qu'un Sage tire plus de profit d'un Fou, comme disoit Caton, qu'un fou n'en sçauroit retirer d'un homme

ſage. C'eſt ſans doute que ce dernier obſerve & évite les fautes qu'il voit faire à l'autre, & qu'il condamne comme mauvaiſes ; au lieu que le fou eſt incapable de rien imiter, ni de tirer profit de ce qu'il voit executer raiſonnablement. Le ſage Locman, à ce qu'aſſeurent les Philoſophes d'Orient, interrogé qui l'avoit ſi bien inſtruit qu'il eſtoit, répondit que les aveugles avoiēt eſté ſes principaux maiſtres, aiant pris garde qu'ils ne mettoiēt jamais le pied nulle part, qu'ils n'euſſent eſſaié le lieu où ils vouloiēt le poſer. Je ne rapporte pas cét apophthegme en faveur de la prévoiance qu'il enſeigne, mais ſeulement pour juſtifier que les aveugles, tant du corps que de l'eſprit, peuvent profiter aux plus clairvoians de l'une & de l'autre partie, ſi ceux-ci étudient les premiers, ce que ne peuvent pas faire à l'égard des éclairez ceux qui ſont dans une déplorable cecité. O le merveilleux avantage des perſōnes qui ſçavent, à l'imitation de Locman, ſe prevaloir de tout ce qui eſt expoſé à leur veuë, dont ils recueillēt d'importantes leçons. Comme il n'y a rien qui enrichiſſe ſi toſt un bon ménager de campagne, que de faire en ſorte qu'il ne poſſede point de terre qui ne luy ſoit utile, & qui ne luy rapporte quelque fruit ; rien auſſi ne cōtribuë tant à rendre un homme ſage, que de s'inſtruire ſur tout ce qui ſe paſſe dans le Monde, où les moindres rencontres & les plus petites choſes peuvent ſervir à le perfectionner, & à luy acquerir cette ſageſſe où il

XIII.

Sadi Perſan.

aſpire. Si une telle acquiſition donne quelque peine au commencement, elle eſt recompenſée en ſuite de mille plaiſirs, & de cette vie tranquille, où il arrive, comme Alphée au ſein de ſa chere Arethuſe, ſans que la ſalure ou le dégouſt de cette mer orageuſe des affaires du monde, puiſſe corrompre la douceur d'une ſi agreable poſſeſſion. C'eſt une douceur comparable à celle de la figue, qui n'eſt en rien alterée ni diminuée par l'amertume du figuier, non plus que le plaiſant repos du Sage par le tumulte importun de tant de fous qui l'environnent. Mais où trouverons-nous ce pretendu Sage, & quand on l'auroit trouvé, qui le pourra bien reconnoiſtre? Celuy des Stoïciens n'eſt jamais une perſonne privée, la Nature l'a établi un Dictateur & Magiſtrat perpetuel. D'autres Philoſophes font le leur obeïſſant aux loix qu'il a trouvées, & ſe contentant de la Sageſſe de ſes Peres pour ce regard, comme de leur Terre, & de leur Soleil. Seneque s'eſt plû à le cacher dans un coin du Monde où il ne ſe communique à perſonne, *illum in aliis Mundi finibus ſua virtus collocavit nihil vobiſcum commune habentem*; & je m'étonne qu'il ne l'a logé dans quelqu'un des Intermondes d'Epicure, dont il priſe & ſuit aſſez ſouvent la doctrine. Il faut d'ailleurs avoir les yeux bien penetrans, ou des Lunettes à longue veuë fort excellentes, pour diſcerner un homme ſi reſervé qu'eſt le Sage, & qui ſe tient toûjours ſur ſes gardes, pour, dis-je, le bien

De conſt. ſap. c. 15.

distinguer parmi tant d'autres personnes qui le contrefont, & qui ont parfois des folies aussi serieuses qu'est sa Sagesse. La grande difficulté qui se trouve en ceci, c'est qu'au jugement des plus entendus il n'y a que les Sages qui s'entreconnoissent. Empedocle se plaignant à Xenophane de n'avoir point encore veu d'homme sage ; ce n'est pas merveille, luy repartit finement le dernier qui ne le jugeoit pas tel, car il faut l'estre soi-mesme pour bien remarquer si un autre l'est : Comme qui diroit qu'il est besoin de posseder la pierre philosophale devant que de la pouvoir rencontrer dans le fourneau ; ou estre un Rose-croix parfait devant que meriter la conversation de ses semblables. XIII. Diog. Laërt in Xenoph.

XYLINUS. Je voy bien que vous voulez revenir à vostre premiere maxime, qu'il n'y a que la bonne Theologie qui fournisse la pierre de touche où se discerne la vraie sagesse de celle qui est falsifiée. Et comme la mesme regle qui monstre la rectitude des choses, fait voir ce qui est tortu en d'autres ; je pense que cette mesme science du Ciel est le seul niveau sur lequel on peut sans mécompte distinguer tant d'apparences trompeuses de sagesse, qui abusent la pluspart du Monde dans toute sorte de Religiõs, & qui ne sont que des folies masquées.

TUBERTUS OCELLA. Vous avez eu raison de dire la bonne Theologie, car il y en a d'autres qui se sont meslées, & qui se meslent encore souvent de donner

comme elle des loix de la Sagesse, & de declarer temerairement ceux qui la possedent. Si vous examinez à part chacun des sept Sages de Grece, vous trouverez qu'à la reserve de ce celebre trepied d'or, que Solon particulierement voulut estre renvoié à Dieu, ce qui a peut-estre obligé Platon à le nommer le plus sage de tous; ils n'ont pas fait moins de folies en leur temps que d'actions de sagesse, à quoi je ne me veux pas arrester pour le present. Tant y a que si Apollon estoit aucunement excusable de donner le nom de Sage à Socrate, l'on ne sçauroit luy pardonner avec raison de l'avoir encore attribué à Sophocle, & à Euripide, selon la judicieuse observation d'Origene dans son Traitté contre Celsus. Il faut qu'on appellast sages de ce temps-là tous ceux qui excelloient en quelque profession; car ce Sophocle excellent Poëte Tragique me fait souvenir de ce que Lucien rapporte de luy le rangeant au nombre de ses Macrobies. Il conte qu'il fut sur la fin de ses jours accusé de folie par son fils Jophon, mais qu'aiant recité son Oedipus Colonæus devant ses Juges, sans se contenter de l'absoudre, ils condamnerent ce fils de folie. La lecture que fit Democrite de son grand Diacosme, donna lieu, comme vous sçavez, à un jugement peu different. Et vous n'ignorez pas que les Abderitains, qui estoient ses parties adverses furent reputez par Hippocrate beaucoup plus estropiez de cervelle, que ne l'estoit celuy qu'ils soustenoient estre en

demence. A la verité l'on a voulu qu'il XIII.
n'euſt que la fantaiſie de bleſſée, & que le hazard aiant porté qu'ils ne traittaſſent Hippocrate & luy que de matieres qui appartenoient plus au jugement qu'à l'imagination, durant le petit eſpace de temps qu'ils furent enſemble, l'on ne doit pas s'étonner ſi cét excellent Medecin ne reconnut pas l'infirmité d'un tel malade, que le ſçavoir extraordinaire avoit mis dans une ſi grande reputation. Je trouve neanmoins cette penſée plus ingenieuſe que vrai-ſemblable, & en laiſſant le diſcernement à d'autres, je ne dirai rien davantage ſur le ſujet de la Sageſſe avec qui j'ai ſi peu d'habitude, que ce ſeul mot ſi excellemment proferé par le Roi Alphonſe, Que ſi elle eſtoit à vendre, le plus opulent Monarque de la terre pourroit devenir neceſſiteux, parce qu'il devroit tout donner pour la poſſeder. Car ne penſez pas que quand le reſte du jour le permettroit, je me vouluſſe reſoudre à vous debiter les loix de la Sageſſe, & les regles qu'en ont preſcrittes ceux qui ont eſté aſſez hardis pour en traitter. Pour ne rien dire des anciens, Charon qui l'entreprit il n'y a gueres, y reüſſit ſi peu avantageuſement pour luy, qu'aiant émeu bien des freſlons contre ſa reputation, il ſe vit reduit à la neceſſité d'écrire une Petite Sageſſe, qui fut preſque une retractation de la premiere. Cardan eſtant entré quelque temps aupatavant dans la meſme carriere, reconnut depuis au Traitté qu'il fit de ſes propres li-

vres, qu'écrivant ceux de la Sageſſe, il s'eſtoit laiſſé emporter au zele du bien public contre ſon intereſt particulier, qui ne vouloit pas qu'il s'expliquaſt nettement, comme il avoit fait, *haud ignarus*, dit-il, *hac omnia contra ſapientia pracepta prodi*. J'eſtois plus propre à parler de la folie avec qui j'ai plus de familiarité, comme j'ai fait dans le diſcours Sceptique ſur cette commune façon de parler, *N'avoir pas le ſens commun*. Car ſi Seneque a voulu prononcer de luy auſſi agreablement que modeſtement, *ſi quando fatuo delectari volo, non eſt mihi longè quarendus, me rideo:* Je me puis vanter aprés luy d'avoir cela de commun, avec les grands Princes, que je ne ſuis jamais, au ſens dont il parloit, ſans mon Fou, qui me fait rire des principales parties de la vie, auſſi bien que des moindres, & fort ſouvent du total. Ce peu que je puis comprendre dans cette Sageſſe, dont tant d'autres font parade, quoi qu'ils n'en poſſedent pas beaucoup, c'eſt qu'on ſe travaille en vain d'en acquerir quelques notions, ſi en ſe les appliquant on ne s'en prévaut aux occaſions où elles peuvent eſtre d'uſage. Et j'ai fait ma principale maxime là deſſus de ce Vers d'Euripide rapporté par Ciceron dans une de ſes Epiſtres,

Μισῶ σοφιστὴν ὅστις οὐχ αὑτῷ σοφός,
Odi ſapientem quicunque ſibi ipſe non eſt ſapiens. A Dieu.

AV LECTEVR.

NE vous imaginez pas de trouver dans ces trois dernieres Promenades, ni un style plus à la mode, ni des pensées moins libres, qu'aux six precedentes. L'Autheur est confirmé dans son opinion, que cette sorte de composition est ennemie de toute contrainte, tant à l'égard du langage, que des choses dont l'on y parle, qu'il seroit tres-fasché d'avoir r.cherché les delicatesses du Roman, ou la sublime expression du genre Demonstratif, qui ne compâtit pas avec les recreations rustiques & ingenuës d'une Promenade de campagne. Ce n'est donc pas pour vous prier de l'excuser qu'il vous arreste icy, n'estant pas de l'humeur de ce Declamateur Albutius, que Seneque represente toûjours triste, & se repentant des dictions qu'il avoit emploiées dans ses Oraisons. tristis ac sollicitus Declamator, & qui de dictione sua timeret, etiam cùm dixisset. *Tout ce qui pourroit le pener, ce seroit de voir mal interpreter ses pensées, & qu'on receust iniustement de la main gauche, les choses qu'il presente icy innocemment de la droite. Vous vous souviendrez s'il vous plaist de la regle generale, qu'on ne doit iamais prendre les paroles hors du sens & de l'intention de celuy qui les a proferées. Si l'on en usoit autrement, il faudroit condamner saint Paul d'avoir mal parlé aux Corinthiens, quand il leur dit.* Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus, & quod infirmum est Dei, fortius est hominibus, *comme s'il pouvoit y avoir quelque sorte de folie, & quelque espece d'infirmité en Dieu. Il n'y a point d'impieté qui ne s'establist, ni de blaspheme qui ne se tirast des plus saintes Escritures, s'il estoit permis à chacun de s'en servir à sa mode, & d'en destourner le bon sens pour les porter au sien. Cela me fera repeter icy ce que i'ai desia soustenu*

in Controv.

ep. 1. c. 1.

ailleurs, que toutes les allusions ne sont pas pueriles, ni par consequent à reietter, comme de certaines personnes l'ont voulu temerairement establir. Si leur maxime estoit certaine, nostre Seigneur mesme auroit proferé peu serieusement à saint Pierre, tu es Petrus : & super hanc petram ædificabo, *&c. Mais Dieu nous garde de tomber dans le sens reprouvé de ses ridicules Censeurs. Pour moy ie suis resolu de me rire de tous leurs Canons de Grammaire mal establis, me souvenant que saint Augustin en usa de mesme, lors qu'il fut repris par un Cresconius d'avoir nommé Donatistes par une formation Grecque, ceux qu'il devoit appeller Donatiens selon les regles de l'analogie Latine. S. Augustin se railla de cette basse censure, à peu prés comme fit Demosthene lors qu'Eschine le reprit de quelques locutions qu'il pretendoit n'estre pas du beau langage d'Athenes. Ie ne croy pas, luy repartit pour toute response Demosthene, qu'il s'agisse en cela du salut de la Grece. Sans mentir, il y a bien de la bassesse dans l'épluchement Grammatical de telles bagatelles; & pour moi dans l'âge avancé où ie suis, ie veux faire mon profit de la correction que donna saint Gregoire à un Desiderius Evesque de Vienne. Ce Prelat se mêloit d'enseigner la Grammaire, & d'en faire des leçons à quelques-uns. Le Pape Gregoire luy en fit cette reprimende dans une de ses epistres, qu'il estoit honteux à un Evesque de vaquer à des estudes de si peu de consideration*, nefas ducens Episcopum ejusmodi literarum studiis immorari. *Que s'il faloit user d'excuse pour quelques dictions estrangeres, & mesme pour des passages entiers d'Auteurs que i'ai citez en leur langue, ie vous prierois de considerer qu'ils ont souvent plus de force rapportez ainsi, perdant parfois beaucoup quand on les traduit, outre que dans des entretiens particuliers comme sont ceux d'une Promenade, l'on s'y donne ordinairement la licence de dire les choses comme elles se presentent à l'esprit, & que la memoire les fournit. D'ailleurs, ce qu'Aristote a écrit en faveur des Metaphores se peut rapporter icy, c'est que le nombre des paroles estant fini & terminé en tou-*

Matth. c. 16.

l. 9 ep. 50.

l. 1. Elen. c. 1.

tes langues ; & les choses qu'on y veut exprimer estant infini, ce n'est pas merveille qu'on ait recours à des translations, ou aux termes d'une langue estrangere, soit ancienne, soit moderne. Aprés tout, l'excuse d'Anne Comnene, à qui l'on reprochoit quelques dictions de son Alexiade, me semble tres-digne de sa haute naissance & de son rare esprit : Qu'elle en avoit usé librement de la sorte, considerant qu'Homere, beaucoup plus obligé qu'elle a l'elegance, n'avoit pas fait difficulté d'emploier une infinité de noms tout-à-fait barbares, & qu'une oreille Grecque avoit de la peine à supporter. Je ferois conscience de vous arrester davantage. A Dieu. XIII. Lib. 10. Alex.

LA

PROMENADE.

VII. DIALOGVE

ENTRE

LITISCVS,

ET

TVBERTVS OCELLA.

Litiscus. S'Il est vray que l'égalité, selon l'opinion des grands Philosophes, soit de l'essence de l'amitié, parce que celle-cy ne peut subsister sans quelque sorte d'égalité, φιλότης ἰσότης τίς ἐστι comme porte le texte d'Aristote ; j'aurois, ce me semble, un grand sujet de me plaindre, si vous me refusiez la mesme grace que

vous avez faite à d'autres amis, de m'admettre au plaisir que vous prenez dans vos Promenades le plus souvent solitaire, mais qui parfois aussi ne les ont pas exclus de vostre agreable conversation.

Tubertus Ocella. Elle ne sera telle que vous la dites que parce que vous y contribüerez, & vous me prevenez en me demandant une chose que j'ai souhaittée ardemment aussi-tost que je vous ai apperceû. Vous ne laissez pas neantmoins d'attaquer finement les divertissemens que je prens assez souvent dans la solitude, quand des compagnies semblables à la vostre viennent à me manquer. Sur quoi je veux bien vous avoüer franchement, qu'encore que je ne sois pas *misantrope*, à l'égal de ce bizarre Athenien, je ne puis neantmoins condamner absolument son humeur, qui le portoit à haïr les les méchans comme tels, & la pluspart des autres hommes, parce qu'ils ne haïssent pas assez les méchans. Combien pourroit-on former d'instances là-dessus, qui prouveroient la verité d'une sentence Arabique du Calife Gali, Que c'est estre sur la Mer de cheminer en la compagnie des vicieux, tant le peril y est grand. Cela m'a fait souvent preferer le desert de la campagne aux compagnies de la ville; de mesme qu'un Proverbe Grec prisoit plus le village de Thenen, à cause de la verdure de ses bocages, & du doux repos qu'on y trouvoit, que tous les passe-temps de Co-

rinthe dont ce petit hameau estoit fort proche ; quoi qu'on nommast alors la belle cité de Corinthe, le sejour des Bienheureux, dont peu de personnes pouvoient joüir. Mais sans entrer dans la consideration generale de l'Ecclesiaste, qu'il y a de l'avantage à estre deux, ne fust-ce que pour se donner la main si l'on faisoit un faux pas, *melius est duos esse simul quàm unum, habent enim emolumentum societatis suæ* : Sans nous souvenir de ce que Dieu profera dés le commencement du Monde, que c'eust esté un malheur à l'homme de demeurer seul, *dixitque Dominus Deus, non est bonum hominem esse solum* : Sans dire qu'on void dans toute la Nature, qu'il n'y a point d'animaux qui ne se plaisent avec leurs semblables, ἧλιξ ἥλικα τέρπει, *æqualis æqualem delectat* : Et sans vous representer en particulier les interests de nostre amitié, qui seroit notablement blessée si vostre compagnie ne m'estoit tres-chere : Il me suffit de prendre à garend de mon estime pour vous sans flaterie, vostre seul merite qui vous rend souhaittable par tout, principalement aux occasions de faire une promenade, qui soit plaisante & utile en mesme temps. Car de quoi peut-on s'entretenir plus agreablement & avec plus de profit, que de ce que vous avez remarqué en tant de pays où vous avez esté, sur tout du costé du Nort, dont les connoissances sont si rares & si morfonduës, qu'elles peuvent passer

XIII,

ch. 4.

pour mortes à nostre égard. Or supposé que la Nature ne soit admirable par tout, que pour nous donner à connoistre dans ses ouvrages la main de celuy qui la conduit, & afin que nous fassions reflexion de l'excellence des creatures sur celle du Createur: C'est sans difficulté un grand avantage à ceux qui ont consideré les differens visages de cette mesme Nature, & remarqué dans la diversité qui luy plaist si fort & que les voiages exposent journellement à leur veuë, la sagesse & la Toute-puissance de ce merveilleux Operateur qui l'anime. Je vous serai donc tres-redevable si vous me communiquez durant nostre Promenade quelques-unes des remarques dont vous sçavez que je repais mon esprit avec beaucoup plus de satisfaction, que d'autres ne font qui ne les goustent pas comme moi.

LITISCUS. Encore que mes Observations ne soient ni si rares, ni si amples, que je le souhaitterois pour vous contenter, je me soûmettrai à tout ce que vous desirerez de moi, pourveu que vous ne me laissiez pas trop long-temps tenir le dé. Je perdrois trop dans la condition de nostre Promenade, si pour vous entretenir de certaines choses extraordinaires, & dont

Virg. 7. Æn. *Ad nos vix tenuis fama perlabitur aura*; outre qu'elles sont d'ailleurs de tres-peu de consequence, hors l'application que vostre Sceptique y sçait donner; si dis-je je me privois par de longues narrations de ce

que

que je puis me promettre de vous,& de vos serieuses pensées, qui subsistent d'elles-mesmes à cause de leur valeur interieure sans rien devoir à la nouveauté. XIII.

Viribus illa suis, non novitate, placent. Ovid. 3. de Pont. eleg. 5

Je vous dirai de plus, que pour ce qui touche les contrées Boreales dont vous m'avez parlé, j'ai donné au public des Traittez particuliers de ce que l'Islande & le Groenland ont de plus notable, qui me doivent exempter de vous en rebatre les oreilles, non plus que des Renards de Spitsberge, ou des Ours de la nouvelle Zemle, dont vous avez leû toutes les Relations. Mais gardons-nous bien d'épouser l'opinion de ceux qui croient que le Froid ait tellement desolé les regions Arctiques & Antarctiques, qu'elles soient sans habitans qui s'y entretiennent en s'y plaisant, & qui aient pour cette patrie glacée toutes les tendresses qu'éprouvent les autres hommes pour des lieux qu'il semble que le Soleil regarde plus favorablement. Chaque Climat a ses habitans nais & disposez naturellement à la temperature de son air, qui n'a rien qui les détruise, ou qui leur soit absolument contraire. Souvenons du desir incomprehensible de retourner chez eux, qu'avoient ces Groenlandois qu'on retenoit par force il n'y a pas long-temps dans le Dannemarc. Pesons un peu les propos que tenoit sur cela ce Samojede à Olearius, luy avoüant que la Moscovie avoit ses beautez, mais que son pays consi- l. 3 Relat.

nant la mer glaciale avoit des commoditez & des douceurs, qui devroient faire quitter au Grand Knez, s'il les connoissoit, Moscou & le reste de ses autres provinces. Nous serons contraints là-dessus de faire grand cas des termes de Tacite quand il parle de l'Allemagne, *Germaniam informem terris, asperam cælo, tristem cultu aspectúque nisi sit patria sit.* Cette derniere clause confirme ce que je viens d'avancer, & son exception favorable à la Patrie justifie qu'il n'y en a point, qui n'ait des charmes capables de la faire preferer à tout autre endroit. L'Empereur Severe comme Africain trouvoit les legumes de Libye qu'il se faisoit apporter, meilleurs & plus savoureus que la plus friande nourriture qui luy fust presentée.

De moribus Germ:

TUBERTUS OCELLA. Pouuez-vous douter que je ne sois sur cela de vostre sentiment. Si le froid peut faire mespriser à quelqu'un les regions les plus Hyperborées; ceux qui les habitent protestent qu'au temps qu'il est extraordinairement rigoureux, ils goustent dans leurs Poësles, & dans leurs grottes sousterraines, les plus grands divertissemens, & les plus sensibles plaisirs de la vie. Ils y ont mille sortes de jeux qui les recréent, sans que leur repos soit jamais interrompu ni par les Trompettes guerrieres, ni par tant de soucis qui travaillent les autres hommes. Les feux qu'ils y sçavent allumer les pre-

servent de tout engourdissement, pouvant dire ce que le Poëte fait prononcer au pasteur Tyrsis, XIII.

Hic tantum Boreæ curamus frigora, quantum Eccl. 7.
Aut numerum Lupus, aut torrentia flumina ripas.

Je croy mesme qu'il y a lieu de leur appliquer cette pensée Persane, que le Soleil apparamment seroit bien-aise de s'approcher en ce temps-là de leurs feux, & de s'y réjoüir avec eux. Si l'on adjoûte que les peaux dont ils se couvrent n'ont gueres de rapport à la felicité que je leur attribuë; l'on peut répondre, ce me semble, que nos Européens n'aiant veû que tres-peu, & seulement des plus miserables habitans de cette Zone gelée dont nous parlons, il n'y a gueres d'apparence d'en tirer une consequence pour les autres; outre que si d'ailleurs les habits faisoient le bonheur, le prix, & la noblesse des hommes, le moindre ver à soie seroit dans sa coque bien plus fortuné que nous; comme il s'ensuivroit encore que le fourreau & le baudrier feroient la bonté & la recommandation de l'épée. Mais à le prendre un peu moralement, n'est-ce pas plûtost un avantage qu'une disgrace à ces peuples soit Hyperborées, soit Hypernoties, puisque leur condition doit estre égale, d'ignorer toutes ces estoffes, & toutes ces parures, que le Guazzo nomme si proprement dans sa civile conversation, *stendardi di superbia*, & *nidi di lussuria*.

Pline s'est contenté d'invectiver contre les Perles & les pierreries des Dames de son siecle, en ces termes assez propres pour
l. 12. le nostre: *Intacta etiam anchoris scrutantur*
nat. hist. *vada, ut inveniat per quod faciliùs matrona*
c. 2. *adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ.* Mais Seneque aprés avoir dit d'elles que dans leurs belles robes, & dans leurs juppes delicates, elles estoient, comme elles sont aujourd'huy, *paulò obscœniùs quàm posita veste nudæ*; adjouste par une reflexion presque conforme à celle de Pline, *ex omni rupe conchylium trahitur quo vestis cruentetur. Infelices ancillarum greges laborant, ut adultera tenui veste perspicua sit, & nihil in corpore uxoris suæ plus maritus, quàm quilibet alienus peregrinúsque agnoverit.* Paraphrasons un peu ces deux Autheurs du temps passé & de l'ancienne Rome, pour rendre leur texte plus propre à la Gaule de nostre siecle. Ne faisons nous pas venir des Provinces du Japon & de la Chine, distantes de nostre France de tout le diametre de la terre, les plus belles estoffes qu'elles aient, pour parer je ne dirai pas une Princesse, mais souvent une petite coquette de Bourgeoise? Les Rubis du Pegu, les Diamans de Golconde, les Turquoises de la vieille roche de Perse, les Esmeraudes du Perou ou de la nouvelle Grenade, ni les Opales de Hongrie, ne peuvent contenter leur luxe; & les Perles d'Ormus ou du Golphe Persique deviennent viles à leurs yeux, parce que l'Inde Occidentale en a fait voir

depuis peu de beaucoup plus grosses. Certes, pour ne pas pousser l'affaire plus avant, l'influence du Ciel sous l'vn & sous l'autre Pole, est bien plus favorable à ceux qui y coulent leurs années, exempts du luxe qui regne ailleurs, & de la luxure qui est sa compagne inseparable. Je soustiens encore aprés Sextus l'Empirique, dont trois Empereurs consecutifs, Marc Antonin, Commodus, & Pertinax, ont fait tant de cas, que s'il y a du deshonneur à estre peu curieusement vestu, il faut se moquer des plus grands Heros de l'antiquité : *Vituperandus est Vlysses, quod operarij sumpto habitu ingressus est hostium urbem : Vituperandus est Perseus Iovis filius, quòd suspensa sibi pera aridam transiit Libyam ; & Hercules, quòd Leonis pellem & clavam adduxit ad certamina.* Bien que les exemples de cette induction tiennent de la Fable, & qu'ils soient profanes comme tirez du Paganisme ; la sentence du Philosophe & sa conclusion ne laissent pas d'estre tres-dignes de consideration. Or quoi qu'il en soit, je suis d'autant plus esloigné de mal penser d'un Climat, par l'habit grossier & negligé de ceux qui l'habitent, que j'ai leû depuis peu dans la quatriéme partie des Relations de ce fameux Pelerin *Pietro della Valle*, qu'en beaucoup d'endroits où il s'est trouvé, & où les hommes vont nuds, ils prennent generalement toute sorte d'habits, pour des entraves de gens condamnez à les porter en punition de leurs crimes. Voïez, leur

XIII.

adv. Math.

entendoit-il dire des mieux parez & aju-ſtez, comme ils ont tous les membres du corps liez & garottez : Il faut qu'ils ſoient grandement coupables pour eſtre tenus dans une telle torture. Certes des gens qui ſe glorifient, & qui s'eſtiment heu-reux de la ſorte dans leur nudité, s'empeſ-cheront bien de juger avantageuſement des autres par la qualité de leurs riches ve-ſtemens, puiſqu'ils les ont en ſi grand meſ-pris, & qu'ils prennent les plus magnifi-ques parures pour des ſupplices exquis. Vous voiez bien que je ne dis pas cecy à bon eſcient, mais ſeulement pour vous eſ-gaier d'un mot de Sceptique.

Litiscus. En effet cette ſecte dou-teuſe ne manque gueres d'eſtablir ſon in-certitude ſur les jugemens differens des hommes, comme au ſujet dont nous trait-tons s'ils font eſtat en un lieu des beaux habits, & ſi la nudité leur eſt preferée en un autre endroit. Or pour uſer de complai-ſance, & joüer, s'il faut ainſi dire, dans voſtre propre tripot, dont vous connoiſſez mieux que perſonne tous les deſtours, je vous rapporterai quelques petites diverſi-tez ſoit de mœurs eſtrangeres, ſoit de ſentimens divers, dont je pourrai me ſou-venir, n'en aiant pas chargé ma memoire ſans penſer en vous, & à l'application que vous avez accouſtumé de leur donner. Vous n'ignorez pas que les Japonois quit-tent leur manteau en ſortant du logis, & qu'ils le reprennent en y rentrant. Mais je

ne ſçai ſi vous avez obſervé qu'ils mettent toûjours en parlant, ou en écrivant, le nom de leur famille devant celuy que nous nommons le propre. Les filles ſont icy recherchées ordinairement, ſelon l'opulence de la Dot qu'elles apportent en mariage; Les Japonois ſeroient bien faſchez d'avoir receû quelques biens d'elles lors qu'ils les épouſent. Dans toute leur grande Iſle, ou, ſi vous eſtes de l'opinion recente, dans tout leur Continent, les femmes mariées ne ſortent plus; parmi nous elles ont plus de liberté ſans comparaiſon que les filles d'aller où elles veulent. Tous leurs baſtimens de pierres ſont conſtruits ſans mortier ni ciment, pour les pouvoir démonter & tranſporter facilement, & afin de les redreſſer d'une autre façon quand bon leur ſemble; l'on ſe moqueroit icy de tels edifices, comme entendant parler des noſtres, ils nous trouvent ridicules à leur tour. Cette matiere d'Architecture me porte à vous adjoûter qu'il y a peu de Monarques en Levant, qui vouluſſent loger dans un Palais de l'exaltation de noſtre Louvre, & de celle des autres demeures dont les Souvarains d'Europe font tant de cas. Ces Orientaux ne peuvent comprendre que ceux qui ſont maiſtres du Terrain, *Domini eſt Terra*, n'aiment mieux eſtendre leurs edifices pour y retirer les perſonnes neceſſaires à leur ſervice, ou qui leur ſont cheres par d'autres conſiderations, que d'eſlever ces meſmes XIII.

edifices pour placer sur leurs testes des gens qui n'y peuvent estre sans incommodité & mesme sans peril. Quand on leur dit qu'un Roi de France a soixante & douze marches à monter pour entrer dans ses chambres, ils trouvent la salle des Suisses qui est au dessous, & où l'on va par cinq ou six degrez seulement, preferable de beaucoup ; & déplorent la condition de ceux qui ont à grimper plus de sept-vingts marches, pour s'aller nicher au dessus de la teste de leur Prince ; ce qui leur donne de la peur dans le seul recit qu'on leur en fait. Et de verité, laissant à part les Suisses, comme trop disproportionnez de condition, eu égard à celle du Souverain qui les tient à sa solde, ne serons-nous pas contraints d'avoüer que l'appartement de la Reine-Mere qui est au niveau du leur, est cent fois plus commode & plus à priser, qu'il ne seroit si l'on y alloit de plein pied de chez le Roi. Deux ou trois pieds d'eslevation au dessus du rés de chaussée suffisent pour satisfaire à tout ce qui concerne la santé. Car pour ce qui regarde la Perspective, ils soûtiennent qu'il n'y a que l'accoustumance de la veuë qui rende agreables ces sortes d'objets ; de façon que comme nous mesestimerions leurs maisons basses, ils trouvent desagreables les estages que nous exhaussons les uns sur les autres, & reglent tout cela par la commodité, où ils pensent avoir mieux rencontré que nous. Il est certain qu'apres avoir demeuré quelque temps parmi eux, la

veuë

veuë se fait une beauté de leur Architecture, & que retournant par deçà, si l'on a esté absent plusieurs années, l'on regarde avec plus d'étonnement que d'estime les hauts & superbes bastimens de l'Europe. Car comme nous ne pouvons souffrir la vesture de nos grands Peres, leur chapeau, leurs chausses, ni leur pourpoint; nos yeux aiant pris habitude à voir une autre maniere d'habits, qui déplairont autant à nostre posterité qu'ils nous satisfont presentement. La mesme chose arrive au cas dont nous parlons; l'art de bastir estant sujet aux mesmes inconveniens que celuy de la peinture, & la grace des edifices variant selon le temps & les lieux, de mesme que celle des Tableaux. Je terminerai mon discours quand je vous aurai dit ce que j'ai appris d'un habile Chirurgien revenu depuis peu d'Orient, où il a sejourné de neuf à dix ans, qu'aiant demeuré long-temps, soit en allant, soit en retournant, au fort qu'ont les Hollandois proche du Cap de bonne Esperance, il a reconnu que les Caffres de cette Coste ne manquent gueres à se faire oster le testicule droit, afin d'estre, selon leur imagination, plus propres à l'acte venerien; ce qu'il tient non pas de leurs simples paroles ou affirmations, mais pour en avoir manié plusieurs qui se trouvoient mutilez de la sorte, n'en estant pas moins mariez pour cela, & qui s'estonnoient que leur coustume ne se pratiquast pas en tous lieux. La relation de l'Anglois XIII.

Herbert m'a confirmé depuis cette castration ordinaire des Caffres ; mais elle veut que leurs nourrisses la fassent dés qu'ils sont à la mammelle, pour leur diminüer l'excessive ardeur qu'ils ont pour les femmes, qui causeroit autrement leur ruïne.

TUBERTUS OCELLA. Je vous remercie de cette nouvelle observation au nom de la Sceptique. Certes l'esprit de l'homme fournit de grandes matieres à l'Epoque ou suspension dont cette Philosophie fait profession. Les plus grands Personnages n'ont-ils pas eu dans tous les siecles des lumieres differentes sur toute sorte de sujets ? Platon mit tout en commun dans sa Republique, & refusa de donner ses loix aux Thebains, sur ce qu'ils ne se vouloient pas reduire à l'égalité. Philolaus leur Legislateur ancien, selon qu'Aristote l'a fort bien remarqué au dernier chapitre du second livre de ses Politiques, leur avoit enjoint sur toutes choses *l'anomalose*, ou l'inégalité. N'est-ce pas estre bien Antipodes ensemble dans le globe Intellectuel ? Saint Paul mesme, *dum factus est omnia omnibus ut omnes lucraretur*, n'a-t-il pas eu de grandes prises avec Saint Pierre dans une pureté de zele dont ils estoient portez l'un & l'autre pour l'avancement du Christianisme naissant ? Mais je veux vous faire souvenir, au sujet de la Politique de Platon, d'une chose rapportée par Porphyre dans la vie de Plotin son Precepteur. Il conte comme l'Empereur Galienus & sa femme

Laërt.

Gal. 2.

Salonia avoient un estime, & une affection extréme pour ce Philosophe Plotin, qui de son costé faisoit profession de la secte Academique, mettant Platon au dessus de tous ceux qui l'avoient suivi & precedé. Cette bien-veillance des Puissances Souveraines donna la hardiesse à Plotin de leur presenter une requeste qui eust pû faire passer tout autre que luy pour un Visionnaire parfait. Sa demande alloit à obtenir du Prince la restauration d'une ville ruïnée dans la Province qui s'appelle aujourd'huy *Terra di Lavoro*, & qu'on nommoit alors *Campania*. Il adjoûtoit que la situation de cette ville estant dans l'endroit du Monde le plus propre à l'habitation des Philosophes, s'il plaisoit à l'Empereur de la luy accorder avec le territoire necessaire pour la subsistance de luy, & de ses amis, ils iroient tous y faire leur demeure; pourveu qu'ils n'eussent point d'autres loix à suivre que celles de Platon, & que cette belle cité, & si dignement habitée, ne receust point d'autre nom que celuy de *Platonopolis*. En verité, je croi que s'il y en avoit une semblable en ce temps-cy, bien des personnes de belle humeur y voudroient aller passer du moins le Carnaval, & s'y desopiler la Ratte dans une agreable communauté de toutes choses. Pour moi je vous dirai plus serieusement, que quand j'ai veu une ville du nom de Scepsis dans la petite Mysie selon Ptolomée, & que je ne doute point estre celle à qui Suidas, & Stephanus donnent XIII.

P ij

le mesme nom dans la Troade ; je m'y serois volontiers transporté si je m'estois pû imaginer que suivant son appellation, l'irresolution Sceptique aux choses qui la souffrent y fust si bien establie, qu'on n'eust rien à craindre de l'importunité de la pluspart des Dogmatiques. En effet, hors l'interest de la Religion & de la Foy, où les doutes sont des crimes, il n'y a que l'Epoque Sceptique qui nous puisse mettre à couvert de mille contestations pleines d'opiniastreté, dont la vie des hommes les plus moderez est journellement agitée. Il y a bien plus, nous ne sommes pas seulement contredits par ceux qui pensent autrement des choses que nous, & qui tiennent pour bonnes des raisons absolument opposées aux nostres ; un mesme homme est souvent son propre fleau, & son propre antagoniste. Il approuve le matin, ce qu'il condamnera le soir, & souvent plûtost, si la constitution de son tempe-
Ev. Ioan. cap. 9. art. 9. rament le veut ainsi. *Nonne duodecim sunt horæ diei* ? Comme le representoit sur un sujet un peu different nostre Seigneur à ses Disciples. Je ne dis rien là dessus que nous n'éprouvions à tous momens ; & cela me fait estimer infiniment le mot de Philostrate dans la vie du Sophiste Scopelianus, Que nous ne sommes pas simplement le joüet des intelligences superieures, pour ne pas dire de Dieu comme ce Grec, puisque les opinions des hommes sont des boules que chacun pousse à sa mode, se balotans incef-

ſamment les uns les autres ; outre que chaque particulier a ſon tripot interieur, où il ſe donne bien de la peine à luy-meſme, n'éprouvant rien de plus faſcheux que l'inégalité de ſes raiſonnemens. C'eſt ce que Marc Antonin a fort judicieuſement obſervé dans le cinquiéme livre qu'il a pris la peine d'écrire de ſa propre vie ; ne s'étonnant pas ſi l'on a de ſi grandes conteſtations autant de fois qu'on ſe trouve en compagnie, veu que nous nous accordons ſi peu avec nous-meſmes, qu'il y a des temps où nous ne pouvons preſque nous ſouffrir, tant nous ſommes agitez par le genie qui nous inſpire des ſentimens qui ſe détruiſent ſucceſſivement les uns les autres. De verité quand la raiſon joüe bien ſon jeu, tout demeure en repos. Mais outre qu'elle eſt difficile à reconnoiſtre, elle s'abſente ſouvent ; & il arrive alors ce que le Poëte a dit des Abeilles, XIII. Virg. Georg.

—— Rege incolumi mens omnibus una eſt,
Amiſſo, rupere fidem.

Toutes les raiſons humaines ſont ſujettes à de pareils deſordres.

LITISCUS. L'exception pieuſe dont vous bridez le Pyrrhoniſme me plaiſt ſur tout. Car il ne faut jamais eſtre irreſolu aux choſes qui touchent le ſalut, & qui pourroient tant ſoit peu prejudicier à noſtre creance qui vient du Ciel. Vous ſçavez que ſous l'Empereur Juſtinien il ſe forma une hereſie que l'on nomma des Heſitans, & qui eſtoit un rejetton de celle d'Eutychez. Baron. tom. 7.

L'on ſe doit bien garder de tomber ſous quelque pretexte que ce ſoit dans un ſemblable precipice, ni de heſiter aux articles de la Foy. Mais rien n'oblige à tenir pour conſtantes toutes les maximes de ceux qui ſe diſent ſçavans, puiſque S. Paul a ſi ſouvent repeté qu'on ſe priſt garde des Philoſophes, dont les aphoriſmes ſont plus capables de nous enteſter d'une vaine & trompeuſe apparence de doctrine, que de nous donner une ſolide ſatisfaction d'eſprit accompagnée d'un veritable repos de conſcience. Pour le ſurplus, je ſuis fort abuſé ſi les plus judicieux ne remarquent toûjours, que comme le bon miel ſe fait du ſuc recueilli de diverſes fleurs, la meilleure Philoſophie ſe forme des ſentences bien choiſies de divers ſyſtemes, ſans rien determiner opiniaſtrement comme certain, mais ſeulement comme vrai-ſemblable. Avec cette reſerve ou ſuſpenſion Sceptique l'on n'eſt jamais reduit à ſe retracter avec honte d'une penſée que l'on a creuë probable, parce qu'on en eſt quitte pour dire en la quittant, qu'une autre qui a plus de vrai-ſemblance oblige à l'embraſſer. Mais quoi! les Dogmatiques ne peuvent ſe reſoudre à confeſſer qu'ils ſoient capables de ſe méprendre dans les opinions qu'ils ont une fois épouſées; ſans ſe ſouvenir qu'il y a une docte & loüable ignorance, qui a fait écrire au Pape Gregoire deuxiéme, en parlant de S. Benoiſt dés le commencement de ſon ſecond Dialogue, *Benedictus receſſit*

in eremum scienter nesciens, & sapienter indoctus. Quoi qu'il en soit; si l'on ne peut dire avec ponctualité, autant de testes autant d'opinions, puisque les Sectes se forment entre ceux qui conviennent de mesmes principes; du moins faut-il avoüer que les chefs de ces doctes familles ne se sont jamais pû accorder. Aristote a esté blasmé d'avoir mis les richesses entre les veritables biens, afin, disoit-on, d'en pouvoir demander hardiment à son Prince. Anaxagore méprisant les mesmes richesses, abandonnoit aux bestes ses prairies, & le reste de ses possessions rustiques: ce qui donna lieu au mot de raillerie; Qu'il avoit plus philosophé pour les brebis que pour les hommes. Et sur ce que Crates par une autre fantaisie fort approuvée par les Cyniques, jetta dans la mer tout ce qu'il avoit, Apollonius de Thyane prononça que ce dernier n'avoit philosophé ni pour les hommes ni pour les bestes. Il n'y a point de si celebre maxime dans toute l'étenduë des Sciences, qui ne soit contestée à ceux qui l'ont avancée. XIII.

TUBERTUS OCELLA. Mais l'on nous objectera que la Science aiant esté nommée des Grecs ἐπιστήμη, parce qu'elle place l'esprit dans un repos agreable, παρὰ τὸ ἐπὶ στάσιν ἡμᾶς ἄγειν, elle devroit avoir une fin plus heureuse que celle que vous & moi luy attribuons, puisque la Sceptique, laquelle nous mettrons au dessus de toutes les autres connoissances, aboutit,

pour uſer de ſon terme, à l'incomprehenſibilité de tous les objets qu'elle enviſage. Adjoûtez à cela, que le deſir de ſçavoir eſtant ſi naturel, qu'il n'y a perſonne qui n'en ſoit touché, il n'y a gueres d'apparence de le croire vain & illuſoire, comme il le ſera s'il ne trouve dans ſa fin que de l'irreſolution & des doutes. Par effet les Muſes que les Grecs ont tant celebrées ſur ce ſujet, prennent, à ce qu'ils diſent, leur nom de μάω, qui veut dire je m'enquiers, je cherche, je m'informe, parce que toute noſtre connoiſſance, & toute l'erudition dont nous ſommes capables, ſuccedent à cette enqueſte, & à cette information precedente que les Muſes nous ont inſpirée. Que ſi toutes nos recherches ſont auſſi mal recompenſées que nous venons de le preſuppoſer, ne doit-on pas nommer l'exercice de ces meſmes Muſes, & tout le travail où elles nous embarquent, une non moins ridicule que trompeuſe occupation, & une veritable μουσομανία. Si eſt-ce que de toutes les vies nous n'en croions point de plus eſtimable que la ſtudieuſe ; ce qui me fait ſoupçonner qu'on doit diſtinguer les Eſtudes raiſonnables & bien reglées, de celles qui ſe propoſent une fin où les forces de l'eſprit humain ne ſçauroient arriver. Toutes ces Philoſophies qui ſe vantent de pouvoir diſcerner le vrai & le certain des choſes, ſont des Charlatanes qui promettent beaucoup plus qu'elles ne peuvent tenir : noſtre ſeule Sceptique qui ſe contente

du vrai-ſemblable, eſt guidée par une Muſe fidele, qui luy donne ſur tous ſujets les lumieres que noſtre nature humaine eſt capable de recevoir. N'accuſons donc pas les neuf divines Sœurs de nos defauts, quand nous ſommes ſi temeraires que de vouloir ſçavoir avec infaillibilité ce qu'à peine les intelligences exemptes de toute matiere peuvent comprendre, & dont la parfaite ſcience eſt reſervée pour le Ciel. Surquoi vous pouvez vous ſouvenir de la comparaiſon que faiſoit Nicolas Damaſcene qui merita l'amitié d'Auguſte. Il diſoit que l'ardent deſir de beaucoup ſçavoir eſtoit ſemblable à celuy des Voiages. Ceux qui ſont poſſedez de ce dernier, vont deçà & delà ſe contentant de diſner ou de coucher en de certains endroits, & ſe plaiſant d'arreſter en d'autres par fois pluſieurs jours; mais que c'eſtoit toûjours pour revenir apres leurs voiages joüir du doux repos de leur maiſon. La reduction de ſa comparaiſon alloit à ſouſtenir que les hommes ſtudieux pouvoient s'attacher de meſme plus ou moins à de certaines Diſciplines, ſelon que leur inclination particuliere les y portoit; pourveu qu'apres cela ils choiſiſſent la Philoſophie comme la meilleure demeure, & le plus noble objet des bons Eſprits. Diſons de plus dans la penſée de ce Damaſcene, que diverſes Philoſophies les peuvent occuper quelque temps avec plaiſir; mais que ſelon nous la ſeule Epoque Sceptique leur donnera la ſatisfaction dont

l'esprit humain est capable de se prévaloir.
Cap. 38. Les Egyptiens, à ce que j'ai appris de *Horus Apollo*, nommoient *Sbo*, l'erudition ou la Science, ce monosyllabe signifiant en leur langue un parfait aliment, *plenum ailmentum*. Je sçai bien que cét ancien Autheur nous avertit que ceux de son païs vouloient donner à entendre par ce seul mot, qu'à moins d'avoir des moiens de vivre suffisamment, il faloit s'appliquer aux mestiers utiles & de rapport, plûtost qu'à d'infructueuses estudes, comme le sont celles des belles lettres. Quant à moi je pense qu'on peut fort bien attribuer à la Sceptique ce nom Egyptien, puisqu'il n'y a point de plus solide, de plus rempli, ni de plus parfait aliment, que celuy qu'elle fournit à une ame qui en sçait bien & Chrestiennement user. C'est la seule Philosophie qui sans s'en faire accroire juge innocemment de toutes les autres, & ne les condamne jamais absolument; au mesme temps que le plus petit de leurs sectateurs n'est souvent pas moins fanfaron, ni moins impertinent, que cét Acamatius dont Suidas nous a donné le portrait, & qui n'estant qu'un idiot de la ville de Heliopolis s'y faisoit nommer par excellence le Philosophe. Cependant je m'apperçois à la longueur de nos ombres, qu'il est temps de terminer nostre Promenade. La saison des plus courts jours s'accorde en cela avec la foiblesse de mes jambes, qui m'obligeroit au repos quand il y auroit du Soleil davantage. Et certes le

Calendrier Romain que je consulte parfois, m'a fait voir ce matin par le mot de *Bruma*, que de toute l'année Phœbus ne seroit si peu qu'aujourd'huy sur nostre horizon. Je ne sçai si Macrobe a eu raison de deriver ce mot *Bruma*, du Grec βραχὺ ἦμαρ, mais quoi qu'il en soit nous l'éprouvons tel qu'il le dit. Cependant pour reconnoistre en quelque façon vostre bonne compagnie, je vous ferai part de deux ou trois petites observations que j'ai commises à ma memoire en faveur de la Sceptique, dont vous m'avez fait paroistre que vous n'estiez pas ennemi. Je n'en puis rapporter si peu, que cela ne suffise jusques à nostre separation. N'est-ce pas une chose estrange que le Loup si haï parmi nous, fust en si grand respect aux Atheniens, que celuy qui en tuoit quelqu'un, estoit condamné à faire les frais de sa sepulture? Une Relation de Madagascar m'a fait voir que les Habitans de cette Isle presenterent une fille à nos Européens, en eschange d'une cueillere d'étain. Il est vrai qu'ils preferoient cette cueillere à une d'argent, parce que comme plus molle ils la trouvoient plus digne d'estre estimée. Un autre livret imprimé depuis peu de l'Ucraine Polonoise, fait par Beauplan, qui l'a tres-bien veuë & fortifiée selon sa profession, m'apprend que les Sauterelles, qui souvent brouttent tout dans la Russie des Cosaques, autrement dite la Russie noire, ont écrit ces deux paroles sur leurs aisles en lettres Chaldéennes, *Boze*

XIII.

1. Satur. c. 21.

Sch. Apoll. l. 2. Meuil. in Sol. c. 19.

Gnien, ce qu'il interprete *fleau de Dieu*. Il represente une espece de Lapins de ces quartiers-là appellez *Bobaques*; & qui ressemblent à ceux de Barbarie, asseurant qu'ils ont une espece de Republique parmi eux aussi reglée que celle des Abeilles, & celle des Fourmis. Dans une description moderne de la Mengrelie l'on voit qu'il s'y trouve des Ours blancs, encore qu'il n'y ait point de nege qui couvre cette Province; ce qui fait croire qu'ils sont d'une espece particuliere, de mesme que l'on a voulu faire differer aussi les Negres des hommes blancs. Les Castors de ce quartier-là, aussi bien que ceux de Canada, combattent l'opinion d'Aristote établie au cinquiéme chapitre du huitiéme livre de son Histoire des Animaux, où il veut qu'aucun de ceux à quatre pieds ne puisse vivre dans la mer. Suidas ne s'accorde pas mieux avec les principes du Peripatetisme, quand il fait masles tous les Scarabées, qui se passent, dit-il, de femelles en jettant leur semence dans la fiente d'un Asne. C'est ce que je m'empécherai bien de garentir, comme je n'admets ni la *Calcodée* des Arabes, ni la *Panspermie* des Grecs, ni cette ame universelle ou esprit general de quelques autres. La fantaisie que rapporte Plutarque n'est pas plus à mon goust, que le Monde ne soit, ni seul, ni qu'il y en ait une infinité, mais que le nombre de cent quatre-vingts trois en soit determiné : ces Mondes disposez en triangle, & chacun de ses triangles en

Ad vocem χάνθαρος.

de Orac. def.

contenant soixante-un ; en verité il me semble qu'on peut raisonnablement souscrire à l'opinion de Seneque, quand il prononce, *Sui juris rerum natura est, nec ad leges humanas componitur*: & un peu apres, *Non ex formula natura respondet, nec ad præscriptum casus obsequitur.* Faisons tant que nous voudrons les grands Physiciens, nous serons toûjours contraints d'avoüer que nous ne voions goutte dans la plusspart des operations de la Nature, & que nous avons pour elles des yeux de Hibou, dont la seule Sceptique nous peut aucunement consoler. A Dieu. XIII. in côtr.

LA PROMENADE.

VIII. DIALOGUE

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET LITISCUS.

TUBERTUS OCELLA. EST-il possible que vous soiez aussi étonné que vous en faites le semblant, pour m'avoir trouvé seul icy dans un lieu si à l'écart, que vous n'avez pas fait difficulté de me donner le nom de ce solitaire Grec, qui s'acquit la malveillance de tous les hommes égale à celle

qu'il avoit pour eux; & qui s'estant rompu une jambe par la cheute qu'il fit du haut du poirier sauvage, aima mieux laisser pourrir sa jambe, que de souffrir je ne dirai pas le remede, mais seulement l'approche des Medecins. Dans l'humeur où je vous voi, je pense que vous me jugeriez digne d'un sepulchre pareil au sien, dont personne ne pouvoit approcher, Neptune aiant si bien secondé la complexion de ce fantasque, qu'il rendit son tombeau inaccessible par le moien de la Mer dont il l'environna entre le port de Pirée & le promontoire de Sunium. Afin de vous desabuser, je vous asseurerai que rien ne m'est plus cher qu'une compagnie semblable à la vostre; mais je confesse aussi qu'il est des temps que je suis bien-aise de me tirer de la presse; ce qui me fait choisir des lieux de retraitte tels que celui-cy, où je m'imagine que sans estre diverti ni importuné de personne, je pourrai *Solus sacros currus intueri*, comme parle cét Orateur, *fruique sedibus sacris*; ces sieges sacrez ont esté les gazons que j'ai quittez pour vous aborder. En effet à vous en parler franchement, j'estois icy venu me chercher moi-mesme, selon le mot d'Heraclite, que repeta ce Posthumius de Capouë, qnand un amour de la langue Grecque, aussi bien que de la Philosophie, le fit retirer dans Athenes où il finit une fort longue & heureuse vieillesse. Et certes je tiens presque impossible de pouvoir parmi le tracas du monde, penser aussi serieuse-

Suidas ad vocé. ἀπεῤῥωγας.

id. ad vocem Posthumius.

ment & aussi fortement qu'il est necessaire, aux matieres qui meritent nostre attention. C'est pour cela que les Latins nommerent nos pensées des *cogitations*, ce terme voulant dire un assemblage & un examen de diverses choses, pour se determiner autant qu'on le peut à ce qui sera jugé le meilleur. *Cogitare*, dit Marc Varon, *à cogendo dictum, cùm mens plura in unum cogit unde eligat*. Or qui peut estre assez maistre des operations de son esprit, pour luy donner dans la confusion de tant d'objets que fournissent les compagnies, les mouvemens differens qu'il doit recevoir afin d'envisager de tous costez ce qui luy est proposé? Et puisque les loix de la societé obligent à condescendre, & à s'accommoder doucement aux complexions des amis, au lieu de les choquer avec trop de dureté; n'interpretez plus si mal que vous avez fait mes petites promenades solitaires, d'où je puis vous asseurer que je ne me retire jamais qu'avec plus de repos d'ame, & plus de gaieté, que je n'en avois en les commençant; ce qui me fait connoistre qu'elles ne sont pas contraires à mon temperament. Souvenez-vous de cette Minerve surnommée *Ambulia*, qui vous persuadera aisément que les Promenades ne sont pas ennemies de la meditation; & que si les Lacedemoniens ont eu encore un Jupiter *Ambulius*, nous lisons dans une Histoire aussi veritable que celle des Gentils est fabuleuse, que dans la naissance du Monde nos

XIII.

lib. 5. de ling. Lat.

Greg. Gyr. hist. Deor. synt. 2.

premiers parens entendirent le vrai Dieu qui se promenoit au frais dans le Paradis terrestre apres midy, *Et cùm audissent vocem Domini deambulantis ad auram post meridiem.* L'envie de vous justifier l'estat où vous m'avez trouvé, m'a suggeré cette pensée à laquelle je suis prest de renoncer, si vous la jugez trop hardie.

Genes. c. 3.

Litiscus. Je ne la condamne pas dans vostre sens, & vous connoissant comme je fais. Mais souvenez-vous qu'à prendre de la façon les choses à la lettre, l'on vous fera voir au quatriéme livre des Rois, que le mesme Dieu n'aime pas moins le Repos que la Promenade, puisque le Roi Ezechie l'y represente assis sur des Cherubins. Et l'Eglise ne chante-t-elle pas tous les jours, que le Fils de Dieu est assis à la droite de son Pere? Tant y a que les Promenades divines n'ont rien de commun avec celles de nostre humanité; & que ces dernieres mesme ne sont pas exemptes de controverse, que nous ne lisions dans une des Epistres de Seneque comme deux grands Philosophes, Cleanthe & son disciple Chrysippe, ne purent jamais convenir de la nature ou définition d'une Promenade, ni s'accorder sur ce qu'on en devoit humainement penser. Il est constant qu'une meditation bien reglée fait la plus grande utilité, aussi-bien que le principal agréement de cette sorte d'exercice: Et je me souviens que Cardan, qui s'adapte & s'applique, ce qu'Horace a écrit de ses resveries

c. 19.

ep. 113.

resveries ordinaires en cheminant par les XIII.
ruës de Rome,

Ibam forte via sacra sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum totus in illis;

que Cardan, dis-je, se vante d'avoir acquis par cette sorte d'abstraction & de contemplation ordinaire, jointe au mouvement ambulatoire du corps, une santé assez loüable dans un corps tres-foible & valetudinaire de naissance, *delectatione contemplationis*, dit-il, *firmam sanitatem in corpore invalido sum consecutus*. Les Promenades studieuses, & qui profitent également aux deux parties dont nostre humanité est le composé, me semblent tenir un milieu prisable entre ce repos lethargique des faineans, ou des ignorans; & l'estude immoderée de ceux qu'elle consume inutilement. Le premier estat n'est gueres different de celuy d'un homme mort, sinon qu'il est plus honteux; *otium sine literis mors est & vivi hominis sepultura*; & si nous en croions Caton dans Salluste, c'est le plus court chemin qu'on puisse tenir pour se faire haïr du Ciel, & mespriser de la Terre, *ubi socordia & ignavia te tradideris, nequicquam Deos implores, irati infestique sunt*. Quant à l'intemperance des lettres, l'on n'en peut produire un exemple plus considerable que celuy de cét Empereur de Constantinople Michel Parapinace, que les livres rendirent si hebeté sous son Precepteur Psellus, qu'on impute à ce

l. de lib. propr.

Curop.

Philosophe,& à l'excessive application aux livres où il porta son disciple, toutes les fautes, & toutes les calamitez de son regne. Cardan au cinquiéme livre de la Sagesse accuse de mesme le Poëte Pontanus des malheurs que souffrit le Roi de Naples qu'il servoit, quand celuy de France, qui estoit Charles VIII. le chassa de de son Estat. Je n'avance tout cecy ni pour invectiuer contre l'ignorance ou l'idiotisme, ni pour priser le mestier des Sçavans. Ce sont des matieres qui nous ont assez souvent servi d'entretien. Si la vie privée a de mesme des douceurs dans le profond repos qu'elle se donne; elle est manifestement selon son appellation, privée de beaucoup d'avantages dont jouït la vie active. L'on peut dresser une infinité de Problêmes là-dessus, que je laisserai disputer à d'autres, ne croiant pas que vous puissiez prendre plaisir à des choses si vulgaires. Il me suffit de vous avoüer, que ma pente naturelle est tellement pour la vie tranquille & reposée, que de tous les Oracles des anciens, il n'y en a point qui me plaise plus, que celuy que receurent les Atheniens sur leur entreprise contre la Sicile. La Sibille consultée leur dit, qu'ils n'oubliassent pas, au sujet de cette expedition, la Religieuse qui servoit Minerve d'Erythrée. Cette Religieuse s'appelloit Hesychie, d'un nom qui recommande le loisir ou le repos; & l'Oracle obscur, à la mode des autres, vouloit dire aux Athe-

niens qu'ils preferassent la tranquillité à toutes choses. Car il n'est pas des Estats, ni mesme des maisons particulieres, comme des ruches d'abeilles, qu'on prise ordinairement par le bruit qui en sort, & dont on estime davantage celles où l'on entend le plus de murmure. L'habitation que je croi preferable à toute autre, est celle où l'on joüit du plus profond repos; & n'en déplaise aux Palais des Princes, la maison dont je fais le plus de cas, pour petite & basse qu'elle soit, sera toûjours celle où j'entendrai le moins de tracas & d'agitation. Cependant c'est une merveille que si peu de personnes sçachent se prevaloir d'une chose si precieuse qu'est ce ce loisir, dont les Spartiates seuls entre les Grecs estimerent la possession. Un Rabi du nombre de ceux qui ont tant philosophé sur l'alphabet Hebreu, croit qu'on y peut voir cette mortalité bien exprimée. Car des vingt-deux lettres qui le composent ou mesme des vingt-sept en comptant les cinq qui y sont doubles, il ne s'en trouve que quatre de quiescentes, toutes les autres estant nommées mobiles. Et la cabale des Juifs adjoûte que ces quatre destinées au repos, sont tellement preferables aux mouvantes, qu'elles les comprennent toutes en valeur. Vous voyez bien qu'ils ont voulu attribuer par là un merveilleux avantage à la quietude sur l'action. XIII.

Tubertus Ocella. Ce que vous dites à la recommandation du loisir & de la vie

reposée, sortiroit plus raisonnablement de ma bouche, que de la vostre. Car si Theocrite a eu raison d'écrire, que ceux qui ont encore bon pied: & le genoüil souple, sont obligez au travail,

Id, 14. ποιεῖν τι δεῖ οἷς γόνυ χλωρόν;

agere aliquid oportet eos quibus est genu viride; la cessation d'agir aussi reprehensible en vous, qu'il est pardonnable à un homme comme moi que les jambes ne peuvent presque plus porter, de prendre le parti du Repos, auquel il semble que la Nature l'ait voulu condamner. Mais puisque, peut-estre pour m'obliger, vous ne trouvez pas à propos que nous nous entretenions sur cette matiere durant nostre Promenade; voulez-vous bien que je vous propose le theme qui m'occupoit l'esprit dans l'assiete où vous m'avez trouvé? Nous le quitterons quand il vous plaira pour en prendre un autre qui vous sera plus agreable; n'y en aiant point de tel selon moi, ni qui puisse donner quelque satisfaction, s'il est accompagné de contrainte, ou qu'on ne s'y applique pas volontiers. J'avois jetté les yeux sur cet homme fortuné, qui vient de finir ses jours dans l'estat comblé de tous biens, qui fait au jugement d'Aristote la souveraine felicité. Et comme j'avois une particuliere connoissance des mouvemens de son ame, j'ai esté contraint de conclure dans mon interieur, que comne tous les corps ne sont pas propres à porter le vin; la plupart des esprits ne s'accommodent

pas non plus avec les grandes fortunes. Car encore que la sienne fust tres-considerable, neantmoins parce que l'on n'est jamais heureux par l'opinion d'autruy, & qu'il n'y a que la nostre propre qui nous puisse rendre tels, cét homme estoit sans doute fort éloigné du bonheur, qui le faisoit regarder avec envie d'assez de personnes, qui ne consideroient que l'esclat de sa maison, sans penetrer plus avant. Il estoit ingenieux, comme le sont presque tous ses semblables, à trouver des sujets de crainte & de disgrace, dans les plus grandes faveurs qu'il recevoit de tous costez ; & j'ai souvent verifié en luy ce que Boëce explique si bien au Livre de ses Consolations philosophiques, qu'il y a toûjours quelque chose à redire dans nostre condition, & que, *nemo facilè cum fortuna sua conditione concordat*. C'est une chose si estrange comme tout luy venoit à souhait, estant indubitablement de ceux que le peuple suppose estre nais coiffez, & dont l'Espagnol a prononcé, *a quien Dios quiere bien, la perra le pare puerco*. Il possedoit dans une santé loüable un corps capable d'executer tout ce qu'il pouvoit raisonnablement desirer de luy. Cependant encore qu'il n'ignorast pas que ceux qui ont receû le plus de dons & de graces du Ciel, sont obligez de respecter ses ordres, & d'estre plus soûmis que les autres à ses ordonnances, quelques rigoureuses parfois qu'elles paroissent ; il estoit si sensible, & il devenoit si deconcerté

XIII.

Profa 4.

aux moindres traverses, qu'il n'avoit point de honte de se mettre aussi-tost du nombre des plus mal-heureux. Je luy demandai une fois dequoi servoit à un homme de guerre de faire provision d'une bonne cuirasse, & si ce n'estoit pas pour se garentir des coups, qu'autrement il luy seroit presque impossible d'éviter : Et neanmoins, luy adjoûtai-je en riant, je ne voi pas que tant de belles & fortes resolutions, que la Philosophie vous a communiquées pour armes défensives, & dont vous avez chargé & enrichi vostre memoire, vous servent au besoin, comme elles devroient, contre les moindres accidens qui vous surviennēt. Vous sçavez mieux que moi que cette vie est un vrai pelerinage, pensée qui est prise d'un trop bon lieu pour craindre qu'elle puisse estre trop repetée. Or qui est le pelerin ou le voiageur qui ne rencontre du haut & du bas dans son chemin ? Où trouvera-t-on de mesme une vie qui n'ait ces agrémens & ses déplaisirs, ses belles & ses vilaines journées ? Mais gardons-nous bien de nous plaindre là dessus de ce que la Providence a si justement ordonné, ne fust-ce qu'en consideration du bien que nous retirons souvent de ce que nous pensons nous estre le plus contraire. (A quelque chose malheur est bon.) Saül perdit ces Asnesses, & en les cherchant il trouva un Diadesme. De sorte que, comme l'expose fort bien le Pape Hormisdas dans une de ses Epistres, *Materia prosperorũ est quæ putatur adversitas;*

dum inclinamur, erigimur. Les persécutions d'Euristée firent la gloire d'Hercule. XIII.

LITISCUS. Je ne vous interromps, que parce que je vous voi faire une pause, à mon avis sur la multitude d'exemples que toutes les Histoires vous fourniroient, s'il estoit question de fortifier le sentiment de Hormisdas. Je me contenterai que nous y joignons ce que j'ai appris d'une fort sçavante Nation, qui est celle des Arabes, qu'il vaut beaucoup mieux avoir un peu d'adversité, que trop de felicité. Vous trouverez cela dans le trente-septiéme de leurs Proverbes, dont Erpennius a donné l'interpretation. Les caresses de la Fortune étouffent plus de personnes, que ses rigueurs n'en offensent. Elle estoit si lasse de porter celuy que vous venez de representer chargé de tant de biens, qu'elle l'a jetté par terre quand il y pensoit le moins. Et si l'on y veut prendre garde, l'on observera par tout que rien ne rend les disgraces de cette inconstante si sensibles, que ses faveurs precedente, qui ostent les meilleurs esprits de leur assiette raisonnable,

Quem res plus nimio delectavere secundæ, Hor. ep. 10.
Mutata quatient.

Que si la prosperité est si dangereuse, l'adversité par la doctrine des contraires doit avoir ses avantages; & si la premiere corromt les plus nobles ames, celle qui luy est opposée les affermira, & rendra leur condition meilleure. Le sage Hebreu nous en a asseurez il y a long-temps, *afflictio dat*

intellectum, & les plus profanes Payens ont depuis épousé son sentiment,

l. 6. Metam.

——Grande doloris
Ingenium est, miserisque venit solertia rebus,

dit Ovide sur l'invention que trouva Philomele, pour faire sçavoir son desastre à sa sœur. Et Planciade Fulgence dans ses Allegories sur Virgile, croit que la spirituelle Pallas n'a receû le surnom de *Tritonie*, qui vient de la contrition, que pour signifier que cette Deesse des beaux esprits se sert de la douleur & de la mortification, pour les aiguiser, & pour les rendre plus sages, *omnis enim contritio*, porte son texte, *sapientem facit.*

TUBERTUS OCELLA. Il resulteroit de tout cela, que les disgraces de cette vie seroient autant de bonnes fortunes, & que chacun pourroit prononcer comme ce Philosophe aprés son naufrage, qu'il auroit eu les vents favorables quand ils auroient submergé son vaisseau. Saint Augustin a observé qu'il commença à rire en dormant, ce qu'Aristote & Hippocrate attribüent à tous les enfans, encore qu'ils pleurent & crient en naissant; & que si vous exceptez le seul Zoroastre, personne n'ait jamais ri devant le quarantiéme jour, selon que Pline l'asseure. N'est-ce point pour nous apprendre que nos ris & nos réjoüissances ne doivent estre que des songes & des illusions, au lieu que les déplaisirs que nous ressentons dés l'entrée de la vie

l. Confess. c. 6.

Hist. nat. procem. l. 7. & c. 16.

vie, nous tiennent une fidelle & essentielle compagnie jusques à son dernier article. XIII. L'importance est, que ces déplaisirs nous peuvent estre utiles en les recevant bien, & qu'ils sont presque toûjours les avant-coureurs de nos meilleures fortunes; comme nos joies le sont à leur tour de nos plus sensibles ennuis, n'y aiant point de contentemens au Monde où l'on ne puisse s'écrier avec l'Espagnol, *alegrias Antruéjo, que majiana seras ceniza.* Certes l'homme bien sensé est plus tranquile dans son adversité, que le mal-avisé ne l'est dans la prosperité. C'est l'Ecclesiastique qui nous a fait cette leçon; *Fatuus in risu exaltat vocem suam, vir autem sapiens vix tacitè ridebit.* Il n'y a rien de plus modeste ni de plus moderé que la joie de ce dernier; l'autre a les saillies & les transports d'un évaporé, à qui les bons & les mauvais succez troublent également la cervelle. Je me souviens à ce propos d'une regle que donne Cardan, par laquelle chacun peut reconnoistre en quelle situation il est dans le monde, & s'il doit s'estimer heureux ou mal-heureux. Il n'a, dit-il, qu'à prendre garde s'il aime mieux dormir que veiller, & si la tranquillité du sommeil le contente plus que les fonctions de sa vie. Car si le dormir luy est plus agreable, c'est un signe évident que la vie qu'il mene n'est pas heureuse, puisqu'il luy prefere une chose indifferente telle qu'est le sommeil, qu'on peut placer entre le bien & le mal, à l'égard de ce qui s'y ressent. Je vous ren-

l. de vitâ propr. c. 31.

dray le dé, apres vous avoir égaié du naïf raiſonnement d'un borgne, qui ne dormant ordinairement que quatre ou cinq heures, s'eſtonnoit de ceux qui en dormoient neuf ou dix, encore qu'ils dormiſſent des deux yeux. Il me ſemble qu'on le pouvoit ſatisfaire, en luy repreſentant qu'eſtant éveillé il ne laiſſoit pas de dormir de ſon mauvais œil.

LITISCUS. Pour vous rendre la pareille, puiſque vous m'avez fait part des penſées ſolitaires qui vous occupoient devant que je vous joigniſſe, je veux vous rendre compte de deux ou trois petites reflexions que je faiſois en venant icy, ſur la decadence de tant de perſonnes qui s'étoient guindées juſques au deſſus des nuës, & dont la cheute fait que tant d'autres demeurent eſtonnées. Et parce que la France n'eſt pas ſeule qui nous fait voir de tels exemples, & qu'infinies rencontres en ont produit de ſemblables dans tous les Eſtats du Monde, je ne vous rapporterai que mes penſées generales, qui ne regardent pas moins ce qui s'eſt paſſé depuis peu à la Chine, & au païs du Mogol, que tout ce que nous avons pû obſerver icy & au reſte de l'Europe, qui toucheroit veritablement davantage dans le particulier, mais qui ſeroit auſſi trop odieux à expliquer. Apres beaucoup de meditations differentes, le diſcours de Loth m'a merveilleuſement plû, quand il conclut qu'il faloit quitter les endroits trop élevez, en ſe retirant aux lieux

bas & peu frequentez, si l'on vouloit évi- XIII.
ter le peril que l'on couroit dans la premie-
re situation. C'est au dix-neufvieme chapitre de la Genese où il use de ces termes: *Non possum in monte salvari, ne fortè apprehendat me malum, & moriar. Est civitas hæc juxtà, ad quam possum fugere, parva, & salvabor in ea.* O que les grands emplois, & les dignitez que l'exaltation expose si fort à l'envie, sont bien representées par la montagne où ce Patriarche raisonnoit de la sorte. Nous n'y montons souvent que pour y estre écrasez plûtost de la foudre, ou pour en tomber dans un precipice affreux & sans ressource. Certes les Architectes concluent fort bien qu'il n'y a point de fondemens assez solides pour les bastimens qu'on éleve trop haut, ni rien de si prés de sa cheute, que ce qui est trop exalté. Mais quoi, l'ambition de l'homme, & s'il faut ainsi parler avec les Poëtes, sa destinée, ne se rendent gueres à de telles considerations pour peu qu'il ait de bons succez.

Nescia mens hominum fati, sortisque futuræ, Virg. 10.
Et servare modum rebus sublata secundis. Æn.

La vanité & cét ardent desir de préeminence, causent de tels vertiges, que peu de personnes y peuvent resister, *deficientes* Psal. 36.
ut fumus deficient; c'est un mot de David qui m'a fait long-temps mediter en cheminant, parce que je prenois plaisir à resver sur la proprieté de cette sainte comparaison, en ce que la fumée s'esvanoüit à mesure qu'elle s'esleve, & que

plus elle se dilate, moins elle a de consistance & de durée. Enfin je concluois en moi-mesme, qu'il auroit bien mieux pris à tous ceux qui me passoient par l'imagination, s'ils eussent fait comme le fils de Thamar, qui retira sa main dans le ventre de sa Mere, *ubi se coccino vinctum sensit.* La Pourpre est le symbole de toute grandeur; d'où je inferois que ceux qui s'en éloignent, & qui se retirent à l'exemple de ce
Genes. c. 38. petit Zara dés qu'ils la sentent approcher, font beaucoup pour eux : Mais le mal-heur vient de ce que peu de gens veulent en ce Monde estre à son exemple du nombre des Cadets.

Tubertus Ocella. Il semble que vous n'attribuiez qu'à la seule ambition toutes les disgraces que vous n'avez touchées que du bout du doigt, tant vous estes discret. Pour moy je n'y considere pas moins l'infame avarice de ceux qui se les sont attirées par un desir insatiable d'accumuler biens sur biens, vice qui ne peut estre assez detesté, comme estant le plus funeste qu'il y ait à toute sorte d'Estats & de Gouvernemens. C'est une chose estrange, que depuis qu'une fois cette faim canine d'amasser s'est emparée du cœur d'un homme, elle ne le quitte plus, sans mesme qu'il puisse se prévaloir de ce qu'il possede. *Quæ est maxima egestas? Avaritia.* Jamais Narcisse ne profera avec tant de raison,

Ovid. 3. Met. *Quod cupio mecum est, inopem me copia fecit,*

qu'un avare le feroit s'il vouloit parler veritablement. Cependant un autre Poëte nous a revelé qu'il y a plus de cette sorte de gens dans les Enfers que de toute autre, XIII.

Aut qui divitiis soli incubuere repertis, Virg. 6 Æn.
Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est,

En verité la corruption de nos mœurs est estrange pour ce regard. Personne aujourd'huy n'est content de ce qui suffisoit autrefois à des Princes. Et les souhaits d'un petit Partisan, venu comme un champignon dans une nuit, durant laquelle il a esté le Verres de plusieurs Prouinces, ne se limitent point. *Iam rusticitatis & miseriæ est, velle quantum sat est.* Encore ne peut-on pas dire que ceux-là soient les plus coupables, à qui le luxe fait répandre parmi le peuple une partie des deniers dont ils l'ont appauvri en le dérobant au Fisc. Ce n'est pas que tout ce qui se prend sur le Fisc, qui est une chose sacrée, ne doive estre reputé un tres-grand sacrilege, & que celuy qui enleve par larcin des millions de ce Thresor, que les Turcs nomment si proprement d'un nom qui signifie le sacré sang du peuple, ne soit pour le moins aussi punissable, que s'il avoit dérobé cent escus sur les Autels, qui le rendroient sujet aux supplices les plus exemplaires. Mais tant y a qu'à le bien examiner, ces Dragons qui couvent leurs thresors inutilement pour eux & pour le reste du monde, sont bien plus dangereux dans un Roiaume que les premiers. Vous avez un Sen. ep. 90.

voisin, dont je veux vous faire souvenir à ce propos, puisque son opulence ne l'empesche pas d'estre un des plus sordides de sa condition. Je vous oüis une fois remarquer de luy, qu'en faisant le studieux on le trouvoit toûjours dans son Cabinet avec des livres de comptes, ne pratiquant volontiers de toutes les regles d'Arithmetique, que celle de la Multiplication. En effet quoi qu'il fasse mine d'aimer les Sciences, il est certain que les Arts Liberaux ne luy sont rien, & que sa principale inclination le porte à la Mechanique qui paroist dans tout son domestique. Tant y a que sur son exemple & de ses semblables, nous pouvons poser pour une maxime tres-certaine, qu'un riche avare est plus pauvre, qu'un gueux liberal, pour parler aux termes d'un Auteur Persan. Aussi ne sçauroit-on souhaitter rien de pis à de telles gens qu'une longue vie,

Laberius *Avaro quid mali optes, nisi ut vivat diù?*

Mais quoi, si la mort par consequent est le plus grand bien qui leur puisse arriver, ne sont-ils pas trop heureux de n'estre pas pirement traitez en cela que le reste des hommes, qui ne joüissent tous d'un veritable repos que dans le cercueil. L'Empereur Theodose, celuy qui renonçant à son Sceptre le laissa à l'Empereur Leon son successeur, témoigna qu'il estoit de ce sentiment. Il fit mettre dans Ephese, où il s'estoit retiré, sur son tombeau pour tout Epitaphe ce seul mot *Sanitas*, voulant donner à entendre, qu'encore que la santé soit le plus grand bien de

la vie, elle ne se trouve veritablement que XIII.
dans cette derniere demeure où il estoit, & où les plus infortunez la possedent paisiblement. J'adjousterai, puisque nous en sommes venus là, aussi bien qu'à la fin de nostre Promenade, une moralité qui aura du rapport à la comparaison que je faisois tantost, de nostre vie à un veritable pelerinage. C'est que comme il ne se passe gueres de journées où le Soleil dans sa course du Levant au Couchant ne soit obscurci par quelques nuages, peu de personnes, pour heureuses & pour vertueuses qu'elles soient, n'arrivent à leur fin sans quelque tache vicieuse, & de mesme sans quelque dégoust fort sensible de la vie. A Dieu.

LA PROMENADE.

IX. DIALOGVE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET LITISCUS.

TUBERTUS OCELLA. TOUT ce que vous dites en faveur du repos, m'a passé par l'esprit il y a long-temps, & il me semble mesmes que nous nous entretinsmes quelque temps sur ce sujet durant nostre derniere Promenade. Mais enfin l'action

doit toûjours preceder ; & c'est une chose reprochable en de certains temps, & en de certains âges, de demeurer les bras croisez sans rien faire, attendant du Ciel & de nostre bonne fortune des succez, où l'on ne nous voit contribuer que des vœux inutiles. Nous avons un proverbe des Lacedemoniens qui nous apprend qu'ils n'imploroient jamais cette Deesse aveugle, qu'ils n'eussent les armes au poing, *postquam manum operi admoveris, Fortunam invoca.* Les Atheniens qui leur disputoient le souverain commandement sur toute la Grece, & qui avoient Pallas si favorable, qu'elle faisoit reüssir à bien leurs plus mauvaises resolutions, ne laissoient pas d'avoir ordinairement ce mot en la bouche, *σὺν Ἀθηνᾷ ϰ χεῖρας κίνει, cum Minerva manus etiam move.* Et nous sçavons qu'encore que les enfans d'Israël portassent avec eux l'Arche d'alliance, ils ne laissoient pas d'avoir une armée nombreuse, & de bien combattre, en se disant, Aide-toi, Dieu t'aidera, ce que les Latins ont enoncé en ces termes, *Dij facientes adjuvant.* La Comedie bien composée est l'image de cette vie, où l'on voit que les intrigues & les combats vont toûjours devant les nopces, les danses, & les autres recreations. Si le travail & la peine ne nous ont exercez dans quelque profession que ce soit, nous ne gousterons jamais avec honneur & plaisir la satisfaction inexprimable qui se doit trouver dans le loisir des honnestes gens. Si Archimede

Plutar. in Laco.

n'eust long-temps resvé & peiné sur la proposition Geometrique qu'il s'estoit mise en teste, il n'eust jamais ressenti le transport de joie qui preceda son celebre εὕρηκα, je l'ai trouvé. C'est ainsi que la figue, le plus doux de tous les alimens, sort d'un bois le plus amer qu'il y ait entre tous les fruitiers; & que des épines semblent nous presenter les grenades les mieux couronnées & les plus delicieuses au goust; *ex amarissimo ligno ficus suaves, è spinis Punica malus*, dit l'Empereur Julien dans la seconde de ses Oraisons. Il y a des fatigues presque inévitables dans toute sorte de conditions qu'il faut necessairement endurer, & les surmonter avec patience, si nous y voulons estre de quelque consideration, & si nous sommes tant soit peu touchez du mépris qui suit ceux, qu'on n'envisage que comme des statuës pesantes de personnes qui ont fourni leur carriere, & qui ne sont plus bonnes à rien. C'est le sens de ce Mime ancien, XIII.

Nil posse quemquam, mortuum hoc est vivere.

Il n'en est pas de mesme des autres, qui apres la gloire de leurs belles actions, de quelque nature qu'elles soient, font une honorable retraite pour y trouver le repos, où ils sont regardez avec respect, & avec le mesme avantage qu'ont des joüeurs judicieux, qui contens d'avoir tenu le dé autant de temps que la raison & la bonne conduite le demandoient, regardent d'un œil serain & sans émotion joüer à l'acquit leurs compagnons.

LITISCUS. Je suis tellement de vostre avis, que je ne voi rien de plus méprisable qu'un loisir absolument faineant, & tout à fait opposé à celuy que vous venez de décrire. En effet, *multum interest inter otium & conditivum*, comme l'a fort sententieusement prononcé Seneque. Il ne faut pas que les commencemens de l'action nous rebuttent pour estre un peu laborieux, la continüation & l'habitude qu'on y prend, la rendent bien-tost facile & agreable. Le soc penible de la charruë dans son premier emploi, à force de sillonner devient commode, & aussi luisant que l'argent. Les Fourmis à la longue passant sur les plus dures pierres, y tracent un chemin qu'elles trouvent facile. Surquoi la maxime du Philosophe Musonius qui fait tout dépendre de l'application aux choses loüables, est d'une merveilleuse instruction
l.16.c.1. dans Aulu-Gelle; *si cum labore honestum quippiam egeris, labor abit, honestum manet; si cum voluptate turpe feceris quippiam, quod suave est abit, quod turpe est manet.* Nostre principal soin doit donc estre de bien choisir le sujet de nos veilles, & de nos travaux, car du reste l'accoustumance nous rendra tout aisé. Aussi bien devons-nous tenir pour constant qu'il n'y a point de mestier ni d'occupation dans la vie, où l'on ne trouve d'abord beaucoup à souffrir, *ci e da fare per tutto, diceva colui che ferrava l'oca.* Je tombe d'accord pourtant que chacun se doit examiner là dessus, son tem-

ment, & l'aptitude qu'il a aux cho- XIII.
qu'il veut entreprendre, parce qu'il y
a par fois qui pour excellentes qu'el-
soient, ne nous sçauroient reüssir, à
se d'une repugnance naturelle qui nous
end inhabiles. C'est en vain qu'on
reprendroit *bove leporem venari*, & se-
le mot dont se sert Anne Comnene au
iéme livre de son Alexiade, l'escrevice
cheroit ridiculement à cheminer droit.
urce que les Anciens ont prononcé,
'un homme mal-heureux ne pouvoit
endre de meilleur parti, que de ne rien
re,

Nil agere semper infelici est optimum,

ne le tire point icy en ligne de com-
e, parce que visiblement la plus gran-
partie du Monde demeureroit sans
tion, & dans une vicieuse faineantise, si
tte maxime passoit pour estre de bonne
atique. Or le choix de nostre applica-
on fait, & apres nous estre une fois
ien determinez, il faut prendre garde sur
ut, de ne se pas lasser dans un chemin où
n'y a que la perseverance qui nous puis-
faire obtenir le but que nous nous som-
es proposé. *Alcança quien no cansa*, dit
entiment l'Espagnol, & nous devons soi-
neusement nous souvenir du precepte Py-
hagorique, *in via ne scindito*, parce que
ien n'est plus dangereux au sujet dont nous
arlons, que de se donner le change à soi-
mesme, & d'errer incertainement dans sa

poursuite. Mais pourquoi continuërions-nous davantage un propos, où nous n'avons nulle diversité de sentimens qui puissent fournir agreablement à la conversation. Voulez-vous que nous nous jettions sur la Politique, où tout est si plein de problemes qu'il nous sera aisé d'y prendre parti par forme de conference & sans animosité. Je vous laisserai par tout le choix du pour ou du contre, en devant user ainsi par respect en vostre endroit.

TUBERTUS OCELLA. Si je ne vous connoissois bien, je prendrois vostre offre plûtost pour une marque de vanité que de déference, en usant comme ceux qui pour se faire craindre ou estimer, laissent l'eslection des armes & du champ de bataille à leur adversaire, pour marque qu'ils le peuvent défaire, & avoir l'avantage sur luy de quelque façon qu'il en use. Quoi qu'il en soit, de toutes les propositions que vous pouviez me faire, vous avez avancé celle pour qui j'ai le plus d'aversion, de parler du Gouvernement politique, que j'ai appris des Italiens nous devoir estre aussi indifferent que les bons ou les mauvais jours de l'année, où nous ne pouvons rien contribuer, & dont par consequent l'on ne peut jamais avec raison se melancholier, *del tempo, ni della Signoria, non darsi malinconia*. Ce n'est pas que je ne sçache bien, qu'en se tenant dans de certaines generalitez l'on peut se figurer un gouvernement accompli qui ne sera jamais que dans l'idée des Philoso-

es; de mesme que les Medecins discou- XIII.
nt du parfait temperament, qui ne s'est
int encore trouvé, & qui vrai-semblable-
ent ne se rencontrera jamais. Mais apres
ut, la matiere que vous voulez entamer est
chatoüilleuse, que toute la complaisance
ont je puis user en vostre endroit, c'est
e nous entretenir en cheminant de quel-
ques remarques détachées, & sans suite,
qui regardent toutes les Polices du Mon-
de. Je commencerai par la vision que me
fournit ma derniere lecture, & que rappor-
te dans son Rosaire le Poëte sententieux
des Perses. Il fut estonné de remarquer
un Roy de sa connoissance, & du nombre Sadi.
de ceux *qui præsunt non prosunt, suntque pa-
stores Homerici non pascentes, sed depascentes
populum*; Il fut, dis-je, fort esmerveillé,
de voir ce Roi en Paradis, & d'apperce-
voir un Derviz ou Santon grandement
estimé pour sa devotion, dans les peines
de l'Enfer. Il en demanda la cause, & il
luy fut répondu que le bonheur du Roi ve-
noit de s'estre fort pleû dans la compagnie
des Derviz ou Religieux, mais que le San-
ton qu'il voioit parmi les damnez, souffroit
cette punition, à cause qu'il avoit trop re-
cherché la frequentation des Rois, & trop
participé aux intrigues de leur Cour.

LITISCUS. Puisque vostre vision-
naire Persan vous a fait commencer par la
plus noble partie de la Politique qui est la
Roiauté, je vous reciterai ce qu'un livre
Espagnol m'apprenoit ce matin. Il asseure

que le Roi Philippe fit coupper la teste à un Faucon qui avoit tué un Aigle, accompagnant son arrest de ce notable apohtegme, *nunca nadie contra su Señor.*

Tubertus Ocella. Apres ces deux Estrangers, trouvez bon que je me souvienne d'un Grec, qui mettoit Alexandre beaucoup au dessus d'Hercule, par cette raison que vous pouvez avoir leuë dans Suidas. Qu'à la verité Homere a fait prendre à ce dernier allant à Troie douze villes par mer, & onze par terre ; mais qu'Alexandre fondant soixante belles villes comme il a fait, meritoit bien plus d'estime, parce qu'il est sans comparaison plus glorieux d'edifier que de détruire. Je sçai bien que Genseric est nommé dans Baronius mesme, le plus fortuné de tous les Rois, pour avoir pris & subjugué les deux villes du Monde les plus puissantes & plus renommées, Rome, & Carthage. Mais la bonne Morale des Souverains n'est pas de ce sentiment, mettant la grandeur des Rois & des Empereurs à bien regir leurs peuples, & à commander absolument à leurs propres passions. Tous ces Orientaux ne sont-ils pas ridicules, quand ils pensent bien relever leur Majesté, en se disant freres du Soleil & de la Lune, avec une infinité d'autres titres impertinens qu'ils prennent, & que nous lisons dans leurs patentes. Joignez à cela cette sotte coûtume qui s'observe apres les repas du Grand Cam de Tartarie, qui fait aussi-tost apres son

in voce Ganges.

Relat. de Themas Herbert.

r proclamer par un Herault, que XIII.
les autres Monarques & Princes de la
:e peuvent aller manger si bon leur
ɔle, comme s'ils avoient besoin de
ordres pour cela, & qu'ils ne deuſ-
: pas le faire par reſpect qu'apres luy.
ttes l'homme de quelque condition
il ſoit, eſt ſouvent un animal bien foi-
de raiſonnement, & bien rempli de va-
:é tout enſemble.

L I T I S C U S. En effet ce petit Roitelet
: Sparte eut raiſon de trouver mauvais,
ı'on nommaſt *le grand Roi*, celuy de Per-
:, ſoûtenant que s'il n'eſtoit plus juſte &
lus vertueux que luy, il n'eſtoit en rien ſon
uperieur. Je vous ay ſouvent ouï ſoûte-
ıir à ce propos, que la grande eſtenduë
l'un Eſtat ne le rendoit pas toûjours plus
conſiderable; ce qu'on prouve aiſément
par l'exemple de ceux qui ont bien voulu
devenir plus petits pour eſtre mieux gou-
vernez: Et parce que le grand Empire de
la Chine, entre autres, en eſt une preuve,
s'eſtant volontairement accourci pour de-
venir plus heureux; je veux bien appuier
voſtre opinion parce que j'ay appris de-
puis peu dans la premiere Decade du Pere
Martinius, qu'il eſt tellement vrai que les
Chinois avoient porté leur domination
juſques dans l'Iſle de Magadaſcar ſi éloi-
gnée d'eux, qu'encore aujourd'huy la
langue Chinoiſe s'y parle au Golphe de
Sainte Claire, où pour plus grande preuve
les hommes naiſſent juſques à preſent plus

blancs que les autres habitans de la mesme Isle.

Tubertus Ocella. Ce qu'on peut dire à l'avantage des grands Estats, c'est que difficilement peuvent-ils estre ébranlez, que par des émotions du dedans que nous nommons civiles, n'y aiant presque rien au dehors qui leur puisse prejudicier. C'est ainsi que la terre n'est agitée que par des vents intestins, les autres vents n'estant pas capables d'un tel effet. Toute leur impetuosité, qui porte du Levant au Couchant le vaste element de l'eau contre l'Amerique, ne la peut tant soit peu écrouler; & le retour du mesme element, qui cause autant que toute autre chose le flux & reflux de la mer, n'a pas plus de pouvoir sur les terres opposées; les vents seuls que cette grande masse terrestre couve dans son sein, allumant le soulfre & le salpestre qui s'y trouvent, produisent des tremblemens de consideration.

Litiscus. Il est de la prudence d'un puissant & sage Monarque de prevenir de semblables accidens, & d'y remedier d'une façon ou d'autres. Il sçait emploier la force où besoin est, & il s'accommode ailleurs en laissant doucement evaporer des humeurs qui ne peuvent estre corrigées sans trop de peril. Pourquoi non ? Le Soleil cede bien à la nuit quand elle se presente, comme le sceût si bien representer Agapet à l'Empereur Justinien. Il est vray que les Souverains sont ordinairement assistez de

Miniſtres clairvoians & fideles, qui par le moien des lunettes à longue-veuë, & de leur Dioptre politique, diſcernent & meſurent avec certitude les choſes les plus éloignées, que d'autres qu'eux n'apperçoivent pas. Malheur au Prince qui ne les a pas tels, & qui peut en cela eſtre comparé à ces fleuves excellents, le Nil, ou le Gange, qui ont des eaux tres-bonnes, mais dont l'on n'oſe preſque s'approcher, à cauſe des Crocodiles qu'ils nourriſſent. Nous vivons en un temps où Dieu-mercy l'on peut parler ainſi librement, parce qu'on n'offenſe perſonne; & que c'eſt donner une exquiſe loüange à ceux que cette comparaiſon ne touche point. XIII.

Tubertus Ocella. Je vous prierai que nous finiſſions ce propos tout innocent qu'il eſt, apres vous avoir rapporté ce qui m'a ſemblé digne de grande reflexion dans l'Hiſtoire des derniers Rois de Grenade. Elle nous repreſente celuy qui en abandonna le Sceptre, avec l'un des plus agreables ſejours de la Terre, pour un Prince auſſi grand d'eſprit, que ſon nom le rend de petite ſtature, puiſqu'il s'appelloit *el Rey Chiquito*. Quoi qu'il en ſoit, ce que ſa Chronique m'apprent de luy m'a pleû extraordinairement, qu'il ne voulut jamais ſe hazarder à parler Caſtillan de crainte de s'y méprendre, par cette excellente raiſon, qu'un Roi ne doit jamais rien dire, ni faire, que fort bien. Certainement ſa penſée eſt tres-memorable, comme partant

d'un cœur extremément Roial. Je ne puis m'empeſcher de vous damer ce petit pion d'un mot qui m'a eſté proferé par une bouche tout autrement conſiderable que celle du Roi *Boabdil el Chiquito*. Vous ſçavez comme je ſuis ſouvent intervenu aux divertiſſemens ſtudieux de noſtre incomparable Monarque. Il voulut une fois voir des vers François qui m'avoient eſté envoiez de Stocholm au ſujet d'un Balet qu'y danſa la ſçavante Reine Chriſtine de Suede. Et je fus eſtonné que les aiant leus, & s'appercevant qu'à la fin l'on voioit des noms du païs, la pluſpart remplis de quatre ou cinq conſones pour une voielle, il me commanda de luy lire ces paroles d'une ſi eſtrange orthographe, dautant qu'il craignoit, me dit-il, de les mal prononcer. O paroles pleines de ſens, & d'inſtruction pour tous les Rois de la Terre! O circonſpection & retenuë du plus grand Prince qui y ſoit, que tu donnes bien à entendre ce que ſa Majeſté penſe de la Roiauté, & combien il veut que la ſienne ſoit éloignée de toute ſorte de défauts! Mais ſur le doute qu'un theme ſi ſerieux puiſſe compatir avec la recreation d'une Promenade, j'ai en vie, pour nous eſgaier, de vous conter la plaiſante conteſtation qui ſurvint où j'eſtois, entre deux ſuppoſts du Parnaſſe. Auſſi-bien avez-vous beſoin, ſi je connois aſſez voſtre genie rempli d'une infinité de notions importantes, de le traiter quoi que ſpirituellement, comme l'on fait

ceux qui ont trop d'embonpoint, avec des viãdes moins solides que celle de leur nourriture ordinaire. *Non sēper exquisitissima delectant, sed interdum ut divitibus ciborum, sed sapientibus studiorum vicissitudo gratissima est.* XIII.

LITISCUS. J'ai sceû toutes les particularitez de ce duel par une personne que vous y pûtes voir, aux enseignes que le plus petit des deux chãpions fut le plus emporté & que

Verbera cum verbis mixta fuere suis. Ovid. ep. Ar. Thes.

Or je veux bien vous dire que si je n'eusse esté déja informé du fait, ie n'eusse pas deviné de quelles gens vous l'entendiez parler par vos supposts du Parnasse. Car vous n'ignorez pas que le mot de Parnasse & celuy d'Helicon, sont aussi-bien pour la Prose que pour les Vers, & pour les Philosophes que pour les Poëtes; ce qui fait parler Theophylacte au septiésme livre de son Histoire en ces termes, au sujet des Meteores & de leurs causes, *quas Stagirita & Platones in Helicone, libris ad memoriam commendaverunt.* Les Grecs & les Latins se sont servis de mesme du mot de Vers, tant pour designer de la Prose libre, que pour exprimer une Poësie contrainte & mesurée; dont vous pouvez avoir leû des exemples & des raisons dans le Traité des Poëtes de Gregorius Gyraldus. L'Eloquence à son tour, que les Orateurs voudroient bien s'attribuer privativement à tous autres n'est pas moins propre aux Poëtes qu'aux Declamateurs, d'où vient que Maternus dãs Quintilien appelle la Poësie *sanctiorem &*

anguſtiorem eloquentiam. Enfin la Poëſie & la Proſe ont tant de choſes communes, qu'on voit des Poëmes eſcrits en Proſe, tels qu'ont eſté les Ouvrages d'Apulée, de Lucien, & d'Eſope. Ne dit-on pas meſ-
Greg. Gyr. me que Virgile compoſa ſon Æneide en langage vulgaire pour la premiere fois? Et n'appelle-t-on pas Poëmes aſſez de pieces, qu'on ſoûtient n'eſtre que des Proſes meſurées ou rimées. Cela vient, de ce que ſelon la doctrine d'Ariſtote, le Poëte eſt beaucoup plus obligé à la Fable, qu'aux pieds ou à la meſure des Vers, & comme il
l. de Poët. c. 9. en parle, *Poëtam oportet magis fabularum effectorem eſſe, quàm metrorum.* Or la principale partie, preſque en toutes choſes, eſt celle qui donne le nom au compoſé.

Tubertus Ocella. D'où vient donc, ſi la Proſe & la Poëſie ſont ſi voiſines l'une de l'autre, & ont tant de choſes communes enſemble, que ceux qui reüſſiſſent le mieux en l'une de ces facultez, n'ont ordinairement gueres de ſuccés en l'autre? Cela ne peut eſtre rendu plus viſible que par les exemples du Prince des Poëtes Latins, & de celuy des Orateurs Romains. Voici ce que témoigne d'eux Caſſius Seve-
l. 3. declam. rus dans Seneque. *Virgilium illa felicitas ingenii oratione ſoluta reliquit; Ciceronem eloquentia ſua in carminibus deſtituit.* Ce qui eſt ſi vrai que le dernier ne profita jamais avec toute ſa Poëſie, que de l'inimitié de Pompée, dont il s'excuſe le mieux qu'il peut dans ſon Oraiſon contre Piſon,

pour avoir eſcrit ce Vers empoulé, XIII.

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ.

Je ne doute point que cela ne vienne de la diverſité de nos temperamens, qui a fait dire juſques dans la Religion que les graces du Ciel eſtoient differentes, & qui fait que celuy qui peut exceller en un ſujet, n'a pas la meſme capacité pour un autre. La pluralité des Muſes parmi les Payens ſignifioit à peu prés la meſme choſe. Il eſt vrai qu'on a voulu dire, qu'il eſtoit plus facile à un Poëte d'écrire bien en Proſe, qu'à un Orateur de faire de bons Vers, parce que la Nature ſeule fait les Poëtes, là où le meſtier des Orateurs dépent de l'Art, qui peut eſtre acquis par l'eſtude & par une ſoigneuſe application. Tant-y-a que Ceſar & Brutus ſe meſlerent auſſi de faire des Vers, où ils ne rencontrerent pas mieux que Ciceron, quelque grand Genie qu'ils euſſent, ſinon en ce qu'ils n'en firent pas tant que luy. Mais à propos des Muſes, je ne ſçai ſi l'on vous a bien expliqué comme elles furent la principale cauſe de cette noiſe Poëtique qui fit rire tant de Spectateurs. L'on s'eſtoit fort entretenu de ces filles de Memoire, pour parler leur langage, lors que l'un de ceux que l'on vous a nommez s'aviſa de les appeller Vierges, & d'exalter leur merite par cette belle qualité. Je m'eſtonne, luy dit l'autre, qu'un habile homme comme vous veüille faire paſſer pour pucelles d'une virginité recommandable, celles qui ont toutes eu des

Diog. Laërt. in Xenocr.

auth. de Orat.

Enfans. Car Orphée n'estoit-il pas fils de Calliope la plus estimée d'entre elles ? Linus, d'Uranie ? Palephatus, de Thalie? Les Sirenes, de Melpomene ou de Terpsichore? & ainsi des autres qui se sont toutes pleuës à la generation? Peut-estre y a-t-il quelque impieté d'attribuer ainsi la Virginité à des filles dont l'on connoist si bien les enfans. Si ce n'est qu'on veüille dire que les Deesses du Ciel Payen, ont eu des Vertus differentes de celles de la Terre. Je trouve qu'il est bien plus impertinent, luy repartit le petit Picrochole, de diffamer, comme vous faites, la reputation de celles que vous vous vantez d'avoir toute vostre vie courtisées, & que les premiers hommes de l'antiquité ont reverées comme venuës du Ciel, *Ab Iove principium Musæ.* Ha pour cela, repliqua le premier, vous n'y paroistrez pas moins ignorant qu'à soûtenir leur Chasteté, si vous voulez faire passer pour des Princesses d'extraction divine, de simples servantes qu'achetta en Mysie, d'où vient leur nom des Muses, la fille d'un Roi des Lesbiens. Car si vous aviez mis le nez dans Clement Alexandrin, vous y auriez appris que ce Roi se nommoit Macar, de la plus mauvaise humeur du monde, sur tout à l'égard de sa femme ; ce qui obligea Megacle leur fille d'achetter ces Mysiennes de condition servile, mais qui chantoient excellemment, pour adoucir, comme elles firent par l'harmonie, l'humeur impetueuse de Macar. Ce

adm. ad Gen,

fut là-dessus que ces deux athletes du Parnasse en vinrent aux mains comme on vous l'a rapporté. XIII.

Litiscus. Je ne m'estonne plus qu'un Seigneur de la Cour du feu Roi se soit voulu battre en duel, pource que durant un repas l'on avoit mal parlé de Jules Cesar, qu'il protestoit estre l'homme du Monde qu'il affectionnoit & honoroit le plus. Mais puisque les Muses nous ont tant amusez, permettez-moi de vous adjoûter à leur sujet, que Licetus ne m'a nullement satisfait dans sa remarque sur le nombre des neuf Muses, qui n'a jamais esté outrepassé depuis Hesiode & Herodote, les autres nombres au dessous leur aiant esté appliquez par divers Escrivains, hors l'unité où il n'a jamais esté reduit, ni au nombre de six qu'il excepte aussi. Licetus tasche de trouver ensuite des raisons de cette exception, mais c'est avec si peu de succés, qu'il n'eust pas moins-bien fait, ce me semble de les supprimer.

Tubertus Ocella. Je serai bien aise aussi de vous faire souvenir que selon Nonius Marcellus il y a grande difference entre une Poësie & un Poëme, parce que la premiere doit estre toûjours une grande piece, au contraire du Poëme, qui peut se trouver tres-petit: c'est pourquoi, dit-il, une Epigramme de deux Vers sera fort bien appellée un Poëme; *Itaque etiam distichon Epigrammation vocant Poëma.*

Litiscus. Ce que vous avez rapporté de

ClemětAlexandrin, qui tire le nom des Muses de la Mysie, me remet dans la memoire beaucoup d'autres etymologies que vous sçavez mieux que moi, & entre autres celle que
de Idol. rapporte Vossius prise du mot Hebreu *Mosar*, qui veut dire un art, & une profession à cause que les Muses en sont les maistresses. En verité toutes ces extractions de l'Hebreu me sont fort suspectes à l'égard des Langues qui n'ont jamais rien eu de commun avec celle des Juifs ; & je suis fort trompé si ceux qui affectent de paroistre grands Rabins, ne prennent souvent de simples allusions pour de veritables etymologies. Ainsi Hornius fait venir le Parnasse que nous venons de quitter, de *Har-*
hist. *Nasse*, qui signifie en Hebreu mont fatidi-
phil. l. que ou de divination.

3. c. 2. Tubertus Ocella. Quand vous avez tantost atrribué l'eloquence aux Poëtes aussi-bien qu'aux Orateurs, si je n'eusse apprehendé de vous interrompre, j'aurois fortifié vostre opinion parce que dit Pausanias de la victoire qu'obtint Corinna dans Thebes sur le celebre Pindare. Pau-
l. 9. sanias soûtient que tout l'avantage de cette fille vint du dialecte Æolique dont elle s'estoit servie, qui fut trouvé beaucoup plus agreable, & plus propre à l'Eloquence que le Dorique bien plus rude que Pindare avoit emploié.

Litiscus. Si nostre mot François de charmes vient du Latin *carmina*, qui est celuy de nos Vers, à cause qu'il n'y a rien

rien de plus charmant qu'eux lors qu'ils XIII.
ſont bien faits,

Carmine Dij Superi placantur, carmine Hor.l.2.
Manes; ep.1.

Il faut conclure que de mauvais Vers ne ſçauroient au contraire eſtre trop mépriſez. Je donne le premier rang entre ces derniers, aux obſcurs & non intelligibles, tels que ceux d'un Carcinus, ou d'un autre dont Suidas fait mention qui fut nommé Capnias, parce que tous ſes Poëmes ſembloient eſtre pleins de fumée & de tenebres. J'avouë que Lycophron, qui fut un des ſept qui compoſerent la renommée Pleiade des Poëtes Grecs, eſt noté de ce vice d'obſcurité ſur tout dans ſa Caſſandre. Mais il faut ſe ſouvenir que ceux meſme qui luy ont donné ce rang avantageux, ont dit qu'il rempliſſoit la place de l'Eſtoile qu'on appelle nebuleuſe dans la Pleiade celeſte, où elle n'eſt preſque pas perceptible. Tant y a que je ſuis en cecy du ſentiment qu'avance voſtre Sextus l'Empirique à la fin de ſon adv.
premier livre, qu'il n'y a point de meilleur Math.
Poëme que celuy qui eſt plein de clarté & de lumiere : *ἄριστον ποίημα τὸ σαφές· ἀρετὴ γὰρ ποιήματος ἡ σαφήνεια : Optimum Poëma eſt id quod eſt clarum, ac dilucidum; Poëmatis enim virtus eſt claritas.* Rien ne ſçauroit mieux prouver cette verité dans la Poëſie Latine, que la netteté & la facilité des Ouvrages de Virgile, d'Ovide, & des autres que nous reconnoiſſons pour eſtre du bon temps, & de la premiere claſſe. Si vous

tournez la medaille, vous trouverez que les tenebres ont toûjours esté une marque de reprobation. Il me semble que de tels versificateurs meriteroient d'estre reconnus, comme Sylla recompensa un de leurs semblables, à la charge d'abandonner le Parnasse: Ou qu'on les devroit obliger aux conditions qu'on imposa à ce mal-heureux Chœrile, de recevoir un escu d'or de chaque bon vers, & autant de soufflets qu'il y en auroit de mauvais, au hazard d'expirer, comme il fit, sous la multitude des derniers. Certes il est de ces Chœriles en tous siecles, dont l'on peut dire apres Alexandre, qu'il seroit plus avantageux d'estre le Thersite d'Homere, que leur Achille; ou selon moi, le Sinon de Virgile, que leur Enée. En recompense il y en a d'autres dont le merite ne sçauroit estre mis à trop haut prix; & il me semble que l'action de Simonide peut estre excusée, quand il refusa des vers à celuy qui luy en demandoit pour honorer la victoire de ses Mules qui avoient emporté le prix de la Course. Que peut-on écrire qui vaille, luy dit Simonide, à l'honneur de ces Demi-asnesses? Mais quand on luy eut proposé un paiement digne de son travail, Aristote m'est garand que ce Poëte de reputation ne fit nulle difficulté d'écrire, *Saluete Volucrum filiæ equorum*, &c.

l. 3. Rh. c. 2.

Tubertus Ocella. Demeurez-en là, je vous prie, *ne Cicadam ala comprehendas*; & vous souvenez qu'encore que Platon chasse de sa Republique assez ri-

goureusement les Poëtes, il ne laisse pas XIII.
d'avertir dans son Minos ceux qui ont de l'ambition, de s'empescher soigneusement d'irriter ces Frelons, qui furent capables de releguer aux Enfers ce Roi de Crete, parce qu'il avoit mal-traité les Poëtes d'Athenes dans la guerre qu'il faisoit à leur ville. Aussi bien, quand vous auriez dessein d'adjoûter à ce que vous venez de dire, l'heure qui nous va separer ne le souffriroit pas; & pour moi je suis si peu propre à de longues Promenades, telles que vous seriez capable de les faire, qu'en verité je pense que celle-cy sera la derniere. Je m'y suis pleû toute ma vie, sur tout en compagnie particuliere & souhaittable comme est la vostre, au defaut de quoi j'ai pris habitude à les faire solitairement. Mais l'âge & ma foible complexion, m'en défendent la continüation.

—Sedenim gelidus tardante senecta l. 5. Æn.
Sanguis hebet, frigéntque effœta in corpore Vires.

Combien de fois vous ai-je esté cette apresdisnée une remore en vous arrestant tout court, parce que mes jambes ne vouloient plus seconder mes intentions, ni executer ce dont je les sollicite souvent en vain. Maintenant je serois ridicule & injuste si je n'obeïssois sans murmurer à la Nature, & si je ne disois librement apres S. Paul, *εἰ ζῶμεν πνεύματι, πνεύματι καὶ στοιχῶμεν.* ad Gal.
Si viuimus spiritu, spiritu & ambulemus. c. 5.
C'est la meilleure voie qu'on puisse tenir,

comme il l'enseigne ailleurs aux Romains, *non secundùm carnem ambulare, sed secundùm spiritum.*
ad Rom. c. 8.

Litiscus. S'il n'y a que la poltronerie de vos jambes, (pour user du terme de ce Prelat Romain, qui disoit dans l'incommodité de la Podagre, *Spiritus quidem promptus, pedes autem poltroni*) qui nous prive de vostre entretien, au moins veux-je esperer que nous en joüirons d'une autre façon, puisque vos mains n'ont point encore esté attaquées de la Goutte. Certes il y a une merveilleuse satisfaction d'esprit, de consigner par écrit à la posterité des pensées, qu'on croit qui la pourront ou instruire, ou contenter; de mesme que nous avons profité de celles de nos Devanciers, qui nous ont esté si utiles & si agreables tout ensemble.

Tubertus Ocella. De quoi me parlez-vous, Litiscus? N'ai-je pas donné assez de connoissance de ma foiblesse au public, sans la rendre encore de nouveau plus manifeste à vostre sollicitation? Je vous parle selon mon cœur, & vous puis dire avec sincerité apres Pindare, γλῶσσα δ' οὐκ ἔξω φρενῶν, *lingua autem non est extra mentem.* Ha que le silence a souvent de grands avantages sur toute sorte de discours! Les Pythagoriciens disoient excellemment, qu'on parloit mesme en se taisant. ἢ τὸ σιωπᾶν λόγος, *ipsum quoque silentium sermo est.* Combien de choses nous apprennent les plus muets des Animaux? &

combien Esope receut-il d'eux de belles instructions ? En verité je ne m'estonne pas si la charge de Silentiaire estoit si importante dans l'Empire de Constantinople, qu'Anastasius qui en possedoit une, succeda à l'Empereur Zenon. Je ne m'oblige neantmoins ni à me faire entendre comme ce Sophiste Herode, jusques à ce que la terre du tombeau me ferme la bouche, ni à un silence aussi obstiné que celuy de Diogenes Laërtius, & du Philosophe Secundus, qu'on asseure qu'ils garderent, encore que l'Empereur Hadrien leur commandast de parler, se contentans tous deux de luy faire responce par écrit. Leur Taciturnité peut estre jugée un peu opiniastre : Mais je veux vous faire voir devant que de vous quitter, & pour vous laisser en belle humeur, un babil de femme bien plus prodigieux, & plus approchant de cette γλωσσαλγία ou maladie de langue des Grecs, pour qui Isée & Demosthene composerent le mot ἀιιλογία, *semper oratio*. Les Latins l'ont nommée Loquacité, mais ils n'en produisent point d'exemple qui vaille celuy de cette Espagnole, dont voicy l'epitaphe,

XIII.

Procopius.

Philost.

Ionst. l. 3. hist. ph. c. 12.

Suidas.

A qui yaze sepultada,
La mas que noble Señora,
Que en su vida punto, ni hora
Tuvò la boca serrada.
Y es tanto lo que hablò,
Que aunque mas no ha de hablar,
Nunca llegara a callar,
Adonde el hablar llegò.

L'Hyperbole eſt un peu forte, & j'avoüe qu'elle va non ſeulement *ultra fidem*, mais encore *ultra modum*, contre les preceptes de l'Eſchole. Mais conſiderez que le païs d'où elle vient eſt celuy des Rodomontades, qui reçoivent volontiers les plus exorbitantes hyperboles. A Dieu.



PROBLEMES SCEPTIQVES.

PREFACE,

Sur les Problemes Sceptiques.



I Platon a pû dire sans offenser la Divinité, que ce Monde estoit un ouvrage que Dieu avoit fait en se joüant; l'on ne doit pas trouver mauvais, & le Lecteur ne se scandalisera pas comme ie croi, si ie luy avouë franchement, qu'encore que ie le respecte autant qu'il se peut, ie luy presente icy des ieux de mon loisir, plûtost que des travaux où i'aie apporté beaucoup de circonspection. Ce sont des esbattemens innocens d'une Sceptique, qui, sans rien determiner, m'a fait imaginer ce que contiennent ces Problemes, d'autant plus courts que i'ai congedié tout ce que i'ai pû me souvenir d'avoir dit ailleurs. Personne n'ignore qu'un Probleme ne soit une proposition douteuse, ordinairement accompagnée d'interrogation; & parce qu'il a deux branches, l'une affirmative, & l'autre negative; i'ay donné le devant à cette derniere, & fait cheminer le Non devant l'Oüy, sur la souvenance que i'ai euë du Genie de Socrate, qu'on veut qui ne l'ait gueres instruit que negativement & prohibitivement; ce qui paroist dans les interrogations que luy font faire tous ses disciples, qui vont plustost à destruire les fausses opinions, qu'à rien establir de certain, si l'on en excepte l'incertitude. Varron tenoit de luy cette façon de philosopher, quand il escrivoit au seiziéme livre des choses divines, Hominis est hæc opinari, Dei scire. *Si tous ceux qui mettent la main à la plume aujourd'huy, usoient d'une pareille moderation, nous ne verrions pas tant de*

contestations scandaleusement opiniastrées, où personne iamais ne se départ d'une fantaisie mal prise, & où les plus temeraires & les plus precipitez, homines πρόδοξοι, *comme les nomment les Grecs, sont tousjours ceux qui debitent leurs mauvais sentimens le plus magistralement & avec le plus d'animosité. I'en veux proposer un exemple au suiet de la Critique, qui se vante d'estre, selon la signification de son nom, la plus iudicieuse de toutes les connoissances humaines. Aristote entre les Anciens, a estabh critiquement une opinion toute contraire à celle de Platon, quand il a preferé la Tragedie au Poëme Epique, ou à l'Epopée, ce qui donne lieu à Fortunius Licetus d'en examiner les raisons. Mais pour me taire des Critiques vivans, afin de n'irriter personne, & pour estre bref sur un suiet si diffus, parlons seulement de Lipse & de Scaliger, qui ont esté des plus considerez de ces derniers tems dans cette sorte d'estude. Cependant le premier a prononcé que la Troade de Seneque estoit indigne de luy, & qu'on avoit grand tort de la luy attribuer, estant sans doute de quelque autre Auteur beaucoup inferieur en merite. Scaliger au contraire fait ses plaintes à Gruter & à Saumaise, dans des Lettres diverses qu'il leur escrit, de ce iugement de Lipse, le nommant puerile, avec protestation qu'il n'y a que des ignorans qui puissent l'approuver. Il ne soûtient pas seulement que la Troade est de Seneque, mais il veut qu'elle soit la plus accomplie de toutes ses Tragedies; de sorte qu'il n'y a rien de plus opposé que le iugement de ces deux hommes sur un poinct qui est de pure Critique. Il y a bien plus, le pere & l'enfant, Iules Scaliger & Iosephe son fils, n'ont pû s'accorder au suiet de deux Poëtes Grecs, Homere & Musée. Iules a preferé Musée au premier, Iosephe proteste qu'il ne peut estre de l'advis de son Pere, & qu'il a fait grand tort à Homere, de ne luy avoir pas attribué la préseance. N'est-il pas vrai-semblable que si des hommes sçavans comme estoient ceux-là, eussent donné leur avis moins magistralement, outre que*

tom.2. qu. per ep.

ep. 257. & 414.

leurs contestations seroient plus agreables , & ne causeroient pas de ces scandales que nous voions avec déplaisir arriver si souvent ; ils y trouveroient encore cét avantage de ne pas faire connoistre si visiblement qu'ils font , le peu de certitude qu'il y a en tout ce qu'ils veulent faire passer pour constant. L'on ne verra rien de tel dans ces Problemes Sceptiques , où tout est debité sans affirmation , quoi qu'on s'y soit conformé aux preceptes du Prince des Dogmatiques , qui enseigne que pour bien penser des choses , il faut bien douter auparavant , aliquid facultatis habere volentibus , bene dubitare operæpretium est. *L'on ne doit pas trouver estrange ce procedé de la Sceptique , qui fait profession de s'enquerir plustost que d'instruire , & qui est beaucoup plus ἐρωτηματικὴ ,* percontatrix , *que la Logique à qui le mesme Philosophe a donné ce surnom. Il adioûte excellemment au mesme lieu , qu'un doute est comme un nœud à l'esprit , qui le lie avec peine iusques à ce qu'il se soit mis en liberté. Mais il ne s'est pas avisé que ce nœud estant veritablement Gordien , qui en contient une infinité d'autres indissolubles , l'on perd le tems à chercher un dénouëment qui est absolument impossible. Il n'y a eu que le Sceptique qui en a esté l'Alexandre , prononçant & comme trenchant ce mot tout d'un coup , que Dieu s'estoit reservé la connoissance certaine des choses , & qu'à l'égard des hommes il n'y avoit rien de certain que l'incertitude. Ie pense assez que cecy ne sera pas au goust d'une infinité de personnes ; mais en tout cas , l'Auteur de ce petit Ouvrage ne trouvera pas mauvais qu'on mette les opinions qu'il y a fait voir , au rang de celles qui sont de si peu de consideration qu'on ne les compte pas. Il souffrira mesme qu'on leur approprie avec mespris le Proverbe Italien ,* Voce d'Asino non giunge al Cielo. *Et si aprés cela l'on ne demeure pas satisfait de sa soûmission , il pourra dire , comme a fait Ciceron , qu'il ne s'en met pas beaucoup en pene , emploiant pour raison ce terme Grec dont il s'est servi ,*

[Marginal notes: 3. Meta- ph. c. 1. — c. 11. de Soph. elen. — epist. 3. l. 6,]

τὸ γὰρ εὖ μετ' ἐμοῦ, que le droit est de son costé. L'on trouvera peut-estre, qu'il y a dans ces Problemes des argumens faciles à refuter, ce qui est tres-veritable. Mais la raison veut qu'on excuse si l'on s'est servi du precepte d'Aristote, de ne se contenter pas tousiours des Demonstrations apodictiques, & de les accompagner librement de raisonnemens seulement probables; parce que les Esprits n'estant pas tous d'une trempe, il y en a qui se rendent plustost à ces derniers, qu'aux autres qui sont plus convaincans. Or s'il y a lieu d'en user ainsi dans toute sorte de Philosophie, à plus forte raison le doit-on faire dans celle qui fait profession de s'informer seulement des choses en doutant de toutes, comme fait la Sceptique, dont l'incertitude regne à dessein du commencement iusques à la fin de cette composition.

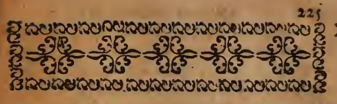


TABLE DES PROBLEMES SCEPTIQVES.

FIN.



PROBLEMES



PROBLEMES SCEPTIQVES.

PREMIER PROBLEME.

Est-il à propos de mettre souvent la main à la plume, & de donner son tems à la composition de plusieurs Livres.



ON : car la multitude n'en est desja que trop grande, se trouvant plus propre à égarer les esprits, qu'à les bien guider ; comme divers chemins empeschent le voiageur de se bien conduire : *Fallit sapè viarum multiplicitas viatorem, & qui uno calle certus ibat, hasit in biuio; multóque major est triuij error, aut quadriuij.* L'on peut considerer aussi, que ce qui se donne au public, s'expose à une pluralité de personnes souvent ignorantes, dont les jugemens ne peuvent estre avantageux aux Escrivains de merite. Comme le peuple court plus ardamment à voir des monstres, ou des bagatelles, que de belles choses; l'on a souvent plus de curiosité pour la lecture d'un meschant livre, qui ne devroit estre mis en lumiere qu'en le jettant au feu ; que Petrar.

pour les meilleures compositions ; *imperitè nonnunquam concha videtur margarita*, selon qu'a parlé Varron dans une de ses Satyre. Adjoûtez qu'en tout cas les plus courtes folies sont les meilleures ; & qu'on ne sçauroit trop reprimer cét ardent desir de beaucoup écrire, dont l'on a fait fort à propos une dangereuse maladie. Un grand Capitaine acquiert de la reputation dans une judicieuse retraite. Et Apelle prit de l'avantage sur Protogene, luy reprochant qu'il ne sçavoit pas quitter son Ouvrage ni laisser le Pinceau quand il en estoit tems.

Ouy: Car l'ingratitude estant un des plus grands vices, ce seroit en commettre une envers le genre humain, de ne pas rendre à ceux qui viendront aprés nous le mesme secours, si nous en sommes capables ; que nous avons receu de nos predecesseurs par leurs compositions. Sans cette consideration mesme, y a-t-il une action plus prisable que d'éclairer, le pouvant faire, tant de personnes qui n'ont pas les lumieres necessaires pour surmonter les obscuritez de cette vie, ni pour éviter les perils sans nombre dont elle est remplie. C'est se mocquer de dire que trop de gens ont entrepris cette conduite, où nous ne pouvons plus rien contribuer. Un Nain monté sur les espaules d'un Geant, peut voir sans doute plus loin que luy ; & un dernier Autheur qui a fait son profit des Anciens, peut adjoûter aux connoissances des plus

celebres Escrivains. La crainte d'un Lecteur malin, ni celle d'un ignorant, ne nous doit pas non plus arrester là dessus. Il y en a toûjours eu assez qui n'ont pas fait quitter la plume à ceux dont nous admirons les Ouvrages ; & l'on doit mespriser le croassement de ces grenoüilles, comme faisoit le vieux Caton dans un de ses Traittez. *Scio ego*, disoit-il, *quæ scripta sunt si palàm proferantur, multos fore qui vitilitigent ; sed ij potissimùm qui vera laudis expertes sunt ; eorum ego orationes sino præterfluere*. Un tel mespris doit accompagner les ames genereuses, qui font gloire de ce que la malice ou l'ignorance d'une infinité de faineans leur peut objecter. Pourquoi abandonner ses travaux studieux, quand l'on a du genie assez pour les continuer ? Marc Varron avoit quatre-vingts quatre ans, quand il écrivit son Livre des Images, où il prononce ces termes, *ego quoque jam duodecimam annorum hebdomadam sum ingressus, & ad hunc diem septuaginta hebdomadas librorum conscripsi*. Je ne veux parler ni de Democrite, ni d'Isocrate, ni de tant d'autres à qui l'aage n'osta jamais la faculté d'écrire. Je soûtiens seulement que depuis Adam, à qui Genebrard attribuë apres les Hebreux la composition du Psalme nonante-deuxiéme ; ou depuis Moïse qui a écrit jusques à la mort, puisqu'il recite la sienne dans une valée du Mont Abaris proche de Hiericho, de crainte, dit Josephe, qu'elle ne fust ignorée ; Je soûtiens, dis-je, que

XIII.

fragm. de re milit.

in notis chron.

Antiqu. Iudai. l. 4. c. 8.

depuis eux il s'est toûjours trouvé des personnes qui ne se sont point lassées de communiquer charitablement à leur posterité les lumieres qui luy pouvoient estre profitables.

II. PROBLEME.

Mais ne doit-on jamais prendre la plume qu'elle ne soit parfaitement bien taillée, & qu'on n'y puisse en nulle façon trouuer à redire?

NON: autant que la chose est possible; quoi qu'il faille donner beaucoup de choses à nostre humanité, qui n'arrive jamais à la perfection. L'on doit imiter les Dames, qui ne se laissent voir qu'apres qu'elles sont achevées d'habiller, & que rien, ce leur semble, ne manque à leur ajustement. Quand on devroit garder un Ouvrage les neuf ans qu'ordonne Horace, & autant que Cinna en mit à mitonner sa Smyrne, il faut le tenir tout ce tems-là, si besoin est, sous la clef du cabinet. Virgile fut trois ans à polir ses Bucoliques; il en mit sept à retoucher ses Georgiques; & onze se passerent sur son Eneide, qui ne receut pas neanmoins le dernier coup de pinceau. Depuis peu l'on asseure que Baptiste Guarin n'emploia pas moins de vingt & une années à mettre son *Pastor Fido* au poinct où nous le voions. Malherbe qui a si heureusement embelli nostre Poësie Françoise, s'est plaint souvent qu'on l'avoit trop pressé; & sa Prose beaucoup plus negligée que ses

Donatus in ejus vita.

Vers, l'a fait comparer a l'Irondelle, qui marche mal encore qu'elle vole tres-bien. Enfin nous lisons dans Quintilien son repentir d'avoir precipitamment laissé partir de sa main une de ses actions oratoires, *quod meipsum fecisse*, avoüe-il, *seductum juuenili cupiditate gloriæ fateor*. XIII. l. 7. Inst. c. 2.

Oüy: L'on peut se dispenser d'estre si exact, puisqu'à observer ponctuellement cette regle, & avec toute sorte d'austerité, l'on se verroit reduit à garder un perpetuel silence. Qui est l'Auteur, soit ancien, soit moderne, qui ne soit jamais méconté? Homere, dont les veilles sont si reverées, est accusé de s'estre parfois endormi dans son travail. Et Aristote, de qui le credit est si bien establi dans l'Eschole, a fait des beveuës & des inadvertances, dont je me contenterai pour conclure, qu'on ne doit pas estre trop severe contre ceux qui écrivent. Il attribuë dans ses Ethiques des paroles à Calipson, qu'Homere fait proferer à Ulisse dans son Odyssée. Il fait dire de mesme à Hector celles qu'Agamemnon prononce dans le second liure de l'Illiade. Dans ceux de la Rhetorique ce qu'il conte d'Amasis est rapporté par Herodote comme appartenant à Psammenitus. Et le Grammairien Asclepiades observa beaucoup de lieux semblables, qu'il corrigea dans ses Oeuvres. Est-ce à dire qu'il faille condamner, ou seulement mespriser sur cela, & sur quelques autres instances pareilles, un si grand personnage

qu'eſtoit Ariſtote? qui a eu ſes Zoiles & ſes Critiques, comme chacun a les ſiens. Pourveu qu'on ne s'amuſe point à ces vaines parades de langage deſtitué de bon ſens, & de toute erudition, l'humanité veut que nous faſſions cas du travail de ceux qui prennent la peine de nous communiquer leurs bonnes penſées, bien qu'on y trouve parfois quelque choſe à redire. Mais l'on remarque auſſi d'ailleurs des compoſitions, dont toutes les paroles choiſies avec grande peine, rendent les periodes fort rondes à la verité, mais fort creuſes pareillement, n'eſtant remplies que d'ignorance & de badineries. Ce ſont des pieces qui ont leur rapport aux Pouppées qu'on habille de drap d'or, quoi que leur corps ne ſoit que de carte. Certes l'on ne ſçauroit trop s'éloigner de leur reſſemblance, & bien qu'un beau langage ſoit auſſi agreable que l'ombre d'un Orme ſpacieux & d'heureuſe venuë, je voudrois que le premier fuſt accompagné d'utiles penſées, comme les Anciens marioient ordinairement l'ombrage de l'Orme aux fruits precieux de la Vigne. J'avoüe pourtant que l'excés de ces meſmes penſées, & le trop d'erudition, peuvent porter à un diſcours le meſme prejudice, que donne à un arbre l'abondance de fruits ſi elle eſt demeſurée; parce qu'elle les empeſche de venir à maturité, & fait qu'ils ne ſont jamais de conſideration. Je ſerois tenté de faire icy une petite digreſſion ſur quelque eloquence

moderne, mais je craindrois de tomber dans XIII.
un extravagante transgression.

III. PROBLEME.

Est-on obligé de suiure toûjours dans la Philosophie les sentimens de cét Aristote dont nous venons de parler?

NON: parce que ce seroit captiver nos esprits, qui doivent estre libres; & faire tort non seulement à Platon, mais encore à une infinité d'autres Philosophes qui ont eu leurs opinions fondées sur des raisons probables, & neanmoins contraires aux siennes. Il estoit homme, & par consequent sujet à se mesprendre, n'y aiant que les Anges qui puissent discourir seurement & lumineusement des veritez qui nous sont inconnuës. Pourquoi renoncer à nostre franc arbitre, & l'assujettir à la tyrannie de qui que ce soit?

OUY: A cause qu'il est absolument necessaire d'observer quelque ordre dans nos estudes, qui seroient par trop confuses sans cela. Outre qu'Averroës a prononcé que la doctrine de ce Prince du Lycée estoit la souveraine verité, *Aristotelis doctrinam esse summam veritatem, quoniam ejus intellectus finis fuit humani intellectus:* la Providence Divine l'aiant creé exprés pour nous faire remarquer tout ce qui peut estre sceu, *creatus & datus nobis divina providentia, ut non ignoraremus possibilia sciri.* Ainsi dans toute la Chine, où le nom d'Aristote est inconnu, il n'y a que la doctri-

destr. destr. disp. 3. in solut. dub. 3.

ne du grand Confutius qui soit suivie, tous les Loytias & Mandarins n'estant examinez que sur sa doctrine. Et nous apprenons du Pere Martini, que l'Empereur de ce vaste Roiaume a ordonné par Edict exprés, que dans toutes les Universitez les Escrits de Confutius fussent expliquez suivant les sentimens du seul Docteur Chuvencungus, dont les Commentaires sont preferez à tous les autres.

IV. PROBLEME.

La Science est-elle de si haut prix qu'il faille tout quitter pour l'acquerir?

NON : Puisque nous voions des personnes qui pour la posseder n'ont pas des chausses, pour parler avec Montagne, c'est à dire les choses necessaires à la vie. Ils font provision de je ne sçai quelles Lettres, semblables à celles du plain chant d'un Letrain, comme estant fort grossieres & en petit nombre, outre qu'elles leur sont ordinairement inutiles. En effet la pluspart des Sçavans sont comme les Frelons, qui ont besoin qu'il y ait des Abeilles pour leur faire du miel. Et je croi que c'est le fondement de la Fable des Anciens, qui porte que Jupiter se trouva si importuné, & tout ensemble si entesté de la Sçavante Minerve, qu'il se vit reduit à la faire sortir de sa teste avec une violence extrême. Aussi remarque-t-on presque toûjours, que les hommes qui ne possedent rien au delà de leur sens commun, reüssissent

fiſſent mieux dans la pluſpart de leurs entrepriſes, que les plus renommez dans toutes les diſciplines. Cela fait ſoûtenir à Hippolyte dans un Poëte Grec, que ceux dont les Sçavans ne font nul conte, à cauſe qu'ils n'ont pas toutes leurs connoiſſances, ſont les plus propres à perſuader ce qu'ils veulent qu'on croie, XIII. Eurip. in Hippol.

——qui inter ſapientes
Nullius ſunt pretii, illi ſunt aptiores ad
loquendum apud turbam.

Prenez y garde de prés, vous trouverez que ſouvent toute l'erudition des plus habiles hommes, & qui ont donné le plus de tems à feüilleter leurs livres, n'eſt, à le bien prendre, qu'une ignorance eſtudiée. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi les plus puiſſans de la Terre font cas des Ordres de Chevalerie, dont ils portent volontiers les marques, & ſe mocquent des chaperons & des bonnets du Doctorat. Ce Siecle pourtant a veû avec eſtonnement un Souverain ſe faire paſſer Docteur dans la plus conſiderable de ſes Univerſitez, mais qui fut aſſez malheureux enſuite, & aſſez decredité auprés de ſes peuples rebelles, pour laiſſer ſa teſte ſur un eſchaffaut.

Ouy: Car le dire d'un Roy de Naples eſt fort approuvé, que ſi la Science eſtoit à vendre, il n'y a point de Monarque qui ne deuſt plûtoſt s'appauvrir; quelques biens qu'il poſſedaſt, que de manquer à faire une ſi importante acquiſition. Il eſt aiſé de juger par cette ſentence Roiale, de

la maniere dont les particuliers se doivent gouverner là dessus. Et sans mentir, si l'homme en general a receu son nom Grec de la contemplation studieuse où il doit estre toute sa vie des choses du Monde, *ἄνθρωπος παρὰ τὸ ἀναθρεῖν ἃ ὄπωπε, quòd contempletur ea quæ viderit*, selon l'etymologie qu'Eusebe rapporte, comme estant de Platon; ne faut-il pas avoüer qu'il n'y a rien qui luy soit plus propre, que de vaquer toute sa vie, de quelque condition qu'il soit, à la connoissance de toutes choses autant qu'il est capable de la posseder. Je fais donc grand estat des paroles de Varron, qui nous restent dans une de ses Satyres, où il dit qu'il envoie son esprit se promener par toute la terre, pour apprendre le raisonnement des hommes qui y sont, & pour sçavoir ce qu'ils y font; *animum mitto speculatum toto orbe, ut quid facerent aut sentirent homines cùm experrecti sunt, me faceret certiorem.* Mais je tombe d'accord qu'aussi bien qu'on ne doit pas priser les fleurs, à cause de leur beauté ou de leur odeur seulement; & que nous sommes obligez, pour en bien user, d'imiter les Abeilles, qui en font du miel pour les hommes, & de la cire pour les Dieux, selon la pensée d'un Ancien: L'on ne doit pas non plus caresser les Muses pour en faire vanité seulement, & se contenter de ce qu'elles ont de plaisant & de recreatif. Il faut rendre nostre estude, autant qu'il est possible, utile à la vie, de sorte que nous en profitions,

præp. Evang. l, 11 c. 6.

&, si faire se peut, ceux qui viendront apres nous. Quoi qu'il en soit, l'Empereur Sigismond eut grande raison de se mocquer d'un Docteur qu'il avoit fait Chevalier, sur ce qu'il sceut que méprisant sa premiere qualité de Docteur, il ne signoit plus qu'en se disant simplement Chevalier : Vous usez fort mal, luy dit Sigismond, de la grace que je vous ai faite; sçachez que je puis faire cent Chevaliers comme vous en un jour, & qu'en cent ans je ne ferois pas un Docteur. XIII.

V. PROBLEME.

Le desir de la gloire, de quelque nature qu'elle soit, peut-il legitimer toutes nos actions?

NON : Puisqu'outre les mauvaises gloires, & les vicieuses ambitions, il y en a peu ou point qui meritent les soins excessifs, & les peines souvent ridicules où necessairement elles nous obligent,

Magnus enim labor est magnæ custodia famæ.

De sorte qu'encore que l'acquisition d'une haute reputation soit quasi toûjours bien laborieuse, sa conservation est encore plus difficile, & de plus grand travail.

Summum ad gradum cùm claritatis veneris, Laberius.
Consistes agrè, & citiùs quàm ascẽdas decidas.

C'est peut-estre ce qui a fait dire allegoriquement à Salomon, *qui altam facit domum suam, quærit ruinam.* Nostre veuë se trouble, & fait perdre le jugement aux lieux les plus hauts où la gloire aspire Prov. c. 17.

toûjours, ce qui en rend les chûtes aussi frequentes que dangereuses. La plus belle reputation ressemble en cela au verre, que plus elle est éclatante, plus elle est fragile.
l.11.c.37 Et neanmoins, comme dit Pline, la vanité, compagne ordinaire de la gloire, luy a fait choisir pour se placer le plus haut lieu de l'homme qui est le sourcil; *nihil altius simul abruptiúsque inuenit in corpore, ubi solitaria esset.* Cela oblige Demetrius Phalereus à dire dans Diogenes Laërtius, que ce sourcil est une des plus importantes parties de nostre corps, comme celle qui nous peut infiniment prejudicier si nous la tenons trop élevée. Disons avec Horace là dessus,

l.1.ep.18 *Deme supercilio nubem.*

Et par effet nous voions que ce Demetrius avec toute sa gloire, qui luy acquit trois cens statuës dans Athenes, les vit toutes abatuës de son vivant. En verité ce violent desir d'estre estimé, & de faire parler de soi, est bien plus mal fondé que ceux qui en sont espris ne le croient. Le vice rend parfois nostre nom aussi celebre que la Vertu. Et si l'on ne sçauroit nier que la grande renommée n'ait causé à plusieurs personnes mille déplaisirs, aussi bien qu'à Ciceron, à Socrate, à Demosthene, & à infinis autres, leur ruïne entiere. Au fond, qu'est la plus-part du temps une reputation si difficile à garentir, & qui ne ressemble que trop souvent à de certaines herbes rampantes assez loin, mais sans avoir de racine asseurée? De fait, ne dit-on pas que la presence des

hommes dont on fait grand cas, en dimi- XIII.
nuë ordinairement l'estime, pareils en cela à ces vers luisans, dont l'éclat paroist beaucoup moindre quand on les approche. Aprés tout, il faut demeurer d'accord que cette belle renommée, si elle est grande, nous accable indubitablement de mille soins & de mille devoirs, dont l'on ne peut se dispenser pour la conserver. Adjoûtez à tout cela, qu'afin de l'acquerir, on est parfois contraint de mépriser les autres biens de fortune, de sorte que celuy-ci devient incommode & méprisable dans la necessité, & l'indigence qui l'accompagnent, selon l'allusion du Poëte Palingenius

—cognata fami dulcissima fama. in Scorp.

Cela s'appelle qu'on perd le solide pour du vent. Car y a-t-il rien de plus foible & de plus labile que la memoire des hommes, sur qui repose cette charmante reputation, aprés une vie de si peu de durée qu'est la nostre? *Vita enim mortuorum in memoria vivorum est posita:* Et le tems qui vient à bout de toutes choses, fait devenir encore à neant la plus glorieuse renommée. Cependant, les esprits prevenus d'une violente passion de l'obtenir, la recherchent avec un transport que je ne puis mieux exprimer, qu'avec les termes dont se servoit autrefois Varron, *Tanta invasit cupiditas honorum plerosque, ut vel cœlum ruere, dummodo magistratum adipiscantur exoptent.* De là vient cette haine mortelle que nous portons à ceux qui nous méprisent. Ha! que je trouve

Cic. Philipp. 9.

in fragm.

belle la moderation de celuy qui ne receuant pas le salut d'un autre, ne s'en fit que rire, en disant, Ce n'est pas que cét homme ne me connoisse, mais c'est qu'il ne se connoist plus ; Il est sans doute plus malade qu'il ne croit, il ne reconnoist plus personne.

Ouy : La bonne Morale nous enseignant que l'honneur qu'on rend au merite, est la plus precieuse chose que nous puissions posseder, & qu'il n'y a que les vicieux qui ne se soucient pas de leur reputation, *nam negligere quid de se quisque sentiat, non solùm arrogantis est, sed etiam omnino dissoluti.* Quiconque méprise sa renommée, ne fait pas grand estat de la Vertu ; *contemptu famæ contemnuntur virtutes.* Les eloges & les applaudissemens qu'on donne aux hommes de grande consideration, ne sont estimez de simples & ridicules fumées, que par ceux qui pour estre trop corporels, ne prisent que ce qui est materiel comme eux. Mais à le bien prendre, ces fumées dont ils parlent sont les vraies pastures de nostre ame, qui luy conuiennent d'autant mieux qu'elles sont incorporelles comme elle. Toutes les autres choses qu'on range au nombre des biens, changent de nature, si elles ne sont accompagnées de la bonne reputation qui les doit perfectionner & comme assaisonner.

Cic l. 1. de Offic.

Laberius *Malum appellandum èst cum mala fama lucrum.*

Et tous les Docteurs ont convenu de cette maxime generale, *Causa honoris potior est*

quàm emolumenti. L'honneur est une chose si splendide & si éclatante, qu'il porte sa lumiere jusques aux Siecles les plus éloignez, & par les temps les plus tenebreux. C'est pourquoi les Anciens luy sacrifioient, & à Saturne, aiant la teste nuë, pour dire que ces Divinitez ne pouvoient jamais estre obscurcies. Certes il faut que cét honneur soit d'un grand prix, puisque selon l'observation d'Aristote, pour tous les bien-faits dont nous sommes redevables à Dieu, nous n'avons que l'honneur à luy rendre, qui seul tient lieu de reconnoissance. De dire que le desir de le posseder nous fasse perdre parfois l'acquisition & l'usage des autres biens, cela se trouve si peu vrai, qu'on voit qu'il n'y a gueres que les hommes heureux qui vivent dans la gloire & dans l'estime; ce qui a fait prononcer hardiment à Pindare, ἔςι δ'ἐν εὐτυχίᾳ παντὶ δοξίας ἄκρον, *est autem in felicitate omnis gloriæ summum.* Il n'y a donc rien qu'on ne doive faire pour acquerir ce qui par raison nous doit estre plus cher que les biens qui se dissipent, ou qui nous abandonnent, & que la vie mesme, qui se perd tost ou tard: Puisque le vrai honneur & la gloire, qui font la bonne renommée, durent encore apres la mort; *exiguum nobis vitæ curriculum Natura circumscripsit, immensum gloriæ.* Tous les Heros de l'Antiquité que nous respectons, en rendent un témoignage immemorial, & les Relations de la Chine nous apprennent qu'on donne mesme aux particuliers aprés leur trépas de nouveaux

XIII.

l. 7. Eudem. c. 10.

Ode 1. Nemeq.

Cic. pro Rabir.

tirres d'honneur, si leur posterité fait des actions dignes de recommandation. Aussi est-ce possible une des plus avantageuses preuves qu'il y ait de l'immortalité de nos ames, que ce soin qu'elles prennent naturellement de se perpetuer par la reputation, & d'acquerir pendant qu'elles sont icy bas un nom qui ne meure jamais. *Certè si nihil animus præsentiret in posterum, & si quibus regionibus vitæ spatium circumscriptum est, eisdem omnes cogitationes terminaret suas, nec tantis se laboribus frangeret, neque tot curis vigiliisque angeretur.* Ciceron de qui j'emprunte cette pensée, la porte bien plus loin que ce Probleme ne le souffre.

Orat. pro Archia.

VI. PROBLEME.

L'Amour doit-il estre tenu pour une passion dont l'un ni l'autre sexe ne se puisse garentir?

NON: Car sans parler de ce qui se remarque dans la Loi de Grace, nous apprenons que dans celle de la pure Nature, il se trouve à la Chine beaucoup d'hommes anachoretes, qui s'aveuglent encore presentement comme autrefois Democrite, pour fermer, disent-ils, deux portes à l'amour, & en ouvrir mille à la Sagesse. L'autre sexe a de mesme une infinité d'exemples de celles qui ont preferé leur chasteté à toutes les sollicitations amoureuses. Et la Fable seule enseigne que leur pudicité a esté honorée de ceux qui l'avoient le plus asprement

aſprement perſecutée. Apollon y eſt repreſenté ſe faiſant couronner de branches de laurier, nonobſtant que ſa cruelle Daphné l'euſt toûjours fui juſques à la metamorphoſe en cette plante qui devint l'honneur de ſon Parnaſſe. L'on y voit au rebours que Jupiter change en une Vache, animal groſſier & ſi peu agreable, cette Jo qui qui avoit conſenti à ſes deſirs. Tant il eſt vrai que l'un & l'autre ſexe trouve de grands avantages dans l'exemption de cette paſſion amoureuſe. XIII.

OVY : Puiſque le Ciel l'inſpire dans tous les ordres de la Nature, & que nous avons un Sacrement expreſſément inſtitué par la Religion en faueur de cette paſſion, avec le precepte, qu'il vaut mieux la contenter par le mariage, que de brûler en y renonçant. Il s'en faut tant que la liaiſon conjugale ne doive pas eſtre bien fort eſtimée, & tenuë pour un Sacrement, que quelqu'un ſe vantoit d'y en avoir trouvé deux, le Mariage, & la Penitence, tout-enſemble.

VII. PROBLEME.

Vn homme d'eſprit doit-il preferer la ſolitude à la converſation?

NON : Si l'on demeure d'accord que de tous les animaux nous ſoyons les plus nais à la ſocieté ; & ſi Vlyſſe doit eſtre loüé comme un exemplaire de prudence, de ne s'eſtre jamais voulu arreſter dans la Solitude où Circé luy promettoit l'immorta-

lité, ayant mieux aimé courre le monde, & converser avec les hommes de son tems, pour les instruire ou pour estre instruit d'eux.

Ovy : Parce que quand nous avoüerions que la societé fust aussi naturelle à l'homme, que la pluspart des Philosophes l'ont présupposé, ce qui oblige, ce semble, à la rechercher preferablement aux choses qui luy sont contraires ; il faut toûjours entendre cela d'une nature pure & non corrompuë comme celle qui nous anime. Qui est-ce qui se peut promettre de resister à l'air contagieux qu'on respire dans la conversation des hommes de ce Siecle ? Seneque avoüant du sien, qu'il croyoit la chose impossible. *Facilè transitur ad plures*, dit-il dans la settiesme de ses Epistres à Lucilius, *Socrati, Catoni, & Lælio, excutere mentem suam dissimilis multitudo potuisset, adeò nemo nostrûm qui maximè concinnamus ingenium, ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest.*

VIII. PROBLEME.

Se doit-on abstenir des voyages, sur ce pretexte qu'ils presentent plus de vices que de vertus à imiter ?

NON : Puisque les plus grands hommes de l'Antiquité, & particulierement de la Grece, se sont rendus recommandables par les voyages qu'ils entreprenoient & continüoient fort avancez dans

l'aage. L'on eſtime par-tout ceux qui s'y ſont addonnez, & l'on peut dire tout à bon, auſſi bien qu'en raillant, qu'un homme doit bien ſçauoir ſon monde, quand il n'a fait toute ſa vie que le courir.

Ovy : Generalement parlant, & ſur tout à l'égard des jeunes gens, qui ſont bien plus ſuſceptibles du mal que du bien. Le Proverbe *Ne temerè Abydum*, donnoit autrefois ce conſeil. Les plus vtiles promenades ſont celles de l'eſprit, ψυχῆς πλάνητες φροντὶς ἀνθρώποισι. Et l'on peut répondre à l'exemple propoſé des Philoſophes Grecs, que nos corps ayant eſté nommez par eux des plantes humaines, il n'y a point d'apparence de les tranſplanter ſi tard qu'ils faiſoient. Nous ne ſommes pas moins terreſtres en cela que les arbres, qu'on ne ſçauroit changer de terroüer ſans vn peril preſque inévitable, quand ils ſont avancez dans leur retour. Certes on peut dire hardiment que nos ames ont trop d'intereſt à la conſervation de cette partie inferieure, pour la tant hazarder.

IX. PROBLEME.

Faut-il refuſer les preſens que vous fait une main ſuſpecte? pour ne pas dire ennemie.

NON : Il y a trop d'inhumanité dans ce refus, qui ferme la porte à toute reconciliation. Souvent un petit preſent a noüé ineſperément de grandes amitiez. Et ce n'eſt pas ſans ſujet qu'Optatus Eveſque

de Milevi reproche à l'Heretique Donatus Chef des Donatistes, d'avoir insolemment rejetté les presens de l'Empereur Constans, se croyant plus sage que Daniel, qui ne refusa pas ceux du Roy Balthasar.

OVY : Les ennemis, & les personnes suspectes sont à craindre, mesme lors qu'ils vous font des presens, *Timeo Danaos & dona ferentes*. Les plus sages, dit Pindare, y sont par fois attrapez, ἀλλὰ κέρδει καὶ σοφία δέδεται, *verùm lucro etiam sapientia irretitur*. Et Sophocle a judicieusement observé qu'Hector fut attaché avec le baudrier qu'Ajax luy auoit donné, comme Ajax fut tué avec l'espée dont Hector luy avoit fait present. Tant le sort mesme verifie, que le don d'un ennemi est souvent prejudiciable.

in Ajace flagell.

X. PROBLEME.

Ne sçauroit-on estre trop heureux ? & une fortune mediocre doit-elle estre preferée à toute autre ?

NON : L'extension du bien ne peut changer sa nature; & plus il est grand, plus il est à priser. S'il en estoit autrement, nous ne pourrions concevoir la beatitude que nous attribuons à Dieu, qu'avec quelque meslange d'imperfection. Quand l'excés du bonheur semble nous inquieter, ce n'est pas sa faute, c'est celle du sujet où il est attaché, qui ne sçait pas s'en prevaloir. Mais l'on reconnoist journellement que la

bonne fortune n'esbloüit pas sans exception tous ceux qu'elle esleve ; & qu'il se trouve tel estomac qui profite de ses plus grandes douceurs, sans les rejetter & sans en estre incommodé. L'appetit naturel du bien que tout le monde souhaite, justifie qu'on auroit tort de s'en deffier ; n'y aiant point d'apparence qu'il peust devenir un mal, & qu'il fust si universel & illusoire tout ensemble. Tant d'autels dressez par tout l'univers à la bonne fortune, monstrent aussi qu'on n'a pas toûjours eu si mauvaise opinion d'elle. XIII.

OVY : La felicité de ce siecle est parfois embarassante, comme ces habits de parade, qui penent pour estre trop chargez d'or & de pierreries ; *probo fortunam velut tunicam, magis concinnam quàm longam* ; la veste ou le manteau qui traisnent, ne sont bons qu'à faire broncher,

Fortuna magna, magna domino est servitus. Laber.

Ce Romain, que ceux de son païs ont preferé à trois cens Socrates,

Quippe malim unum Catonem, quàm trecentùm Socratas, Florid.

Ce grand homme, dis-je, faisoit difficulté d'opiner pendant la joye des prosperitez, parce qu'elles nous troublent le jugement autant que les adversitez ont accoustumé de le rectifier. *Adversæ res se domant, & docent quid opus sit facto : secundæ res lætitia transversùm trudere solent à rectè consulendo, atque intelligendo. Quo majore opere dico, sua-* Cato l. 5. Orig.

deóque, uti hac res aliquot dies proferatur, dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus. Il s'est expliqué ailleurs de la

fragm. Orat. mesme pensée en ces termes, *Scio fortunas secundas negligentiam prehendere solere*, soustenant qu'entre autres mauvais effets, les bons évenemens nous jettent dans une dangereuse negligence. Il y a un oiseau à la

relat. Martini. Chine, qui ne chante jamais si ce n'est lors qu'il doit pleuvoir. Vous diriez que le bonheur extréme dont nous parlons, ait quelque chose de semblable, il ne nous visite gueres qu'à la veille de quelque signalé déplaisir qui le suit. Nous avons veû de nos jours tels hommes qui pouvoient dire

l. 2. de fin. avec un Cæcilianus dans Ciceron, *omnibus se lætitiis latos esse*, dont la condition passée d'une extremité à l'autre, verifie suffisamment ce que nous disons. A pene se trouvera-t-il une personne qui n'esprouve quelque chose de semblable dans sa vie pour particuliere qu'elle soit; mais cela ne paroist gueres qu'en celle des hommes eslevez au dessus du commun, comme l'on n'observe que les eclipses des grãds Astres, tels que la Lune & le Soleil. Ce n'est donc pas sans sujet qu'Aristote a prononcé, que ce n'est nullement le fait de tout le monde

l.5.polit. c.8. de digerer une bonne fortune, φέρειν οὐ παντὸς ἀνδρὸς εὐτυχίαν, *non esse cujusvis ferre prosperam fortunam*; d'où il resulte qu'une mediocre est plus souhaitable, puisqu'ordinairement la premiere nous accable.

XIII.

XI. PROBLEME.

Est-on obligé d'observer toûjours ce qu'on a promis, & la Foy donnée doit-elle estre tenuë inviolable?

NON : Si vous ne pouvez executer vostre promesse sans offenser Dieu. Herode fit tres-mal de garder celle qu'il avoit faite à Herodias par la mort de Saint Iean Baptiste. Mais l'on doit condamner sur cette matiere toutes evasions mentales, semblables à celle d'Hippolyte dans Euripide, quand il proteste qu'il n'y a eu que sa langue seule qui ait juré, son esprit ayant esté fort esloigné de son serment.

Quæ jurat mens est, nihil juravimus illa, dit aussi Cydippe dans Ovide à son Acontius. Ce que prononça un Roy de la grande Java, est encore plus condamnable, lors qu'il crût bien répondre au reproche qu'on luy faisoit de ne garder pas sa parole, parce que sa langue, disoit-il, n'estoit pas faite d'os pour demeurer inflexible, mais qu'il la vouloit ployer à sa volonté, & n'estre jamais contraint par elle en ses actions. Ce sont deux crimes de promettre une chose injuste, & puis de l'executer. Hors de cette consideration, c'en seroit une ridicule de dire qu'on ne veut pas estre esclave de sa parole.

OVY : Alexandre le Grand pour avoir manqué de parole à quelques Indiens, ternit le lustre de ses plus beaux exploits. Et

Plutarque qui fait ce jugement, quoi que fauoriſant toûjours ailleurs ceux de ſa nation, remarque dans ſes Queſtions Romaines qu'Hercule ne jura jamais qu'une fois, ſans dire qu'il ſe ſoit parjuré. La Morale du Grand Seigneur eſt fort à reprouver, quand ſur le pretexte que tous ſes ſujets ſont ſes Eſclaves, il croit n'eſtre point obligé à tenir les ſermens qu'il leur peut faire, proteſtant qu'un Souverain ne ſçauroit s'engager valablement envers ſon Eſclave. Le mot de noſtre Roi Jean eſt bien plus à eſtimer, que ſi la Foy eſtoit perduë dans le Monde, elle devroit ſe retrouver dans la bouche des Rois. Adjoûtons-y dans celles des Philoſophes, qui ne le peuvent eſtre ſans eſtre gens de bien, puiſque Xenocrate, comme tel, eſtoit diſpenſé par les Magiſtrats d'Athenes, de jurer, ſelon la forme ordinaire, que ſes depoſitions eſtoient veritables; donnant à ſa ſincerité, dit Valere Maxime, ce qu'ils n'euſſent pas voulu donner à leur Magiſtrature.

Val. Max. l. 2. c. vlt.

XII. PROBLEME.

Faut-il s'abſtenir des Ieux de haZard, & où l'on s'affectionne à cauſe du gain qu'on y pretend faire?

NON: Parce que la vie humaine eſt accompagnée de tant de chagrins, que chacun a beſoin de la recréer un peu, & de délaſſer ſon eſprit dans le divertiſſement qui ſe prend au jeu. Le Soleil meſme,

dit plaiſamment l'Eſpagnol dans un de ſes Proverbes, ſe joue devant que de commencer ſa carriere, *juega el Sol antes que naſca*; & il ſemble qu'il ſe repoſe, quand il finit ſa courſe. Quoi qu'il en ſoit, il y a plus d'apparence d'excuſer le jeu ſur ce relaſchement neceſſaire aux ames les plus agiſſantes; que de s'imaginer en faveur des trois dez, le plus décrié de tous les jeux, qu'ils ont quelque choſe de philoſophique, n'aiant eſté inventez, comme quelques-uns l'ont eſcrit, qu'en conſideration des trois tems, le preſent, le preterit, & le futur. Il n'y auroit point de Jeux qu'on ne pûſt aiſément excuſer, ſi l'on vouloit donner la meſme liberté à ſa fantaiſie.

XIII.

Buleng. de Iud. vet. c. 59.

OVY : L'on doit éviter comme des eſcueils ces jeux où l'on ne s'applique que pour profiter de la perte des perſonnes qui s'y exercent avec nous. C'eſt une honte que des Payens & des Idolâtres pratiquent une Morale plus auſtere que la noſtre ſur ce ſujet. Les Relations du Japon nous apprennent que c'eſt un crime capital que d'y joüer de l'argent. Tous ceux qui ont demeuré parmi les Turcs vous aſſureront, qu'à la reſerve de quelques Renegats, les vrais Muſulmans ne s'addonnent point aux Jeux où le vainqueur puiſſe s'attribuer plus d'avantage que d'avoir remporté la victoire. Voiez comme Ciceron traitte mal Antoine dans ſa ſeconde Philippique, ſur ce que *Licinium Lenticulum de alea condemnatum colluſorem ſuum reſtituit*. Il luy ſouſtient

qu'un autre qu'un berlandier n'auroit pas violé les Loix Romaines establies contre les joüeurs, en faisant absoudre & restablir celuy qu'elles avoient condamné comme tel ; *hominem omnium nequissimum, qui non dubitaret vel in foro alea ludere, hunc lege quæ est de alea condemnatum qui in integrum restituit, is non apertè studium suum profitetur* ? A la verité, la licence n'a pas esté toûjours telle que nous la voions aujourd'huy, sur tout à l'égard des Ecclesiastiques, Saint Bernard aiant prononcé autrefois, que les jeux des Seculiers devenoient des crimes en la personne de ceux-là. Entre une infinité d'exemples qui se peuvent rapporter, pour faire comprendre les malheurs que peut causer le Jeu, de quelque nature qu'il soit, j'en veux rapporter deux seulement, assez authentiques ce me semble. Nostre Histoire nous fait voir que Robert & Henry, enfans de Guillaume le Conquerant, estant venus visiter le Roi Philippe Premier à Conflans sur Oise, & s'estant mis à joüer à l'Eschiquier avec Loüis le Gros fils du mesme Philippe, ils s'eschaufferent tellement à ce jeu, que se querellant ils en vinrent aux mains. Nostre Loüis nomma Henry fils de bastard, celuy-ci le frapa de l'Eschiquier, & l'eust peut-estre tué si Robert son frere ne l'en eust empesché. Les Normands se sauverent aprés cela chez eux, mais ce fut l'origine de quatre cens ans de guerres, qui continüerent depuis entre-eux & nous. Le se-

cond exemple sera estranger, & d'un païs qu'on peut nommer l'autre Monde. L'Inca Manco joüant aux quilles avec des Espagnols qui s'estoient refugiez vers luy, l'un d'eux nommé Gomez Perez prit querelle avec ce Prince, & le tua d'un coup de quille sur la teste ; ce qui porta les Indiens à faire perdre la vie à tous ces Espagnols. De si funestes évenemens doivent donner de l'horreur des jeux qui les produisent. Ne vous estonnez pas de ce que nous venons de dire de celuy des Quilles, la mesme Histoire témoigne que François Pizarre, ce grand Conquerant du Perou, se plaisoit sur tout à y joüer. XIII.

Hist. des Incas 2. part. l. 4, c. 7.

2. part. l. 3. c. 9.

XIII. PROBLEME.

Vne extréme vieillesse est-elle souhaittable ?

NON : Parce que les beaux jours de nostre vie, sont apparamment ceux de nostre Jeunesse, comme les premieres liqueurs qui sortent d'vn vaisseau sont les plus pures & les plus estimables, ce qui suit n'aiant rien que de grossier, à cause qu'il se ressent de la lie qui est au fond.

Optima quaque dies miseris mortalibus avi
Prima fugit. Virg.

La prudence & le bon sens, qui font tant priser le grand aage, ne l'accompagnent pas toûjours, souuent il nous fait radoter, & les Vertus le quittent lors que nous en aurions le plus de besoin. *Non canitudini*

comes Virtus, comme parloit Varron, & l'on ne voit pas moins de vieux fous, que de jeunes évaporez. D'ailleurs le bien general s'oppose à ces desirs inconsiderez de vieillir, qui mettroient la famine dans le Monde s'ils estoient exaucez & satisfaits, *humani generis incrementum terra non caperet, si omnes senescerent qui nascuntur.* (Petrar.) Tant y a que dans le vieil Testament, David à l'aage de soixante & dix ans où il mourut, estant nommé *senex & plenus dierum*, (1. Paral. c. 23.) luy que Dieu auoit choisi selon son cœur, il semble qu'on doit estre ridicule aujourd'huy, d'aspirer à vne derniere caducité.

OVY: Puisqu'il n'y a point de souhait plus ordinaire à tous les hommes, que celuy de viure longtems; ce qui monstre qu'il est naturel, & par consequent raisonnable. Je sçai bien qu'Euripide dans son Hercule Furieux rend la vieillesse plus difficile à supporter que tout le Mont Ætna; ce qui a fait escrire à Saint Gregoire de Nazianze

(carm. in morbs.) *———premor ipse senecta,*
Quæ gravior Siculis dicitur esse jugis.

Mais ce sont des exaggerations poëtiques, qui n'empeschent point qu'on ne voie de fort heureuses & souhaittables vieillesses. Peut-on dire que ce ne soit pas vn tres-grand avantage de se voir déliuré de la tyrannie de tant de passions inseparables de la jeunesse, & qui ne nous abandonnent souvent qu'à l'extrémité? N'est-ce pas aussi

un merveilleux contentement de connoiſtre XIII.
cent choſes que l'aage avancé nous deſcouvre, qui font le bonheur de noſtre vie, & dont à pene les jeunes gens conçoivent la moindre idée? puiſqu'enfin ſelon le Proverbe Eſpagnol, *un Aſno viejo ſabe mas que un potro.*

XIV. PROBLEME.

Peut-on trop reſpecter les Loix, & eſtre trop rigoureux Iuſticier?

NON: Car le bon Juge doit reſſembler à la Mer, qui ne change jamais la qualité de ſes eaux par la douceur de celles qui entrent dedans; ni celuy dont nous parlons, la rigueur des Loix ou ce qu'elles ont de precis, par quelque conſideration que ce ſoit. En effet l'ordonnance de Dieu deffend expreſſément dans l'Exode, d'avoir pitié du pauvre en jugement, qui eſt le plus grand ſujet qu'on puiſſe avoir pour rabattre quelque choſe de la ſeverité du Droit. Et dans le Levitique l'on voit miſes en parallele ces deux fautes, d'avoir eſgard à la perſonne d'un pauvre miſerable, & de faire quelque reflexion ſur l'autorité des gens puiſſans; *non conſideres perſonam pauperis, nec honores vultum potentis.* C'eſt pourquoi le nouveau Teſtament eſt plein de paſſages qui aſſeurent que Dieu regarde eſgalement toutes les perſonnes, *Deus non eſt acceptor perſonarum.* Et certes celuy qui veut interpoſer ſon jugement ſur

cap. 23.

cap. 19.

ce qu'a escrit le Legislateur, en augmentant ou diminuant ses penes ou ses recompenses, court grande fortune de s'esloigner de ses bonnes intentions, & de commettre sans y penser de grandes injustices.
sect. 29. qu. 7. Aristote demande dans vn de ses Problemes pourquoi l'homme est le plus injuste de tous les animaux. Sa solution est, qu'estant le plus ingenieux de tous, la pointe de son esprit fait, que par de certaines veuës trop subtiles il s'escarte plus souvent que les autres de la droite raison. L'on ne peut donc se tenir trop attaché à ce que prescrivent les Loix, qui doivent estre invariables à nostre esgard. Il semble parfois qu'il y a de la rigueur à les suivre exactement, mais à le bien prendre il se trouve toûjours qu'elles sont tres-justes, parce que dans la Politique, aussi bien que dans la Medecine, ce qui est le plus utile est encore le plus iuste. Dans celle-cy l'on coupe un membre pour en sauuer un autre, ou l'on seigne le bras pour guerir la teste. Et dans le cours de la Justice, des personnes innocentes peuvent souffrir pour un bien general, & par là plus important que le leur particulier, dont l'on pourroit produire une infinité d'exemples. Ainsi chez les Romains un serviteur aiant tué son Maistre, tous les autres estoient faits mourir. Ainsi le General qui decimoit son armée, punissoit le dixiesme que le sort presentoit, bien qu'il n'eust pas fuy volontairement, & qu'il fust peut-estre le moins coupable de tous.

Ovy : Parce qu'en bonne Theologie, il n'appartient qu'à Dieu ſeul de chaſtier pour l'iniquité d'autruy. Qui eſt le Juge temporel qui deuſt punir l'enfant pour le pere, comme le fut le fils d'Achab à cauſe de la mort de Naboth, ſelon la declaration d'Elie au troiſieſme livre des Rois. Et Sylla n'eſt-il pas iuſtement diffamé par Salluſte, d'avoir le premier eſtendu les penes de ſes proſcriptions juſques ſur ceux qui eſtoient à naiſtre, *Sulla ſolus omnium poſt memoriam hominum, ſupplicia in poſt futuros compoſuit, queis priùs injuria quàm vita certa eſſet.* Je ſçai bien qu'il y a des Juges que les Anciens nommoient *Caßianos*, qui ſont d'vne humeur ſi rigoureuſe, qu'ils font gloire de porter toûjours les choſes, *etiam ſputatilia crimina*, comme les nommoit L. Siſenna, dans la derniere ſeverité. Mais il y en a d'autres qu'on doit apparamment plus priſer, encore qu'on les puiſſe nommer leurs Antipodes. Tel eſtoit ce grand Empereur Marc Antonin le Philoſophe, qui puniſſoit tous les crimes, ſelon le témoignage de Jules Capitolin, par des ſupplices beaucoup moindres que ceux qui leur eſtoient ordonnez par les Loix. Les Negres du païs de Senega ne font iamais ſouffrir la mort à leurs coupables, par cette raiſon qu'il n'y a que Dieu qui, comme auteur de la vie, ait le droit de l'oſter. Et la remarque de Thucydide, qu'autresfois les penes dont l'on ſe ſervoit, n'eſtoient pas ſi grandes qu'elles ont eſté depuis, monſtre bien

XIII.

c. 21. & Ioſ. ant. Iudaic. l. 8. c. 7.

Cic. in Bruto.

l. 3. hiſt.

qu'estant arbitraires, les plus humaines doivent estre tenuës les meilleures, puisque, comme il dit, il n'y en a point qui puissent empescher de pecher. Ceux de cette opinion font grande distinction entre l'Equité, qui est selon la Loi de Nature, & la Justice ou le Droit, qui se conforme à la Loi escrite. Ce sont peut-estre ces deux Divinitez, Dicé, & Themis, que les Grecs vouloient n'abandonner point les costez de Jupiter. Mais on a toûjours reconnu que si ce dernier Droit n'estoit temperé ou moderé par l'Equité, il dégenereroit souvent en une pure injustice, *summum jus, summa injuria.* C'est pourquoi Origene dans son settiesme Livre contre Celsus, interprete selon cela le *jus non bonum & pracepta non bona* d'Ezechiel, de ceux qui sont selon la lettre, soustenant que les autres appellez par le Prophete *pracepta recta & jus bonum*, doivent estre *secundùm intellectum*, & que le jugement avec l'équité en sont les maistres. De là vient le precepte de l'Ecclesiaste, *noli esse nimis justus*, & la maxime Apostolique que la lettre seule tuë, mais que l'esprit vivifie. En effet, quoi qu'on confonde souvent la Justice & l'Equité dont nous parlons, parce qu'elles sont comprises sous un mesme genre qui est celuy de la Uertu; elles ne laissent pas de differer, comme l'homme & le cheval se distinguent, qui ont l'animal pour genre commun. Tant y a que les sentences les plus douces ont pour

pour elles le precepte de Salomon, *Erue eos qui ducuntur ad mortem, & qui trahuntur ad interitum liberare ne cesses.* Mais il y a des personnes, qui sur le pretexte de ne donner jamais rien à la faveur, penchent toûjours du costé de la rigueur; & comme le leur reproche Pline le Jeune, *dum verentur ne gratiæ potentium nimium impertiri videantur, sinisteritatis atque etiam malignitatis famam consequuntur.* Tout cela n'empesche pas que le mot ne doive estre pris pour un Oracle, que ceux qui corrompent les Loix sont pires que les faux Monnoyeurs, qu'on a veu assez d'Estats & de Communautez, qui se sont maintenuës emploiant de la monnoye d'argent meslé avec du plomb ou du cuivre; & que de celles qui ont mesprisé ou falsifié leurs Loix, il ne s'en est jamais sauvé une, au dire de l'Orateur Grec, qui ne soit miserablement perie.

XIII. Prov. c. 24.

l. 9. ep. 5.

Demost. orat. contr. Thim.

XV. PROBLEME.

Faut-il apprendre les Langues comme une chose absolument necessaire?

NON: Puisque leur connoissance ne peut estre qu'improprement honorée du titre de Science, & qu'elles ne sont qu'un moien propre pour l'acquerir, duquel neantmoins on se peut passer. A la verité le langage des Sçavans primitifs, qui ont esté les Grecs, donne un merveilleux auantage pour l'acquisition de ces mesmes

ſciences, à cauſe que les ſimples termes dont ils ſe ſont ſervis, font entendre ſouvent de telle ſorte la nature des choſes, qu'on les comprend preſque auſſi clairement, que par de longues definitions que les autres Langues ſont obligées d'en donner. C'eſt pourquoi Ciceron qui a porté la Latine au plus haut point de perfection qu'elle pouvoit aller, n'a pas fait difficulté d'avoüer que les ouvrages ſpirituels des Grecs eſtoient bien plus connus & plus eſtimez par tout le Monde, que ceux des Latins, *Græca leguntur in omnibus gentibus, Latina ſuis finibus, exiguis ſanè, continentur.* Cela procedoit de ce que toutes les Nations ont eſté deſireuſes d'apprendre les Sciences que les Grecs ſemblent avoir cultivées les premiers, les commuiquant en ſuite à toute la Terre. Mais ſuivant le cours des choſes ſublunaires qui varient inceſſamment, le Latin a tellement eſtendu ſes limites, que le plus grand de ſes Orateurs faiſoit ſi eſtroites, qu'aujourd'huy il a preſque pris la place du Grec, de façon que Lipſe n'a pas fait difficulté d'appeller la Langue Latine, *vinculum Gentium*. Et il ſe trouve auſſi qu'à preſent il y a peu de peuples de reputation, qui ne poſſedent dans leur Langue toutes les belles connoiſſances Grecques & Latines. L'importance eſt que chacun d'eux s'en fait accroire là deſſus, & tient ſa Langue maternelle preferable à toutes les autres qu'il meſpriſe. Ainſi les Turcs

Orat. pro Archia.

Souſtiennent qu'il n'y a que la leur ſeule qui ſoit de bon uſage en ce Monde, qu'en Paradis on parlera Arabe, & que le jargon des Perſans, leurs mortels ennemis eſt reſervé pour l'Enfer. Cela me fait ſouuenir que *Pietro della Valle* dans ſa quatrieſme Lettre, veut que la Langue Perſane ſoit une des plus pauvres de toutes celles qui ſe parlent. Mais je défere peu aux jugemens d'un eſtranger, qui n'avoit pas toutes les lumieres neceſſaires pour determiner ce qu'eſt un idiome, dont il connoiſſoit à pene les premiers elemens. Tant y a que comme nous venons de dire, chacun met le bon de ſon coſté; teſmoin l'Empereur Michel, qui reſcrivant en colere au Pape Nicolas, luy reprochoit que ſa Langue Romaine ou Latine, eſtoit barbare & Scytique; teſmoin encore cét Eſpagnol qui aſſeuroit que ſa Langue eſtoit tellement propre pour le commandement, que Dieu s'en ſeruit lors qu'il fit deffenſe à Adam de manger d'un des fruits du Paradis Terreſtre; que le ſerpent ſeduiſit Eve en Italien, le plus perſuaſif de tous les langages; & que noſtre premier Pere s'excuſa en François, qui luy fournit les termes les plus propres dont il pouvoit former une excuſe. Si cela ſemble ridicule, l'opinion de Beccan ne l'eſt pas moins, quand il a ſouſtenu que le Brabançon ou Flamand eſtoit cette Langue originale que Dieu avoit alors inſpiré au premier des hommes. Je laiſſe aux Rabins la deffenſe de leur

XIII.

Relat. de Theu. le Ieune.

Baron. tom. 10.

Hebreu, mais outre qu'il n'eſt pas conſtant que celuy qui reſte ſoit le langage d'Adam, ni s'il eſtoit Syriaque ou Chaldeen, encore peut-on dire, que ſuppoſé qu'il le fuſt, cela ne prouveroit pas bien qu'il deuſt paſſer pour le plus excellent de tous, non plus que ſon premier habit ne ſeroit pas vrai-ſemblablement pris pour le plus riche & pour le plus à eſtimer dont l'on ſe puſt parer. En effet la Langue Hebraïque, toute abondante qu'elle eſt en expreſſions ſublimes, ſe trouve fort ſterile d'ailleurs, & manque des termes neceſſaires pour ſignifier les choſes communes. Cela fait qu'on l'a gentiment comparée à un hoſte curieux en peintures, & en mille autres galanteries, mais qui manque de draps, de ſerviettes, dont un ménage ne ſe peut paſſer ſans une grande incommodité. Les Maſſorets en diront ce qu'il leur plaira; mais tant y a qu'il n'y a gueres de Langues, qui ne ſe croient preſentement plus capables d'enſeigner les Sciences, que celle-là; outre que les plus communes qui ſont de quelque merite, ou pour mieux dire d'une richeſſe connuë, penſent qu'elles ſe peuvent aiſément paſſer de toutes les autres.

Ovy: Parce qu'il y a des Langues ſçavantes qui tiennent l'erudition comme enfermée, de telle façon qu'on ne ſçauroit ſans elles ſe promettre de la bien poſſeder. Par effet, qui peut ſans le Grec eſperer quelque rang parmi les hommes de lettres? L'Arabe ne donne-t-il pas des lumieres

dans la Philosophie Peripatetique par le moien d'Averroes, & dans la Medecine par ce qu'en a escrit Avicenne, qui rendent les hommes fort recommandables dans ces deux professions? Pour le Latin, chacun sçait que sans luy on ne peut faire la moindre figure, ni estre tant soit peu considerable entre les personnes sçavantes. Mais qui peut nier qne l'homme, le plus nai à la societé de tous les animaux, ne desire naturellement d'entendre & d'estre entendu de ses semblables? ce qu'il ne peut obtenir que par la connoissance des Langues. Cette consideration a esté si puissante sur les esprits de Kekerman & de Vossius, que fondez sur la maxime d'Aristote au premier Livre de ses Ethiques chapitre premier, que nul desir purement naturel n'est illusoire ni vain, ils ont esté persuadez qu'originellement les hommes estoient nais pour une langue universelle, qui devoit estre commune à tout le genre humain. Plutarque nous apprend dans son Traitté d'Isis & d'Osiris, que parmi les Egyptiens leurs Mages tenoient aussi qu'à la fin tous les hommes ne parleroient plus qu'une langue. Je vous citerois volontiers là dessus un passage d'Arnobe, qui feroit beaucoup pour monstrer la necessité d'une seule langue parmi les hommes, puisqu'il porte que le Fils de Dieu estant en terre se faisoit entendre avec un seul idiome qu'il proferoit, par autant de personnes qui l'écoutoient, & qui estant de differentes na-

XIII.

syst.ph.l. 4. c. 8. de theol. Gent.l.3. c.44.

tions, pensoient toutes qu'il leur avoit par-
Lib. 1. lé en leur langue maternelle, *cùm unam emitteret vocem, ab diversis populis, & dissona oratione loquentibus, familiaribus verborum sonis, & suo cuique utens existimabatur eloquio.* Mais ses Evangelistes n'aiant rien prononcé de si précis, je ne défere que pieusement au texte d'Arnobe, & je me contente d'observer qu'on ne peut remedier aucunement à cette diversité de langage, si ennemie de la societé des hommes, que par l'estude des Langues differentes, dont la connoissance se peut dire par consequent necessaire.

XVI. PROBLEME.

Tout Larcin est-il condemnable?

NON: Veu que des Nations entieres, fort estimées d'ailleurs, ont permis & mesme prisé le Larcin. Aulu-Gelle prouve
l. 11. c. ult. par l'autorité d'un Ariston, celebre Jurisconsulte, que les premiers Egyptiens, qui furent tres-ingenieux dans les arts & dans les sciences, permirent toute sorte de vol, *apud veteres Ægyptios, quod genus homines constat & in artibus reperiendis solertes extitisse, & cognitione indaganda sagaces, furta omnia fuisse licita & impunita.* Il adjoûte la mesme chose des Lacedemoniens, & que tous ceux qui avoient couché par escrit leurs Loix & leurs Coustumes, *qui de moribus legibúsque eorum memorias condiderant,* demeuroient d'accord que le Larcin estoit

licite, & d'un uſage commun parmi eux, XIII.
comme tres-utile à la jeuneſſe, *quòd & furandi ſolertia & adſuetudo acueret firmarétque animos adoleſcentium, & ad inſidiarum aſtus, & ad vigilandi tolerantiam, & obrependi celeritatem.* Iſocrate confirme tellement cela dans ſon Panathenaique, qu'il affeure que c'eſtoit par pretexte ſeulement, que les Spartiates envoioient leurs enfans au ſortir du lict à la chaſſe, mais qu'en effet c'eſtoit pour dérober aux chams tout ce qu'ils pourroient. Je ſçai bien que d'autres païs ont eſté & ſont encore fort rigoureux aux Larrons; mais cette diverſité ne ſert-elle point à rendre la choſe problematique? auſſi bien que la difference des penes eſtablies par les Legiſlateurs. Quoi qu'il en ſoit, s'il y a eu de tout tems de bons Larrons, tels que l'Autolicus d'Homere, l'on ne doit pas, ce me ſemble, les condamner tous. L'on dit que le Roiaume des Cieux veut eſtre pris de force; & les Atheniens en condamnant en l'amende leur Roi Ageſilaus, pour avoir dérobé le cœur de ſes ſujets, luy rendirent ſans doute le plus grãd honneur qu'ils luy pouvoient faire. Il y a donc des larcins glorieux, & l'on ne doit pas les mettre tous à une meſme cenſure.

Ovy: Attendu que ces Loix qui paroiſſent avoir toleré le Larcin, ne ſont rien au prix de tant d'autres, & ſur tout des divines qui en font un crime Capital. Des vols equivoques ou metaphoriques, tels que celuy d'Ageſilaus, ne peuvent eſtre

alleguez en faveur de ceux contre qui les bonnes Loix fulminent avec toute ſorte de ſeverité. Le grand Legiſlateur de la Chine Confutius témoigna la grande averſion qu'il avoit contre les Voleurs, quand il ne voulut jamais boire, quelque alteré qu'il fuſt, de l'eau d'vne fontaine qu'il rencontra, par cette ſeule raiſon qu'elle ſe nommoit *Tao*, c'eſt à dire du Brigand. L'on veut que ce mot de Brigand vienne de Brabançon, qui luy a eſté autrefois ſynonyme, *pradcnes vulgò dicti Brabantiones*, dit la Vie de Louïs ſettiéme fils de Louïs le Gros. Ainſi Κυμβρὸς, *Cimber*, ou *Danus*, paſſe dans Suidas pour un Voleur; de meſme que les mots *Iſauricus* & *Argivus*, ont eſté autrefois proverbialement emploiez avec diffamation pour deſigner de dangereux Larrons. L'adage *Lydus oſtium clauſit*, n'eſtoit pas plus favorable aux habitans de Lydie; ce qui ſert à monſtrer que par tout le Monde les Larrons ont eſté en abomination. C'eſt une choſe conſiderable que nous trouvons appuiée de l'autorité du Juriſconſulte Sabinus dans le meſme chapitre d'Aulu-Gelle qui vient d'eſtre cité, que la ſeule volonté peut rendre une perſonne coupable de larcin, *furtum ſine vlla quoque adtrectatione fieri poſſe, ſola mente atque animo, ut furtum fiat, annitente*; de ſorte que comme par le droit des Romains *pœna manifeſti furti, quadrupli erat, nec manifeſti, dupli; furti concepti pœna tripli erat.* Ce qui a grand rapport à la deffenſe portée par le Droit

Droit Divin, dans la seconde table du Decalogue, de souhaiter seulement ce que les autres possedent legitimement. XIII.

XVII. PROBLEME.

Vne loüange mediocre est-elle à estimer.

NON: A cause qu'il y a souvent de la malignité à loüer bassement ce que le merite a eslevé. Beaucoup de personnes en usent ainsi dans l'opinion où ils vivent, qu'il est des loüanges comme de l'argent, de façon qu'ils apprehendent d'en donner trop de peur de s'en faire faute. Cependant c'est en quelque sorte faire tort à un grand homme de bien, de le priser de n'avoir pas commis les actions d'un vicieux,

Non est bonitas esse meliorem pessimo. Laberius.

Il en est de mesme sur beaucoup de sujets, où de chetives loüanges font le mesme effet que de certains miroirs qui representent infidelement les figures beaucoup plus petites qu'elles ne sont. Et je trouve le mot de Valere Maxime fort considerable, lors l. 2. c. 7. qu'il craint de n'avoir pas assez dignement parlé d'une action de Paulus Æmilius, *si tamen*, dit-il, *acta excellentissimorum virorum humiliter æstimare, sine insolentia reprehensione permittitur.* En effet Marc Antonin a judicieusement observé que iusques aux pierres precieuses, elles perdent quelque chose de leur prix, si elles ne sont hautement loüées. Aussi voions-nous que ceux

qui paroissent si chiches dans la distribution de leurs loüanges, n'en donnent gueres qu'avec quelque intention de déprimer ceux qu'ils font mine de vouloir exalter. L'on endort le membre qu'on veut couper; & l'on fait souvent comme le Scorpion, qui embrase devant que de lancer son aiguillon, ou au mesme temps qu'il pique de la queuë;

Fistula dulce canit volucrem dum decipit auceps.

Ceux qui en usent ainsi, peuvent encore estre comparez à une espece de Crocodiles, qui se trouvent en Cananor aux Indes Orientales, qui pour avoir l'haleine agreable & attraiante, ne laissent pas de devorer tres-cruellement. Dieu nous garde de ceux qui paranymphent de cette maniere; & tenons aussi pour bonne maxime, qu'une loüange mediocre, qui paroist ordinairement presque forcée, ne s'applique gueres à des sujets qui en meritent de plus relevée, qu'avec fort peu de bonne intention.

Maffeus. l. 2. hist.

Ovy: Dautant qu'il n'y a rien de plus prejudiciable aux bonnes mœurs, que ces loüanges hyperboliques, qui partent de lieux communs, & qui se distribuent presque indifferemment à toute sorte de personnes. Seneque s'en est plaint devant moi, particulierement au sujet de l'Eloquence, *Nihil aquè, & eloquentiam, & omne aliud studium auribus deditum vitiavit, quàm popularis assensio*, ou plûtost selon moi *assentatio*. Il distingue pour cela *laudem*, qui

ep. 102.

doit estre reglée, *à laudatione*, qui est presque toûjours exorbitante; d'où vient, adjoûte-t-il, qu'on ne dit pas *laus funebris*, mais *laudatio funebris*, parce qu'en cette derniere l'on passe d'ordinaire iusques à l'excés. Certes une loüange moderée est preferable à toute autre. Elle est comme une pluie legere qui penetre mieux & moüille plus heureusement qu'une grande qui tombe auec trop d'impetuosité. Et il me semble que Lysippe estoit fondé en bonne raison, de soustenir qu'il auoit plus obligé Alexandre, le representant une pique à la main, qu'Apelles qui luy faisoit tenir comme à Iupiter la foudre preste à lancer. C'est pourquoi Macrobe remarque fort bien que les plus amples loüanges d'Homere se prennent plus de l'exemption des vices, que de la possession des vertus, dequoi il fournit divers exemples; *Homerus non virtutibus appellandis, sed vitiis detrahendis laudare ampliter solet*. Aussi ne peut-on trop estimer le mot de ce Spartiate, qui sur des eloges excessifs que donnoit un estranger à un joüeur de harpe, luy demanda de quels titres d'honneur on usoit en son païs, pour bien loüer les hommes de vertu & d'un grand merite, puisqu'il emploioit des termes si magnifiques à l'avantage d'un joüeur d'instrument. Mais quoi, si c'estoit un vice autrefois d'estre excessif en loüanges, c'est aujourd'huy pratique si ordinaire, qu'on peut dire plus à propos encore, qu'autrefois Laberius,

XIII.

Plutar. de l.fide.

l. 6. Saturn. c. 7.

Vitium fuit, nunc mos est adsentatio.
Cette flaterie de propos obligeans est une glu où les plus modestes se laissent assez souvent attraper ; semblables à cét oiseau que nous nommons Duc, les Latins *Asio*, & les Grecs *Nycticorax* ou *Otus*, à cause de ses oreilles. Suidas avec d'autres, asseurent qu'il saute & est si sot que de se laisser prendre quand on le louë. O que Caton me paroist illustre, quand il se glorifie de ce qu'on ne voioit point de ses Statuës ; & que Clodius me semble infame, lors qu'il est contraint de rougir dans la honte qu'il a d'en voir une de luy qu'il avoit si peu meritée !

'Ad vocem ὦτος.

XVIII. PROBLEME.

Peut-on dire qu'il y ait de bons Magiciens?

NON : Puisque generalement parlant ils ont esté condamnez par toute sorte de Nations, & dans toutes les Religions. Aussi ne voit-on que des imposteurs qui se meslent d'un art encore plus vain qu'il n'est reprouvé, dequoy nous nous sommes expliquez en plusieurs endroits, & particulierement dans l'Instruction du Dauphin. Le Poëte Accius s'en moquoit sous le nom des Augures, lors qu'il disoit dãs son Astyanax, *Nihil credo Auguribus qui aureis verbis divitant alienas, suas ut auro locupletent domos.* Si la Magie estoit veritable, & qu'elle eust le pouvoir qu'on luy attribuë, ceux qui en font profession seroient-ils si miserables

Nonius Marcellus.

que nous les voions ? Et comme argumentoit autrefois Origene ; si les Oiseaux estoient si sçavans que de pouvoir apprendre les choses futures, ne prevoiroient-ils pas les embusches qu'on leur dresse ? comme la Magie apprendroit sans doute à ceux qui s'y appliquent, les moiens d'éviter tant de penes dont à bon droit on les punit tous les jours. Mais quoi, l'on prend plaisir à faire valoir le mestier de Magicien, par des interpretations favorables sur beaucoup d'évenemens que le seul hazard produit. Ainsi sur ce qu'on avoit predit à Robert le Normand qu'il mourroit en allant en Ierusalem, Anne Comnene nous apprend au sixiéme Livre de son Alexiade, qu'aprés son trépas, l'on dit que la Prophetie ne regardoit pas la Ierusalem Palestine, mais celle de Cephalonie ou d'Ithaque. I'ai rapporté ailleurs une grande multitude d'interpretations semblables, dont l'on pipe une infinité de personnes qui sont si simples que d'y déferer. N'est-ce pas une chose honteuse de voir dans *Pietro della Valle*, ce grand Roi de Perse Xa Abas qui demeure trois jours aux portes d'Ispahan sans y entrer, à cause qu'un Geomante avec ses regles ridicules le luy deffendoit. Le mesme Auteur, quoi qu'assez judicieux en d'autres choses, fait ailleurs un autre conte indignes d'estre raporté, de certaines Sorcieres qui en regardant seulement mangent le cœur des hommes, & parfois le dedans des Coucombres. Que toutes

XIII.

lettre 6.

lettre 17.

les conjurations des Magiciens puissent d'elles-mesmes operer quelque chose, c'est une grande erreur, *& non solùm antiqua, sed antiquata opinio.* Si leurs paroles sont considerables, ce n'est qu'autant qu'elles agissent, non pas formellement, mais materiellement, en troublant l'imagination de ceux à qui ces imposteurs les addressent. Et de penser, selon que quelques-uns l'ont écrit, que comme la Nature produit des animaux venimeux, elle fasse naistre des hommes Sorciers & d'eux-mesmes malfaisans, c'est se plaire à se tromper soi-mesme. Si vous croiez ceux qui sont prevenus de semblables opinions, les personnes qui naissent le jour du Vendredi Sainct auquel la Terre s'ouvrit, voient iusqu'au profond de la terre tout ce qui s'y rencontre. Et une Mouche mise sur la porte de la Boucherie de Tolede, empesche toutes les autres d'y entrer. En verité l'homme est un credule animal.

Ovy : Parce que sans parler de la Magie blanche, qui passe pour permise, comme opposée à la Noire ; il y a eu de tout tems de tres-grands personnages qui ont esté nommez Magiciens, à cause de leurs connoissances extraordinaires. Ainsi les Statuës de Phidias, ni les Tableaux de Zeuxis, n'estoient pas leurs ouvrages, au dire de certains envieux, mais du Demon qui conduisoit leur main. Et Suidas qui dit cela au sujet du Medecin Jacob, adjoûte que ceux de son tems vouloient qu'il ne

fust qu'un ignorant, quoi qu'une main superieure guerist tous ses malades. Il est certain que Sainct Athanase fit mine d'entendre le croassement d'un Corbeau, ce qui est au delà de la portée de nostre humanité, pour faire prendre garde au lendemain à ses auditeurs, chose qui luy reüssit par son interpretation du terme *cras*. Petrarque ne fust accusé de Magie, à cause, dit-il luy-mesme, qu'il lisoit le Poëte Virgile? Et sa vie ne nous apprend-elle pas qu'il eut bien de la pene à se tirer des mains de l'Inquisiteur *Marcus Picenus de Solipodio*, le grand sçavoir de Petrarque le luy aiant rendu suspect de Magie? Or quoi qu'on fasse cent contes là dessus plus dignes de mépris que de condemnation, XIII. Baron. tom. 3. l. 1. rerum senil. ep. 3.

——— *aëre minuto*
Qualiacunque voles Iudæi somnia vendunt;

ce n'est pas à dire que la vanité ni le crime soient semblables par tout. Il faut se moquer de Solin, quand il asseure que *lapis hyenium qui in pupulis hyenæ invenitur, hominis lingua subditus, facit ut prædicet futura*. c. 27. Mais Ciceron, qui se railloit si bien des Haruspices & des autres devineurs de son tems, ne laisse pas d'avoüer aprés Democrite, que l'inspection des entrailles de quelques animaux avoit esté tres-sagement introduite, pour avoir par ce moien des signes évidens de la bonté des terres, & de la salubrité de l'air; parce que si l'on y reconnoist le contraire, la prediction est aisée des pestes & des famines futures, qu'on

tasche ensuite d'éviter. Cette sorte de Magie, si elle se peut ainsi nommer, n'estoit donc pas condemnable par sa fin. Je ne veux pas dire comme fait l'Espagnol en son Proverbe, *hagase el milagre, y hagalo el Diablo*; & je sçai bien qu'il n'est pas permis d'user de mauvais moiens pour parvenir à une bonne fin. Mais il me semble qu'il y a beaucoup de tours de passe-passe, *vel facta vel ficta*, qui ne doivent pas estre mis au rang des plus criminelles actions de Magie. Nicetas Choniate parle d'un Basilicius qui faisoit si bien le Prophete qu'il passoit pour Magicien, en considerant & maniant aux femmes les tetons, & mesme les talons. Voudrions-nous dire qu'il fust aussi coupable que cette Sorciere qui évoquoit l'ame de Samuel, ou qu'un Negromante qui tascheroit de reduire en pratique tout ce qu'enseigne la Clavicule de Salomon? Certes il y a grande difference entre-eux; & quoi que le nom de Magicien soit toûjours pris en mauvaise part, il y en a qu'on peut en quelque façon nommer bons, s'ils sont comparez aux plus coupables. En tout cas souvenons-nous de ce que declaroit autrefois un Musicien d'Egypte, grand ami de Celsus, contre qui Origene a si bien écrit, que la Magie n'a nul pouvoir sur les gens de bien, ni sur les Philosophes, à cause de leur vie bien reglée; mais seulement sur les ignorans, & sur les mal-viuans. Une telle Sentence bien interpretée, doit estre receuë de quelque lieu qu'elle vienne; le

in Isacio Angelo l. 3.

Orig. contra Cels. l. 6.

mauvais Demon n'a pas laissé de proferer parfois d'essencielles veritez. XIII.

XIX. PROBLEME.

Le Mariage est-il à fuir, comme quelques-uns se le persuadent?

NON: Car les plus sages Legislateurs n'ont rien trouvé ni de plus raisonnable, ni de plus propre à donner le contentement de la vie, que l'union matrimoniale. Le Celibat a ses incommoditez aussi bien qu'elle; & jamais il n'a esté honoré par sa seule consideration de ce dont il se prive, plus que le mariage. Je sçai bien que selon la condition des choses de ce Monde, il y a des liaisons d'homme à femme qui ne satisfont gueres ni l'un ni l'autre. Les Americains estendent ces disgraces jusques aux mariages du Ciel, où ils croient que la Lune, comme femme du Soleil, a esté blessée par luy lors de son eclipse, la plaie qu'il luy a faite ne se consolidant que quand cette eclipse est passée. Mais elle ne dure gueres, & il en est presque toûjours de mesme aux mariages de la Terre. Leurs riottes passent bien-tost entre des personnes raisonnables, & ces riottes ne font assez de fois que lier plus estroitement l'amitié qui doit estre entre-elles. En effet, quand les Anciens plaçoient Venus & Mercure dans un Temple commun à tous deux; ils vouloient dire sans doute que des paroles proferées à propos, & un

Petrus Martyr. dec. 8. c. 8.

doux entretien entre les deux sexes, suffisoient pour remedier aux petites mesintelligences qui peuvent y survenir. Nous avons accoustumé d'en donner le tort à celuy de ces deux sexes que la Nature semble avoir creé le plus foible ; & c'est possible pourquoi il devroit au contraire estre le premier excusé. Quoi qu'il en soit, s'il se trouve des femmes imperieuses, & par là insupportables à leurs maris ; & si les Japonois sur la crainte d'en rencontrer de telles, ont raison de ne prendre jamais rien de leurs espousées quand ils se marient, afin, disent-ils, qu'elles ne puissent pas leur reprocher ce qu'ils auroient receu ; combien en voions-nous d'autres mieux conditionnées, si respectueuses, & si plenes de modestie, qu'à l'exemple de la femme de Phocion, elles tiennent pour leurs plus grands ornemens le merite & la vertu de leurs maris, où elles establissent leur principale gloire. Si la mauvaise destinée de quelques hommes porte, qu'ils ne rencontrent pas dans le mariage tout ce qu'ils s'en promettoient, que leur bonne Morale supplée au reste ; &, pour user de cét exemple, qu'ils se consolent comme faisoit Aristippe, s'ils ne sont pas aimez autant qu'ils voudroient ; les bons morceaux que je mange, disoit-il, ne m'aiment pas non plus, & neanmoins je ne laisse pas de les avaler agreablement.

Plutar. de la Musique.

OUY : S'il est vrai que les hommes, selon le mot de Socrate, ressemblent en cecy

aux Poissons, qui taschent d'entrer dans la nasse quand ils ne sont pas encore dedans, quoi que quand ils s'y voient pris, ils ne cherchent qu'à en sortir. Je n'ai nul sujet de mal parler des femmes, ni du Mariage, mais pour ne pas abandonner tout-à-fait la plus foible branche de ce Probleme, je veux seulement me souvenir du choix que fit celuy à qui deux filles estoient offertes en mariage. L'une avoit peu de bien, mais assez de sagesse; l'autre possedoit beaucoup d'escus, mais elle estoit extraordinairement évaporée. L'on asseure qu'il prit cette derniere, protestant qu'il trouvoit si peu de difference entre une femme sage & une folle, qu'il ne se pouvoit resoudre à perdre de grandes richesses pour si peu de chose. Cette petite historiette ne doit pas irriter les Fées, que je me contenterai de faire souvenir de la maxime establie par Plutarque, que les Dieux mesmes n'ont jamais agreables les sacrifices faits par une femme en cachette & au desceu de son mari. Et qui peut se vanter d'avoir remarqué un Siecle dans l'Histoire, où cette doctrine, si plene de consequences, ait esté suivie? XIII.

XX. PROBLEME.

Faut-il déferer aux invectives dont usent beaucoup de personnes, à l'exemple de Caton, contre la Medecine?

NON: Ne fut-ce qu'en consideration de ce qu'encore que ce vieux Romain

ait usé de mille termes injurieux contre la Medecine, porté d'une aversion extréme contre les Grecs, qui seuls l'exerçoient de son tems avec reputation, *authoritas non*
l.29. c.1. *erat*, par la confession de Pline, *aliter quàm Gracè eam tractantibus*; si est-ce que Pline adjoûte une chose, qu'on peut voir aussi dans la vie de ce mesme Caton escrite par Plutarque, qu'il avoit un Livre de recettes, dont il se servoit à medicamenter tous ceux de sa famille qui tomboient dans quelque infirmité. On doit conclure là-dessus avec ces deux Autheurs, que ni Caton, ni ses semblables, n'ont jamais condamné absolument la Medecine, encore qu'ils aient fort declamé contre la methode de ses Professeurs; *non rem antiqui damnabant, sed artem*. Ils ont peut-estre eu raison de trouver à redire en un art de pure conjecture, & si sujet à changement que celuy dont nous parlons. Mais n'est-ce pas une chose estrange, que nonobstant ses defauts, il n'y en ait point de plus utile à la vie humaine? *nullam artium inconstantiorem fuisse, & etiamnum sapius mutari, cùm sit fructuosior nulla*. Car on ne peut pas dire qu'il y ait moins de sujet aujourd'huy de faire cette reflexion de Pline, qu'il n'en avoit de son tems. Les hommes sont toûjours les mesmes, qui ne déferent pas aux remedes le plus souvent s'ils les connoissent, *minùs credunt quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt*. Les Arabes depuis ont encore rendu le mestier plus obscur qu'il n'estoit,

ce qui contribuë beaucoup à le faire plus respecter. Tant y a que les fautes & les charlataneries des Medecins, s'ils en commettent, ne doivent pas estre imputées à la Medecine ; & que si l'on remarque diverses Nations qui se sont passées de Medecins, l'on ne sçauroit dire qu'il y en ait jamais eu qui fussent absolument sans aucun exercice de Medecine, *millia Gentium sine Medicis degunt, nec tamen sine medicina.* A la verité nous lisons dans Strabon, que les Indiens qui en estoient fort curieux, l'exerçoient plus par l'usage de certains alimens, que par celuy des medicamens, *medicinam maximè per cibos perficiebant, non per medicamenta* ; c'est à dire, comme je croi, qu'ils usoient plus de la Diete qui considere la quantité & la qualité des vivres, que de fascheuses & violentes purgations. Mais tout cela establit plûtost qu'il ne détruit la Medecine, pourveu qu'elle soit bien pratiquée, & qu'on la fasse selon cette maxime qu'establit Scaliger au sujet de Leodicenus, *homines qui sine bonis literis medicinam tractant, esse similes iis, qui in alieno foro litigant.* Si vous m'opposez le jugement d'Aristophane, qui nomme grossiers & impertinens les Livres d'Hippocrate, je vous répondrai qu'il ne parle pas de ceux du Prince des Medecins, mais de ceux d'un Hippocrate Athenien, qui meritoient d'estre traittez de la sorte. Aprés tout, l'infirmité du corps humain estant telle que chacun la ressent, ne doit-on pas faire grand estat

XIII.

Plin. l. 29 c. 1.

ep. 19.

d'une ſcience, qui nous apprend tout ce qui ſe peut naturellement pratiquer pour y remedier. Car il n'y a point de maladies qui n'aient des ſecours propres à les ſurmonter; *non eſt fateri rerum Natura largiùs mala, an remedia genuerit.* Dans toute l'Antiquité l'on ne remarque qu'un ſeul homme qui arriva ſans aucune incommodité à l'aage de cent cinq ans, ce qui paſſe pour un miracle, *pro miraculo & id ſolitarium reperitur exemplum, X. nophilum Muſicum centum & quinque annis vixiſſe, ſine ullo corporis incommodo.* Pour l'ordinaire il n'y a que la Medecine qui recompenſe ſes auditeurs du beau preſent de la Santé, à peu prés, dit Plutarque, comme il y avoit dans Athenes des repreſentations où l'on donnoit de l'argent à chaque ſpectateur. Et qu'y a-t-il de plus eſtimable que cette Santé ſans laquelle tous les autres biens ne ſont rien? La Santé de Crotone que choiſit ſon fondateur Myſcelus, eſt ſelon moi beaucoup plus à priſer, que les richeſſes de Syracuſe, que vous apprendrez dans Suidas qu'un Archias luy prefera. Car pour cette πλουτυγία qui adjoûte les richeſſes à la ſanté, le mot & la choſe ſont de l'invention d'Ariſtophane, & n'eurent poſſible jamais d'autre realité que dans ſon imagination. I'ai de la pene à m'empeſcher de dire que ces deux choſes ſont preſque incompatibles.

Plin. l.8. c.23.

Plin. l.7. c.50.

tom.1. p. 450. & tom. 2. p.197.

OUY: Eu eſgard à la quantité de gens qu'on voit perir entre les mains de ceux de cette profeſſion, fort bien nommée par les

Grecs ἰατρικὴ des poisons dont elle remplit le corps humain, *ab ἰοῖς id est venenis*, plûtost que de la santé qu'elle procure selon une autre etymologie. La Pharmacie qui fait une partie de l'art, compose dans une de ses significations, dit Suidas, des venins qui luy ont aussi donné le nom. Mais il y a long-temps qu'on a prononcé que le Soleil esclairoit leurs bonnes œuvres, & qu'heureusement pour eux, la Terre couvre les mauvaises. Un Grec a escrit de mesme, qu'il n'est permis qu'aux Juges & aux Medecins de faire mourir les hommes impunément. Quoi qu'il en soit, on ne sçauroit nier que si un Medecin doit estre estimé, plusieurs ensemble le seroient encore davantage, parce que la nature du bien porte que sa multiplication le rend encore meilleur, *bonum bono additum fit majus*. Cependant personne n'ignore le mot de l'Empereur Hadrien, qu'il prononça en mourant, *Turba Medicorum interfecit Regem*. Les assemblées que ces Galenistes appellent des consultations, produisent tous les jours de semblables effets; & un passage de Seneque témoigne que c'estoit la mesme chose de son tems, *multorum Medicorum consilia devita, qui parum docti, & multùm seduli, multos officiosissimè occidunt*. En verité, je doute fort que cét Empereur du Catay se trouvast bien d'une si estrange multitude de Medecins, que la Relation de Beato Odorico asseure qu'il entretenoit dans Cambalu. Il luy en donne quatre mille qui

XIII.

tom. 2. p.1030.

Dio Cassius l. 69.

Ramusio tom. 2.

estoient Idolâtres, huit de creance Chrestienne, & un seul Sarrasin ou Mahometan. Il en faut bien moins dans une bonne ville, pour se pouvoir vanter qu'aussi bien que l'Achille d'Homere & ses autres Heros, ils envoient au Roiaume de Pluton une infinité d'ames tous les jours. Cela me fait souvenir de la raillerie de celuy qui disoit depuis à l'enterrement d'un Medecin, qu'il estoit mort comme le bon Dieu pour le salut des hommes. Et parce que Caton accusoit les Medecins Grecs de son tems, de se venger des Romains dans l'exercice de leur art, je ne puis m'empescher de rapporter ce qu'on a escrit des Escossois, qu'ils envoient leurs jeunes Medecins faire leur apprentissage en Angleterre, dont ils n'aiment pas fort les habitans, *ut discant periculis eorum, & experimenta per mortes agant.* Enfin si l'on en croit le Poëte Philemon, un Medecin se porte mal, quand il ne voit personne qui se porte mal,

——————— κακῶς ἔχει
Ἅπας ἰατρὸς, αἲ κακῶς μηδεὶς ἔχῃ,
malè Medicus habet,
Cùm neminem malè sese habere contigit.

Au fond, que sont souvent leurs plus belles cures, qu'un changement de mal; s'ils guerissent la pluresie, c'est souvent en jettant leurs malades dans une peripnevmonie; une autre fois *removent phrenitidem, inducunt lethargum*, comme le leur reproche Sextus Empiricus. Aussi se vantent-ils de provoquer utilement la fiévre, pour remedier à

adv. Math. p. 461.

quelque

quelque fascheux rhumatisme. Et il se trouve presque toûjours qu'en suivant toutes les belles ordonnances dont ils accablent le monde, l'on agit contre le plus beau de leurs preceptes, rapporté par Celsus en ces termes, *cavendum ne in secunda valetudine, adversa præsidia consumantur*. Cét Auteur, qu'ils estiment plus pour sa belle Latinité que pour sa doctrine, soustient une autre maxime qui ne cede à pas une autre, *Nil in arte Medica adeò certum esse, quàm nil certum.* N'adjoûtons rien à cela. XIII.

XXI. PROBLEME.

Doit-on s'abandonner, comme assez de gens le font, à la Fortune ou à la Destinée?

NON: Parceque selon le mot de Ptolomée, le Sage commande aux astres, qu'il reduit à suivre sa volonté, & il est aussi l'artisan de sa propre fortune. En effet, quand ce Diogene disoit, qu'une goutte de bonne fortune valoit mieux qu'un plein muid de sagesse; il luy fut fort bien respondu, qu'une petite larme de sagesse devoit estre preferée à tout un ocean de cette pretenduë fortune. Sylla est un mauvais exemple à suivre, quand il donnoit tant à la mesme Deesse, qu'à son dire tout luy succedoit mieux lorsqu'il agissoit par hazard, que s'il se conduisoit par discours, & qu'il fist intervenir sa raison. Aussi est-ce une pure resverie de croire que le General Timothée ne fit plus rien de considerable,

Stobæus serm. 14

Plutar. in ejus vita.

depuis qu'il eut irrité cette fausse Divinité, en prononçant aprés sa derniere victoire, qu'on ne pouvoit pas dire que la Fortune y eust eu quelque part. Tant y a que la Fatalité des Anciens n'est pas mieux fondée en ce qui concerne les actions humaines, que ce qu'ils ont adjugé de pouvoir au sort des choses fortuites. Et quand Platon s'est plû à soustenir en faveur des trois Parques, qu'Atropos estoit le Ciel des estoiles fixes, que Clothon representoit ceux des Planetes, & que Lachesis avoit son rapport aux quatre Elemens; il a plus parlé en homme prévenu de la fausse Theologie de son tems, qu'en veritable & sincere philosophe. Ceux aussi qui ont establi la maxime, *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt*, n'ont rien dit qui asseure une necessité invincible. Car cét entraisnement ne veut rien signifier qu'une certaine violence, qui n'empesche pas qu'on ne luy puisse resister, & mesme la surmonter en ce qui dépend du franc-arbitre, par une repugnance opiniastrée.

Ouy: Puisque toutes les histoires sont plenes de tant d'évenemens, qui monstrent que personne ne peut éviter son sort, ni eluder sa Destinée. Ce n'est pas sans sujet que Virgile fait prononcer ce vers à la Sibylle,

6. Æn. *Desine fata Deum flecti sperare precando.*

Et ce jeune Turc Eliézes, qui fit un si celebre duel devant Amurath, eut bonne grace de luy dire, qu'un Liévre luy avoit appris

Chalcon. l. 7.

à estre vaillant & à ne rien craindre, ne l'ayant pû tuër de quarante coups de fléches, quoiqu'il fust endormi, ni le faire prendre à ses chiens; ce qui le persuada de la force inévitable du Destin. Pour ce qui regarde la Fortune, ayons tant que nous voudrons la resolution de ne luy rien donner, elle prendra toûjours assez sur nous pour nous faire avoüer son pouvoir quand nous y penserons le moins, car c'est alors qu'elle se plaist à faire des siennes, *ἄσκοπος γὰρ ἡ τύχη*, *improvisa enim est fortuna*, selon qu'en parloit Theophraste. D'où nous serons contraints de souscrire à cette sentence Grecque, XIII. Plutar. de consol. p. 104

Τύχης τὰ θνητῶν πράγματ' οὐκ εὐβουλίας,
Fortuna mortalium res, non consilium moderatur.

Et à ce proverbe Italien, *assai ben ba'a à chi fortuna suona*, joint à cét autre, *dami fortuna, ti daro bel giuoco*.

XXII. PROBLEME.

La préseance qui se donne à la Noblesse, est-elle bien fondée?

NON: Puisque comme le Diacre Agapet le represente fort bien à l'Empereur Iustinien, nostre vraie origine vient indifferemment à tous d'un peu de terre détrempée dont fut formé le premier des hommes. *Majorum nobilitate ne quis delicietur; limum enim habent omnes generis auctorem. Ne igitur lutulentum jactemus genus,* Bacon. tom. 7.

sed morum integritate gloriemur. D'ailleurs; qu'est-ce que la Noblesse selon Isidore, que je ne sçai quelle marque qui vous distingue des Roturiers ; *Nobilitas quasi non vilitas*, & si l'on en croit Tiraquellus, *Nobilis quasi noscibilis.* C'est pourquoi l'on a fort bien dit, qu'il valoit beaucoup mieux estre homme gentil & bien conditionné, que simplement gentilhomme : & l'Espagnol, tout glorieux qu'il est, s'écrie dans un de ses proverbes, *Dexemos padres y abuelos, y por nosotros seamos buenos.* Veritablement il a raison d'en parler ainsi, si ses *hidalgos* ou Nobles ne sont que *hijos di algo*, fils de quelque chose, ce qui ne veut pas dire grande chose en effet :. ou si le mot veut signifier fils de Gots, qu'estoient ces Gots usurpateurs de l'Espagne, que de miserables Scythes, qui quitterent leurs terres steriles, & leur ciel rigoureux, pour habiter un meilleur païs. Certes une Noblesse tirée delà, ne semble pas meriter des respects extraordinaires. Mais l'incertitude d'où elle se tire, ne monstre-t-elle pas son peu de realité. Les Lyciens dans Herodote la faisoient dépendre de la Mere, *Lycij prater cateros homines nomen & familiam à Matre repetebant.* Nous avons des provinces en France qui gardent le mesme vsage ; conforme à celuy de la vieille Italie du tems d'Evandre, puisque le Poëte dit de ce beau parleur Drances qui estoit de sa Cour,

Virg. 11. Æneid. *——genus huic materna superbum*

Nobilitas dabat ; incertum de patre ferebat. XIII.

Les Alemans appellent se mes-allier, si un homme prend une femme de moindre extraction que luy, & leur noblesse se tire des deux costez si scrupuleusement, qu'il ne faut pas moins de quatre quartiers de chacun, selon le jargon armonial, pour la bien establir. La nostre ordinairement dépend toute du Pere, nos plus grands Seigneurs ne faisant pas grande difficulté d'épouser une femme roturiere pourveu qu'elle soit riche. Et les plus puissans estats de la Terre suivent cette coustume, de sorte que l'Empereur mesme des Turcs, ni la plus-part des autres Souverains de religion Musulmane, ne seroient ni Nobles, ni Gentils-hommes presque jamais, si l'on considеroit leur Mere. Une si grande varieté fait bien voir le mauvais fondement de la chose dont nous parlons. En tout cas, une noblesse acquise par la vertu des predecesseurs, ne perd-elle pas son lustre & ses droits dans l'obscurité & le peu de merite d'une lignée faineante & vicieuse ? Nous avons veû de ce siecle des personnes venuës des plus illustres Maisons de l'Europe, si méprisables, soit du corps soit de l'esprit, que tout le monde en rougissoit. Certes l'on parle mieux qu'on ne pense, quand on demande de quelle Maison est un homme pour s'informer de sa Noblesse: Elle est sujette à déperir aussi bien que les Palais les mieux bastis, & que les plus superbes edifices. Tout dégenere avec le tems, & je vois

dans Varron que la Theologie de son tems, rendoit leurs Dieux mesmes sujets à ce changement, *Diis quibusdam patribus, & Deabus matribus, sicut hominibus, ignobilitas accidit*, ce sont ses termes. Le sage Persan Sadi considere là dessus dans son Rosaire, que le Feu qui est si noble & si excellent, engendre la cendre qui n'est bonne à rien. Cela estant, doit-on rendre les mesmes honneurs à une Noblesse esteinte, qui luy estoient deferez dans son éclatante origine?

l. 16. rerum divinarum.

Ovy: A cause que la raison veut qu'on recompense la vertu de ceux qui ont bien merité du public en la personne de leurs descendans. Pourquoi non? puisqu'on punit assez souvent la posterité, sur les crimes & sur le démerite des Devanciers? Aussi semble-t-il que toutes les Nations ayent convenu en ce point, d'honorer les enfans par la consideration de leurs peres nobles & vertueux. N'est-il pas vraisemblables que ces Enfans seront tout autrement excitez aux belles & grandes actions sur des exemples domestiques, que d'autres personnes, qui ne voient rien dans toute leur famille qui les y puisse animer? Le sang qu'on a tiré des ayeuls, s'il est illustre, boult dans les venes, & porte à de glorieux exploits, que n'entreprennent gueres des ames basses & roturieres. En verité, cela se voit si clairement dans toute l'estenduë de nostre humanité, & hors d'elle encore dans les differentes races de

tous les animaux, qu'il n'y auroit point d'apparence de nous y arrester davantage. XIII.

XXIII. PROBLEME.

Est-il honteux de changer d'avis?

NON: Car c'est une opiniastreté vicieuse d'abonder tellement en son sens, qu'on ne s'en départe jamais, quelque raison qu'il y ait de le faire. Une infinité de personnes sont de cette humeur, croiroient se faire grand tort s'ils abandonnoient la moindre de leurs opinions, faisant gloire de s'y tenir inseparablement attachez, *Polypi more saxis adhaerescentes*, pour en parler comme fait Ciceron. Cela vient de ce que leur vanité les leur represente toutes bonnes, de mesme que nos Ganadois pensent que toutes leurs réveries contiennent un succés necessaire, & que tout ce qu'ils s'imaginent en dormant doit arriver. Ainsi, disoit Varron dans une de ses Satyres, ceux qui ont la jaunisse se persuadent que tous les objets sont de la couleur dont ils les envisagent, *ut arquatis & veternosis lutea quae non sunt aequè ut lutea videntur*. En effet la mesme chose que nous voyons arriver par ce vice corporel, arrive encore & plus dangereusement par un autre vice spirituel que les Grecs nommoient δοκησισοφίαν. Il cause les mesmes beveuës interieures, estant le grand ennemi de la sagesse, s'il y en a quelqu'une parmi nous, & il se peut mieux nommer en

Latin que *insaniens sapientia*. Si l'on prise tant la constance, n'est-ce pas en user de suivre toûjours ce qui nous paroist le plus raisonnable, en quittant ce qui luy est opposé ? Ce n'est pas une force à priser d'estre inébranlable dans une mauvaise assiette.
l. 7. Eth. Nic. c. 2. & 9. Il y a des changemens avantageux. Aristote les appelle honorables & studieux, au lieu de ses Morales où il louë Neoptoleme, qui dans le Philoctete de Sophocle, ne persiste pas au mensonge auquel l'eloquence subtile d'Ulysse l'avoit engagé. L'eau courante des rivieres est plus estimée que l'eau morte & croupissante des marests. Et apres tout, le Soleil mesme qui est la regle des choses les plus reglées & les plus vniformes, semble biaiser par fois, soit par un mouvement de trepidation au cas qu'on luy en puisse attribüer, soit par quelque autre cause qui satisfasse aux apparences.

OUY : Si nous voulons imiter celuy qui est le plus parfait de tous les exemplaires, & qui a prononcé de soy, *ego sum Deus & non mutor*. Il faut acquerir de sa ressemblance autant que faire se peut, & se souvenir qu'encore que comme premier Moteur il produise toutes les diversitez qui se voient dans la Nature, il ne laisse pas quant à luy d'estre toùjours invariable & immobile. Le changement d'avis, & cette ὀστράκου περιστροφὴ *testula conversio* des Grecs, est propre à un Epimethée, mais elle est indigne tout-à-fait de Promothée, & de tout homme

homme ferme en ses resolutions, qui doit selon la façon de parler de Lucien, ἀδαμαντίνην τὴν γνώμην ἔχειν avoir la fermeté du Diamant dans ses opinions. Quelle honte de ploier à tous vents comme ces Isles fabuleuses. XIII. in Alex. pseud.

Quolibet vento faciles Echidnæ? Sen. in Troa.

Quoy! parce que le peuple ne croit pas le Soleil plus grand que la gueule d'un Four, & qu'Epicure a eu ses raisons pour estre de ce mesme sentiment; je m'y laisserai aussi emporter, tout prest d'en suivre un autre, & d'en changer encore par complaisance ou autrement. *Ouejas bobas por do va una vantodas.* En verité, la constance, & si je l'ose dire l'inflexibilité, a de grands avantages sur des temperamens si variables, & qui ont si peu de solidité que ceux du premier avis.

XXIV. PROBLEME.

Peut-on esviter toutes les mauvaises pensées?

NON: Parce qu'elles ont leur fondement dans la Nature, & que d'ailleurs, parlant avec les anciens, elles gagnent le cœur comme des ennemis domestiques, où elles font parfois de grands ravages devant qu'on se soit mis en deffense contre-elles. Et qui peut les aller combatre dans un lieu de si difficile abord, & si malaisé à estre penetré? Car encore qu'on ait trouvé le moien de prendre la hauteur des plus sourcilleuses montagnes; bien qu'on ait pû pe-

netrer jusques au centre de la terre, puisqu'on en a pris connoissance par celle de son Demidiametre ; & quoi qu'enfin on ait reconnu la source & l'origine des eaux du Nil, qui ont si long-tems arresté tant d'esprits curieux ; le cœur de l'homme est demeuré imperscrutable, & sans pouvoir estre suffisamment remarqué dans sa profondeur. Aussi comme il n'y a que Dieu qui soit *Cardiagnoste* ou scrutateur des cœurs, il n'y a que luy qui puisse preserver cette partie, & remedier aux blessures que luy font ces dangereuses ennemies les passions. Selon la plus importante partie de la philosophie qui est la Morale, personne n'en est exemt. Chacun a son temperament, & comme elles en dépendent presque absolument, non seulement les particuliers en sont touchez diversement, mais les villes mesmes, les païs, & les nations, different notablement en cela. Ainsi les Atheniens prenoient autrefois leurs resolutions subitement, se laissant emporter à la cholere ; & les Lacedemoniens au rebours avoient de la peine à se determiner dans leurs plus grands ressentimens, selon l'observation qu'en a fait Tite-Live au cinquiéme livre de sa cinquiéme Decade. Combien pourrions-nous tirer de paralleles semblables entre nous & nos voisins ! Il vaut mieux en recueillir cette consequence, que tous les hommes sont égaux en ce point, qu'ils sont dominez par les passions, encore qu'il y ait quelque dissemblance à l'égard du plus & du moins. Une

personne singuliere ne peut pretendre de privilege là dessus, sans changer de nature, *dishumanarsi*, ἐξανθρωπίζειν, ou renoncer entierement à l'humanité. *Homo ex humo, sine humanitate non est homo*. Moquons-nous du Sage impassible des Stoïciens, & tenons pour un Oracle le mot de Pindare, qu'il n'y a point de sagesse que la passion ne maistrise souvent, *animi perturbationes vel sapientibus non raro imposuerunt*. XIII. ode 7. Olymp.

Ouy : Si nous considerons avec Origene, qu'il n'est pas des maladies de l'esprit comme de celles du corps. Ces dernieres sont parfois incurables dans l'art des Medecins.

Non est in Medico semper relevetur ut æger,
Interdum docta plus valet arte malum. Ovid. l. 1. de Ponto el. 4.

Mais il n'y a point de maladies spirituelles, telles que sont les passions dont nous parlons, que la bonne Morale ne puisse guerir. Ces passions sont fort impetueuses, & tres-difficiles à surmonter, j'en tombe d'accord; il ne faut pas croire pourtant qu'elles soient tout-à-fait irremediables. Seneque le monstre au sujet de la cholere, où il prononce cette belle & generale sentence, *sanabilibus ægrotamus malis, ipsaque nos in rectum genitos Natura, si emendari velimus, juvat*. C'est nostre foiblesse que nous devons accuser, si ressentant la premiere tentation des passions, nous n'empeschons nostre volonté d'y consentir. La Theologie des anciens faisoit regner ces Passions jusques dans le Ciel, l. 2. de ira, c. 13.

Tangit & Ira Deos; Ovid. 8. Metam.

Mais c'estoit en sorte, que, selon nostre façon de parler, elles y estoient mises à la raison. Sur ce fondement Pindare exhorte le
Ode 4. Pyth. Roy de Cyrene Arcesilaus, de pardonner à Demophile qu'il avoit banni ; & pour le bien porter à cela, il luy represente que Jupiter mesme pardonna aux Tirans, & deslia ceux qui l'avoient voulu dethrosner. Si l'on trouve qu'il y ait trop peu de rapport, entre ce qui se passe en des lieux aussi esloignez l'un de l'autre, que l'est le Ciel de la Terre ; il ne faut que jetter les yeux sur les animaux qui nous environnent, ils nous feront la mesme leçon. L'on y verra jusques aux Tigres & aux Lions domter leur fureur, & souffrir le baston de celuy qui prend le soin de leur nourriture. N'est-ce pas faire honte aux personnes qui ne peuvent resister à la moindre de leurs passions? En verité par l'exemple des bestes que nous nommons sans raison, nous pouvons souvent estre instruits à devenir hommes raisonnables.

XXV. PROBLEME.

Peut-on estre trop prudent?

NON : Puisque comme une Vertu qui est l'assaisonnement de toutes les autres, elle ne sçauroit estre trop diffuse. Il la faut considerer de mesme qu'on fait ces fleuves qui ne sont jamais si utiles que quād ils débordent, portant la fertilité sur tout ce qu'ils inondent. Et certes si la Prudence

a eſté bien definie l'art de bien vivre, & ſi Ariſtote a eu raiſon de dire dans ſa Politique, qu'elle avoit eſté donnée à l'homme par la Nature, pour luy tenir lieu d'armes propres à combattre toute ſorte d'évenemens; peut-on poſſeder trop toſt, ni mettre trop en uſage une choſe qui fait tout le bien de la vie humaine, & ſans qui nos jours ne ſont qu'une continüation de miſere. Ie vois pourtant deux penſées qui paroiſſent differentes là deſſus. L'une eſt de Sophocle, quand il dit dans ſon Oedipe, *ſubitò qui ſapit, non tutò ſapit*, ce qui ſemble improuver une prudence trop avancée. L'autre a pour autheur un Eſcrivain moderne, qui n'a pas feint de prononcer dans ſon Zodiaque,

XIII. cap.2.

in Oed. tyr.

Qui ſapit is ſapiat citò, nam ſapientia ſera
Proxima ſtultitiæ eſt.

Marc. Paling. in ſagit.

Ces diverſitez neanmoins peuvent eſtre accommodées & conciliées par la prudence meſme, qui n'eſt ni tardive, ni precipitée, puiſqu'elle n'agit jamais qu'en lieu propre, & en tems convenable.

Ovy: Car nous apprenons de celuy qui ne trompe perſonne, qu'il ne faut eſtre ſage ou prudent qu'avec ſobrieté & retenuë, & par conſequent qu'on peut l'eſtre trop en certaine façon. Auſſi a-t-on creu que quand les Grecs ont nommé la Temperance σωφροσύνην ſur ce qu'elle eſtoit σωτηρία φρονήσεως, *prudentiæ incolumitas*; ils ont voulu faire comprendre que cette Prudence devoit avoir des limites, eſtre temperante, & ne ſe produire pas legerement en toute

D. Paulus.

rencontre, parce qu'en ce cas elle degenere en intemperance, & n'est plus cette Vertu
Diog. Laert. que Bion disoit estre entre les autres, ce qu'est la Veuë entre les sens. D'ailleurs si les Stoïciens l'ont bien nommée une science qui connoist les choses bonnes, les mauvaises, & celles qui sont entre deux ; l'homme prudent ne doit-il pas estre modeste & retenu, afin que dans cette science du bien & du mal, il ne se porte & ne se plaise jamais qu'au premier, estant dans une perpetuelle défiance de l'autre. Car les plus fins y sont pris, & il arrive par fois que la trop grande prudence dont l'on se veut servir, nous escarte du bon chemin, & nous fait lourdement broncher.

Iuven. *Fallit enim vitium specie virtutis & umbra,*
Cùm sit triste habitu, vultúque, & veste severum.

l. 6. Eth. Nic. c. 31. Aristote soustient que quand cela arrive, la chute est d'autant plus grande, que l'esprit qui fait cette beveuë est grand, de mesme qu'un corps puissant s'offense bien davantage s'il tombe, qu'un autre plus petit & plus leger. L'on peut donc conclure que la Prudence veut elle mesme qu'on use d'elle fort sobrement selon le mot de l'Apostre, parce qu'elle court fortune de devenir blasmable, &, s'il faut ainsi dire, imprudente, si on la pousse trop avant.

XIII.

XXVI. PROBLEME.

Y a-t-il des Prieres des-agreables à Dieu?

NON : N'y ayant point d'apparence qu'il en rebute comme faisoit le peuple Romain celles des Gladiateurs, qui n'estoient souvent bonnes qu'à les faire haïr, si nous en croions Ciceron dans son oraison pour Milon. La Theologie Payenne donnoit le pouvoir aux Prieres, de desarmer souvent le bras de Jupiter dans sa plus grande cholere. Ovide le dit, aprés avoir prononcé que la priere qui suit la faute, rendoit parfois les Dieux coupables, sur le pardon qu'ils accordoient à des criminels.

Sæpe Deos aliquis peccando fecit iniquos, Ovid. l. 5. Fast.
Et pro delictis hostia blanda fuit.

Il y a bien plus, le texte aussi sacré que celuy de ce Poëte est profane, nous apprend, qu'à quelque heure qu'un pecheur penitent adresse sa priere au vrai Dieu, il est exaucé. C'est pourquoi l'on tient communément que les Saints qu'on invoque, accordent parfois aux impies mesmes ce dont ils sont requis; *Nec impiorum preces interdum despiciunt invocati Sancti, præmio saltem aliquo temporali, ut Deus Solem suum oriri facit super bonos & super malos*, selon le texte & l'exemple qu'en donne Baronius. Que ne pût point la priere de Saint Gregoire Pape pour Trajan tout infidele qu'il estoit, si ce qu'en escrit Ioannes Sarisberiensis dás

Tom. 8. ann. p. 331. de nugis Curial. l. 5. c. 8.

son Policrate est vrai ? Ceux du Roiaume de Siam considerent le Ciel encore aujourd'huy, comme un grand Palais où plusieurs chemins aboutissent, qui conduisent tous à la Felicité; Ne peut-on pas dire avec plus de pieté qu'eux, que diverses prieres y sont adressées, les unes plus considerables que les autres, sans que pas une soit rejettée, si un cœur tel qu'il doit estre les presente. Il ne faut pas neanmoins attribuer trop aux prieres, ni tomber par un zele indiscret dans le defaut de ces Origenistes qu'on nomma les Misericordieux, & qui furent condamnez par un Concile de Valence, à cause que ne se contentans pas de faire tirer à Nostre Seigneur ses Esleus des Enfers, ils vouloient qu il n'y eust pas laissé un seul coupable.

Voyage de l'Eu. de Beryte.

OVY : Puisque rien d'impur ne sçauroit estre agreable à Dieu, & qu'il peut estre requis de choses injustes, témoin, sans parler des enfans de Zebedée, ce faux devot du poëte satyrique qui prononce effrontément dans le Temple —— *O si*

Ebullet patrui praeclarum funus, &c.

Satyr.

L'oraison mesme Dominicale, toute excellente qu'elle est, sera beaucoup moins efficace, si on ne la profere que comme faisoient d'abord nos Hurons affamez du Canada, à cause du pain quotidien dont elle parle. Car comme l'on disoit des Atheniens, qu'ils ne parloient jamais de la paix qu'en habit de deüil, & pressez de la derniere necessité; il y a des gens qui ne son-

gent jamais à invoquer ce qu'ils croient de plus sainct dans le Ciel, que quand ils se pensent malheureux sur la Terre. Certes nous devons en tout tems luy offrir nos vœux & nos prieres, les accompagnant toûjours autant qu'il nous est possible de bonnes actions. Car le vieux Caton disoit fort bien, nonobstant son infidelité, que sans elles les Graces d'enhaut ne s'obtenoient pas aisément; *Non votis, neque suppliciis muliebribus, auxilia Deorum parantur: Vigilando, agendo, bene consulendo, prospere omnia cedunt.* Il adjoûtoit que sans ces bonnes œuvres, les Dieux au lieu d'entendre favorablement nos prieres, se courouçoient contre nous, & devenoient nos adversaires; *Vbi socordiæ atque ignaviæ te tradideris, nequicquam Deos implores, irati infestique sunt.* Mais comment les Gentils eussent-ils pû faire de bonnes prieres, eux qui dans leur aveuglement ne sçavoient à qui elles devoient s'adresser, les commençant toûjours par ces termes, *Sive tu Deus es, sive Dea*, selon qu'Arnobe le leur reproche bien à propos? Ces mesmes tenebres spirituelles font qu'encore aujourd'huy les premiers philosophes de la Chine, quoiqu'ils reconnoissent un Estre Souverain, font profession de ne le point servir du tout, croiant mieux faire ainsi, que s'ils luy rendoient un culte defectueux; comme d'autres soustiennent qu'il est ridicule, de prier celuy qui sçait bien mieux que nous ce qui nous est necessaire, outre qu'estant tout bon, il est assez

XIII.

Sall. in bello Catil.

l. 3. adv. Gentes.

porté de luy-mesme à nous le donner. Il n'y a que la vraie Religion qui nous puisse tirer de ces erreurs, & nous bien conduire là dessus. Ce n'est pas que les Payens mesmes n'y aient eu parfois de bonnes maximes. Le precepte, soit de Pythagore, soit de Numa, καθῆσθαι προσκυνήσοντας, *adoraturi sedeant*, a son rapport à ce que Pybrac enseigne pieusement aux jeunes enfans,

Adore assis comme le Grec ordonne.

Aprés tout neanmoins, nos prieres n'obtiendront jamais du Ciel ce qu'elles luy peuvent demander, si elles ne se conforment à celles de l'Eglise.

XXVII. PROBLEME.

Les Richesses meritent-elles la grande estime qu'on en fait?

NON: Ie soustiens que ces Richesses ont plus fait perir de personnes, que la Pauvreté. Combien d'Estats ont-ils esté renversez cóme celuy des Lacedemoniens, dont Lysandre causa la ruine selon la prediction de l'Oracle par le seul desir des Richesses. N'avons-nous pas veû dans nos jours l'infortune d'une infinité de particuliers, semblables à ces animaux pris à l'appas, qui aprés s'estre gorgez de biens, se sont veus reduits à rendre gorge, aussi bien que le Renard de l'Apologue à qui la Belette dit si à propos,

Pausanias l.9.

Macra cavum repetes arctum quem macra subisti.

Horat. l. 1. ep. 7.

Ha qu'une telle privation eſt beaucoup plus faſcheuſe, que l'acquiſition ni meſme la poſſeſſion n'en peut avoir eſté agreable. L'Eſpagnol appelle cela *comer en plata morir en grillos*. En verité l'on éprouvera toûjours qu'il eſt des richeſſes comme de tout ce que nous emploions à nous veſtir, qui importune s'il excede la bonne meſure. *Probo Fortunam velut tunicam, magis concinnam quàm longam.* Une ſoutane vaut mieux un peu plus courte, que trop longue, & par conſequent embaraſſante. Et nous avoüerons, ſi nous ſommes tant ſoit peu raiſonnables, que dans le chemin que nous devons faire en ce monde, qui n'eſt pas un voiage de long cours, moins l'on eſt chargé, mieux on va & avec plus de gaieté, parce qu'on n'apprehende preſque rien. Cependant noſtre plus grand ſoin eſt d'accumuler ce qu'on nomme du bien, & qui fait ſouvent noſtre plus grand mal, puiſque plus on en a, plus l'envie croiſt d'en poſſeder davantage, de meſme qu'un feu s'embraze d'autant plus qu'on y jette de bois. Cela va juſques à un tel excés, que nous pouvons dire avec plus de ſujet que Varron ne faiſoit de ſon temps, *Perſpicuum eſt majorem curam nos habere marſupij, quàm vitæ noſtræ.* Rien ne nous eſt cher comme la bourſe, & cette monnoie qu'elle enferme occupe tellement nos eſprits, que les Latins la nommerent fort à propos *Monetam*, à cauſe du ſouvenir qu'elle nous donne de ſes intereſts, n'y aiant rien dont nous perdions moins la me-

moire, *ubi thesaurus, ibi animus.* Nous faisons nostre Dieu de ce qui compose les menotes des criminels en quelques païs, & que la Nature semble avoir mis sous nos pieds pour nous en donner du mépris ; *Nec erubescimus summa apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* En un mot nostre felicité, telle que nous la faisons par une imagination depravée, est la felicité d'un escargot, comme l'appelloit Diogene, d'un Gryphon, d'une Fourmi-d'Inde, & d'un miserable Choucas qui met dans son trou tout ce qu'il peut attraper de metal. Mais quand l'opulence auroit quelque chose aussi estimable qu'on se le figure ordinairement, ce qu'elle cause presque toûjours ne devroit-il pas nous la rendre suspecte. N'est-ce pas elle qui nous rend superbes & intolerables le plus souvent, dont la consequence est si gentiment exprimée par cette rouë des Italiens *RicheZZa fa superbia, superbia fa povertà, poverta fa humilta, humilta fa richeZza, richezza fa superbia,* ce qui continuëra d'une repetition poursuivie, & aussi longtems que les Cieux rouleront circulairement sur nos testes. Bon Dieu ! qu'une honneste pauvreté a de merveilleux avantages sur une telle richesse ; & que je dis volontiers avec cét ancien dans Tacite, *Satis habeo si tenues res meæ nec mihi pudori, nec cuiquam oneri fuerint.* Pourveu que j'aie assez de viatique pour couler ce peu de jours qui me restent,

Sen. ep. 94.

Iuven. sat. 9.

— Quo sit mihi tuta senectus

A tegete, & baculo. XIII.

je m'estimerai plus heureux mille fois, que de me voir accablé de biens qui obligent à mille soucis pour les conserver. *Longè gratior læta & otiosa paupertas, quàm tristes & occupata divitiæ.* Rien ne me plaist tant dans la vie de Tycho Brahé, que sa Parodie ordinaire.

Haud facilè emergunt quorum virtutibus obstat Gassendus in ejus vita l. 6.

Res numerosa domi.

C'est une merveille que des personnes nées dans l'opulence cultivent tant soit peu leur esprit; & quand je fais serieusement reflexion sur l'emploi de leurs biens, je ne puis condamner cette pensée, qu'il devroit estre permis de jetter un devolu sur les richesses de ceux qui n'en sçavent pas user. La fin tranquille d'un necessiteux est plus à priser que la leur, au jugement du Sage Sadi dans son Rosaire, *Mendicus cujus extrema sunt felicia, præstare diviti cujus extrema sunt infelicia.* Et la consideration de ce Persan me plaist ailleurs, quand il admire que dix gueux dorment paisiblement ensemble sur une natte, & que deux puissans Souverains ne se puissent souffrir dans les plus grands roiaumes de la Terre. Ne donnons donc pas tant d'avantage aux Richesses, que nous méprisions absolument toute pauvreté, y en aiant quelqu'une sans doute qui leur est préferable. Celuy qui l'a detestée parce qu'elle luy avoit fait perdre ses amis, en avoit fait indubitablement un mauvais

choix ; & au lieu de s'en plaindre, il feroit mieux de reputer à gain cette perte. Arrian dit que ceux de Gadare (elle sera Antioche ou Seleucie comme vous voudrez) avoient dedié un autel commun à cette Pauvreté, & aux Arts que nous cultivons si utilement ; pour marque que c'estoit elle qui avoit aiguisé l'esprit humain, le rendant capable de les inventer.

Ovy : Car les Richesses n'ostent pas à tous les hommes l'esprit également ; & comme biens de fortune, selon qu'on les nomme ordinairement, elles n'esbloüissent pas sans exception tous ceux qu'elles eslevent pardessus les autres. Si quelques-uns se laissent posseder par elles pour n'en sçavoir pas le bel vsage, les plus avisez les possedent utilement & agreablement, sans jamais souffrir leur tyrannique domination. Mais en bonne conscience qui se peut passer d'une chose sans laquelle un homme demeure dans une perpetuelle souffrance, & dans un mépris tel, qu'il passe pour n'avoir pas le sens commun. Car pour le premier point, Laberius le remarquoit autrefois,

Hominem experiri multa paupertas jubet.

Et pour l'autre, une ancienne Epigramme l'a prononcé hardiment,

Nullus inops sapiens, vbi res, ibi copia sensus.

Certes un Arsabandus des plus sçavans, & tout ensemble des plus pauvres Arabes de son tems, exprima plaisamment sa souf-

In semita Sapient.

france avec cette indignation propre à sa langue & au genie de sa nation; Les plus nobles & les plus genereux de tous les animaux qui sont les Lions, se voient contraints de perir de faim dans les bois, au mesme tems que des Chiens de cuisine, & de vilains mastins se crévent de manger & sont dans l'abondance de toute sorte de vivres. Or outre l'aversion qu'on doit avoir du miserable estat où nous met la Pauvreté, il se faut toûjours souvenir qu'on compte entre les heresies de Pelagius, celle d'avoir soustenu qu'une personne riche ne se pouvoit sauver, si elle ne donnoit tout aux pauures. J'avouë que les Richesses ne rendent pas d'elles-mesmes un homme sage & vertueux; mais je soûtiens que celuy qui est tel, peut bien mieux faire des actions dignes de luy, & exercer sa sagesse & sa vertu dans l'opulence, que dans la necessité, & que, pour m'expliquer aux termes de Seneque, *Major ei materia animum explicandi suum in diuitiis; quàm in paupertate.* Sans mentir des biens ne sont iamais de vrais biens, que l'orsqu'ils tombent dans de si dignes mains; & quand la Fortúne verroit aussi clair qu'on la dit aveugle, elle ne pourroit jamais les mieux placer qu'en si bon lieu, où elles sont si bien administrées, & d'où elle peut toûjours les retirer sans faire crier personne: *Divitias quidem vbi tutiùs fortuna deponet, quàm ibi, vnde sine querela reddentis receptura est.* Je sçai bien qu'Aristote met

XIII.

Sen. de vita ber. c. 21.

la felicité non pas dans la grande abondance, mais dans une mediocrité de biens, parce qu'à son dire cét estat heureux qu'il nomme *Eudemonie*, consiste dans un certain milieu également distant des extremitez; d'où il conclud que *summa felicitatis est rem familiarem mediocrem habere*. Mais encore que je n'approuve pas une trop grande convoitise, ne fust-ce qu'à cause du proverbe, *qui en en un año quiere ser rico, al medio le ahorcan*; & bien que j'aie horreur de la maxime presque inconcevable de Crassus, qu'un homme soit pauure s'il ne peut de son revenu entretenir une armée, je ne laisse pas de dire, qu'il est plus avantageux d'avoir sur ce sujet un peu les coudées franches, que d'estre reduit à une trop grande lesine; & qu'en cecy, aussi bien qu'en quelques vertus, le milieu philosophique doit estre plus voisin de l'opulence, que la Pauvreté. Les Turcs ont une parœmie, qui porte que celuy qui a quantité de poivre, en met jusques sur ces choux. Chacun en peut faire l'application à sa mode. Quant à moy j'improuve le luxe qui n'est bon à rien qu'à paroistre vain; mais je ne sçaurois condamner une vie aisée, dont il est impossible de joüir dans une trop exacte frugalité.

l.4.Politic. c. 11.

XXVIII.

XIII.

XXVIII. PROBLEME.

Faut-il deferer aux Songes?

NON: Les Songes ne sont, generalement parlant, que mensonges; & leur interpretation est ou frivole, ou douteuse. Il n'y a rien de plus vain que ce qu'ont écrit les Onerocritiques, témoin Artemidore qui estoit du temps des Antonins dans un siecle lettré; & ce que nous avons des Arabes, pour ce regard, le travail d'un desquels à esté mis depuis peu en nostre langue, qui témoigne autant que tout autre, qu'il n'y a point de païs où l'esprit des hommes ne se repaisse souvent de viandes creuses, faute de meilleure nourriture. Le songe que fit Pompée devant le combat de Pharsale, qu'il alloit orner le Temple de Venus Victorieuse de beaucoup de dépoüilles, ne servit qu'à luy partager l'esprit, à cause qu'il le laissoit en doute si la Victoire le regardoit, ou Cesar son adversaire qui se disoit venu des descendans d'Enée que cette Deesse favorisoit. Il n'y a sorte d'extravagances, ni de malheureuses actions, que les Songes ne fassent faire, non seulement à ceux qui se promenent tout endormis, que les Latins ont nommez *somnambules*, & les Grecs, *hypnobates*, mais sur tout aux credules qui les interpretent à leur mode, & qui reçoivent d'eux des transports d'esprit furieux. Un avare dans l'Anthologie aiant resvé qu'il avoit fait une dépense excessive,

ſe pendit à ſon réveil, deſeſperé d'une ſi grande perte que luy repreſentoit ſon imagination bleſſée. Et un Portugais deferant à un ſonge qui luy avoit fait voir ſa femme commettant adultere, la poignarda cruellement le matin toute innocente qu'elle eſtoit. L'aiſné des Denys que leur tyrannie rend ſi celebres, fit maſſacrer un Marſias pour avoir ſceu qu'endormant il avoit
Plutar. in Dione. ſongé qu'il tuoit ce Tyran, croiant qu'un tel ſonge pouvoit eſtre venu des penſées du jour. Et l'Empereur Tibere troiſiéme exila un Philippe fils du Patrice Nicephore, qui avoit grandement aidé à le faire Empereur, à cauſe d'un conte que ce jeune homme fit à ſes amis, qu'en révant endormi il luy avoit ſemblé qu'un Aigle luy couvroit la
Platina in Sergio I. teſte de ſes aiſles; ce que Tibere prit pour un preſage de ſa promotion à l'Empire. Mais l'eſprit humain ſe peut-il rien figurer de plus contraire à la raiſon, que de donner aux repreſentations de la nuit les plus criminelles, des interpretations qui pro-
l. 41. mettent toute ſorte de bonheur. Dion Caſſius fait réver Ceſar eſtant aux Gades d'Eſpagne, qu'il avoit affaire à ſa Mere, &
in ejus vita. Plutarque luy attribuë le meſme ſonge devant ſon paſſage du Rubicon en Italie, l'un & l'autre voulant qu'il ait conceu delà l'eſperance d'obtenir la Monarchie de tout le
l. 4. monde. Pauſanias repreſente un certain Comon à qui un pareil inceſte commis avec ſa Mere, morte il avoit long-temps, par une ſemblable illuſion nocturne, fut un augure

auxMesseniens de la restitutiō de leur ville. XIII.
Et Vincent de Beauvais observe dans son Miroir historial, qu'un Hugues Evesque d'Auxerre, eut la nuit precedente son eslection un songe approchant de ceux-là : *In nocte quidem electionem suam præcedente, vidit in somnis quòd Mater sua sibi esset copulanda nuptiali fœdere.* ann.1151. c. 127. Enfin si les Songes meritent quelque creance, parce qu'ils sont parfois envoiez d'enhaut, qu'ont fait au Ciel ceux qui ne révent jamais ? Solin a dit cela 9. des peuples de Libye qu'il nomme Atlantes. Plutarque l'assure d'un Cleon de Daulie, de orac. def. & d'un Thrasymede, bien qu'ils eussent vécu long-tems. Et presque dans tous les siecles, il s'est trouvé des personnes d'un temperament à passer comme ceux-là toutes les nuits sans faire aucun songe. Certes l'homme est bien ridicule en cecy comme en toute autre chose, & j'ai horreur de l'impieté des Payens, qui faisoient réver leur Jupiter mesme, témoin cette pollution nocturne que Pausanias leur attribuë, & qui l. 7. me paroist trop infame pour estre rapportée.

Ovy : Si nous ne voulons démentir toutes les histoires profanes & sacrées, qui rapportent des Songes tout-à-fait considerables. Voyez dans Denys d'Halicarnasse, comme un Romain malade retourne sain l. 7. chez luy, aprés avoir fait entendre son songe au Senat. Dans Agathias un Philosophe fin du 1. l. Grec ouït en dormant des vers qui luy furent prononcez, & qui portoient que les

Perses estoient indignes qu'on les enterrast, parce que la Terre ne vouloit pas recevoir ceux qui s'accouploient avec leurs
l. 1. Meres. Pausanias proteste que des visions nocturnes receuës en dormant, l'empeschent d'expliquer ses sentimens sur ce qui se passoit au temple de Cerés Eleusine; & il rapporte ailleurs que Sophocle receut pendant son sommeil un commandement de Bacchus, d'écrire une Tragedie dont sa jeunesse le rendoit incapable, mais que neantmoins aiant essaié à son réveil, il fut estonné de voir qu'il luy reüscissoit à merveille. Dans Appian Sylla, le plus heureux des hommes disoient les Romains,
l. de bello civili. songea que son Destin l'appelloit, *vocari se jam à fato*, il le dit le ledemain à ses amis, fit son testament, eut le soir la fiévre, & mourut la nuit suivante à soixante ans. Aussi est-ce le mesme Sylla, qui donnoit ce conseil à Luculle dans ses Commentaires qu'il luy auoit dediez, de croire sur toutes
in vita Luculli. choses à ses Songes, *Nihil perinde fidele duceret & firmum, acquod in somnis demonstraretur*; Plutarque nous l'apprenant ainsi. Un songe du Medecin d'Octave Cesar, est cause qu'il se trouve au combat des chams Philippiques, & qu'il eut le moien de se
l. 47. sauver, au rapport de Dion Cassius. Gallien au neufiéme livre de sa Methode qu'il fut obligé par des Songes tres-exprés de
c. 4. son pere, s'appliquer à la Medecine en suite de la Philosophie. Et au dixiéme li-
c. 12. vre de l'usage des parties il proteste qu'il

fut forcé d'écrire les merveilles de l'œil XIII.
par un songe, qui luy reprochoit d'estre impie envers son Createur s'il ne le faisoit pas. En divers autres endroits de cét ouvrages il repete cela, jusques à s'excuser de s'estre servi de demonstrations Geometriques, qu'il sçavoit bien que les Medecins de son tems avoient en aversion, sur ce qu'il en usoit ainsi par force, *Non lubens*, écrit-il, *sed solùm ut Dei jussis satisfacerem, mathematicis theorematibus sum usus*. Car- c. 43.
dan l'a voulu imiter en cela, quand il a declaré au livre de sa propre vie, qu'il avoit esté averti en songe de mettre dans sa bouche une émeraude qu'il portoit penduë au col, s'il vouloit perdre la memoire de la mort de son fils, ce qui luy succeda. Si j'avois enuie d'estre plus diffus, je rapporterois le songe de Suger qu'il fit devant que d'estre Abbé de Saint Denys, & qu'il recite luy-mesme dans la vie qu'il a écrite du Roi Louis le Gros. Celuy du Conseiller Peiresc, que nous a fait observer un des plus sçavans hommes de ce siecle, n'est pas moins considerable non plus, comme aiant eu un succés veritable. Je me contenterai de deux exemples assez merveilleux. Le premier est, qu'un Conseiller du Parlement de Dijon nommé Carré, ouït en dormant qu'on luy disoit ces mots Grecs qu'il n'entendoit nullement, *ἄπιθι, οὐκ αἰσθάνῃ τὴν σοῦ ἀτυχίαν*. Ils luy furent interpretez, *abi, non sentis infortunium tuum*; & comme la maison qu'il habitoit menaçoit de ruine, il

la quitta fort à propos, pour éviter sa cheute qui arriva aussi-tost aprés. Le second exemple sera d'un nommé *André Pujon*, qui estant il n'y a pas une centaine d'années à Rion, songea en dormant qu'il faisoit l'anagramme de son nom, où il trouvoit *pendu à Rion*, ce qui eut son effet quelques jours
Plutar. de prof. virt. aprés. Or outre les Songes naturels, dans lesquels Zenon vouloit qu'on se mirast pour y reconnoistre son temperament; & ceux qui sont mesme provoquez par des
c. 27. pierres, telle que celle dont parle Solin, quand elle est mise sous le chevet du lict; soit par des plantes, comme cette *Munghoa*, ou, *fleur du Songe*, que les Ambassadeurs Hollandois disent avoir trouvée depuis peu à la Chine: Outre ces Songes-là, dis-je, il s'en voit de prophetiques, qu'on va chercher dans les Temples au mesme païs, avec quelques ceremonies qu'on observe, dit le Pere Martini pour les avoir heureux. Et l'on ne sçauroit nier qu'il n'y en ait de tout-à-fait Divins, puisque Daniel n'interpretoit pas seulement les Songes du Roi
c. 2. Nabuchodonosor, mais devinoit mesme ce qu'il avoit resvé, quand ce Roi l'avoit oublié.

XIII.

XXIX. PROBLEME.

Le Menſonge eſt-il ſi abſolument deffendu, qu'on ne doive jamais rien dire qui ne ſoit vrai?

NON: Car il y a des Menſonges ſi utiles, qu'ils deviennent neceſſaires n'y aiant jamais eu de ſiecle où ils n'aient eſté pratiquez, ni de Nations qui ne les aient approuvez. Dans le Philoctete de Sophocle, Neoptoleme demande à Ulyſſe, s'il ne croit pas que le Menſonge ſoit une choſe honteuſe? Non pas, luy répond le plus prudent des Grecs, lorſqu'on l'emploie au ſalut des hommes. Les Perſes le preferent comme tel aux veritez préjudiciables, comme l'enſeigne cette ſentence priſe du Roſaire de Sadi, *Mendacium beneficium faciens, melius eſt vero exitium parturienti.* Et comment un menſonge profitable, & qui ne porte préjudice à perſonne ſeroit-il un crime? puiſqu'on en uſe licitement pour le ſeul divertiſſement, témoin celuy des Fables, ſi innocent & ſi inſtuctif, tout enſemble, que le Fils de Dieu ne parloit preſque point à ſes diſciples ſans paraboles. Auſſi comme par permiſſion divine les Oracles n'ont pas laiſſé parfois de prononcer aux Gentils de bonnes choſes, & qui leur eſtoient avantageuſes, celuy de Delphe porta Eſope à la compoſition de ces fables ſi celebres & ſi eſtimées de tout le Monde, ou, pour en parler comme fait Avienus à

Theodose, *Responso Delphici Apollinis monitus, ridicula orsus est, ut legenda firmaret.* Quoi qu'il en soit, la maxime de ce Docteur de l'Eglise qui a écrit, *Quoties aliquis utilitatis proximi causa mentitur, si non erat peccator antequam mentiretur, mentiendo efficitur id quod vitarat*; Cette maxime, dis-je, doit estre entenduë d'une personne qui en faveur d'un ami, dit quelque mensonge préjudiciable à d'autres; ce qui va contre la regle de ne faire jamais un mal, sous le pretexte d'en retirer du bien. Je condamne autant qu'il est possible les Priscillianistes, qui approuvoient mesme le parjure selon que le rapporte Saint Augustin, quand ils ne faisoient pas difficulté de dire,

Baron. tom. 4. *Iura, perjura, secretum prodere noli.*

Mais je pense qu'on ne peut faillir en faisant avec Saint Thomas distinction entre les Mensonges plaisans ou recreatifs, les utiles, & les pernicieux. Il a tant de manquemens & de déguisemens de paroles qui sont excusables, qu'on auroit tort de les condamner tous comme de dangereux mensonges. On excuse Abraham & Isaac, qui contre l'intention de Pharaon & d'Abimelech qui les interrogeoient, dirent que Sara & Rebecca n'estoient que leurs Sœurs. Mais que dirons-nous de Jacob, quand il feignit d'estre Esaü pour avoir la benediction de son pere, qui valut nonobstant la tromperie? Que penserons-nous de David, lorsque voulant se sauver il dit fausse-

ment

ment au grand Prestre Abimelech qu'il venoit par l'ordre de Saül, & puis feignit d'estre insensé devant le Roi Achis? Accuserons-nous Saint Paul d'avoir trompé les Romains, leur écrivant qu'il iroit en Espagne, sans l'executer? Et condamnerons-nous Saint Pierre, quand il protesta à son Maistre qu'il ne se laissera jamais laver les pieds par luy, *non lavabis mihi pedes in æternum*, ce qu'il fit neantmoins incontinent aprés? Non certes, il faut bien se garder de mettre cela au rang des mensonges desagreables à Dieu. L'on doit dire plûtost du mensonge en general; ce que quelqu'un a prononcé de la Verité, *aliqua ut sanitatis, ita & veritatis datur latitudo*, puisque la raison des contraires le souffre. Et quoi qu'à l'égard des exemples qui viennent d'estre rapportez, il y ait lieu de penser que les choses du Ciel, ne se considerent pas comme celles de la Terre, l'on peut adjoûter qu'humainement parlant il se voit des Mensonges, qui ne sçauroient à cause de leur fin, estre raisonnablement condamnez. XIII.

Ouy: Puisque la Verité comme fille de Cronus ou du Temps, selon la Theologie des Anciens, ne doit jamais estre abandonnée en quelque saison, ni sur quelque consideration que se puisse estre. Clement Alexandrin rapporte au sixiéme livre de ses Tapisseries avec grande estime cette sentence de Pindare: ἀρχὰ μεγαλᾶς ἀρετᾶς ὤνασσα ἀλήθεια, *Principium magnæ vir-*

tutis Regina Veritas. Et Saint Jerosme dans son apologie contre Ruffin, a prononcé hardiment avec les Pythagoriciens, qu'aprés Dieu il n'y avoit rien qu'on deust plus respecter que la Verité, qui seule nous aproche de sa Divinité, *Post Deum Veritas colenda, quæ sola homines Deo proximos facit.* C'est pour cela que le President d'Egypte portoit la Verité sur son estomac, selon que Diodore Sicilien le represente dans le premier livre de sa Bibliotheque historique. Aussi peut-on dire la recherche de cette belle Verité, qui se fait estimer jusques dans la bouche des Ennemis, est le seul sujet pour lequel les Philosophes nous permettẽt de renoncer à nostre liberté; & que la mesme recherche est la plus propre de toutes, & la plus naturelle à l'homme, *In primis hominis est propria veri inquisitio atque investigatio*, pour user des termes de Ciceron. De-

l. 1. de Offic.

là vient l'excellente pensée de Platon, dont Marc-Antonin s'est voulu souvenir, qu'il n'y a rien dequoi nos Ames se sentẽt privées plus mal volontiers, que de la connoissance de la Verité, πᾶσα ψυχὴ ἄκουσα στέρεται ἀληθείας, *Omnis animus non sua sponte privatur veritate.* Iugez par tous ces eloges, quelle opinion nous devons prendre de la laideur du Mensonge, capital ennemi de cette Verité, & qui fait le revers naturel de sa medaille; celle-cy estant une, & l'autre plein de varieté & de toutes sortes de faussetez. Car pour le bien debiter il n'y a personne qui ne tasche de couvrir sa difformité, &

l. 3. & 7. de vita sua.

qui ne le dore si faire se peut, de quelque XIII.
feuïlle de vrai-semblance. Certainement c'est une chose merveilleuse qu'il n'y ait que l'homme qui se serve de sa voix pour mentir, celle de tous les autres animaux estant sincere, & ne servant jamais à l'imposture. Car ce qu'on a écrit de l'Hiene & du Crocodile, ne doit pas tenir lieu d'exception, puisqu'assez d'Auteurs modernes se moquent de ces cris trompeurs qu'on leur avoit attribuez. Quoiqu'il en soit, le Mensonge merite d'estre reputé le plus infame de tous les vices, & le plus contraire, je ne dirai pas simplement à la societé civile, mais à nostre humanité. En effet, ceux qui ont derivé leurs noms de *Verum*, & de *Veritas*, de celuy du Printems des Latins qu'ils appellent *Ver*, ne doivent pas avoir tant fait de reflexion sur ses premieres productions, qui ne démentent jamais leur principe naturel, que sur ce qu'au printems de nostre âge, où regne l'innocence, l'on dit les choses comme elles sont, ou du moins comme on les croit estre, n'y aiant que la malice des années subsequentes qui porte à mentir, & qui apprenne à peruertir l'usage de nos paroles. Je sçai bien qu'on veut faire servir l'utilité de vehicule & de pretexte au Mensonge, pour le faire approuver sinon à l'égard des particuliers, pour le moins, selon l'opinion des Platoniciens, quand il est emploié à l'avantage du public par ceux qui gouvernent les Estats. Mais ne flattons point un si dange-

reux vice, qui ne demande qu'à s'introduire & à s'establir doucement, tantost comme necessaire, tantost comme servant innocemment au plaisir, pour former une habitude dans nos ames qui les ruine auprés de leur Createur. Vous sçavez les aphorismes de la bonne Morale, que ce qui est defectueux dans son principe, *tractu temporis convalescere non potest*, & cét autre presque semblable, *quæ crescentia perniciosa sunt, eadem sunt vitiosa nascentia. Qui vitiis modum apponit, is partem suscipit vitiorum.* Tant y a qu'un mensonge en attire un autre, *linum lino nectitur*, & il arrive qu'on le fait mesme servir, & les parjures à l'ornement du langage. L'on ne croit point de belle Eloquence, si elle ne sçait faire comme cét Autolycus d'Ovide.

Cic. l. 4. Tusc. qu.

l. 11. Metam.

Candida de nigris, & de candentibus atra; sans que personne defere au sentiment de Saint Jerosme, *melius esse verum dicere rusticè, quàm falsa disertè proferre.* Pour moi je pense qu'on ne sçauroit trop s'en souvenir, ni trop pratiquer dans la vie le precepte du grand Saint Gregoire, *Melius est ut scandalum oriatur, quàm veritas relinquatur.* Pourquoi emploier le déguisement & la fausseté, sous ombre de faire paroistre plus agreable celle qui ressemble dans sa simplicité au marbre & au porphyre, qu'on voit refuser toute sorte de peinture, & de parure estrangere, parce qu'ils ont en eux-mesmes, sans rien emprunter d'ailleurs, la plus grande recõmandation qu'on leur puisse donner.

XIII.

XXX. PROBLEME.

La Morale des Philoſophes ſuffit-elle pour rendre parfaitement Vertueux ?

NON : Parce qu'il n'y a rien de plus incertain que leurs preceptes, dont les uns ſont ſouvent abſolument contraires aux autres. Ainſi l'on en voit qui ſuivant Hippocrate & Galien, font dépendre les Vertus & les Vices du Temperament, & beaucoup d'autres ſouſtiennent que ce ſont des habitudes de l'Ame. Les Stoïciens eſtabliſſent des bornes ou limites morales, au delà deſquelles la moindre tranſgreſſion fait un crime, ce qui a donné lieu à leur paradoxe que tous pechez ſont égaux : Les autres Sectes s'en ſont moquez, & laiſſant aux Mathematiciens l'indiviſibilité de leur ligne, ils donnent quelque largeur à celle de la Morale, de ſorte que toutes nos actions reçoivent des differences notables de bonté, ou de malice, ſelon le plus & le moins qui ſont les termes de l'Eſchole. Quelques-uns ont tant d'auſterité, qu'ils ne croient pas qu'un homme vicieux, & comme tel haï du Ciel, puiſſe produire une bonne action : D'autres ſouſtiennent ce qui eſt opposé à cette maxime ; & Suidas cite Elien comme auteur de ce que Apollon & Jupiter prolongerent les jours de deux années, parce que ce Tyran avoit eſté clement contre ſon ordinaire à l'endroit de Chariton & de Menalippe ; ce qui veut dire

Tom. 2. ad vocem Phalaris.

que les plus méchans hommes peuvent faire de si bonnes œuvres, qu'elles sont mesme recompensées d'enhaut. Chaque païs, & chaque Nation a sa façon de philosopher, & sa Morale qu'il croit la meilleure de toutes. Quand on reproche à ceux d'Achem qui ont leur Roi dans l'Isle de Sumatra, qu'ils agissent souvent contre leur conscience, faisant plus pour luy que pour Dieu; ils croient bien satisfaire à cette objection quand ils répondent que Dieu est loin, & que leur Roi est tout proche d'eux; ce qui passeroit pour une impieté ailleurs, leur tenant lieu d'une bonne Moralité. La diversité des sentimens entre les Philosophes, sur tout à l'égard des mœurs, monstre le peu de certitude que contiennent leurs livres; & je pense qu'il faut toûjours se souvenir là dessus, que Saint Paul n'a rien plus expressément recommandé aux Fideles, que de se bien garder des Philosophes, capables de les seduire avec leurs faux principes, & leurs differens Elemens du Monde, ce qu'il repete en divers lieux de ses Epistres. Ce n'est donc pas de leur philosophie qu'on peut apprendre à devenir parfaitement Vertueux.

Ovy: Car la varieté de leurs Dogmes n'empesche pas qu'on ne puisse beaucoup profiter dans leur Morale, en faisant choix de ceux qui ont de la conformité avec nos Veritez revelées. En effet celuy-là n'a possible pas mal rencontré, qui a dit que la Vertu philosophique & Morale dont nous

parlons, est une voie qui conduit insensi- XIII.
blement aux Vertus Theologales & Divines; de mesme que l'ame vegetative & la sensitive, que nous tenons de nos parens, preparent le chemin à la Raisonnable qui vient de Dieu qui en est le seul distributeur. Encore que les Philosophes aient lourdement erré en beaucoup de choses qui concernent nostre salut, ce n'est pas à dire que leur doctrine ne soit parfois de grande utilité aux points les plus considerables de la Morale; ce que les Peres de l'Eglise disent estre de grande consolation au cœur d'un Fidele, quand ils interpretent ces mots, *vocavit ancillas ad arcem*, des diverses Sectes qui ont eu leurs opinions favorables à la Foy. Les erreurs de quelques-uns de ces Philosophes qui se sont fourvoiez dans le chemin de la Vertu, peuvent estre instructives, à cause que leur égarement fait remarquer avec exactitude la bonne voie qu'ils n'ont pas suivie. Le pelerin qui s'est une fois mépris dans sa route, devient plus capable qu'il n'eust esté sans cela de redresser ceux qui s'informent de luy comme ils doivent se conduire dans le voiage qu'il a fait. Il y a donc lieu de soustenir, que l'Ethique des Philosophes bien entenduë sera suffisante à nous faire embrasser la Vertu, qui est l'object de toutes leurs veilles, & la fin de leurs plus abstraittes meditations. Je me contenterai pour confirmer ma proposition, de vous rapporter un seul passage moral tiré d'un fragment de l'Oraison que

Caton prononça dans Numance, & que j'ai commis il y a long-tems à ma memoire, ne croiant pas qu'il y ait rien dans toute la Morale de plus touchant, ni de plus persuasif, soit à nous porter aux bonnes actions, soit à nous esloigner du Vice. *Cogitate cum animis vestris, si quid vos per laborem rectè feceritis, labor ille a vobis citò recedet, benefactum à vobis dum vivetis non abscedet. Sed si qua per voluptatem nequiter feceritis, voluptas abibit, nequiter factum illud apud vos semper manebit.* J'avois bien remarqué dans Plutarque, qui nous a donné la vie de ce Caton, qu'il avoit esté nommé le Demosthene Romain; mais ce seul échantillon de sa Morale me fait dire, qu'on le peut encore appeller le Socrate Romain, pour ne le pas mettre au dessus comme a fait l'auteur de ce vers,

Quippe malim unum Catonem, quàm trecentum Socratas.

Tant y a que je ferois conscience de ne rien prononcer au desauantage de la Philosophie, de quelque siecle qu'elle soit & de quelque païs qu'elle puisse venir, parce que si elle merite un si beau nom, elle ne peut estre autre que Vertueuse.

XXXI. PROBLEME.

Est-ce grandeur ou force d'esprit de ne point craindre la Mort?

NON: Il ne peut y avoir ni grandeur, ni force d'ame à mépriser ce que les premiers de tous les hommes, & celuy mesme qui n'estoit pas moins Dieu qu'il estoit

homme, ont jugé digne d'apprehension, jusques à demander au Ciel d'estre exemptez d'avaler une si rude boisson qu'est celle qui se prend dans le calice de la Mort. La magnanimité a ses bornes aussi bien que toutes les autres Vertus ; & l'on se peut tromper dans ses excez, de mesme que dans la force corporelle, où la maladie, telle que la fureur, fait paroistre plus de vigueur & plus de violence, que la santé n'en donne aux hommes qui se portent bien. Quelle apparence de vouloir tirer vanité du mépris d'une chose, que les Philosophes de la plus haute reputation n'ont pas fait difficulté de nommer la plus terrible de toutes les choses terribles ? Je pense bien qu'en quelque façon elle peut estre trop apprehendée, & que le masque qu'on luy donne la fait parfois redouter avec aussi peu de raison que de petits enfans fuient devant les mascarades, *per sonatos timent pueri*. Les apparences sont trompeuses, & je me souviens assez que le Lion de l'Apologue prit la Grenoüille à la voix pour un dangereux animal. Mais je ne puis tomber d'accord qn'un homme, comme tel, ne doive point craindre la Mort, qu'il n'y a aucun animal qui ne craigne naturellement en naissant. C'est ce que Seneque, qui a proferé tant de belles sentences pour faire mépriser la vie, a esté contraint d'avoüer dans une de ses Epistres, *Nullum animal ad vitam prodit, sine sensu mortis* ; & ce que les moindres petits poussins, que la seule ombre de l'Oi-

XIII.

ep. 121.

ſeau de proie épouvante, luy ont donné le moien de prouver ſuffiſamment. Pourquoi donc ferons-nous les intrepides ſur un ſujet où toute la Nature repugne à une generoſité ridicule. Je la nomme ainſi aprés ce meſme Auteur, lorſqu'il ſe raille de ceux qui argumentoient ainſi, *Quod malum eſt, glorioſum non eſt; mors glorioſa eſt. Mors ergo non eſt malum.* Il appelle ces ſubtilitez de Dialectique, *artificij veternoſiſſimi nodos,* & ſa raillerie paſſe juſques à conclure, *acuta ſunt iſta, ſed nihil acutius ariſta; quadam inutilia & inefficacia ipſa ſubtilitas reddit.* En effet, c'eſt une moquerie de traiter la Morale avec ces *minuties* de Logique. J'aimerois autant prouver combien la Mort doit eſtre faſcheuſe, & par conſequent à craindre, par cét argument vrai-ſemblable
Ro'ar. Sadi. d'un Arabe; ſi l'arracher une ſeule dent fait une douleur ſi ſenſible que nous l'éprouvons, il faut croire que quand l'ame eſt arrachée du corps, elle cauſe un mal qui ne peut eſtre exprimé? Pour en parler ſainement, il n'y auroit que le témoignage de ceux qui ont franchi le paſſage de la mort, qui peuſt obliger par ce qu'ils en diroient à mépriſer tout ce que le reſte des hommes s'en imaginent. Mais le malheur eſt que perſonne, d'autant qu'on dit qu'il en eſt revenu de l'autre monde, ne nous a inſtruits là deſſus. Car il me ſemble qu'il faudroit eſtre fort credule pour deferer à ce que Platon conte au dixiéme livre de ſa Republique d'un Pamphilus, qui revenu des En-

fers, disoit merveilles de ce que les Dieux XIII.
y faisoient. La Foy n'oblige pas non plus à
croire toutes les choses que Gregoire de l. 7. c. 1.
Tours asseure comme témoin auriculaire,
que rapportoit un Salvius ressuscité & depuis Evesque d'Albi, qui ne se taisoit pas
de ce qu'il avoit veu au Ciel. J'avouë pourtant que la relation d'assez de personnes
qui ont esté jusques aux portes de la Mort,
ne nous l'ont pas dépeinte si affreuse qu'on
la fait ordinairement. Le Capitaine Montagnac estant tombé jusques à trois diverses fois d'une potence, par la rupture de la corde qui l'y attachoit, & aiant esté donné ensuite au Vicomte de Turenne par le President Duranti, se plaignoit qu'aiant perdu en un moment toute douleur, on l'avoit tiré d'une lumiere si agreable qu'elle ne se pouvoit representer. Le Chancelier d'Angleterre Baccon, escrit quelque chose approchante de cela, d'un qui ne s'estant pas estranglé quoiqu'il y eust peu à dire, protestoit qu'il n'avoit senti aucune douleur; *se dolorem non sensisse, sed vidisse speciem ignis, post nigredinis, post cærulei coloris.* Je sçai que par ordre de nostre Roy Henry quatriéme, le Medecin la Riviere visita un pauvre criminel eschappé du gibet par le mesme accident d'une corde rompuë; qui l'asseura qu'il n'avoit enduré qu'un peu en quittant l'eschelle, un grand feu s'estant aussi-tost presenté devant ses yeux, au travers duquel il voioit de tres-belles allées. J'ajoûterai ce que je tiens de celuy qui ac-

Hist. d'Aub. tom. 2.

l. de vita.

compagnoit ce Medecin, que sur son offre faite à ce malheureux qui avoit tué son pupille, d'interceder pour obtenir sa grace de sa Majesté, il luy répondit froidement que c'estoit si peu de chose de finir par le licol, qu'il ne jugeoit pas qu'on deust importuner le Roy sur cela. Il est constant que la suffocation dans l'eau a esté tenuë par les anciens la plus cruelle de toutes les morts, à cause que l'ame estant ignée y combatoit contre son plus grand adversaire. Si est-ce qu'un de mes amis à demi noié, m'a protesté qu'il trouvoit tant de plaisir à gratter au fond de l'eau, qu'il sceut mauvais gré à ceux qui l'en retirerent. Et l'on peut voir dans une lettre escritte de Canada en mil six cens trente-deux par le Pere Paul le Jeune, qu'il s'y trouva dans un pareil accessoire presque estouffé dans cét Element, adjoûtant ces mesmes paroles, Je croiois qu'il y eust plus de mal à estre noié qu'il n'y en a. On pourroit aussi faire reflexion sur ceux qui fort âgez sont passez de cette vie à l'autre, & selon leur propre dire sans souffrance. J'en ai veû plusieurs finir de cette sorte. Et Cardan en rapporte des exemples notables dans son *Theonoston.* Mais à parler ingenument, mon opinion n'est pas, nonobstant tout cela, qu'on doive tenir la Mort pour autre que pour la grande ennemie de tout ce qui est vivant; ni d'ailleurs encore moins qu'on puisse mettre la grandeur ou force d'esprit à ne la point craindre.

OVY : Les mesmes Philosophes qui nous ont representé la Mort si hideuse & si terrible, n'ont pas laissé de mettre le plus haut point de la Vertu Heroïque à la mépriser; parce que celuy qui n'en a point de peur ne sçauroit rien craindre, estant au dessus de tout ce qui est capable de donner de l'apprehension, XIII.

Contempsit omnes ille qui mortem priùs. Sen. in Herc. Oet.

Mais pourquoi craindre ce qui est inévitable ? Ce qui rend apparemment nostre condition meilleure que ne fait la vie ? Ce qui ne peut estre une peine, puisque par une loi commune tous les hommes y sont sujets ?

———*Lex est; non pœna perire;*

Et aprés tout, ce qui nous met dans la voie du Ciel où nous aspirons ? le mot Grec θάνατος, qui est celuy de la Mort, signifiant selon toute vraisemblance, dit Themistius tout Payen qu'il estoit, un eslevement à Dieu, ἄνω εἰς θεὸν *sursum ad Deum*. En effet, je pense que par raison on devroit plus apprehender les maux de la vie que ceux de la mort. Plus on vit, plus on a de sujets de souffrir, voire mesme selon le mot des Italiens, *chi più vive, più muore*. Cette veritable mort au contraire, que la seule imagination rend si redoutable, n'est pas sentie des vivans, puisqu'elle est une privation de sentiment, ni de ceux qui ne sont plus, parce que n'estant plus ils n'ont garde d'en estre touchez : Il s'ensuivroit donc, selon les subtilitez de la Logique, qu'elle seroit indifferente aux uns & aux autres, bien loin de nous devoir affliger. Ciceron

neanmoins s'est servi de ce raisonnement
l. 1. Tusc. qu. aprés Epicure, *Mors nec ad vivos pertinet, nec ad mortuos, alteri non sunt, alteros non attingit.* Mais posons le cas qu'elle soit telle qu'on la fait, agissons de bonne foi, & sans trop subtiliser, ce qui s'appelle au langage de Seneque, *Philosophiam in angustias ex sua majestate detrahere*, ne serons nous pas toûjours contraints d'entrer en cette consideration, & d'admirer, que dans une si grande incertitude de toutes les choses du Monde, n'y aiant rien de certain parmi les hommes, que d'estre tous obligez à mourir sans exception ; ce soit pourtant ce qui leur trouble le plus l'esprit, & qui les fait, quoi qu'inutilement, si refractaires contre les ordres du Ciel. Au lieu de luy rendre avec soûmission la vie qu'il nous a simplement prestée, & de luy dire courageusement, *paratum habes à volente quod non sentienti dedisti*, nous ne pouvons nous y resoudre, & nous sommes au desespoir quand nous sentons qu'il le faut faire. Cependant, le seul moien de nous bien comporter dans cette necessité d'abandonner la vie, c'est de la quitter sans repugnance, *bene mori est libenter mori.* S'il y a quelque chose de rude
Sen. ep. 61. en cela, ce n'est pas l'ordre de la Nature qui le rend tel, c'est nostre resistance, tout ce qui est involontaire estant toûjours déplaisant, *non qui jussus aliquid facit, miser est ; sed qui invitus facit.* Pourquoi n'aquiesçons-nous pas aux Decrets d'enhaut, que nous ne pouvons presupposer estre autres que tres-justes. Il nous fasche sans

doute de quitter la vie qui nous paroist douce, où nous avons mille attachemens, & où nous croions estre encore necessaires à beaucoup de personnes. Quant au dernier point, souvenons-nous de ce qu'a prononcé Epictete à l'égard de Socrate, que s'il estoit utile de son vivant, il l'a esté bien davantage aprés sa mort. Et à l'égard des plaisirs de la vie, peut-on douter que tost ou tard ils ne degenerent en ce qui leur est absolument contraire. Les longues années, quand il n'y auroit autre chose, ne manquent jamais à faire ce changement. Je sçai bien qu'il y en a de plus fortunées les unes que les autres; & sans parler de l'heureuse vieillesse du Musicien Xenophile, que Pline donnoit de son tems pour un exemple qu'il nomme solitaire & miraculeux; nous pouvons jetter les yeux sur cét autre plus recent du Pere Gaspar Dragonette, qui de nos jours âgé de cent quinze ans & plus, estoit encore robuste en mil six cens vingt-six, aiant toutes ses dents, lisant sans lunettes, & faisant journellement sans discontinüation ses leçons dans un College de Rome, comme *Pietro della Valle* nous en asseure au quatriéme tome de ses Relations. Mais outre que ces exemples sont donnez pour des prodiges, encore n'en sçavons-nous pas toutes les circonstances, ni mesme la fin du dernier. Tant y a que plus nous avons joüi d'une vie souhaittable, plus nous sommes obligez de la rendre sans murmure, si nous ne voulons estre ingrats envers

XIII.

Arria. l. 4. c. 1.

Dieu, qui nous a fait une grace tellement extraordinaire. Or comme ce tranquille détachement de la vie, qui donne ensuite le mépris de sa fin, demande une assiette d'ame non vulgaire, je pense qu'on peut prendre l'affirmative de ce dernier Probleme, & soûtenir qu'il faut beaucoup de grandeur ou de force d'esprit pour ne point craindre la Mort, laissant à part les considerations de ce qui la suit dont je ne parle point icy. Si est-ce que le sexe que nous croions plus foible que le nostre, en est parfois capable; Et pour nous convier à n'estre pas moins genereux que des femmes, je rapporterai ici le mot gentil & spirituel que dit une Dame Espagnole à son Medecin, qui jugeoit sa maladie incurable, & la condamnoit à tomber avec les feüilles de l'Automne assez prochain. Elle avoit dans son jardin un bel Oranger qu'elle aimoit fort, & qu'on sçait ne perdre point ses feüilles l'Hyver, ce qui luy fit proferer gaiement, *a las de mi Naranjo me attengo*, pourveu que je ne parte qu'avec les feüilles de mon Oranger que je ne quiterois pas volontiers, je souscris à la determination de mon Medecin. En verité, il faut avoir l'ame bien libre & bien enjoüée, pour se railler de la sorte d'une Ordonnance qui prononçoit si nettement l'instante necessité de mourir; & les histoires font passer pour fort notables des intrepiditez de plusieurs hommes, qui n'ont pas esté si formelles que celle de cette Espagnole.

DOVBTE

DOVBTE SCEPTIQVE.

Si l'estude des Belles Lettres est preferable à toute autre occupation.

XIII.

AV LECTEVR.



'AVOIS jugé à propos de ne rien mettre en forme de Preface au devant de ce petit Discours. Mais puisque le Libraire est d'un avis contraire, peut-estre pour remplir quelques pages blanches, en iettant encore un peu d'ancre dessus; ie vai luy complaire avec deux ou trois legeres considerations qui me tombent dans l'esprit.

Premierement, si l'on trouve estrange que ie communique au public mes petites resveries, qui ne peuvent pas plaire à tout le monde; ie responds qu'en prenant ce divertissement innocent, ie n'oblige personne à les approuver, ni mesme à les lire; mais que j'ai pour moi le sens d'un ancien Apologue, qui condamne un silence opiniastre quand on peut se faire escouter au gré de quelques-uns; ce que ie pense me pouvoir promettre sans beaucoup de vanité. En effet, l'on a escrit que les Hirondeles reprocherent autrefois aux Cignes, qu'ils ne faisoient entendre leur harmonie qu'aux prez, aux rivieres, & aux Zephirs, ce qui la rendoit tout-à-fait méprisable; puisque selon le proverbe Grec, que i'ai rapporté ailleurs en sa langue, une Musique qui ne s'entend pas est absolument inutile. Ie ne veux point d'autre excuse pour ce regard. Chacun s'occupe comme il le iuge à propos durant sa vie, & aprés tout,

Vivitur ingenio, cætera mortis erunt. eleg. in obit. Mæcen.

selon la pensée morale de Pedo Albinovanus.

Mais si en second lieu, la façon dont ie m'explique, & mesme quelques mots que i'employe, ne sont pas au goust de plusieurs personnes; ie dis qu'il leur est permis de n'en pas user, ne m'en estant servi qu'à cause que ie les ai trouvez plus propres à m'exprimer que d'autres qu'ils approuveroient possible davantage. Personne ne met la main à la plume, qui n'ait encore son oreille, selon laquelle il regle son style &

ses locutions. L'on m'a dit à ce propos que quelques-uns n'ont pas approuvé le mot de Homilies, *que i'ai mis à la teste de trois differens petits volumes, pretendant que celui de* Homelies *estoit meilleur, comme plus vsité. C'est ce qui leur peut estre iustement contredit, & quand cela seroit, un mauvais usage de cette nature doit estre corrigé par la raison, sur tout lors qu'il est douteux comme celuy-ci. Pour moi ie ne voi nulle apparence de dire homelie, l'iota Grec de la seconde syllabe ne pouvant estre raisonnablement transformé en e. Surquoy il faut que ie vous fasse rire de celuy qui pour bien autoriser le terme d'*homelie, *m'allegua celuy d'*omelette, *qui me fit souscrire doucement à une si gentille analogie. Raillerie à part, on devient parfois ridicule, si l'on s'opiniastre à de mauvaises façons de parler, sans vouloir escouter aucune raison. Ceux de cette humeur seront enfin contraints de prononcer & d'écrire* les estuiles, *& non pas les tuiles, &* les esdegrez, *pour les degrez d'une maison, parce que ce sont des dictions usitées dans la province de Hurepois, aux endroits où elle s'estend iusques à la place Maubert. Vn motif aussi plaisant, obligeoit il n'y a gueres un bon Pere, de proferer doucement* Medeme *pour Madame: car sans avoüer qu'il tenoit cette prononciation des Mercieres du Palais, il asseura qu'il parloit ainsi par une devote humilité, le mot de Madame luy semblant trop empoulé & trop pompeux pour estre prononcé par un homme de sa profession. Ie ne puis m'empescher de rapporter encore, comme tesmoin auriculaire, qu'un des plus excellens Predicateurs de son Siecle, te parle du Reverend Pere Coton, disoit toûiours une chouse, & un fousé, le mauvais usage de la Cour de son tems aiant introduit cette vicieuse façon de prononcer. Il le faisoit* ut scenæ serviret, *& pour parler à la mode du tems, quelque erronnée qu'elle fust; tant les plus grands hommes sont contraints par fois d'y déferer. Mais enfin il n'y a gueres de ces abus de langage qui ne se corrigent à la longue, par le commun consentement de ceux qui les reconnoissant, s'abstiennent d'em-*

ploier de si mauvais termes. XIII.

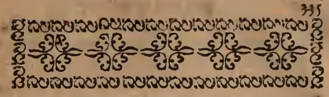
Il me reste une troisiéme response à faire sur le suiet de la Philosophie Sceptique, aiant peut estre trop déferé à son indifference au gré de beaucoup de gens, qui auroient vrai-semblablement souhaité que i'eusse absolument refuté les sentimens de Lipse & de Scaliger, comme trop desavantageux à la reputation des Belles Lettres. Si l'on prend garde que ie n'entraitte que par un Doubte Sceptique, qui fait le Titre de ma composition, personne ne trouvera estrange mon procedé, puisque l'Aphasie Pyrrhoniene ou son incomprehensibilité ne determine rien, estant une vertu intellectuelle, située comme un milieu de raison entre l'affirmation & son contraire; de mesme que les vertus de la volonté font un autre milieu moral entre deux extremitez. Il est vrai que le milieu de la Sceptique est plûtost de Geometrie que d'Arithmetique, selon les termes de l'Eschole, ne se trouvant pas si esloigné de l'assertion dogmatique, que de l'ignorance des Idiots, qui ne connoissent pas les causes qui la produisent, & qui la rendent presque indomtable, contumacissima bellua ignorantia est. *Tant y a que n'aiant voulu rien escrire qu'avec retenuë & suspension, ie l'ai plûtost fait pour m'instruire moi-mesme, que pour persuader les autres, qui m'obligeront d'esclaircir mes doubtes. Vn sçavant Arabe interrogé par quel moien il avoit acquis tant de belles connoissances qu'il possedoit, fit response qu'il n'avoit iamais eu honte de demander ce qu'il ignoroit à ceux qui l'en pouvoient informer,* quæ nescivi rogare me non puduit. *C'est à peu prés mon procedé en tout ce que ie communique au public. Mes* paradoxes *ne doivent offenser personne, puisque ie fais profession de les abandonner aussi-tost qu'on me monstre qu'ils sont* paralogues. *Il me semble que leur diversité, & leur esloignement des sentimens ordinaires, ne doivent pas non plus déplaire, par la mesme raison dont Quintilien recommande la varieté dans le style de son Orateur,* cùm Virtutes etiam ipsæ tædium pariant, nisi gratia varietatis

Rosar. Sadi p. 509.

l. 9. Instit. c. 4.

adjutæ, *les Vertus mesmes & les plus belles lumieres d'un Discours devenant ennuieuses, si elles ne sont agreablement diversifiées. Mais il ne faut pas que ce soit en abandonnant son thême principal par des excursions importunes, quoi qu'elles presentent de nouveaux obiects à ceux qui les lisent. Nous voions assez d'Auteurs de qui l'on peut dire, à cause de leurs longues Episodes, & de leurs extravagantes digressions, qu'ils mettent plus de temps à peloter qu'à ioüer la partie, quittant leur suiet & leur principale matiere, pour s'esgaier sur d'autres pensées hors de propos. Cependant i'imiterois en quelque façon ceux que ie reprens, & ie ferois la mesme faute qu'eux, si i'estois icy plus diffus: outre qu'il sembleroit, Lecteur, que i'aurois mauvaise opinion, ou de vostre iugement, ou de vostre iustice, en ce qui me touche, si i'estendois davantage cét Avant-propos.*





DOVBTE SCEPTIQVE.

Si l'estude des belles lettres est preferable à toute autre occupation.



TANT de personnes se sont occupées à examiner les infortunes, qui ont presque toûjours traversé la vie des hommes d'estude, que ce n'est nullement mon dessein d'en faire icy une repetition ennuyeuse. I'y veux seulement considerer si l'estude des belles lettres, comme d'ordinaire on les nomme par excellence, a ce grand avantage, que souvent on luy attribuë, d'estre tellement le partage des meilleurs esprits, qu'on doive mépriser toute autre occupation, pour suivre celle où les Muses seules sont cultivées. Ce ne sera pas pour faire le Politique en representant combien d'autres professions, telles que la Marchandise, l'Agriculture, & mesme la Militaire, sont necessaires à l'Estat, qui souffre infiniment si on les méprise, & que les charmes d'une vie oisive,

sonnes si consommées dans toute sorte de XIII.
litterature, & qui n'ignoroient pas combien la Nature donne d'inclination à tous les Peres, pour ce qui peut estre avantageux à leurs Enfans; n'aient pas laissé de croire que le travail de l'estude ne leur pouvoit produire que beaucoup de chagrin, & une infinité de travaux d'esprit, sans aucune veritable satisfaction d'ame, & sans en recueillir d'autres biens que ceux qui dépendent d'une bonne fortune, tres-rare à l'égard de ceux qui ne songent qu'à devenir sçavans, & à se distinguer par là du reste des hommes, qui d'ordinaire se rient de leur costé de leurs vaines recherches de sçavoir plus que les autres.

En effet l'on voit peu de gens, qui aprés avoir penetré plus avant que le commun dans les sciences, ne conçoivent avec Salomon une indignation contre elles, & contre la foiblesse de l'esprit humain, qui reconnoist que plus il s'instruit, plus il remarque son invincible ignorance, auec douleur inexprimable d'estre si peu capable d'arriver au but qu'il se proposoit, *qui addit scientiam, addit & dolorem.* Tous ces grands Palamedes qui ont tant aimé les Lettres, qu'ils en ont augmenté le nombre, se trouvent reduits à la fin, comme le Grec qui fait que je leur donne ce nom, à jetter des plaintes continuelles d'avoir tant perdu de tems pour acquerir une chose qui fait leur malheur & qu'ils s'estoient imaginée toute autre qu'ils ne l'éprouvent. C'est peut-estre

ce qui a porté quelques Empereurs, à persecuter les hommes de lettres par des Edits tres-rigoureux ; & des Papes à maltraiter ceux qu'ils nommoient *Terentianos*, comme trop attachez à la belle diction des autheurs classiques. Il est certain que par une Pragmatique de l'an mil six cent vint-deux, pour user des termes usitez au delà des Pyrenées, les estudes de Grammaire furent prohibées en Espagne, sinon aux villes principales où il y a des Magistrats qui s'appellent *Corregidores* ; afin d'empescher le trop grand nombre de ceux qui cherchent dans la poussiere des escholes, *ubi etiam qui gratis docent, gratis nocent*, à couvrir une faineantise prejudiciable à l'Estat, outre qu'elle est la ruine de ceux qui s'y accoustument. Quoi qu'il en soit, il y grande apparence que comme l'on a fort bien jugé que tres-peu de gens, quelque bonne fortune qu'ils eussent éprouvée dans le cours de cette vie, la reprendroient aprés l'avoir perduë, encore que celuy qui en est le dispensateur remist à leur chois d'y rentrer si bon leur sembloit aux mesmes conditions qu'ils l'ont déja possedée : L'on peut dire de mesme qu'il se trouveroit peu ou point de personnes sçavantes qui aprés avoir donné le plus heureusement dans toutes les sciences humaines, & les avoir le mieux reconnuës ; voulust selon la mesme hypotese recommencer cette carriere, à la charge d'y rencontrer les mesmes épines qu'ils y ont ressenties, & de ne pouvoir

Merc. Fr. tom. 9. p. 70.

acquerir au bout de leurs travaux, que des connoissances aussi incertaines que celles dont ils ont profité, & qu'il est difficile de distinguer, si l'on en parle franchement, d'une veritable ignorance.

Ce n'est donc pas un reproche qu'on puisse faire raisonnablement à ce grand empire du Turc, de n'y avoir en toute sa vaste estenduë qu'une Université dans la seule ville du Caire, où est l'estude publique de dix ou douze mille Escholiers, qui vont y apprendre la Philosophie, la Medecine, & l'Astrologie, & mesme leur Theologie Musulmane, avec permission aux plus doctes, si nous en croions les Iteneraires recens, d'y disputer de la Religion, à quoi l'on ne s'oseroit hasarder ailleurs. Mais il s'y observe une chose de tres-grande consideration, & qu'il seroit à desirer qui se prattiquast par tout où l'on a soin de l'instruction de la Jeunesse. C'est qu'on ne souffre pas que les Enfans y estudient selon la destination de leurs Peres qui les envoient dans cette celebre Université. Les Docteurs & Professeurs publics les appliquent à l'estude où ils jugent qu'ils seront le plus propres, & où ils croient qu'ils pourront le mieux profiter. Car c'est un grand abus de penser que tous les esprits soient propres à reüscir indifferemment aux choses où on les oblige de se determiner. Il en est à peu prés comme des Terres, qui ne se trouvent pas habiles à toute sorte de productions,

Sto Kove, p. 468.

Virg. 1. Georg. *Hic segetes, illic veniunt feliciùs uvæ,*
Arbores fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina.

Les vœux des Parens ne sont pas toûjours à suivre, & le zele souvent indiscret, dont ils sont portez à l'avancement de ces jeunes Plantes, leur est ordinairement prejudiciable. L'on ne doit pas mesme deferer aux inclinations qu'ont de certaines provinces à quelque genre d'estude, si l'esprit des particuliers ne s'y accorde, & qu'on n'ait le genie propre pour cela. L'on a remarqué qu'en Italie les Milanois s'addonnoient volontiers à la Jurisprudence; les Calabrois à la langue Greque, peut-estre à cause qu'elle y estoit autrefois naturelle; les Mantoüans à l'Hebreu, leur Synagogue des Iuïfs si celebre leur en donnant le moyen; les Veronois aux Lettres humaines; les Boulonnois aux Mathematiques; & les Padoüans à la Medecine. Ceux de Pavie se plaisent à devenir Sophistes; à Florence la Philosophie naturelle y est principalement cultivée; à Vincence la Morale; à Venise la Musique; à Siene la Dialectique; comme à Perouse le Droit Canon. Cette eslection d'estude est aussi abusive, qu'elle est populaire; & il se trouvera toûjours que si l'on n'a le temperamẽt tel qu'il est requis à reüscir dans chacune de ses professions, l'on n'y excellera jamais, & l'on experimentera avec regret cette Minerve des anciens contraire à toutes nos veilles, qui ne nous profiteront de rien.

Cecy présupposé de la sorte, il est aisé XIII.
de juger qu'on ne doit pas generalement adjuger la preference à l'estude des belles lettres sur toutes les autres occupations que peut prendre l'esprit humain, parce que tout dépend de son aptitude naturelle à chacune, qui luy doit faire choisir parfois la moins estimée, si son Genie particulier y trouve son comte, & qu'apparamment il en doive faire mieux son profit. Mais puisque les belles lettres dont nous parlons, & selon qu'elles sont ordinairement entenduës, ont une affinité avec toutes les sciences, & qu'elles se meslent presque toûjours avec elles, ne fust-ce que pour leur servir d'ornement que quelques-unes ne rejettent pas; considerons-les en gros, & dans cette *Encyclopedie* des Grecs, pour voir si apparamment les autres professions de la vie, telles qu'est celle des Finances & des autres qui ouvrent le chemin à s'avancer dans la Cour des Souverains, doivent estre negligées pour s'attacher entierement à ces belles Lettres, qui ont tant de charmes propres à nous y retenir, & à nous faire mépriser toute autre estude.

Et parce que les livres, & les compositions des hommes sçavans, donnent les plus commodes moiens que nous aions, pour acquerir cette connoissance literaire dont nous parlons, & qui rend si considerables ceux qui la possedent, voions s'il y a lieu de s'en promettre tout l'avantage que beaucoup de personnes y pensent trouver, soit

pour le contentement qu'elles peuvent donner mesme en les acquerant, soit pour la gloire qui semble inseparable de leur profession.

On ne doute point que la Grammaire ne soit la porte par où il faut passer, pour avoir quelque commerce avec toutes les sciences ; mais on peut dire qu'elle l'est particulierement des belles Lettres que nous considerons icy, puisque le Grammairien des Grecs n'est rien que l'homme lettré des Latins, ni la Grammaire des premiers selon Quintilien, que la Literature des Romains, avec distinction que comme il y avoit des *Grammatici* & des *Grammatistæ* l'on distinguoit de mesme *inter Literatos & Literatores, quòd illi absolutè, hi mediocriter docti essent*, dit Suetone au quatriéme chapitre des Illustres Grammairiens. Cependant, c'est si peu de chose qu'un pur Grammairien, que pour bien parler il ne faut pas discourir trop grammaticalement, d'où vient la maxime de Quintilien, *aliud Grammaticè, aliud Latinè loqui*. Et de fait on reconnoist tous les jours, & à toute heure, la verité de cét ancien proverbe, *purus Grammaticus, purus asinus*. La plupart des Grammairiens ressemblent à ces monnoies rongnées qui n'ont point de lettres, & ils sont selon l'allusion que fait sur eux Sextus l'empirique, *Grammatici, agrammati, seu illiterati*. Nous voions des Puristes (puisqu'on leur a imposé ce nom)

l. 1. Instit. c. 1.

l. 10. adv. Gram.

ſi deſtituez de bonnes penſées, que le langage de nos biſaieuls comme ils l'aſſaiſonnoient ſeroit plus à eſtimer que le leur. Marc Varron faiſoit autrefois la meſme plainte dans une de ſes Satyres en ces termes, *Avi & Atavi noſtri cùm allium & cæpe verba eorum olerent, tamen optimè animati erant*. En effet, c'eſt le cœur bien plus que la langue qui nous rend diſerts, & le merite des choſes que nous exprimons eſt ſans comparaiſon plus important, que le choix des mots, ou meſme que leur arrangement, encore que cela ne ſe doive pas abſolument negliger. Epicure ſouſtenoit dans ce ſentiment, que la Nature ſeule nous pouvoit rendre eloquens, & jamais l'Art ſoit des Grammairiens, ſoit des Rheteurs, *ſolam eſſe Naturam quæ orationem rectè inſtituat, artem autem nullatenùs*. Les Arabes ont un proverbe à qui je dõne volontiers le meſme ſens, quand ils prononcent que le prix de l'homme ſous ſa langue, ce qui recommanderoit apparamment ſon beau diſcours; mais deſſous: ceſt à dire dãs ſon interieur, & dans les bonnes penſées dont il s'explique. Souvent nous voulons mieux parler que ceux qui nous ont precedé, & il ſe trouve que dãs un ſens moins à priſer, nous ne differons que par la nouveauté d'un jargon autre que le leur, *dum volumus eſſe meliores veteribus ſumus tantùm diſſimiles*. Je dirai encore ce mot en faveur de certains ſtyles qui paroiſſent negligez, mais qui ſont pleins de nerfs, & qui couvrent des ſens qu'on ne

XIII.

V. Gaſſ. l. 8. de vita Epic. c. 3.

ſçauroit trop eſtimer, qu'ils reſſemblent aux terres remplies au dedans de riches metaux, & qui donnent de l'or abondamment quand on les ſçait foüiller, encore qu'elles mépriſent apparamment la production des fleurs, dont les autres terres font toute leur recommandation. Quoi qu'il en ſoit la Grammaire ne nous donne rien d'avantageux, puiſque les preceptes de ſes Profeſſeurs ſont preſque tous differens, & leurs plus belles regles ſujettes à mille exceptiõs, qui compoſent en toutes langues leurs *Heteroclites*. Il y a plus, c'eſt que l'amuſement qui s'y prent eſt ſi peu ſerieux, qu'il ſemble indigne d'un homme capable de s'occuper à quelque choſe de mieux, n'eſtant de ſaiſon, ce ſemble, que dans nos premieres années; ce qui a fait dire à Seneque dans ſa trente-ſixiéme epiſtre, *Turpis & ridicula res eſt Elementarius ſenex*. Tibere ne l'eſtoit-il pas ridicule & inepte tout à fait, pour uſer du terme de Suetone parlant de luy, quand il s'informoit avec attention de quelques Grammairiens, qui eſtoit la mere d'Hecube, quel nom avoit pris Achille lors qu'il eſtoit meſlé parmi les filles de Lycomede, & avec quelles chanſons les Sirenes charmoient les oreilles de ceux qui les eſcoutoient. Peut-on avoir trop de mépris pour de certains Critiques, qui ſont neanmoins des Heros parmi les Grammairiens, quand ils ſe vantent de voir dans des autheurs, ce que perſonne n'y trouve qu'eux, *putãntque ſub omni, quos aiunt, la-*

in ejus vita art. 70.

pide Scorpium latere. Le Grammairien Nicanor trouvoit tant de corrections à faire sur tous les livres, qu'il en fut surnommé *Stygmatias*, parce qu'ils estoient pleins de ses ratures, comme d'autant de stygmates, lors qu'ils sortoient de ses mains. La meilleure & la plus importante leçon qu'on puisse tirer de toute la Grammaire, c'est peut-estre celle qu'on y fait prononcer aux Enfans avant toute chose; je veux dire cét adorable signe de nostre salut, la Croix de par Dieu, qui precede leur Alphabet. Car comme ils ne peuvent rien apprendre s'ils ne croient qu'un A est un A, & ainsi des autres lettres, sans s'opiniastrer au contraire; tous les Arts ont besoin de la mesme soûmission, jusques à la plus haute Theologie. C'est ce qui fait dire à Theodoret dans son sermon de la Foy, qu'il y arrive la mesme chose qu'aux Mathematiques pures, où si l'on ne tombe d'accord qu'un point est impartible, & qu'une ligne est une longueur sans largeur, jamais on ne peut devenir bon Geometre. Ainsi l'on peut conclure generalement qu'aprés nos plus longues & nos plus profondes estudes, il en faut revenir à la Croix de par Dieu qui en a fait le commencement. Sans cette docilité d'esprit nous ne sçaurions nous demesler de tant de disputes qui naissent de mille differentes opinions, n'y aiant presque point de teste qui n'ait la sienne particuliere, *quot capita, tot sensus.* C'est ce qui fait que les plus ignorans se plaisent sou-

XIII.

vent dans leur opiniaſtre ignorance, parce qu'ils y trouvent mieux leur comte, ſemblables aux Taupes, qui demeurent volontiers ſous terre, où les tenebres les contentent plus que la lumiere d'enhaut.

L'Art des Rheteurs ſemble eſtre celuy qui tire le plus de profit de tous les ſoins que prennent les Grammairiens, & neanmoins c'eſt ſi peu de choſe que le meſtier des premiers, qu'on n'en voit point qui ſoit rempli de ſi frequentes & de ſurprenantes contradictions. Les plus renommez Orateurs qu'ils aient formé, ont eſté repris par d'autres qui ſe ſont moquez de leur Eloquence. Cela ne peut eſtre mieux prouvé que par ce que rapporte Aulu-Gelle d'un Gallus Aſinius, & d'un Largius Licinius, qui accuſoient Ciceron de s'eſtre tres-mal expliqué, ou pour reciter ſes propres
l.17.c.1. termes, *Ciceronem parum integrè, atque impropriè, atque inconſideratè locutum.* Je ſçai bien qu'il les compare à ceux qui ont eu de mauvaiſes opinions des Dieux Immortels, parce qu'ils ont attaqué celuy qu'on reconnoiſt pour le Dieu de l'Eloquence Romaine. Mais aprés tout, que peuvent faire les plus grands Rheteurs, qu'apporter des couleurs pour perſuader & pour vaincre ceux à qui ils ont affaire; puiſque ce ſont là les deux fins qu'ils ſe propoſent dans toutes leurs entrepriſes. Cependant ces couleurs dont ils ſe ſervent ont ordinairement cela de commun avec celles de l'Arc-en-Ciel,

qu'elles ne trompent toutes deux que les yeux ou les oreilles des ignorans. Cela est si veritable qu'on donne souvent des eloges à un Avocat disert, bien qu'il ait perdu sa cause ; & qu'au contraire l'on blasme quelquefois celuy qui l'a gagnée. J'avoüe que les plus habiles d'entre ceux de cette profession estant presque toûjours recherchez & emploiez aux affaires douteuses ou mesme desesperées, ce peut estre la raison qui les fait ainsi succomber. De grands hommes neanmoins ont attribué leur malheur à l'art dont ils se servent, qui met toute sa force au langage ou aux paroles, sans se soucier beaucoup des choses qui sont sans doute bien plus importantes. C'est en user contre le precepte de Pythagore, qui obligeoit à prendre plus de plaisir avec les Muses, qu'avec les Sirenes; c'est à dire, selon l'interpretation de Clement Alexandrin, d'estimer plus les bonnes choses, que les belles & agreables simplement. Galien s'en est expliqué en ces termes, *tunc cœpere homines res suas contemnere, cùm nimis curiosè ad nomina controversias traduxerunt.* Il l'a fait aprés Platon, qui a souvent repeté cét axiome, *rebus ditiores essemus, si verba contemneremus.* Aussi sçait-on que ceux de Crete chasserent les Rheteurs de leur Isle, comme firent depuis les Romains de leur ville, dont nous avons l'Edict en forme dans le premier chapitre du Traitté de Suetone des excellens Professeurs de Rhetorique: Et le Philosophe Sextus que j'ay

XIII.

lib. 1. Strom.

desja cité adjoûte, que les Ephores firent punir dans Sparte un jeune homme, qui avoit appris l'art Oratoire hors de leur cité, dans laquelle on n'eust osé l'enseigner. Et certainement s'il y a lieu où l'on doive apprehender ce mestier de declamer, c'est sur tout *in alea Iudiciorum*, qui est le lieu où, comme parle Quintilien, *quàm facili momento causæ factæ vertuntur.* Cela fait nommer à Epicure dans Ammian Marcellin l'exercice des plaidoiries κακοτεχνίαν. Et je me souviens d'avoir veu appliquer à un qui y reüscissoit au prejudice de beaucoup d'innocens, ces vers du Poëte Latin,

declam. 1.

l. 30.

l. 7. Æneid.

Tu potes unanimes armare in prælia fratres,
Atque odiis versare domos, tu verbera tectis
Funereásque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes.

Enfin, generalement parlant, on sçait que le Prince de l'Acadamie a mis la Rhetorique entre les Arts qui servent à la volupté, & qu'il l'a comparée au métier des Cuisiniers, qui sçavent rendre agreables à manger les alimens mesme qui sont de mauvaise nourriture C'est selon cette comparaison qu'on disoit du tems des Antonins de ce Pausanias de Cesarée, qu'il estoit un fort mauvais cuisinier, qui assaisonnoit mal d'excellentes viandes, parce qu'à la façon des Capadociens il faisoit courtes les syllabes longues, & longues les courtes, encore qu'il s'expliquast d'assez bonnes choses. A la verité autre doit estre la façon de parler d'un Orateur, & autre celle d'un Philoso-

Voss. de hist. gr. l. 2. c. 14.

phe, ce dernier ne se pouvant exprimer XIII.
trop Laconiquement. Cela fait dire à Seneque, *non verbis sed sensibus serviamus*, & l'oblige à finir une de ses lettres par ce conseil qu'il donne à son ami, *summa ergo summarum hac erit, tardiloquum te esse jubeo.* Il vouloit que les paroles de son Sage se rapportassent à ses actions, & que toutes les deux fussent frappées à mesme coin, *omnia dicta factáque ejus una forma percussa sint.* Ainsi comme l'austerité de sa vie devoit estre exemplaire, ses discours ne devoient rien tenir de l'eloquence libre & diffuse des Orateurs. L'ün deux qui parloit beaucoup, & avec une facilité merveilleuse, fut raillé en ces termes, qu'il faisoit voir la fausseté de cette etymologie, *labia à labore*, ses levres n'estant jamais lasses de discourir. Il n'en est pas ainsi des propos d'un Philosophe, qui a son eloquence à part, selon laquelle il ne laisse pas d'estre Orateur aussi bien que Platon, quand mesme il se moque des Orateurs, comme luy dans son Gorgias. J'avouë qu'il y en a d'autres, qui à l'exemple de Chrysippe affectent de parler aigument & sechement, la frugalité leur plaisant en toutes choses, & en paroles autant qu'au reste de la vie. Un d'entre-eux protestoit que s'il luy eust esté possible, il n'eust parlé que par monosyllabes, tant il croioit un discours estendu & oratoire indigne de sa profession. Il eust souhaitté que toutes ses dictions eussent fait des sentences selon l'allusion Grecque τὰ ὀνόματα

νοήματα. Telle fut autrefois l'eloquence des Gaulois, qui par le témoignage de Caton n'avoient en recommendation que la guerre, & le parler aigu, mettant toute leur estude en ces deux choses, *pleraque Gallia duas res industriosissimè persequitur, rem militarem, & argutè loqui.* Tant y a que la diversité des sentimens opposez les uns aux autres touchant l'eloquence, montre bien que l'art des Rheteurs, non plus que celuy des Grammairiens, qui composent la plus celebre partie des belles lettres, ne sont pas si importans, qu'il faille mépriser le reste pour s'y addonner preferablement à toute autre occupation. J'adjoûterai pour preuve de cette diversité qui se trouve dans l'art de bien dire, une seule remarque prise de la relation recente du Pere Marini touchant le Royaume de Tunquin, que non seulement ceux du païs qui parlent en public ne remuënt jamais les mains, mais qu'à leur imitation les Peres mesmes de la Mission quand ils preschent, tiennent leur main dans la manche sur la poitrine, se contentans de parler pour estre favorablement écoutez. Souvenons-nous là-dessus de ce que nous apprent Demosthene dans une de ses Oraisons pour recommander la modestie des Orateurs, que la statuë de Solon qui estoit dans Athenes, avoit sa main envelopée sous sa robe. Cela est bien contraire aux regles que donnent les Rheteurs sur le sujet de l'action oratoire, & de l'eloquence de toute la personne.

l. 2. Origin.

Orat. de falsa legat.

XIII.

Au lieu de nous porter à un pareil examen des autres ſciences, renuoions au livre qu'a fait Agrippa de leur vanité, ceux qui en voudront eſtre plus particulierement informez ; & contentons-nous de remarquer aprés Ariſtote, que comme il y a des Arts nommez ſordides, parce qu'ils ſont dommageables au corps, dont ils corrompent les forces & la beauté ; beaucoup de ſciences, telles que la Logique, pleines d'entraves & de tortures d'eſprit, doivent eſtre reputées illiberales, parce qu'elles l'embaraſſent, & luy ſont tant de peine, qu'il pert ce qu'il avoit de plus genereux & de plus eſlevé. En effet, comme l'on a dit que le Jeu des Eſchets n'eſtoit pas aſſez jeu, parce qu'il faiſoit trop de peine à l'eſprit, on peut ſouſtenir auſſi que la Dialectique merite d'eſtre blaſmée, ou meſme fuïe *navigatione quamvelociſſima*, avec toutes ſes Modales, & ſes argumens Indiens, ou cornus, *argumenta Chryſippea ne ab ipſo quidem diſſoluta*. Certes on peut bien s'écrier à leur ſujet, comme Pline ſur celuy de la felicité humaine, *vana mortalitas, & ad circum ſcribendum ſeipſam ingenioſa*! Nous ne ſommes jamais plus ſpirituels, qu'à nous tromper par ces ſophiſteries Logicales dont l'on ne ſçauroit trop ſe moquer, ni les rejetter avec trop de mépris. Cependant il ſe trouve des perſonnes ſi infatuées des artifices dont nous parlons, qu'ils oſent dire que la Nature n'a fait que commencer l'homme, &

8. Politic. c.2.

l. 7. c. 40.

que la Logique seule l'acheve de perfectionner, en luy donnant les moiens de se servir de sa raison. Pour moy, je pense que c'est un grand avantage de renoncer à de telles bagatelles, & je souscris volontiers à l'opinion de celuy qui a escrit, *ut quadam amisisse lucrum, sic quadam nescire scientia est*; il y a des pertes qui tournent à profit, & des ignorances de quelques choses qui sont plus à priser que toute la connoissance qu'on en peut prendre. Ce n'est pas que je condamne absolument ce qui s'enseigne dans les Colleges; ni que je veüille injurier du mot de pedanterie tout le jargon de l'Eschole. Ce qui s'appelle Pedanterie dans sa signification abusive quoi qu'ordinaire, est un vice d'esprit plûtost que de profession, puis qu'il y a des Pedans de toute robe, & de toutes conditions, depuis la Pourpre jusques à la Bure & au Droguet, ou depuis le Cordon bleu inclusivement, jusques au moindre chaperon doctoral; dequoi nous nous sommes expliquez assez amplement ailleurs. Mais il faut avoüer qu'il y a bien des choses à retrancher dans les estudes les mieux conduites; & il faut tomber d'accord que nous y faisons souvent estat de plusieurs choses que nous commettons avec grand soin à nostre memoire, dont l'oubli nous seroit fort avantageux. Les sçavans doivent aussi reconnoistre ingenuement, que cinq ou six autheurs Grecs ou Latins, & sur tout les premiers, sont les maistres de ce qu'ils possedent

dent de connoissance, les sciences dont ils se glorifient si extraordinairement dépendant d'eux absolument, & des decrets qu'ils leur ont laissez, dont ils font presque toûjours conscience de se departir. Le Chancelier Baccon leur dit plaisamment là-dessus, que le petit cerveau d'une demie douzaine de personnes, renferme toutes leurs richesses, & tout ce qu'ils croient les devoir tant faire estimer; *itaque videtis divitias vestras esse paucorum censu, atque in sex fortasse hominum cerebellis spes & fortunas omnium sitas esse.* O la grande simplicité de croire que les Belles Lettres soient à la France, ce qu'estoit le Nil à l'Egypte, qui tenoit de luy, & tient encore aujourd'huy toute sa fertilité. Et l'insupportable arrogance des heretiques qu'on nommoit Gnostiques, qui se vantoient que leur Intelligence égaloit celle de Dieu dans la penetration de toutes les causes premieres & naturelles. On leur pouvoit dire à juste titre, & le repeter encore aujourd'huy à leurs semblables, s'il s'en trouve, ce que Festus reprochoit iniquement à l'Apostre en presence du Roy Agrippa, *multa vos litera ad insaniam adducunt*, les trop grandes lumieres que vous pensez avoir acquises dans les livres, vous aveuglent, & portent vostre esprit jusques dans la demence. Passons outre.

XIII. nat. phil. 322.

act. ch. 26.

LA Physique qui se sert si agreablement de tout ce que les Belles Lettres ont de plus

precieux, merite dans nostre dessein qu'on la considere un peu, aprés la Rhetorique dont elle ne méprise pas souvent les ornemens, non plus que la Metaphysique, qui ne differe gueres de la Physique, si l'on donne à celle-cy toute l'estenduë qu'elle peut recevoir. Mais encore que nostre ame ne puisse prendre un plus digne objet, aprés celuy de son Dieu, que celuy de la Nature, dont la contemplation donne à l'esprit le plus grand repos & la plus grande satisfaction qu'il soit capable de recevoir, quand il l'envisage toute entiere, & telle qu'on se la represente souvent, confonduë avec son autheur, par cette seule & barbare distinction de l'Eschole, *inter Naturam naturantem, & Naturam naturatam*. Si est-ce qu'on y trouve tant d'épines parmi ses roses, & tant d'impossibilitez à concilier les differentes opinions dont est remplie la Physiologie, que toute parée qu'elle est d'elegantes descriptions, pour ne rien dire de ses pretenduës definitions, nous sommes toûjours contraints d'avoüer ou nostre peu de penetration & de connoissance, ou d'accuser d'erreur la nature mesme dans ses operations, *dum rerum naturam*, dit Ciceron au cinquiéme livre de ses Tusculanes, *quàm errorem nostrum damnare malumus*. Il est certain que pour sauver l'axiome generale d'Aristote, que cette excellente Nature ne fait rien en vain, rien de superflu, ni d'extravagant, οὔτε περίεργον οὐδὲν, οὔτε μάτην ἡ φύσις ποιεῖ, nous nous

l.4. de part. ani. c. 13.

embarassons ordinairement, dans des difficultez insurmontables, qui font confesser aux plus ingenus la mesme chose de toute la Nature, qu'a prononcée Saint Augustin de la matiere seule, qu'on ne la connoist qu'en l'ignorant, & que plus on pense la connoistre, plus on l'ignore, *ignorando cognosci, cognoscendo ignorari*. En effet, quelqu'un ne s'est peut-estre pas mal imaginé qu'à cause que nostre entendement est d'une substance égale & uniforme, il presuppose dans les ouvrages de la Nature plus d'égalité & plus d'uniformité qu'il n'y en a. C'est sur ce fondement qu'on a inventé des figures certaines, tantost spheriques, tantost pyramidales, ou coniques dans les Elemens, qui n'y ont possible nul rapport. La mesme chose se doit dire de presque toutes les certitudes des Mathematiques, qu'on a voulu introduire dans la Physique, contre le sentiment d'Aristote, qui a condamné ce procedé si expressement au chapitre dernier du second livre de sa Metaphysique en ces termes, *certitudinem Mathematicam non oportet in cunctis, quærere, sed in iis quæ non habent materiam quare non est naturalis modus, tota enim Natura fortè habet materiam*. N'estoit-ce pas plaisamment rencontré à Platon de vouloir expliquer quelle estoit la nature de l'Ame, par cette definition qu'elle est un nombre qui se meut de luy-mesme, *numerus seipsum movens*, comme si toute l'Arithmetique & toute la Geometrie nous pouvoient, phy-

XIII.

l. 12. Confess. c. 5.

ſiquement parlant, contenter là-deſſus. Certes la pluſpart des Philoſophes modernes ſe ſont vraiſemblablement fort mécomptez en cecy, quand ils ont voulu rendre toute la Phyſique aſſervie à des Demonſtrations evidentes, comme tirées des Mathematiques qui ont des regles comme l'on peut croire bien differentes des ſiennes. Une bonne partie des Anciens ne nous ont parfois gueres mieux inſtruits, dans leurs Phyſiques meſme les plus renommées, & qui ont eu le plus de cours. Car qui peut ſe vanter fidelement de comprendre leur jargon, lors qu'il porte que la matiere premiere n'eſt rien actuellément, mais ſeulement par puiſſance; que la forme ſe tire de cette puiſſance de la matiere; & que la Privation eſt un principe phyſique de toutes choſes, à peu prés comme ſi l'on diſoit que la lumiere eſt produite des tenebres, & le ſens de la veuë, de l'aveuglement. Encore ſi les uns & les autres avoient pû s'accorder enſemble; mais il n'y a rien de plus oppoſé que le ſont leurs ſentimens. Ceux qui ont fait la Terre la plus baſſe des Elemens, l'ont encore conſiderée comme la plus peſante. D'autres qui luy ont donné une differente aſſiette, ſouſtiennent ſa legereté eſtre telle que plus un corps contient en ſoy de terre, plus il eſt leger, faiſant une grande diſtinction entre la Terre pure ou Elementaire, & celle que nous foulons aux pieds, qui eſt meſlée auec des corps eſtrangers, d'où vient qu'elle paroiſt

ſelon eux toute autre qu'elle n'eſt. On pourroit meſme monſtrer par induction en examinant ſeparément le ſyſteme de chaque Philoſophe qui a fait ſecte & bande à part, qu'ils eſtoient fort ſouvent contraires à eux-meſmes. Les Atomes qu'Epicure ramaſſa dans les jardins de Democrite, ont eſté admirez par une infinité de grands eſprits; cependant le ſeul nom d'Atome, qui veut dire un corps inſectile ou qui ne peut eſtre partagé, renverſoit le fondement de cette philoſophie, puiſqu'il ne peut y avoir de corps naturel ſans quantité, & que toute quantité eſt partageable. Palingenius s'en eſt expliqué ainſi dans ſon Zodiaque; XIII.

Quid ſi Atomoi, quas non nulli finxere ſophorum, in Libra.
Sunt animæ potiùs quàm corpora, corpora namque
Omnia ſunt quanta.

Mais comme de ſemblables examens ſeroient longs à faire, outre qu'aſſez de perſonnes s'y ſont amuſées devant moy; diſons ſeulement qu'encore que la Phyſiologie ſe vante d'eſtre la ſcience de la Nature; elle eſt neanmoins ſi peu comprehenſible, & par conſequent ſi peu utile, qu'encore qu'Hippocrate, un des plus attentifs à la conſiderer, l'ait nommée au ſixiéme livre des maladies Epidemiques, ſçavante d'elle-meſme, & ſans precepteur, *ſine doctore magiſtram*; ſi eſt-ce que le meſme Hyppocrate, & ſon grand diſciple Galien ont ſou-

vent varié là-dessus, l'appellant tantost sçavante, & tantost ignorante. Lorsque Lucrece luy donne le titre de Dedale,

—— —*Naturáque Dædala rerum*,

il la recommande plûtost pour sa diversité, & pour ses admirables artifices, que pour son infaillibilité. Et Pline son excellent historien avouë au quatriéme chapitre de son dernier livre, qu'il ne faut pas toûjours chercher la raison de ce que fait la Nature, & qu'il faut se contenter de reconnoistre ce qu'elle a voulu faire *non quærenda in omni parte Naturæ ratio, sed voluntas*. C'est pourquoy dans la Preface de son septiéme livre, il avouë ingenument qu'encore qu'on se soit imaginé qu'il n'y a rien dans le Monde qu'elle n'ait produit en faveur de l'homme, il y éprouve neanmoins tant de choses contraires, qu'il seroit difficile de decider si cette Nature doit estre contemplée pour sa bonne Mere plûtost que pour sa Marastre, *ut non sit æstimare parens melior homini, an tristior noverca fuerit*. En verité elle a sa conduite bien differente de celle que nous luy voudrions prescrire, & ses fins apparamment sont toutes autres que nous ne nous les figurons; *sui juris rerum natura est, nec ad leges humanas componitur*, dit tres-bien Seneque dans une de ses Controverses. Selon cela Aristote observe, que jusque dans la production des Plantes l'on y a remarqué des defauts, comme autant de pechez de la Nature. Et l'on a escrit que cét Alphonse Roy de Castille, qui estoit si

L. 2. phy-sic. c. 8.

excellent Mathematicien, blasphemoit cõtre Dieu, trouvant qu'il n'avoit pas fait le Monde assez accompli, & blasmant sur tout la fabrique de l'homme. Il ne faut point douter que ce ne soit porter criminellement l'impieté trop avant. Mais il y a grande apparence que si nous donnions à nostre esprit des mouvemens concentriques à l'Univers, pour parler avec Baccon, & que nous luy fissions faire des revolutions entieres autour du Monde, sans nous arrester aux moindres de ses parties, nous penserions de la Nature bien autrement que nous ne faisons. Et peut-estre donnerions-nous dans le sentiment de Campanella, que la seule découverte du nouveau Monde nous devroit obliger à une nouvelle philosophie, *novi Orbis inventioni novam deberi philosophiam.* Si l'Amerique nous y fournissoit le sujet de philosopher autrement que nous n'avons fait jusques icy; les découvertes vers le Levant, & du costé des Poles ne nous partageroient pas moins le raisonnement. Nous verrions un lieu à la Chine où tous les roseaux qui naissent icy ronds, sont produits de forme carrée. Nous y verrions un Oiseau, qui volant l'Esté sur les montagnes, se jette à la fin de l'Automne dans la Mer, & devient poisson. Nous y admirerions encore une montagne, dont toutes les pierres grosses & petites sont sans exception quadrangulaires. Et nous ne serions pas moins estonnez d'y voir en quelques provinces semer des huistres sur des XIII.

chams couverts d'eau, aprés en avoir rompu & caſſé les eſcailles par morceaux, qu'on jette comme l'on fait icy le bled ſur nos guerets. Or pour ne rendre pas ce chapitre plus eſtendu, & ſans aller voyager ſi loin, conſiderons ſeulement les divers viſages de la Phyſiologie. Aven Pace, Alpharabius, & Averroes, ont ſouſtenu que le centre du Monde eſtoit au plus haut des Cieux. Selon un Foſcarin, le Soleil par ſon eſloignement du Ciel empirée eſt le vrai lieu de l'Enfer. Par le Teleſcope de Galilée l'on s'aſſeure entre-autres choſes qu'il ne pleut point dans la Lune ; ce qui doit eſtre adjoûté à la Selenographie qu'on nous a donnée depuis peu. Je ne ſçai par quel moyen le metallique Paracelſe a pû découvrir dans les Cieux ces hommes qu'il nomme Tortoleos & Pennates, dont perſonne n'a parlé que luy. Mais ſi cela eſt de difficile cõprehenſion, la Phyſique ordinaire ne publie-t-elle pas des effets naturels preſque auſſi eſtonnans ? L'on a eſcrit qu'on n'a jamais veu d'Araignée aux hales de la ville d'Ypre, ni jamais de Mouche dans le Palais de Veniſe; non plus que dans le Refectoir de l'Abbaye de Maillezais ; une ſeule ſe laiſſant voir toutes les années dans la grande Boucherie de Tolede en Eſpagne.

——— *Credat Iudaus Apella,*

Non ego.

J'aime mieux au lieu de m'alambiquer le cerveau ſur la recherche des cauſes qui peuvent produire de tels effets, me renfermer

dans

dans cette pensée que Dieu & la Nature dont il est le Createur, se plaisent par fois à se cacher afin qu'on les cherche, *gloria Dei est celare verbum*. Cela est si vrai, que Nostre Seigneur estant en terre n'expliquoit pas toûjours ses pensées de telle sorte, que tous l'entendissent bien. Ainsi sur le sujet du Mariage, ayant parlé de trois sortes d'Eunuques dans S. Mathieu chapitre dix-neufviéme, il adjoûte, m'entende qui pourra, *qui potest capere, capiat*. Et ce jeu dont je viens de dire un mot, & qui paroist estre semblable à celuy des Enfans, ou des jeunes mariées, ne laisse pas de convenir encore de quelque façon aux Physiciens, qui veulent trouver les causes de tout ce qu'opere la Nature, & à qui je laisse le soin de cela, parce qu'il est la pluspart du temps inutile. XIII.

Apre's la Physique l'ordre des estudes place immediatement la Medecine, *ubi desinit Physicus, incipit Medicus*. Cela m'oblige d'y faire quelque petite reflexion d'autant plus volontiers, qu'à dire la verité il n'y a point aujourd'huy de profession où les Belles Lettres paroissent avec plus d'éclat, que dans celle qui reconnoist Hippocrate pour son Genitutelaire. Je parle ainsi, parce qu'encore qu'Apollon fust tenu par les anciens pour l'inventeur de la Medecine, & son fils Esculape pour l'avoir amplifiée, ils ne laissoient pas de croire qu'Hippocrate l'avoit portée à sa per-

Arist. l. de sensil. cap. 1.

fection. Aussi ont-ils écrit qu'un Essein d'Abeilles s'estant placées sur son supulcre, elles y faisoient du miel dont on guerissoit les vlceres & les Apostumes. Il estoit si jaloux de l'honneur de sa profession, qu'ayant un frere qui portoit le beau nom de Sosandre, qui veut dire, sauvant les hommes, bien qu'il ne se meslast que de guerir les chevaux *arte veterinaria*, Hippocrate luy dit, *vel nomen muta, vel artem dedisce*, qu'il changeast de nom, ou qu'il fist un autre mestier. Cela me fait souvenir de la plainte dont use quelqu'un de ce que celuy mesme qui choisit ordinairement pour son cheval le meilleur mareschal, se contente parfois d'un charlatan pour remedier à ses propres infirmitez. L'on conte de mesme, pour se railler de l'Eschole de Galien, qu'un mareschal refusa l'argent qu'un Medecin luy vouloit donner pour traitté son cheval malade, par cette raison que ceux d'un mesme mestier ne doivent rien prendre les uns des autres. Cardan a fort bien sceû relever la Medecine contre ceux qui la vouloient ainsi deprimer, quand il répond à Scaliger qu'en Italie les gages d'un Dialectitien ou d'un Metaphysicien, n'estoient que de vingt écus, mais que ceux d'un Medecin alloient pour le moins à six cens écus, & passoient souvent les mille. A la verité il peut y avoir de l'excés à trop priser cet art, témoin ce Menecrates Medecin de Syracuse, dont Agesilaus se moqua si bien, & qui prit le nom de Jupiter s'égalant à luy, parce qu'il

act. in Scalig.

Suidas tom. 2. p. 132.

faisoit de belles cures, & ne prenoit point XIII.
d'argent. Mais l'on ne peut dénier à cette profession que des Rois mesme ne l'aient exercée, y aiant eu dans les premieres dynasties des Egyptiens plusieurs Rois Medecins. Alexandre, dit Plutarque, l'apprit d'Aristote, & l'exerça mesme à l'avantage de ses amis. Mithridate Roi du Pont, & un Evax Roi d'Arabie du temps de Neron, ont excellé en cette science. Et l'on a interpreté la fable d'Hercule quand il guerit & resuscita Alcestis en faveur de son mari Admet qu'il affectionnoit, de ce que cét Heros la tira du peril d'une maladie mortelle, par la grande connoissance qu'il avoit de la Medecine. Ceux qui prennent plaisir à invectiver contre elle, se servent sur tout des jugemens non seulement differens, mais de plus opposez les uns aux autres, qu'on remarque tous les jours, entre ses plus habiles Professeurs. Hippocrate mesme a reconnu pour bon le fondement de cette instance, quand il a dit, *Dissensiones Medicorum inter se, dubiam & incertam instar Haruspicinæ reddunt Medicinam*. Un seul entre une infinité d'exemples, suffira. Fracastor a soustenu dans sa Siphilis, qu'il n'y avoit que l'homme entre tous les animaux qui fust sujet au mal de la Verole. Scaliger au contaire tient cela si faux, qu'il dit au sixiéme livre de sa Poëtique avoir veu un Chien qui prit cette maladie, pour avoir léché les emplastres de son maistre qu'on traitoit alors de cette miserable &

Muret. var. lect. l. 8. c. 23.

l. de Diæt. acut.

honteuſe infirmité. Et ſi ce qu'a écrit Ariſtote au chapitre vingt-quatriéme du huitiéme livre de ſon hiſtoire des Animaux eſt vrai, que le Cheval, & le Pourceau reſſentent parfois toutes les maladies qui travaillent les hommes, il s'en ſuit infailliblement, qu'il n'y en a aucune qu'on doive maintenir nous eſtre particuliere, quoi que celle dont nous parlons ne fuſt pas encore connuë du tems de ce Philoſophe. Tous les Medecins ſe railleroient ſi on leur parloit de mettre un pauvre febricitant pour le guerir dans de l'eau froide : Une Relation recente m'apprent que les Mengreliens, & les Abcaſſes leurs voiſins, vers la partie Orientale du Pont-Euxin, tiennent ce remede excellent de mettre ceux qui ont la Fievre dans de l'eau la plus froide qu'on trouve, où deux hommes les tiennent plongez. C'eſtoit l'opinion de ce grand Hippocrate au rapport de Seneque, *fœminis nec capillos defluere; nec pedes laborare*, que les femmes n'eſtoient travaillées ni de la pelade, ni de la podagre. Le contraire s'eſt veû depuis luy en Fauſtine que Dion Caſſius fait perir du mal de la Goutte, & il ſe remarque encore en nos jours. Le Philoſophe Latin excuſe le Grec autant qu'il peut, attribuant ce changement aux mœurs corrompuës des Dames Romaines, comme un autre que moi pourroit faire à celles d'icy : *Quid ergo mirandum eſt*, dit-il, *maximum Medicorum, ac Naturæ peritiſſimum, in mendacio prehendi, cùm tot fœminæ podagri-*

ep. 95.

ra, calvæque sint? beneficium sexus suis vitiis perdiderunt, & quia fœminam exuerunt, damnata sunt morbis virilibus. Si est-ce que Famianus Strada nous fait voir au premier livre de son histoire, Marguerite fille de l'Empereur de Charles-quint, travaillée des Gouttes comme un homme, qui n'a pourtant jamais esté diffamée des dissolutions dont Seneque s'est plaint. De semblables contradictions pourroient s'estendre presque à l'infini, si l'on vouloit en faire l'enumeration. XIII.

Contentons-nous de considerer en suite le procedé different dont usent les Galenistes. Petrarque remonstroit à un Medecin de ses amis, qu'il avoit tort de faire parade de son Eloquence dans l'exercice de sa charge, *herbis enim non verbis opus est*, ou comme parloit un autre, *gramine, non carmine*. Et cela est conforme à cette sentence Grecque écrite il a si long-tems,

Ἰατρὸς ἀδόλεσχος νοσοῦντι πάλιν νόσος,
Medicus garrulus laboranti rursus morbus est.

Cependant les plus grands causeurs, & ceux qui sçavent le mieux babiller au chevet du lit des malades, sur tout à celuy des Dames, sont presque toûjours les plus emploiez, les autres demeurant la plusspart du tems sans pratique. La premiere finesse de ces importuns parleurs est, comme le leur reprochoit autrefois le Poëte Grec Mimnermus, de faire en toute occasion les maladies plus dangereuses qu'elles ne sont,

afin d'acquerir de la reputation, soit que le patient succombe, soit qu'il guerisse, au premier cas de bon jugement, au second d'habileté dans la cure. Et veritablement quand on a feint qu'Esculape estoit fils d'Apollon, ç'a esté sans doubte pour signifier qu'un Medecin doit estre fort clairvoiant, de mesme que son Dragon, & le Coq qu'on luy immoloit, marquoient sa vigilance necessaire. C'est sur cela qu'est fondé l'Epithete qu'Eschile dans ses Eumenides donne au mesme Apollon de ἰατρόμαντις *medico-vates*, n'y aiant rien qui fasse plus valoir la Medecine, que quand elle use bien de ses conjectures ou prognostiques. Il faut mettre au mesme rang son addresse à bien choisir le temps de ses operations, puisque le Lycée la definie ἐπιστήμην καιροῦ ἐν νόσῳ, une science de l'occasion aux maladies. Mais aprés tout il se trouvera toûjours que ses aphorismes, & ses axiomes les plus prisez, sont pleins d'incertitude, & varient selon les sujets qui ne sont presque jamais semblables, parce que le dedans des hommes, pour qui ils sont leurs ordonnances, est encore plus different que leurs visages qui ont si peu de rapport les uns aux autres. Ainsi le Poëte a eu raison de prononcer,

l.2.Trist. *Eripit interdum, modò dat Medicina salutem,*

aprés avoir dit,

Nil prodest, quod non lædere poßit idem.

Cela vient, selon la doctrine de Philoponus, de ce que l'accord & le temperament

des humeurs faisant la santé, il la faut considerer separément & diversement selon les sujets, ce qui cause la santé du Lion dans ce meslange, produisant la maladie d'un Homme, *quia compositio qualitatum & humorum, quæ in leone est sanitas, in homine morbus est.* XIII.

A propos du Lion, qui croiroit qu'un animal pûst passer tout son âge dans une fievre continuë; On l'a dit pourtant du Lion, ou du moins selon Pline & Aristote, qu'il ressentoit toûjours un dégoust analogue à la fievre; comme si la Nature avoit voulu par là rendre moindre sa trop grande & trop violente ferocité, qui a donné lieu à ce mot ordinaire des Italiens, *ben sta la quartana al Leone*; car la fievre quarte fut autrefois nommée par les Pythagoriciens, *filia Saturni, ob tarditatem & malignam contumaciam.* Quoi qu'il en soit, Varron a donné aux Chevres la mesme fievre continuë; l'on a écrit la mesme chose de Mecenas, & Petrarque asseure qu'un Medecin de ses amis avoit un fils, jeune homme ou *adolescens* comme il l'appelle, que la fievre n'abandonna jamais ni jour ni nuit, son pere luy tastant le poux en tout tems exprés pour s'en asseurer. Cependant ce grand mal de la fievre, sans lequel on a creû que personne ne mouroit, s'excite par art en quelques maladies froides & humides, & la Nature l'envoie par fois comme un remede. Il y a plus, les maximes sont si peu certaines là-dessus, qu'on a veu

ep. 1. l. 2. rerum senil.

mourir de maladie des personnes sans fiévre ; & le Garde des Seaux Molé s'estonnoit peu de temps avant son trépas, de se sentir passer sans l'avoir, de cette vie en l'autre. Que se peut-on prometre d'une profession qui fait sa gloire de combattre & de surmonter toute sorte de maux si la santé s'acquiert souvent par eux, selon l'observation de Sextus l'Empirique au chapitre second du troisiéme livre de ses Hypoteses Pyrrhonienes, ὑγίειαν ποιοῦσιν αἱ ἀλγηδόνες, *sanitatem efficiunt dolores ac agritudines*; surquoi il establit un des puissans moyens de sa Sceptique. Le chaud est icy apprehendé en tant de peste, en Syrie les premieres grandes chaleurs la font cesser, un feu esteignant l'autre, & ce qui entretient le mal aux regions temperées, le faisant là finir.

Besson 2. Part. de sa Syrie sainte.

Tout ce que dessus n'empesche pas qu'on ne doive avoir toûjours devant les yeux le precepte de l'Ecclesiastique, d'honorer le Medecin, non seulement à cause qu'il est souvent necessaire, mais encore parce qu'il tient son Art de Dieu, qui le luy a enseigné, & qui luy fournit tous les medicamens qu'il emploie, *Altissimus creavit de terra medicamenta, & vir prudens non abhorrebit illa.* Je pretens seulement qu'on peut trop deferer à la Medecine si l'on s'y attache avec excés ; & qu'encore que ses Professeurs soient fort habiles & tres-considerables par les Belles Lettres qu'ils cultivent avec autant de soin que pas un de ceux qui passent pour gens d'estude, ils ne

cap. 38.

laissent pas d'estre souvent charlatans, & de se trouver eux-mesmes trompez dans leurs propres infirmitez, s'ils tiennent leur science exemte d'une infinité de mécontes, & autre que conjecturale. Cardan le sçavoit bien, qui n'a pas laissé de mettre Galien de Pergame entre les douze personnages qui ont fait paroistre le plus de subtilité & de pointe d'esprit dans le Monde. Et quoi qu'il ne luy ait attribué que l'onziéme lieu entre-eux pour ce regard, il ne laisse pas d'estre des plus recommandables en solidité de raisonnement. Si est-ce qu'on asseure qu'un Empirique de son temps, contre lequel il a fait beaucoup d'invectives, reüssissoit mieux que luy dans ses cures, & guerissoit sans comparaison plus de malades que ce docte antagoniste. Cela monstre clairement quel cas on doit faire de la plus sçavante Medecine. XIII. Huarte. exam. de ing.

Comme l'on dit que Galien fait avoir les richesses à ses sectateurs, l'on veut aussi que Justinien, qui a si bien merité de la Jurisprudence, soit le distributeur des honneurs, par la multitude des grandes charges qu'occupent seuls les gens de cette profession. Les Espagnols les nomment par antonomasie, ou par excellence *Letrados*, parce qu'encore que ce mot s'entende par fois de tout homme de lettres, si est-ce, dit Huarte que quand on dit seulement *fulano es letrado*, un tel est lettré, cela s'entend de celuy qui est Jurisconsulte. Il n'y auroit exam. de ingen.

auroit donc point d'apparence qu'un discours fait sur les Belles Lettres, ne dist mot de ceux qui en font une particuliere profession. Nous venons de considerer la Medecine, pourquoi nous tairions-nous de la science des Loix, qui a cét avantage sur la premiere, que la santé de l'Ame qui vient de la Justice, est preferable de beaucoup à la santé du corps que l'autre se vante de donner. Avec tout cela, sans parler de ceux qui ont nommé aprés Simonides cette Justice *furatoriam quandam facultatem*, & qui n'ont rien reconnu de juste, *nisi quod esset potentioribus commodum aut utile*, il faut avoüer que la Jurisprudence qui enseigne toutes ses Ordonnances, est si peu de chose, qu'un Empereur Romain menaça ses Professeurs, que quand l'humeur luy en prendroit, avec un Edit il renverseroit toute leur science, voulant dire que par de nouvelles loix il faudroit qu'ils prissent des maximes bien differentes de celles qu'ils enseignoient. Ciceron a exercé sa raillerie, où il excelloit, contre les Jurisconsultes dans son oraison pour le Consul Muræna, d'une façon qui ne peut estre trop estimée. Non content d'appeller tout leur art *verbosam simulationem prudentiæ*, de faire voir qu'ils n'estoient du commencement que des faiseurs d'Almanachs & de Fastes, dont le plus grand sçavoir alloit à donner avis des jours qu'on pouvoit plaider, & faire des poursuites judiciaires, *à quibus etiam dies tanquam à*

Caligula.

Chaldais petebantur; il leur declare que no- XIII.
nobstant ses grandes occupations, il ne veut que trois jours pour devenir excellent Jurisconsulte, *si mihi homini vehementer occupato stomachum moveritis, triduo me Iurisconsultum esse profitebor.* Et parce qu'il avoit affaire à un Servius Sulpicius, le plus estimé de ce tems-là dans le Droit Romain, il prent plaisir pour servir à sa cause, de le ravaler infiniment au dessous des Orateurs, puisqu'il n'y avoit que ceux qui ne pouvoient parvenir à l'estre, qui s'amusassent à cette science du Droit; usant de cette jolie comparaison, *ut aiunt in græcis artificibus, eos aulœdos esse qui citharœdi fieri non potuerint: sic nonnullos videmus qui oratores evadere non potuerunt, eos ad juris studium devenire.* Remarquons à ce propos le mot de Sextus le Sceptique, qu'il n'y a rien de l. 2. adv. Math.
plus contraire aux loix que la Rhetorique, qui perdoit celles des Atheniens, au lieu que parmi les barbares les loix se voyoient presque immuables & bien mieux observées que chez les Atheniens, qui avoient les meilleurs Orateurs de la Grece. Il rapporte mesme, comme un autre Orateur de la ville de Bisance répondit hardiment à ceux qui luy demandoient si les loix de sa ville estoient bien entretenuës, qu'elles l'estoient comme bon luy sembloit, parce qu'il les faisoit ployer par son eloquence où il vouloit. Ce n'est pas que Sextus pretende qu'on doive abolir toutes les loix, puisqu'il rapporte au mesme lieu, qu'aprés la

mort d'un Roi de Perse, l'on estoit cinq jours sans les observer, afin que ses sujets apprissent pendant ce petit espace de tems, les malheurs qui arrivent à ceux qui negligent ces mesmes loix, & qu'ils se rendissent par cette consideration plus affectionnez à leurs Monarques, qui en sont comme par tout ailleurs les gardiens. Car ils sont nommez les loix vivantes, non pas seulement pource qu'ils ont la puissance de les faire, mais encore parce qu'en les observant volontairement eux-mesmes, ils les font subsister beaucoup mieux par leur exemple, que par toutes les voyes de rigueur & de contrainte. Ceux qui en usent autrement à l'imitation de Sylla, qui faisoit de tres-belles loix somptuaires sans s'y soûmettre, dit Plutarque dans la vie de ce Dictateur, & sans en garder pas une; ceux-là, disje, se trouveront toûjours fort loin de leur cõpte, & ne seront jamais si bien obeïs que les premiers. Bias selon cela prononce dans le banquet des sept Sages, qu'Amasis sera parfaitement heureux, s'il defere le premier de tous aux loix qu'il establira. Tant y a qu'il est certain que la Justice estant l'ame d'un Estat, il faut, comme Platon l'a tres-bien soustenu, que l'Estat perisse si cette Justice s'en separe, qui n'y peut arrester sans ceux qui la maintiennent, & qui sont, aprés le Souverain, ses Magistrats, interpretes des loix, & sçavans en Jurisprudence. Et neanmoins si le Magistrat, & l'homme de robe longue, comme nous parlons, ne protege

que mercenairement la cause & le droit de XIII.
ceux qui ont recours à eux, l'on soustient
assez probablement que le Soldat, & le
Gentilhomme, qui deffendent au prix de
leur sang le pupille & la veufve, la Patrie
& la Religion, meritent beaucoup mieux
du public que les premiers, & leur sont pre-
ferables en plusieurs façons si la chose est
bien examinée. Ce qui se fait par interest,
& en se considerant soy-mesme, dit Aristo- l. 5. Eth.
te, n'est pas proprement Justice, qui a cela ad Nico.
de particulier entre toutes les Vertus, qu'el- c. 1. & c.
le est un bien estranger ἀλλότριον ἀγαθόν, 8.
d'où il tire encore cette maxime, que le
poinct le plus important d'un Estat, c'est
que personne n'y puisse profiter dans les
charges & magistratures qui s'y exercent.
C'estoit la pensée du Legislateur des Juifs
quand il escrivit, *Non accipies munera, quæ* Exod.
etiam excæcant prudentes, & subvertunt corda c. 23.
Iustorum; & ailleurs, *Xenia, & dona excæ-* Eccles.
cant oculos Iudicum. Et selon ce sentiment c. 2.
Suidas nous apprent que Pericles conseilla tom. 2.
aux Atheniens d'employer à la Marine l'ar- p. 496.
gent qui se donnoit inutilement aux Juges
& aux Orateurs. Quand les Advocats n'ont
des plumes que pour voler, que les Estudes
des Procureurs & des Notaires se peuvent
mieux appeller des boutiques où se vendent
tous les jours mille parties, & que les Ser-
gens qu'on employe dans le cours des in-
stances se monstrent pires que des Chiens,
puisque ceux-ci se contentent de lécher les
plats & le reste de la vaisselle, là où ceux-

là l'emportent toute avec ce qu'ils peuvent attraper sans remission ; n'y a-t-il pas raison de dire qu'il n'y a point de Goujats d'armée qui les passent en méchanceté ?

Mais laissons ce qu'il y a de plus odieux en cette matiere, & considerons seulement ce qui partage souvent les esprits dans l'ordre judiciaire. Les uns veulent qu'on se tienne precisément aux termes de la loy: les autres qu'on s'en départe parfois, & qu'on regarde plûtost l'intention du Legislateur que ses paroles, parce qu'il arrive des cas qu'il n'a pû prevoir, ni mettre dans sa constitution. Cela est cause qu'on a preferé l'Arbitre qui juge selon l'equité, au Juge qui s'attache à la lettre du Droit escrit. Et sans mentir, toutes les loix estant faites pour le bien public & de l'Estat, ce seroit parfois une pure folie de les suivre si exactement, que cela tournast au desavantage de ce mesme Estat, &, comme parle Ciceron, *quod scriptum esse Reipublicæ salutis causa, id non ex Reipublicæ salute interpretari.* Les uns sont pour l'égalité des punitions quant aux personnes, parce que les penes doivent sans distinction estre proportionnées aux crimes. D'autres veulent qu'on traitte plus favorablement le patriote que l'estranger, d'où vient qu'on battoit avec du sarment le soldat Romain, & celuy qui ne l'estoit pas avec d'autre bois; de sorte que la Vigne, au rapport de Pline, *etiam in delictis pœnam ipsam honorabat.* Galba fit

Arist. l. 1. Rhet. c.13.

l. 1. de Invent.

l. 14. c.1.

eſlever & blanchir le gibet à un bourgeois XIII.
Romain, *quaſi ſolatio, & honore aliquo pœnam levaturus*, ſelon la penſée de Suetone, ou peut-eſtre par la meſme raillerie qu'un Roi de Danemarc, ayant appris que dans une troupe de voleurs il y en avoit un de ſang Roial, ordonna que par privilege on luy donnaſt le plus haut gibet. Platon par un autre principe veut que le citoyen ſoit plus puni que l'eſclave, à cauſe que celui-cy n'eſt pas vrai-ſemblablement ſi bien appris que l'autre; qui eſt une raiſon propre à rendre infirmes toutes les precedentes. La loy Grecque chaſtie plus le dol que la force; la Romaine au contraire vange plus ſeverement la force que le dol. Si vous ſoûtenez que la punition doit toûjours eſtre proportionnée à la faute; l'on vous oppoſera celle de Promethée, qui pour avoir preſenté à Jupiter, comme en ſe joüant, des os bien frottez de graiſſe au lieu de bonne viande, ſe vit attaché ſur le Caucaſe, & expoſé à la faim perpetuelle d'un Vautour impitoyable. Le Berger royal Pâris ne meritoit-il pas un grand & promt châtiment, & la cauſe de Menelaus n'eſtoit-elle pas la plus juſte du monde? Les Dieux neanmoins ſe trouverent partagez là-deſſus, & Jupiter meſme n'y determina rien, laiſſant faire aux Deſtinées ce qu'elles avoient arreſté dans un different, où le parti d'Hector le mieux fondé en apparence, ſuccomba auſſi bien que ſa perſonne ſous celuy du victorieux Achille. Voilà comme il ſemble que

Suet. in Galba, c. 9.

le Ciel mesme ait une autre Jurisprudence que celle de la Terre, sinon au poinct de la difference des opinions qui ne s'accorde nulle part. Pourrions-nous approuver icy la formalité judiciaire qui se garde en
Olearius l. 3. Moscovie, de donner la question ou torture premierement à l'accusateur, pour voir s'il persistera en son accusation, & puis à l'accusé si la chose dont il est question est demeurée douteuse. Combien y a-t-il de personnes qui sont persuadées, que pour faire reüscir une chose juste, il n'y a point de moyens qui soient injustes. Cependant cela est absolument opposé au precepte de ne faire jamais un mal sur le pretexte d'en vouloir faire reüscir un bien. La sentence
l. 9. Annal. p. 186. du Pape Innocent, *quod à multis peccatur inultum est*, citée pour bonne par Pierre Damian dans Baronius, est improuvée par diverses personnes comme tres-inique, dautant que les crimes de plusieurs s'estendant bien plus loin que ceux des particuliers, meritent comme plus grands & plus importans d'estre le mieux & le plus promptement reprimez. Clonclüons qu'une si grande diversité de sentimens qui regnent par toute la Jurisprudence, sont plus propres à faire trouver bonne la pensée du vieil Caton, qu'on devroit paver de chaussetrapes tous les Tribunaux où s'exerce le mestier de la Justice distributive, qu'à faire estimer un Art, où nonobstant les Belles Lettres qui s'y meslent, & qui l'embellissent, il se trouve tant d'incertitude, &
tant

tant de contrarietez, que je ne veux pas en poursuivre le discours davantage. XIII.

Que si toutes ces occupations studieuses, d'où les Belles Lettres tirent leur plus grande recommandation, comme de leur costé celles-cy sont le principal ornement des premieres; si disje elles ne sont pas capables de donner un solide & asseuré contentement à l'esprit, ne doit-il pas chercher ses avantages ailleurs? & le sentiment de Lipse & de Scaliger n'est-il pas soustenable, quand ils preferoient les autres emplois utiles à la vie, à tout ce que l'Estude & les Muses ont de plus charmant? Certes il n'en revient ordinairement que des infirmitez corporelles, causées par une trop assiduë application sur les livres, & des chagrins qui ne manquent jamais d'affliger l'ame, quand elle se voit frustrée de la fin qu'elle s'estoit proposée de sçavoir, au lieu dequoi elle n'acquiert que des lumieres trompeuses, & qui ne sont bonnes qu'à luy faire remarquer son ignorance. En effet je ne vois que deux choses qui puissent aucunement flatter la peine que prennent les hommes vraiement studieux; l'une, qu'ils contractét une habitude à s'entretenir avec leurs livres, & par fois avec eux-mesmes, qui les delivrent des inquietudes dont tant d'autres personnes sont agitées, quand elles ne sçavent que faire, ni à quoi, selon leur jargon ordinaire, passer ou couler le tems. *Turbam rerum hominúmque desiderant, qui se pati nesciunt.* Les gens qui sui- Sen. præf. l. 4. natur. qu.

vent la Cour, de quelque condition qu'ils soient, ceux de la plus haute assiette autant que les autres, ne manquent gueres d'esprouver ces dégouts, qui les jettent dans des inégalitez d'esprit les plus ridicules du monde, pour le moins m'ont-elles souvent fait rire, & avoir pitié d'eux tout ensemble. L'autre chose qui est en quelque façon la recompense des longues & laborieuses estudes, c'est qu'aprés les avoir faites, elles donnent le moyen de meriter de la posterité, en luy faisant part de ce qu'on y a reconnu de plus remarquable, qui aboutit presque toûjours à un aveu plein d'ingenuité; que plus on y penetre, plus on s'apperçoit de la vanité de toutes les sciences humaines, dont il n'y a gueres que les plus ignorans qui fassent beaucoup de parade. Sans mentir il revient une joye bien grande, bien pure, & bien innocente, de se voir en quelque sorte dans la fonction de Precepteur du genre humain, en communiquant à ceux qui nous suivront les instructions qui peuvent leur estre utiles, dans une carriere où tant de personnes s'égarent, & où elles perdent inutilement, faute d'une fidelle conduite, les plus belles journées de leur vie. Ceux qui la courent le moins malheureusement, seront toûjours obligez de confesser, qu'ils sont infiniment redevables aux bonnes leçons qu'ils ont receuës de leurs devanciers, quand ils ont pris la pene de les leur laisser par escrit. N'est-on pas obligé d'user, quand on le

peut, du mesme bien-fait envers ceux qui viendront aprés nous, & qui sans doutte le reconnoistront avec un ressentiment obligeant, s'ils ne sont les plus ingrats du monde? Comme cette reconnoissance ne peut estre refusée que par de presomptueux Plagiaires, aussi est-elle, à la bien considerer, la plus digne recompense, & la plus glorieuse qu'on puisse esperer. Le premier des sept Sages Thales Milesien la creut bien telle, car il ne demanda point d'autre payement à celuy qu'il avoit instruit des choses du Ciel, sinon qu'il avoüast librement tenir sa science de luy, & qu'il ne s'en dist point l'autheur. Apulée s'est tenu obligé de prononcer là-dessus. *Pulchra merces prorsum, ac tali viro digna, & perpetua.* XIII. in Florid.

Et puisque cela s'execute par le moien des compositions qui se donnent au public, arrestons-nous un peu à considerer l'usage de tant de livres à qui l'on fait si souvent voir le jour. Désja l'on ne sçauroit nier qu'on ne ressente parfois de certaines antipathies à l'égard de quelques-uns, comme il y a des aversions naturelles pour des alimens, ou pour des personnes dont on ne peut presque supporter la veuë.

Non amo te Sabidi, nec possum dicere quare; Martialis.
Hoc tantùm possum dicere, non amo te.

Au contraire de cela il y a des livres dont le seul titre charme d'abord. Aulu-Gelle parle de l'inscription d'un, mise par ce Grammairien Ælius Melissus, qui estoit en quelque estime parmi ceux de sa profession,

bien qu'il fuſt en effet de petit talent, & comme il dit, *majore in literis jactantia & σοφιστείᾳ quàm opera*. Tant y a que ce livre donnoit d'abord une extréme envie de le voir, parce que *titulus erat ingentis cujuſdam illecebra ad legendum*. Cependant Aulu-Gelle nous aſſeure qu'il ne contenoit rien qui meritaſt ni l'eſcriture d'un Autheur de nom, ni le ſouvenir d'vn Lecteur. Il faut éviter autant qu'on le peut d'eſtre pris pour duppe de la ſorte, par une infinité de titres trompeurs que nous voyons tous les jours, & qui promettent beaucoup plus qu'ils ne donnent. Ils ſont ſemblables à ces hoſtes d'Italie, qui pour faire entrer chez eux aſſeurent d'abord qu'ils ſont pourveus de tout, quoi qu'aprés qu'on y eſt deſcendu l'on n'y trouve preſque rien, ſinon aſſez ſouvent des ordures, qu'on ſeroit tres-aiſe de n'y avoir pas rencontrées.

l. 18. c. 6.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que le Grammairien Callimachus aſſeure dans Athenée, qu'un grand livre n'eſt pas un petit mal. On en voit de trés-gros qu'on peut dire fort ſemblables à cét Oiſeau aquatique que les Latins aprés les Grecs ont nommé *Larus*; qui a ſi peu de corps, que luy aiant oſté les plumes il n'en reſte quaſi plus rien. Si vous retranchez aux livres dont je parle, aprés les choſes inutiles à leur ſujet, ou mépriſables d'elles-meſmes, celles qu'ils ont volées par un crime de plagiaire, vous les reduirez, auſſi bien qu'autrefois ceux de Chryſippe, preſque à la charte blanche.

Saint Basile compare jolimenc leurs autheurs aux femmes adulteres, qui donnent à leurs maris des enfans qui ne sont pas venus d'eux, de mesme que ceux-cy debitent impudemment les travaux d'autruy pour estre de leur cru, imposant aux Lecteurs, & leur faisant voir des ouvrages presque tout dérobez, comme s'ils en estoient les veritables peres. Je tombe d'accord qu'on peut se servir des pensées, & mesme des textes de ceux qui ont escrit avant nous, cela s'est prattiqué dans tous les siecles, & ne peut estre justement repris en celuy-cy, pourveu que ce soit avec reconnoissance, & en les citant, ou que le larcin soit fait industrieusement à la Spartiate sans qu'il y paroisse, de façon qu'on n'en puisse estre convaincu. Car on doit se moquer de certaines personnes, qu'on voit se vanter d'avoir un esprit qui engendre, & qui fait ses productions de luy-mesme sans l'aide d'autruy, ne pouvant souffrir les moindres citations des Anciens. Que de telles gens sçachent qu'on tient la generation estre une chose trop facile & trop commune pour en tirer tant de vanité, principalement quand elle est malheureuse, & qu'elle ne fait voir que des monstres. Mais que de resusciter aucunement les morts, en citant leurs escrits de bonne grace, & en contribuant du sien pour les illustrer & faire valoir; c'est une espece de miracle qui ne peut estre trop estimé, & qui peut faire soustenir que dans un discours il arrive parfois par le moyen

XIII. epist. ad Greg. Theol.

des citations bien emploiées, ce qui se voit dans la Religion, où l'on a dit de tout tems que les ossemens faisoient plus de merveilles que les corps animez.

Il se trouve des escrivains si scrupuleux, pour ne pas dire si ridicules, qu'ils s'abstiennent de tous les mots, quoi qu'expressifs & necessaires, quand ils font la moindre allusion à d'autres qui offensent leurs delicates oreilles. Le Sabath des Sorciers ne leur permettra jamais de dire qu'un cheval s'abat, ni en Latin *cum nos* en deux syllabes, à cause que dans la prononciation il semble qu'on n'en fasse qu'une, ou selon eux que l'on profere *cunnos*. Je me suis raillé aprés Ciceron de ces badines observations dans le Traitté de l'Eloquence Françoise. A la verité vous diriez que le mesme Orateur Romain reconnoistroit quelque pudeur en ces termes de *fente* ou *division*, *vocémque intercapedinis & divisoris formidare ut Ithyphallicam*. Mais c'est en se raillant avec son ami Papirius Pætus, car par tout où l'occasion s'est presentée il n'a point feint de nommer aussi bien que les Stoïciens chaque chose par son nom. En effet, il ya des heresies dans les sciences, & particulierement dans la Rhetorique, de mesme que dans la Theologie. Quelle bigearerie qu'il ne faille pas dire en Latin *coævus*, dont Ciceron n'a pas fait difficulté de se servir, & qu'on doive luy substituer celuy de *æqualis*, parce que le premier mot, qui répond au σύγχρονος des Grecs, paroist

l. 9. ep. 22.

Schotfus.

estre derivé *à coeundo*, bien que cette etymologie soit tres-fausse. J'avouë pourtant que l'honnesteté requiert qu'on s'abstienne de certaines dictions qui portent necessairement à des pensées sales & impures. Scaliger se fust bien passé de prononcer au mépris de Lipse, *quàm multum est habere famam ? Lipsius crepitum edit admirantur omnes.* Car encore qu'il me souvenienne bien, que Seneque attribuë à quelque elegance le mot de son Demetrius, *eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus* : Et quoi que l'observation d'Origene me revienne aussi à la memoire, *quosdam fuisse Ægyptios qui venerarentur ventris crepitus*, ce Pere n'aiant pas hesité à faire cette belle remarque dans un livre aussi serieux comme l'est son cinquiéme contre Celsus. Je crois pourtant que le mieux est, quand rien n'y oblige, de ne point parler de ces vents sales & honteux, qui témoignent l'impureté de nostre nature. Une statuë Egyptienne d'Harpocrate le representoit aiant la figure des parties genitales sur la teste, & le doit sur sa bouche, pour signifier qu'on ne peut trop religieusement garder le silence à l'égard des choses lascives, ni trop esloigner son discours ni ses paroles de tout ce qui a du rapport aux voluptez. Que si Macrobe a eu raison d'attribuer de la sainteté à ce precepte qu'il nomme philosophique, de parler aux hommes comme si les Dieux nous écoutoient, & à ces derniers comme si tous les hommes nous en-

XIII. ep. 92. Casalius. l. 1. Saturn. c. 7.

tendoient ; qui ne croira pas eſtre de ſon devoir, d'eſloigner tous ſes propos de ce qui peut porter l'imagination ſur des objets que l'honneſteté veut eſtre tenus cachez, & de tout ce que la civilité condamne comme indecent ?

Beaucoup de perſonnes prennent la licence dans leurs livres, ſur le pretexte d'invectiver contre les vices, de les faire voir preſque à nud, les décriuant trop pateti-quement, & avec des circonſtances qui enſeignent bien plus le mal qu'elles n'en deſtournent. En effet, il arrive ſouvent ce que dit Pline, qu'une narration eſt une leçon, *qui narrat docet*. Certes il en faut dire la meſme choſe que Galien a prononcée au ſecond livre des Antitodes, qu'il peut y avoir de la malignité lors qu'on décrit des poiſons, & qu'on rapporte tous les mauvais effets des venins ; *pravi eſſe hominis de venenis ſcribere, quia magis inſtruuntur mali, quorum infinitus eſt numerus juventur probi*. Un Eſcrivain qui ſe plaiſt dans une narration odieuſe, témoigne en quelque façon qu'il ne la condamne pas aſſez. Mais quoi, il eſt difficile à la pluſpart de ceux qui mettent la main à la plume, de ſe garantir d'un certain chatoüillemẽt d'écrire, qu'Horace diffame de ce vilain mot *cacoethes*. Et comme parloit Caton, il leur eſt auſſi impoſſible de ſe commander là-deſſus, qu'à un galeux de ſe frotter, à un yvrogne de boire, ou à un homme que la lethar-
In fragm. gie attaque de dormir ; *nunquam tacet quem morbus*

morbus tenet loquendi, tanquam veternosum bibendi atque dormiendi. L'Italien donne une bonne regle sur cela, quoi qu'il se dispense assez souvent de la pratiquer, *in materia di lussuria si puo creder tuto, ma dirne nulla.* Nostre humanité est capable par son infirmité, de tomber dans toute sorte de desordres; mais au moins devons-nous observer cette maxime, de n'en dire jamais rien, quand nous ne sçaurions faire sans pecher contre la civilité par des discours deshonnestes. XIII.

Il se trouve encore assez de gens qui ne considerent gueres dans les livres que l'elegance ou la beauté du stile. Et veritablement comme l'esprit est l'ornement de l'homme, l'eloquence aussi est la lumiere & la beauté de l'esprit. Mais parce que cette eloquence n'est pas uniforme, celle d'Athenes estant bien plus estenduë que celle de Sparte, & la façon de s'exprimer dont use Ciceron plus diffuse que celle de Tacite ou de Salluste, les genies sont partagez là-dessus, & quelques-uns se plaisent à l'abondance du langage, les autres luy preferant celuy qui est plus concis, qu'ils comparent à de la monnoye d'or, à cause qu'elle contient en peu d'espace un prix beaucoup plus considerable que n'est celuy des autres metaux. Tant y a que dans une mesme excellence Demosthene se voit beaucoup plus pressé, que l'Orateur Romain; & l'on a dit du premier qu'on ne pouvoit rien oster à son discours sans luy faire tort,

ni rien adjoûter à celuy de Ciceron qu'on ne luy prejudiciaſt infiniment : Les ouvrages du premier paroiſſent avoir plus d'eſtude, ceux du ſecond davantage de naturel: *Demoſthenes denſior, Cicero copioſior; illi nihil detrahi poteſt, huic nihil addi; cura plus in illo, in hoc natura.* Ce ſeroit l'emporter ſur ces deux grands hommes, ſi l'on pouvoit dire de quelque autre, qu'il ſeroit impoſſible d'alonger ſes periodes, ni de les abreger, ſans rendre ſon ouvrage moins agreable, & moins accompli.

La maniere de s'expliquer libre, eſtenduë, & facile, eſt accuſée de n'eſtre pas ordinairement ſi correcte, & ſi l'on peut uſer de ce mot, ſi chaſtiée, que l'autre qui dans ſon abbreviation eſt toûjours ſur ſes gardes, & qui dans un examen rigoureux congedie & les penſées qu'elle trouve ſuperfluës, & les termes quelque elegans qu'ils ſoient, ſi elle croit s'en pouvoir paſſer. Les Hebreux ont eu un proverbe qui luy eſtoit fort contraire, quand ils ont dit qu'où il y avoit beaucoup de paroles, ſouvent il s'y trou-
Prov. voit peu de ſens ou de jugement, *ubi verba*
c. 14. *ſunt plurima, ibi frequenter egeſtas.* L'on veut auſſi que ceux qui parlent beaucoup & fort à l'aiſe, contractent une habitude à parler improprement, & moins juſte, ou correct, que les autres, *dicendi facilitas, bene dicendi affert difficultatem.* Enfin quoi que l'impertinence ſe trouve parfois dans tous les ſtiles, l'on ſouſtient qu'eſtant bien plus frequente dans le grand babil, il vau-

droit mieux se taire, que de s'y abandonner, par la regle, *melius est imperitum silentium, loquaci imperitia.* Ceux parmy les Anciens qui faisoient profession de cette eloquence subite & non preveuë qu'ils nommerent *extemporalem eloquentiam*, estoient sujets à ce defaut de dire bien des choses peu à propos, & qu'une censure legitime pouvoit corriger. Aussi a-t-on comparé ce qui venoit d'eux à ces fleurs qui s'ouvrent & se flétrissent en un mesme jour; ou à ces petits animaux qui naissent sur le fleuve Hypanis, ne voient jamais deux Soleils consecutifs, tant ils sont de courte vie. C'est ce qui obligea le Rheteur Aristide de faire cette réponse hardie à l'Empereur Marc Antonin, qui le pressoit de haranguer sur le champ, *non sum è numero vomentium*, je ne suis pas du nombre de ceux qui rendent gorge plûtost qu'ils ne parlent quand bon leur semble.

XIII.

Philostr. in vitis.

Quant aux autres qui dans une opposition contraire à ceux-cy, pensent ne pouvoir jamais estre trop courts, ils n'échapent gueres l'inconvenient qu'on leur reproche d'estre si obscurs, que leur eloquence, si peut estre ainsi nommée, rebute tout le monde. Car quelle pene est égale à celle de se voir reduit à resver au bout de chaque periode, pour trouver quel doit estre le sens de celuy qui ne s'explique qu'à demi, & en termes souvent si peu intelligibles, qu'on est contraint d'abandonner une lecture qui donne trop de travail à l'esprit, com-

me l'on dit que fit Saint Auguſtin, ne pouvant comprendre quelque Satyre de Perſe,

Οὐδὲ γὰρ ῥᾷστον ἀῤῥήτων ἐπέων πύλας ἐξευρεῖν:
Haud enim facile occultorum verborum portas invenire.

in Pæanibus. comme s'en expliquoit autrefois Bacchilides au rapport de Theodoret dans ſon diſcours ſur la Foy. Quelques-uns de ces tenebreux Eſcrivains n'ont pas difficulté de m'avoüer qu'ils n'eſtoient pas faſchez d'eſtre tels, parce qu'on eſtoit contraint de lire leurs compoſitions avec plus d'attention; ce qui fait qu'on les retient mieux, outre qu'aſſez de perſonnes eſtiment davantage ce qu'ils n'entendent pas ſi aiſément, ſe figurant d'importans myſteres où l'autheur qui les occcupe n'a pas penſé, comme il arrive preſque toûjours que les choſes paroiſſent dans l'obſcurité plus grandes & ſouvent toutes autres qu'elles ne ſont. Ces gens-là doivent eſtre perſuadez, qu'il eſt de leurs ouvrages comme de ces perles dont parle Pierre Martyr Milanois, au chapitre dixiéme de ſa troiſiéme Decade du nouveau Monde. Il aſſeure que les plus groſſes & les plus eſtimées ſe trouvẽt au fond de la Mer, les mediocres un peu au deſſus, & les moindres de toutes quaſi ſur le haut de l'eau; *majores margaritas jacere profundiùs, mediocres altiùs, minimas in ſupercilio.* Seneque a dit à peu prés la meſme choſe des métaux, *levium metallorum fructus in ſummo eſt, illa opulentiſſima*

sunt, quorum in alto latet vena, assiduè ple- XIII.
niùs responsura fodienti. Cependant il n'en est pas de mesme des productions de l'esprit, qui ne sçauroient plaire si elles ne sont d'une facile intelligence, & dont la brieveté, avec sa compagne ordinaire l'obscurité, sont presques insupportables. En effet la Nature ne nous aiant donné la langue & la parole, ni l'art d'écriture fourni la plume qui leur sert de truchement, que pour nous faire entendre; il semble que ce soit faire la guerre à cette mesme Nature, & s'opposer à ses loüables desseins, de nous mal expliquer, quand nous discourons soit d'une vive voix, soit par écrit de telle sorte, que nous ne pouvons estre bien entendus. Je sçai bien que ceux qui en usent ainsi, cherchent leur excuse dans le langage des Dieux qui estoit presque toûjours incomprehensible. Mais outre que le Ciel a ses raisons bien differentes des nostres, & que les Oracles ne devoient estre compris, ni les Propheties estre entenduës que par peu de personnes; il n'y a point d'apparence de se servir de ce pretexte, veu que les plus grands faiseurs de galimatias, & les plus insupportables écrivains dans leur jargon racourci & tenebreux, ne laissent pas de soustenir qu'ils s'entendent fort bien, & mesme qu'ils doivent estre entendus de tous ceux qui ont, disent-ils, de bonnes oreilles. Et neanmoins; ou ils ont *cognobiliorem cognitionem*, comme parloit Caton au sixiéme livre de

ses Origines, ou ils se font accroire ce qui n'est pas, à la façon de ceux qui pensent voir ce qui n'a d'existence que dans leur imagination. Cela n'empesche pas que si la pensée de Solon est veritable, & que nos discours soient l'image de nostre ame, ou des actions qu'elle est capable de produire, *sermonem esse imaginem factorum*, εἴδωλον τῶν ἔργων, ce qui répond au mot de Democrite que nous apprenons de Plutarque, λόγος ἔργου σκιή, *sermo est actionis umbra*: Cela n'empesche pas, dis-je, qu'on ne puisse assez raisonnablement presupposer une mauvaise & defectueuse conformation de cervelle, en ceux qui s'expliquent si malheureusement qu'ils ne peuvent estre entendus.

tract. de educ. lib.

Je n'ai nul dessein de parler de quelques-uns qui dans des matieres chatoüilleuses ou qui sont d'elles-mesmes difficiles à comprendre, ne sont pas entendus de tout le monde. Quand un excellent homme se sent obligé de parler autrement que le vulgaire, il ne sçauroit plaire au vulgaire, quoi qu'il ne laisse pas d'avoir beaucoup de merite. Il ne faut pas non plus condamner les autheurs sur de petites beveuës, qu'on est obligé de donner à l'humanité; outre qu'il y a de ces petites méprises qui ne sont pas absolument desagreables, pouvant plaire comme faisoit cette tache au pied du jeune garçon qu'aimoit le Poëte Alcée, qui devenoit plus amoureux de luy autant de fois qu'il la consideroit. Il y a bien davan-

tage, parce qu'il se rencontre de bonnes choses, qui neanmoins ne sont pas bonnes à dire en tous lieux, j'ay veu reprendre comme une faute dans des livres, d'avoir obmis à y mettre ce qui pouvoit plaire aux plus sçavans, que leur autheur meritast plûtost loüange que blasme d'en avoir usé ainsi; & cela par la maxime qu'establit Cassiodore dans la Preface des livres qu'il intitule *Variarum*, où il soustient *interdum genus esse peritiæ vitare quod doctis placeat*. L'on se doit toûjours souvenir de ce qu'a prononcé Aristote, que l'Orateur qui se veut fonder en demonstration est aussi impertinent, que le Mathematicien qui veut user d'argumens probables. Tant il est certain qu'on ne doit pas exiger indifferemment par tout, ce qui est bon à debiter en un lieu, & qu'on supprime prudemment en un autre.

XIII.

l. 2. ad Theod.

Lorsque le sujet qu'on s'est proposé merite avec estenduë & ornement, les paroles & les pensées se presentent d'elles-mesmes, *ipsa res verba rapiunt*; mais il y a des matieres qui ne souffrent pas d'estre maniées de la sorte, parce qu'il se remarque quelque chose de puerile, du sentiment mesme du Pere de l'Eloquence Romaine, à les vouloir trop parer & enrichir, *quandoque ornatè dicere velle puerile est*. Il faut donc mesurer son stile au sujet où l'on veut l'employer; & comme le Smilax dont parle Belon, ne croist qu'à proportion de l'arbre sur lequel il s'appuie, l'on doit regler la

faculté de s'exprimer ſur la matiere qui la doit ſouſtenir. Quoy qu'aprés tout, l'excellence auſſi bien que le jugement d'un bon ouvrier paroiſſe en tous ſes ouvrages, où l. 3. hiſt. il ſçait meſler, ſelon le precepte d'Agathias, les Graces avec les Muſes. Virgile & Homere n'ont pas reüſci moins grands hommes dans leur meſtier, lors qu'ils ont parlé de l'importunité des mouches, ou du travail aſſidu des fourmis, que quand ils ſe ſont appliquez à décrire les grandes actions d'Achille & d'Enée.

La choſe iroit preſque à l'infini, ſi je m'arreſtois davantage à faire voir par le divers genie des livres, & par la contrarieté des jugemens qui s'en font, le peu de profit qu'on en peut tirer, quelque recommendation que leur puiſſent donner les Belles Lettres qui en font le principal ornement. Car ces Belles Lettres n'ont rien de plus fixe, de plus certain, ni de plus arreſté, que la matiere doutteuſe qu'elles entreprennent d'illuſtrer. En effet, elles ont eſté nommées fort à propos par les Latins, *humaniores literæ*, eſtant auſſi infirmes & caduques que noſtre humanité, que nous éprouuons à toute heure n'avoir rien de conſtant que ſon inconſtance & ſa foibleſſe. Non ſeulement les penſées qui plaiſent en un temps, déplaiſent en un autre, & ne ſont plus de miſe, le langage meſme varie tous les jours, & les mots qui ont eu le plus de vogue, perdent leur credit & leur agrément; comme la plus belle ſanté & la plus confirmée, de-

genere assez souvent en quelque maladie qui ne peut estre soufferte. Aussi tombe-t-on d'accord que le peuple, cette beste a tant de testes differentes, est le maistre de nos façons de parler, & de tout ce qui compose nostre plus haute Eloquence. Ce puissant Tyran fait l'erreur commune, qui rend les choses bonnes & valables, mesme lors qu'elles tiennent le plus de l'iniquité, & qu'elles ont le moins de raison, *error communis facit jus* : de sorte que le Preteur Romain qui estoit le Chef de ce peuple, *jus dicebat etiam cùm iniquè decerneret*. Tant y a qu'un peuple, quelque evaporé qu'il soit parfois, est le maistre & le Dictateur perpetuel des opinons, qui ne sont suivies qu'autant qu'il les juge recevables, non seulement dans la Grammaire & dans la Rhetorique, mais encore le plus souvent dans toute la Morale, si vous exceptez celle qui nous est venuë du Ciel. Y a-t-il quelque Vertu qui n'ait esté méprisée ou persecuté, ne se trouvant rien de plus conjoint de tout tems, que d'estre homme de bien, & envié aussi bien que haï tout ensemble, *conjuncta sunt τὸ ἀριστεύειν καὶ τὸ φθονεῖσθαι*. Et peut-on dire que quelque vice soit demeuré sans son approbateur ? *Cui enim tandem vitio advocatus defuit ?* dit tres-bien Seneque au sujet de la cholere. C'est dequoi l'on ne doit pas s'estonner, puisque la Prudence qui est la regle de toutes les Vertus qu'elle fait estimer; aussi bien que de tous les Vices dont elle déouvre la difformité; est

XIII.

l. 2. de Ira c. 13.

aujourd'huy reputée trop ancienne, & contraire à la Mode, qu'on suit & qu'on embrasse quelque folle qu'elle soit dans toutes ses nouveautez. Par effet la Feste des Fous qui ne se celebroit autrefois que le premier jour de l'an, devant que l'Eglise l'eust tres-sagement abolie, est encore à present chommée, nonobstant ses defenses, presque toute l'année.

Petrus Blesensis.

Quel avantage pourrons-nous donc recueillir dans la lecture des Livres, & de toutes les Belles Lettres qui font passer tres-inutilement la meilleure partie de la vie à ceux qui s'y appliquent. Je sçai bien qu'on peut contredire tout ce que j'ai dit, n'y aiant point de proposition dans toute l'estenduë des Disciplines, qui n'en ait une opposée qu'on peut soustenir opiniastrement. Mais aussi suis-je asseuré, que ceux qui ont le plus consommé de temps à feüilleter ces mesmes livres, & qui témoignent d'abord le plus d'ardeur à s'opposer verbalement aux sentimens dont je viens de m'expliquer, s'ils veulent mettre la main à la conscience, & quittant la vanité des disputes scholastiques, avoüer de bonne foy ce qu'ils en pensent interieurement, ne feront pas difficulté d'entrer dans mon parti, & de reconnoistre ingenument avec moi que Salomon a eu raison de considerer la pluspart de nos occupations studieuses comme les plus mauvaises où nous puissions nous arrester, *hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum.* Car il y a bien de la difference entre

les conteſtations qui s'excitent par le XIII. poinct d'honneur, & pour monſtrer que l'on ſçait tous les tours de l'eſcrime ſpirituelle qu'on apprent dans les Colleges; & ce qui ſe paſſe interieurement dãs l'ame, quand pour bien juger des choſes, elle les examine ſans paſſion, elle s'interroge & ſe répont elle-meſme ingenument ſans vanité & ſans vouloir tromper perſonne. Ariſtote tout Dogmatique qu'il eſtoit, a reconnu cette verité au chapitre douziéme des Analytiques poſterieures où il confeſſe que la vraye Demonſtration, ni le Syllogiſme non plus, ne regardent pas tant le diſcours exterieur, que celuy du dedans où l'Ame preſide toute ſeule. *Non ad externum ſermonem Demonſtratio pertinet, ſed ad eum qui eſt in Anima, quia nec Syllogiſmus ad illum, ſed ad hunc pertinet: Semper enim licet obijcere adverſus ſermonem externum, ſed adverſus internum ſermonem non ſemper licet.* Dirons-nous donc, cela preſuppoſé, que toutes nos veilles, noſtre Philoſophie & nos Belles Lettres ſont abuſives & ridicules? Non certes, ce n'eſt pas mon deſſein de tirer une telle concluſion. Mais comme cét Ariſtote dont je viens de parler, diſoit qu'il avoit au moins recueilli ce fruit de ſa Philoſophie, qu'il faiſoit par ſes leçons de ſon bon gré, ce que les autres n'executoient que par la contrainte des loix. Et comme Ariſtippe aſſeuroit que la ſienne luy donnoit cét avantage de par-

ler hardiment & sans crainte à qui que ce fust, *se posse omnibus fidenter loqui.* J'avancerai librement à la recommandation de la Philosophie Sceptique, que par la connoissance qu'elle prent de toutes les sciences dont nous avons touché un mot, elle acquiert à ceux qui la cultivent de bonne sorte, une opinion de la vanité de ces mesmes sciences, & une persuasion si forte de nos tenebres spirituelles, que l'ignorance dont elle fait profession, vaut beaucoup mieux que toutes les affirmations des Dogmatiques, & donne plus de satisfaction que ne sçauroient faire ces belles lumieres qu'ils se vantent de posseder. Je dirai bien plus, c'est que par le moyen de cette philosophie Sceptique & Chrestienne tout ensemble, l'on renverse cette fascheuse maxime de Tertullien, que le Christianisme ne se pouvoit accorder avec la Philosophie. *Quid Athenis* disoit-il, *cum Hierosolymis? quid schola philosophorum cum Ecclesia Christianorum?* Car quand il parloit de la sorte, & quand Saint Paul repetoit si souvent presque dans toutes ses epistres, qu'on se prist garde des Philosophes, qui seduisoient le monde avec leurs principes, & leurs Elemens dont ils faisoient dépendre toutes choses : l'Apostre & ce Pere avoient tous deux en veuë les Dogmatiques de leur tems, qui faisoient profession d'un sçavoir, exemt de tout méconte. Mais le Sceptique Chrestien qui respecte les lumieres du Ciel & les veritez

l. de præscript. hæret.

qu'il nous a revelées, avec une parfaite XIII.
soûmission à ses loix & à celles de l'Eglise, bien qu'humainement parlant il se moque de toutes les pretenduës certitudes de tant de Sectes differentes de Philosophes affirmatifs, il ne laisse pas de s'accorder fort bien avec tous les articles de nostre Foy, croiant qu'on n'y peut former le moindre doubte sans une extréme ingratitude, de laquelle il se sent preservé par la grace d'enhaut. Du surplus il s'humilie dans son ignorance loüable, & qu'il pense que tout homme vraiement sçavant doit estimer, aprés avoir fait reflexion sur ces paroles expresses du Fils de Dieu, *ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, & qui vident caci fiant.* Ce grand maistre en toutes façons a fait voir clair les aveugles nais, qui estoient les Philosophes Payens, & les a obligez de changer leurs lumieres trompeuses, en un aveuglement religieux, & salutaire tout ensemble. Le Sceptique se trouve donc placé entre les lumieres du Ciel, & les tenebres de nostre humanité; ressemblant aucunement à ces animaux amphibies, & pouvant proferer ces mots que nous lisons dans les restes d'une des Satyres du plus sçavant des Romains, *Factus sum vespertilio, neque in muribus planè, neque in volucribus sum.* Il voit & respecte les veritez revelées, au mesme tems qu'il s'apperçoit des profondes obscuritez de nostre ignorance humaine. Ne disons donc plus avec ce Declamateur : *O nomen philosophia*

Iohann. c. 9. art. 39.

diù venerabile, nunc vanitati & inscitiæ prostitutum ! puisque la Sceptique pleine de modestie l'exempte du premier reproche, & qu'à l'égard du second, ses doutes sont incomparablement plus à priser, que la science de ceux qui croient ne rien ignorer.

Certainement quand Parmenide & Zenon n'auroient pas esté de grãds Docteurs, & tres-habiles à refuter ceux qui se croioiẽt irreprehensibles, ils meritent toute sorte de loüanges pour avoir esté les plus grands douteurs de leur siecle. Et j'ay toûjours beaucoup prisé la pensée d'un Clitomaque, lors qu'il comparoit Carneade Chef de la nouvelle Academie, au plus grand des heros Hercule domteur de tant de monstres, pource que ce Philosophe Cyreneen avoit purgé les esprits presomptueux des Dogmatiques, de mille temeraires opinions dont ils estoient remplis; *Herculis quemdam laborem exantlatum à Carneade, quòd ut feram & immanem belluam, sic ex animis nostris assensionem, id est opinationem, & temeritatem extraxisset.* Car aprés tout si la science n'est que des choses certaines & immuables, comme cela se soustient ordinairement, & si l'opinion d'Heraclite est bonne, qu'il n'y a rien dans le Monde sensible qui ne fluë & ne varie à toute heure & perpetuellement; toute la science humaine se reduit aux choses imaginaires, qui n'ont rien de réel, & qui ne sont que de pures idées que se forme la fantaisie. Que si nous voulons en faveur de la Physique, & des

Cic. I. 4. qu. Acad.

choſes materielles, abandonner de tels ar- XIII.
gumens, philoſophant terre à terre, pour parler ainſi, & non pas en l'air, nous trouverons d'abord tous les Principes conteſtez. Xenophane Colophonien avec Parmenide eſtabliſſoient la Terre pour le premier principe de toutes choſes. Thales Mileſien pretendoit qu'on devoit deferer cét avantage de la primauté à l'Eau. Anaximene & Diogene Apolloniate eſtoient pour le donner à l'Air: & Heraclite preferoit le Feu aux autres Elemens, l'eſtabliſſant pour le premier Principe. Il y a bien encore d'autres conteſtations ſur ce ſujet, dont Theodoret ſe ſert dans ſon ſecond diſcours du Principe, s'en prevalant pour rendre ridicule la Philoſophie des Payens. Mais aujourd'huy meſme avons-nous dans la noſtre quelque choſe de plus arreſté? Peut-eſtre, dit un Autheur moderne, que la lumiere, la chaleur, & les ſons, ſeroient auſſi bien appellez privations de tenebres, du froid, & du ſilence, que comme on les conſidere vulgairement dans l'Eſchole. Ne paſſons pas plus avant, nous avons dés le commencement aſſez parlé de la Phyſiologie, où il faut avoüer que les hommes reüſciſſent d'autant moins philoſophes, qu'ils ſont tous philodoxes, ou amateurs de leurs opinions, dont ils paroiſſent preſque toûjours idolâtres.

Voilà tout ce que je ſuis reſolu d'eſcrire ſur la fantaiſie de ces deux hommes que j'ay nommez, & qui aprés leurs longues

eſtudes où ils s'eſtoient rendus tres-conſiderables, ne laiſſoient pas de proteſter nonobſtant qu'ils fuſſent tous deux ſtipendiez du public en veuë de leur profonde erudition, que s'ils euſſent eu des enfans, ils les auroient portez à quelque autre profeſſion plus utile à la vie que n'eſtoit la leur. C'eſtoit ſans mentir témoigner qu'ils en faiſoient un grand mépris; ce qui m'a porté à rechercher la cauſe qui pouvoit leur avoir donné un ſentiment ſi peu favorable aux Belles Lettres. Je m'y ſuis engagé preſque inſenſiblement, & l'ay fait, quoi qu'à diverſes repriſes, preſque tout d'une halene, d'autant plus volontiers, que rien ne m'y obligeoit que ma propre inclination. Il me ſouvient que Pacatus eut autrefois un meſme motif, quand il eſcrivoit, *quin & illud me impulit ad dicendum, quod ut dicerem nullus adigebat.* Ce tems Martial m'a fait rouler mon tonneau, comme à Diogene, lorſque Corinthe fut eſmeuë par le ſon des trompettes. Je ne ſçai ſi j'ai eſté trop long ou trop court, mais je ſçai bien que nos compoſitions ne ſont pas comme la monoie, qui ſe regle par le poids & par la groſſeur, il ſuffit qu'elles ſoient de bon aloi, encore que leur volume ne peſe pas beaucoup. L'on ne doit pas trouver eſtrange que j'aie tourné tout mon petit travail à l'avantage de la Sceptique Chreſtienne, pour laquelle j'ai toûjours fait paroiſtre beaucoup d'inclination. Je laiſſe aux Dogmatiques la profeſſion de ſçavoir toutes
choſes

choses avec certitude, cependant qu'au re- XIII.
bours de Socrate qui disoit que toute sa science alloit à reconnoistre qu'il ne sçavoit rien, ils ignorent ce seul poinct, qu'ils sont la plusspart du tems tres-ignorans aux choses où ils croient voir plus clair que les autres. Parce qu'il n'y a que la connoissance des choses, telle que nous pouvons l'avoir, qui nous les fasse estimer, l'Asne d'Heraclite prisant plus du foin que de l'Or, & le Coq d'Esope un grain d'orge qu'un diamant; ce n'est pas merveille qu'ils fassent peu de cas d'une Sceptique Chrestienne, sur laquelle la plusspart d'entreeux n'ont jamais fait la moindre reflexion. Ils prennent ses sectateurs pour des *miscelliones*, que Festus dit avoir esté ainsi nommez, *quòd non essent certæ sententiæ*. Cependant ils ne considerent pas, que selon nostre Religion la science du Ciel n'a rien de plus contraire, que celle de la plusspart des autres Philosophes, dont l'Apostre nous a tant de fois avertis de nous méfier. C'est à eux que l'Ecclesiaste dit au septiéme de ses chapitres, *ne plus sapias quàm necesse est, ne obstupescas*; & l'Ecclesiastique dans son dix-neufviéme chapitre, d'une voix tout à fait Sceptique, *qui citò credit levis est corde, & minorabitur*. Qu'ils me pardonnent donc si je leur dis aprés Varron, sur une infinité de choses dont ils paroissent tres-persuadez, *Cras credam, hodie nihil*, que sans une incredulité qui les doive offenser, je tiens mon esprit en suspens.

& dans l'Epoque, jusques à ce qu'ils m'aient fait mieux comprendre ce qu'ils veulent dire, & qu'ils se soient accordez entre-eux.

Je les prie de faire encore avecque moi cette petite consideration, que si la raison est universelle, & commune à tous les hommes, ils en trouveront dans toutes les parties du Monde, qui l'ont si opposée à la leur, qu'on ne sçauroit moins faire que d'examiner un peu cette diversité, avant que de prendre parti. Servons-nous de quelques petits exemples, qui pourront estre joints à tant d'autres que nous avons desja produits à mesme fin en d'autres ouvrages. Personne n'ignore que les Indiens n'escrivent au rebours de nous, soit en tirant leurs lignes de la main droitte à la gauche, ou du bas en haut, & mesme parfois circulairement; outre que leurs caracteres sont entierement differens des nostres. Mais leurs façons de parler, & leurs pensées sont encore plus estranges & plus surprenantes, si on les compare à celles qui sont trouvées bonnes dans l'Europe. Leurs hyperboles & leurs allegories ou metaphores continuées nous blessent les oreilles, & leurs raisonnemens nous choquent presque toûjours l'esprit, au lieu de nous persuader: Le langage des Hebreux en tenoit un peu, témoin la comparaison d'un nez bien fait à la Tour du mont Liban, qui regardoit du costé de Damas, outre une infinité d'expressions semblables. Cepen-

dant les Chinois qui sont des plus Orientaux, nous appellent borgnes, soustenant qu'il n'y a qu'eux sur la Terre qui voient bien clair des yeux de l'entendement. Ils mettent le costé droit de leur robe, qui est ouverte pardevant, sur le costé gauche; au lieu que les Tunquinois, qui sont neanmoins leurs voisins, font au contraire passer le costé gauche sur le droit, comme s'ils estoient naturellement gauchers. Les Relations recentes de ce Roiaume de Tunquin, portent qu'il ne faut avoir ni chausses ni souliers, quand on s'y presente devant le Roi, qui seul se sert de pantoufles; & que ceux qui entrent au lieu où il est, le doivent faire fort gravement, quoi qu'au sortir la civilité porte de haster la retraitte en courant. On n'y couppe la teste qu'au peuple, quand on fait justice, au lieu qu'on y assomme les Princes du sang, & qu'on y pend au gibet les autres qui sont du corps de la Noblesse. C'est à peu prés la mesme chose chez les Turcs, où les grands Seigneurs sont tous les jours estranglez, & le peuple decapité. Les autres païs ne sont pas moins differens de nous en leurs façons d'agir; dont je donnerai ce seul témoignage, pour n'estendre pas trop cette induction qu'on pourroit mener bien plus loing, que les Cavaliers du Roiaume de Beni dans l'ancienne Guinée, sont assis à cheval comme icy nos femmes, aiant les XIII.

deux jambes d'un ſeul coſté.

Il me reſte à faire une petite declaration, touchant quelques mots dont j'ay pris la liberté de me ſervir, quoi qu'ils ſoient plus de l'Eſchole que de l'uſage ordinaire. Ce n'eſt pas pour les autoriſer que je les ai employez, c'eſt ſeulement parce qu'ils ſe ſont preſentez à moi dans l'impetuoſité de ma plume, & que j'ai jugé qu'ils eſtoient aſſez propres, ou meſmes neceſſaires à mon expreſſion, eu égard ſur tout au ſujet qui m'occupoit. En tout cas je n'oblige perſonne à les approuver, l'emploi en ſera libre; mais j'en ay veû naiſtre depuis vingt ou trente ans une infinité, qui ne valent pas mieux ce me ſemble, & qui courent aujourd'hui parce qu'ils ont pleû, le peuple lettré n'en aiant pas moins rebuté, quand ſa fantaiſie a eſté de ne les pas recevoir. Qu'on ne m'impute rien touchant l'orthographe, les Imprimeurs en ſont les maiſtres, je les laiſſe faire pour me delivrer de la pene qu'ils donnent parfois, & je prens plaiſir à voir une meſme parole eſcrite diverſement, afin que le Lecteur choiſiſſe celle qui luy plaira le plus, comme une choſe qui eſt le plus ſouvent aſſez indifferente, & peut-eſtre indigne d'une attention ſerieuſe. Mais je n'en dois pas dire autant de pluſieurs penſées, où poſſible l'on jugera que j'ay parlé trop deſavantageuſement de quelques ſciences, qui ont toutes leurs devoüez protecteurs. Qu'ils

considerent s'il leur plaist, que toute cette petite composition passe sous le titre d'un *Doubte Sceptique*, qu'ils la prennent pour un jeu s'ils veulent me rendre justice, & sur tout qu'ils ne me croient pas immuable aux opinions que je puis ou avoir, ou faire mine d'avoir, sur des choses de cette nature. Quant à de certains Dogmatiques fiefez, qui ne se départent jamais des maximes dont ils se sont une fois enteſtez, je ne pretends pas les desabuser, ny combatre leur opiniâtreté, *eos morus essem si morarer*, pour parler comme quelqu'un a fait devant moi. En effet, il n'y a gueres de plus grande folie, que de s'imaginer qu'on puisse corriger & rendre plus raisonnables des personnes de cette humeur, qui visent en toute rencontre à disputer au Docteur Alexandre Ales la qualité d'*Irrefragable*. Je m'empescherai bien, s'ils m'en sçavent trop de mauvais gré, de contrevenir au precepte de celuy que toutes les Sectes qu'a euës la Medecine ont reconnu pour leur Maistre, de n'appliquer jamais des medicamens aux maladies desesperées, *quippe desperatis morbis fieri medicinam vetat Hippocrates*. Il vaut bien mieux, selon le conseil de Saint Cyprien, se taire en méprisant l'impertinence & la fierté incorrigibles de telles gens, que d'irriter davantage leur peu de cervelle en leur répondant: *verecundius ac melius existimo*, dit ce grand Evesque, *errantis imperitiam silentio spernere, quàm loquendo demen-*

XIII. in Demett.

tis insaniam provocare. Je fais d'ailleurs profession, aussi bien qu'Esope, de ne rien sçavoir, & je les reconnois pour des gens qui sçavent tout comme le compagnon de ce beau conteur de fables.

Quin veniam pro laude peto, laudatus abundè,
Non fastiditus si tibi Lector ero.



DV PEV
DE CERTITVDE
QV'IL Y A
DANS L'HISTOIRE.

PREFACE.

S'IL ne faloit iamais eſcrire qu'on ne peuſt le faire avec la perfection qui ſe remarque dans les plus grands Autheurs, i'avouë que beaucoup de perſonnes qui mettent la main à la plume, s'en pourroient abſtenir, & moy le premier, qui me reconnois ingenument fort eſloigné d'un merite qu'il eſt beaucoup plus aiſé d'eſtimer, que d'imiter. Où trouverons-nous des Eſcrivains qui approchent auiourd'huy de cette admirable façon d'expoſer leurs penſées, qu'avoient les Stoïciens, qui le faiſoient de ſorte, que la fin de leurs ouvrages avoit touſiours ſon rapport iuſte avec le commencement, ſans que le milieu fuſt en rien diſcordant, ou que la moindre choſe y peuſt eſtre accuſée d'en contredire une autre. Ciceron nous en aſſeure, qu'on ne ſçauroit prendre, ce me ſemble, pour un mauvais Iuge de ſemblables matieres. C'eſt dans ſon cinquieſme livre de Finibus, où parlant d'eux il emploie ces propres termes : Mirabilis eſt apud illos contextus rerum, reſpondent extrema primis, media vtriſque, omnia omnibus. Or quoi que ie tombe d'accord, que tous ceux qui iettent à preſent de l'ancre ſur du papier, ne le font pas avec tant de circonſpection que le pouvoient faire les piliers du portique de Zenon, dont parle l'Orateur Romain; Ie ne laiſſeray pas d'avancer hardiment cette propoſition, qu'on reiette & condamne aſſez ſouvent beaucoup de livres au ſortir de ſous la preſſe, par le pur defaut d'un Lecteur ignorant. En effet il n'y a que les entendus en chaque Art, qui puiſſent bien prononcer ſur les ouvrages qui en dépendent. Ceux qui ſe connoiſſent en Tableaux, ſçavent ſeuls priſer comme il faut ce qui ſort de la main des plus excellens Peintres, dont

ges qui meslent l'utile avec l'agreable : XIII.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. Hor. Orat. de arte Poët.

C'est temperer comme l'on fait en Italie un vin trop austere, avec la douceur du muscat.

Mais pour moi, ie n'ai consulté iusques-icy que mon propre genie, dans tout ce que i'ai donné au public ; & ie suis trop avancé dans l'arriere-saison, pour changer de methode. Ie tasche seulement à faire, pour les moins difficiles à contenter, ce que d'autres qui m'ont devancé ont fait pour moi, croiant que ie serois ingrat, si ie ne rendois la pareille autant que mon petit pouvoir se peut estendre. Du reste i'y procede tousiours d'une mesme façon.

Non equidem hoc studeo bullatis ut mihi nugis Persius Satyr. 5.
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.

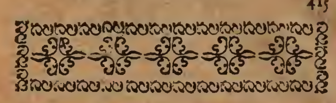
Comme ie m'abstiens de chercher la quadrature du Cercle, ie ne vise à rien moins qu'à trouver l'approbation universelle. Ie voi que ce qui plaist en un lieu, déplaist en un autre. Si nostre diction Vous *est odieuse aux Italiens & aux Espagnols, celle de* je, *ou* ego, *ne sonne pas moins mal aux oreilles des Chinois ; de sorte qu'au lieu de leur dire I'ay fait cela, il faut en parafrasant user de ces termes, vostre serviteur, ou, celuy qui vous parle, a fait cela. Tant il est vrai qu'en toutes choses les gousts sont si differens, qu'en vain l'on s'estudieroit à les contenter. Prendrions-nous à civilité qu'aprés avoir touché nostre main l'on fist sonner ses doigts le plus haut qu'on pourroit, comme il se pratique pour faire honneur en quelques lieux d'Afrique ; ou qu'on vous presentast le doigt aprés l'avoir moüillé & essuié à l'estomac, ce qui passe encore à grand respect dans la mesme province. Quand le Roi de Benamotapa y tousse, non seulement ceux qui sont presens iettent de grans cris d'allegresse, mais encore les plus esloignez qui les entendent, si bien qu'on sçait dans toute la ville toutes les fois qu'il tousse. Une des principales beautez des femmes Persiennes, est d'avoir le visage rond & bouffi, se serrant pour cela extraor-*

Alvaro Semedo.

Marmol. l. 9. c. 12. & 32.

dinairement la teste avec des bandelettes, de sorte qu'au iugement de Figueroa, beaucoup d'entre-elles passeroient pour fort laides dans nostre Europe. Ie donne tous ces petits exemples en faveur de la Philosophie Sceptique, aprés tant d'autres qu'elle m'a desia fait escrire, & pour conclure ensuite qu'avec un bon dessein comme est le mien, on peut emploier & conduire sa plume de la façon qu'on croit la meilleure, ou qui agrée le plus, parce qu'il n'y en a point qui n'ait ses approbateurs qui luy applaudissent, aussi bien que ses censeurs qui la vesperisent.





DV PEV DE CERTITVDE QV'IL Y A DANS L'HISTOIRE.



CE que j'ai escrit de l'Histoire, non seulement dans un discours imprimé & fait exprés à sa recommandation, mais encore dans une Preface qui suit mes Observations sur les Historiens Grecs & Latins ; me doit garentir du soupçon qu'on pourroit avoir d'abord, que je prisse la plume pour en quelque façon rendre moins considerable cette excellente partie de nos occupations studieuses, qui reconnoist entre toutes les Muses, Clio pour sa protectrice. On ne peut rien dire à l'avantage de l'Histoire, que je ne tasche toûjours d'y mettre l'enchere, parce que je ne la tiens pas moins profitable à ceux qui s'y appliquent & qui en font une serieuse

estude, qu'elle est honorable à ceux qui ne sont plus, dont elle nous represente les belles actions, & qu'elle me paroist absolument necessaire à tous les autres qui viendront aprés nous, pour contenter la curiosité qu'ils auront vrai-semblablement d'apprendre ce qui aura esté representé sur le theatre du Monde devant qu'ils y soient venus. Cela ne m'empeschera pas neanmoins de suivre mon genie, qui me porte à prononcer hardiment, que toute excellente & toute prisable qu'elle est, il la faut lire avec cette precaution de ne prendre pas pour des veritez une bonne partie de ce qu'elle debite, estant necessairement accompagnée des defauts de nostre humanité, qui ne produit rien d'absolument parfait. Je sçai bien qu'un Roi Alphonse faisoit plus de cas de Quinte-Curce, dont la lecture l'avoit gueri d'une fascheuse maladie, que d'Hippocrate & d'Avicenne; & qu'on n'en a pas moins escrit de Ferdinand aussi Roi d'Espagne, à l'égard de Tite-Live, qu'il creut luy avoir fait recouvrer sa santé, par le transport du plaisir que luy avoit donné son excellente Histoire Romaine. Je tombe d'accord mesme qu'elle a merité le beau titre que luy donne Diodore Sicilien, de Metropolitaine de toute la Philosophie, parceque comme Diogene le Cynique nommoit l'Avarice la Metropolitaine de tous les vices, à cause qu'il n'y en a gueres qu'elle ne fomente & qu'elle n'accompagne; l'Histoire a tant de beaux pre-

ceptes, tant d'exemples instructifs, & tant XIII.
de choses notables pour toutes les parties de la Philosophie, qu'il n'y en a point qui ne puisse tirer beaucoup d'avantage de la lecture des Histoires.

Mais nonobstant tous ces eloges, si la maxime de Polybe estoit recevable, que la Verité fust de l'essence de l'Histoire, de mesme, selon sa comparaison, que la rectitude est de l'essence de la Regle ; il faut avoüer qu'un Historien ne seroit pas moins rare, ni moins difficile à trouver, que l'Orateur de Ciceron, accompagné de tous les attributs qu'il luy donne, ou que l'Architecte de Vitruve revestu de toutes les connoissances qu'il requiert en luy. Certes il ne faut pas prendre les choses tant à la rigueur, & je pense que comme un mauvais Juge ne laisse pas d'estre Juge, quoi que ses Jugemens soient parfois accompagnez d'injustice; un Historien peut de mesme estre menteur sans perdre sa qualité d'Historien, qui ne pourroit pas luy demeurer si la comparaison de Polybe estoit receuë pour bonne, parce qu'une regle qui n'est pas droite ne regle ni ne conduit plus, & pert le nom avec les fonctions qu'elle avoit & qui estoient de son essence. L'on peut donc soustenir fort probablement qu'ainsi que la Zizanie ou l'Yvroie qui se couppe & se moissonne avec le bon bled, ne pouvant que difficilement en estre separée, passe & est mesurée avec le meilleur froment ; il en est de mesme de certaines faus-

ſetez qui ſe gliſſent preſque dans toutes les Hiſto: es humaines, ſans excepter celles d'entre-elles qui ſont les plus accreditées. Juſques-là je pourrois me promettre de ne trouver pas beaucoup de contradicteurs: mais je pretends pouſſer bien plus outre mon raiſonnement, & faire connoiſtre manifeſtement, qu'il n'y a preſque nulle certitude en tout ce que debitent les plus fameux Hiſtoriens que nous aions eus juſques icy, & que vrai-ſemblablement ceux qui prendront la meſme occupation à l'avenir, ne reüſſiront gueres mieux en toutes leurs entrepriſes.

Cela ne ſçauroit eſtre rendu plus manifeſte, que par l'induction qui ſe peut faire en examinant un peu l'Hiſtoire ancienne & la moderne, aux choſes meſme qui paſſent pour les plus conſtantes, afin de voir ſi elles ſont telles qu'on n'en doive pas douter. Car il n'y a point de loix, lorſque la vraie Religion n'y eſt nullement intereſſée, qui obligent à recevoir pour veritable tout ce qui eſt couché dans l'Hiſtoire, s'il y a quelque apparence d'en douter. D'ailleurs tout le monde n'eſt pas également credule, & pluſieurs perſonnes ne ſont pas ſi faciles à eſtre perſuadées que l'a eſté Plutarque, quand il a declaré qu'il s'empeſcheroit bien de ne pas croire ce que tant de bons Autheurs avoient eſcrit avant luy de Crœſus & de Solon, quoi que des Chronologues aſſeuraſſent qu'ils eſtoient de tems differens. Je tombe d'accord avec

luy que les Chronologues ne doivent pas toûjours estre suivis, parce qu'ils ne s'accordent presque jamais ensemble. Mais je pretends qu'il y a bien d'autres raisons que celles de la Chronologie, qui rendent souvent suspectes des narrations historiques, outre que les raisons mesme qui se tirent de la supputation des tems, ne sont pas toûjours à rejetter, quelque creance commune & inveterée qu'on puisse apporter pour y déferer. N'estoit-ce pas une opinion autrefois generalement receuë, que le Temple de la Paix qui se voioit dans Rome, estoit tombé à la naissance de Jesus-Christ? Si est-ce que Baronius dans ses Annales, aussi bien que beaucoup d'autres, se sont moquez de cela sur un fondement raisonnable, puisque ce Temple n'estoit pas encore basti au tems de la Nativité de Nostre Seigneur. Ce Cardinal, que je ne voudrois pas neanmoins donner pour infaillible dans toute son Histoire Ecclesiastique, n'a-t-il pas eu raison d'infirmer encore la creance commune qu'un Pape appellé Cyriac accompagna Saincte Vrsule de Rome à Cologne, veu qu'il n'y a jamais eu de Pape de ce nom là? En verité l'on doit mettre, comme il fait, de semblables contes, nonobstant l'appui qu'ils ont eu durant quelques Siecles, avec les fables de l'Archevesque Turpin, qu'un moins respectueux que moi nommeroit, aprés d'autres qui ont pris cette liberté, les fables du Christianisme.

XIII.

ad ann. 853.

Or parce que nous n'avons point de plus ancienne Histoire, que celle de la guerre & de la destruction de Troie, qui conteste de l'antiquité avec ce que les Poëtes ont dit qui se passa entre Eteocle & Polinice devant Thebes: Et puisqu'on se sert mesme de cét argument, pour prouver que le Monde n'est pas eternel, veû que l'on n'a rien veû d'anterieur à ces deux evenemens, selon que Lucrece l'a soustenu en ces vers,

Cur supra bellum Thebanum, & funera Troja,
Non alias alij quoque res cecinere Poëta?

faisons quelque reflexion sur cette expedition des Grecs devant Troie. D'abord nous serons obligez de croire qu'ils embraserent la celebre forteresse d'Ilium, non pas à cause de ce qu'en ont escrit ces Autheurs supposez, Dares Phrygien, & Dictis de Crete ou Candie: mais à cause que nous voions presque tous les Historiens des peuples les plus renommez, qui ont recherché leur origine dans les restes de cette capitale d'Asie, soit par la posterité du Roi Priam, soit par la fuite d'Antenor, d'Ænée, ou de quelque autre illustre Troien. Cependant Dion Chrysostome, pour monstrer dans une de ses Oraisons qu'on ne sçait presque jamais le vrai des choses, soustient que la ville de Troie ne fut jamais prise par les Grecs; & ce que le pere de l'Histoire Grecque Herodote en dit, fait voir qu'il n'y a gueres de verité dans toute la narration de ce siege fabuleux. Il veut que le

orat.11. p. 191.

raviſſeur d'Helene Paris, ait eſté jetté avec ſa proie, de la mer Egée ſur la coſte d'Egypte, à l'embouchure du Nil qui porte le nom de Canope, ou à preſent de Roſette. Il adjoûte que le Roi de cette contrée, qui ſe nommoit Protée, retint cette belle Greque, banniſſant de tous ſes Eſtats, ſur pene d'eſtre traitté comme ennemi, ce fils de Priam qui l'avoit enlevée. Ce fut pourquoi quand les Grecs firent leur inſtance pour la ravoir, les Troiens répondirent qu'elle n'eſtoit pas dans leur ville; mais parce qu'on ne les en crut pas, les Princes de l'Europe formerent ce long ſiege de dix ans, qui ſe termina par l'incendie de la place & de ſa renommée citadelle. De verité, il n'y a gueres d'apparence qu'un Monarque de l'âge dont eſtoit Priam, ſi ſenſé de lui-meſme, & ſi bien conſeillé par tant de Seigneurs conſiderables dont il prenoit l'avis, n'euſſent pas d'une commune voix rendu une femme perfidement enlevée, pour éviter la deſolation qu'ils pouvoient prevoir, au moins aprés la mort d'Hector & de la pluſpart de ſes freres. De dire que cette belle Helene, quand elle euſt eſté dans la ville, s'eſtoit renduë ſi puiſſante par les charmes de ſa beauté, que juſques aux barbes blanches, & aux plus vieux de la ville, ſelon les termes de l'Iliade, ils concluoient vnanimement, qu'il valoit mieux ſouffrir toutes choſes que de la rendre. Cela veritablement appuie l'opiniaſtreté de ces deux peuples acharnez pour cette XIII.

Dame les uns contre les autres. Mais qui ne voit pas que c'est le genie poëtique d'Homere qui luy a fait inventer toutes ces galanteries, pour rendre son Roman plus agreable. Il n'y a point de ces compositions qui se puissent passer de la Fable qui en est le fondement ; & pour faire executer de beaux exploits aux Heros qu'on y represente, il faut qu'un amour extraordinaire les anime, qui ne peut estre tel que la cause qui le produit ne soit aussi merveilleuse, & ne passe, si faire se peut, tout ce qui est commun dans la politique vulgaire, ou mesme dans le cours reglé de la Nature. Herodote qui fait ces reflexions dans son Euterpe qui est sa seconde Muse, adjoûte pour les confirmer, que Menelaus n'aiant point trouvé sa femme dans Troie aprés sa prise, les Grecs envoierent ce pauvre mari la chercher en Egypte, où le Roi Protée le receut fort bien, & luy rendit Helene avec beaucoup de richesses, dont Paris son ravisseur avoit chargé son vaisseau quand il fit ce funeste enlevement.

Mais outre que le témoignage d'un Philosophe tel que Dion Chrysostome semble estre de toute autre authorité que celuy d'un Poëte aussi Romancier qu'Homere, qui doit à la Mythologie les plus grands agrémens de ses ouvrages ; n'est-il pas tout apparent que Virgile, & les autres qui ont voulu en l'imitant tirer de son antiquité quelque avantage pour leur païs, ont encore falsifié ce qu'il a dit de ses principaux

Heros. Le Poëte Latin, par exemple, fait insolemment, & contre l'ordre du tems, ravir à son Enée l'honneur de la fondatrice de Carthage; & ce que les Turcs content d'un Turcus ou Turcot de la race de Priam; les Venitiens de leur Antenor; & nostre Ronsard d'un Francion; n'est pas moins absurde si l'on veut examiner historiquement, & avec quelque pudeur, leurs narrations ridicules. Denis d'Halicarnasse nous apprent dans le premier livre de ses Antiquitez Romaines, qu'en supposant mesme la prise de Troie par les Grecs, un Menecrates Xantius escrivoit que ce malheur ne luy estoit arrivé, que par la trahison d'Enée, que causa la mesintelligence qui estoit entre luy & Alexandre, autrement dit Paris. Sur la mesme authorité Enée ne fut jamais plus loin que la Thrace, de façon qu'il n'aborda nullement ni l'Afrique, ni la Sicile, ni l'Italie; & divers Sepulchres de ce Prince Troien qu'on voioit en beaucoup d'endroits, rendoient de grands témoignages de la vanité des Romains, qui faisoient venir de luy les premiers Rois qui les ont dominez. Pour ce qui regarde leur ville de Rome, le mesme Denis d'Halicarnasse rapporte une estrange diversité d'opinions sur le sujet de sa fondation; outre que selon un Antiochus Syracusain elle estoit plus ancienne que Troie. Puisque j'ai tant parlé de cette derniere, je ferai encore cette observation, qu'au rapport d'Appian Alexandrin, quoi

XIII.

l. de bell. Mithr.

que cét embrasement & cette fameuse ἁλώσις de la forteresse Ilium, aient esté fort exagerez par ceux qui en ont parlé, Troie fut neanmoins pirement traittée mil cinquante ans aprés, du temps de Sylla & de Marius, par le cruel Fimbria, qui la détruisit & desola avec beaucoup plus de rigueur que n'avoit fait Agamemnon. Cela monstre de plus en plus, que le vrai des choses ne parvient pas toûjours jusques à nous.

Passons à quelques Histoires moins anciennes, & comme telles apparemmẽt moins douteuses; outre que leurs Autheurs parlant de ce qui s'est fait de leur tems, semblent devoir estre tenus pour beaucoup plus croiables. Un Aristobule voulut estre l'historien des conquestes d'Alexandre le Grand, qu'il avoit suivi jusques dãs l'Inde, & l'on peut croire qu'il possedoit du talent pour cela, puisque ce Monarque prenoit la pene de lire ses écrits en voiageant sur le fleuve Hydaspes. Il ne put s'empescher pourtãt de jetter son livre dans l'eau, voiant que contre toute verité, & contre toute apparence, il luy faisoit tuer d'un coup de fléche des Elephans dans un combat contre le Roi Porus; adjoûtant qu'un tel Historien meritoit qu'on le precipitast luy-mesme dans une riviere, pour avoir debité des choses si notoirement fausses. L'action d'Alexandre merite qu'on la considere, non seulement pour une marque de son aversion contre le mensonge, mais encore pour un témoigna-

ge de la moderation de son ame, qui ne XIII.
vouloit point qu'on le representast autrement qu'il n'estoit. Il fit voir cette mesme trempe d'esprit lors qu'il se moqua d'un architecte, qui luy offroit de tailler le mont Athos, en sorte qu'il representeroit sa figure. Sans mentir ceux de sa condition ne sçauroient faire paroistre plus de grandeur de genie, que par de semblables mépris. Heureux nostre Souverain, de qui l'on peut proferer sans flaterie, que pour le bien & hautement loüer, il ne faut que rapporter fidellement ce qu'il execute. C'est le propre d'un Tyran, & d'un cœur venu de bas lieu, tel que l'avoit Agathocles, de corrompre par presens un Historien, comme il fit un Callias Syracusain, si nous en croions Suidas, pour donner au plublic une Histoire qui fust absolument à son avantage, & où il ne laissa pas d'élever sa pieté & son humanité, encore qu'il fust impie & tyran. Nous pouvons dire la mesme chose du plus jeune des Denis, qui ont tant fait souffrir la Sicile; il eut la plume d'un Philistus assez venale, dit encore Suidas, pour dissimuler tous ses vices. Ce Philistus fut l'Antagoniste de Platon, & celuy que Ciceron nomme, à l'égard de son style concis, le petit Thucidide. Je veux remarquer encore une incertitude ou une contrarieté historique sur son sujet. Ephore & aprés luy Diodore Sicilien, ont écrit que le mesme Philistus, qui devoit estre homme d'épée aussi bien que

l. 2. ep. 12. ad Qu. fr.

de plume, estant venu secourir par mer ce jeune Denis, dont nous venons de parler, contre Dion qui le tenoit assiegé dans sa forteresse, Philistus eut la fortune si contraire, qu'estant vaincu il se tua de déplaisir: Et un Timonides qui s'estoit trouvé en cette deffaitte, a laissé par écrit que Philistus aiant esté pris vif par ses ennemis, il fut par eux cruellement mis à mort. Je ne rapporte pas là un exemple solitaire, il y en a mille semblables dans l'Histoire, qui font voir que tout y est fort douteux. Polybe, tout grand Autheur qu'il est en ce genre de literature, & qui a si bien remarqué les partialitez de Fabius pour les Carthaginois qu'il justifioit en tout; ce Polybe n'a pas laissé de favoriser son ami Scipion, au sujet d'une belle captive Espagnole, qu'il luy fait renvoier sans luy toucher, & presque sans la regarder, à l'exemple d'Alexandre, *ut eam ne oculis suis quidem contingeret*, pour user des termes d'Aulu-Gelle, au Chapitre huittiéme de ses Nuicts Attiques, où l'on peut voir un Valerius Antias soustenant que Scipion avoit retenu cette fille, & en avoit usé comme Achille de Briseis, ou comme un Amant plein d'intemperance, de sa maistresse. Enfin les neuf Muses d'Herodote ne l'ont pas empesché de maltraitter les Corinthiens, les faisant fuir à la bataille de Salamine; ni la Philosophie retenu Xenophon de témoigner son animosité contre Menon ami de Platon; non plus que Thucydide de se ven-

ger de Cleon son ennemi, le representant XIII.
cőme un fou parfait. Timée au contraire est noté d'avoir tourné à l'avantage de Timoleon tout ce qui le touchoit, parce qu'il luy estoit fort obligé. Et dautant que les fautes d'obmission dans l'Histoire, sont parfois aussi reprehensibles, que celles de commission, Thucydide est encore repris de s'estre teu du mauvais traittement que firent les Atheniens au corps mort de son precepteur Antiphon. Et Polybe impute à Timée, comme une grande faute, d'avoir nommé Agathocles Tyran, sans adjoûter qu'il estoit d'ailleurs un grand personnage. Si l'Histoire Sainte fait voir l'Idolatrie de Salomon; elle publie aussi sa Sagesse.

Ce que je viens de parler de Salamine, me fera adjoûter à ce que j'ai desja dit des parachronismes si frequens dans l'Histoire, & qui luy sont si prejudiciables, que Dion Chrysostome donne pour exemple de cela la diversité des Autheurs Grecs qui ont fait mention de la victoire qu'obtinrent ceux de leur nation contre les Perses, auprés de l'isle de Salamine; quelques-uns voulant qu'elle eust precedé celle des Platées de Bœotie où Mardonius fut défait, & les autres la rendant posterieure. Cela me fait encore souvenir de ce que Ciceron dit autrefois, que Salamine periroit plûtost que la memoire de ce que les Grecs y avoiét si glorieusement executé. Car veritablement Salamine s'est perduë selon sa prophetie; mais il n'avoit pas preveu qu'on

douteroit un jour quand & comment la chose se seroit passée. Que si nous n'avions perdu l'ouvrage de cét excellent chroniqueur Castor, allié du Roi Deiotarus, où il remarquoit les grandes & ordinaires fautes que fait commettre la mauvaise datte des tems, nous aurions bien d'autres exemples anciens à dõner; & son titre de *χρονικὰ ἀγνοήματα, errores ex inscitia temporum orti*, seroit facilement illustré en rapportant icy tout ce que l'Histoire moderne peut fournir là-dessus. C'est une chose estrange que la prise de Constantinople par le Turc, si recente, n'y aiant gueres que deux cens ans que Mahomet second la conquit sur l'Empereur de Grece Constantin second, soit si differemment rapportée par ceux qui l'ont couché par écrit. Beaucoup mettent cét evenement si notable en l'an de salut mil quatre cens cinquante-trois; assez d'autres veulent que ç'ait esté en mil quatre cens cinquante-deux; ce qui fait dire à Sethus Calvisius, le plus habile des Chronologues recens, au jugement de Joseph Scaliger, parce qu'il avoit suivi les principes de son Emendation, *de Constantinopolitana cladis tempore, lites inter Chronologos ortæ sunt.* Le changement du premier jour des années peut avoir contribué à cette diverse supputation; mais tant y a qu'un Lecteur demeure incertain du temps precis d'un changement d'Empire si considerable, & arrivé presque de la memoire de nos Peres. Bon Dieu que les Epoques differentes des Na-

tions, ont bien causé d'autres erreurs dont nous ne serons jamais éclaircis, encore que ceux qui s'y croient les plus entendus, & qui se meslent de les interpreter ou coriger, se donnent bien de la pene pour cela. On est contraint d'avoir recours aux années Lunaires, ou à d'autres expediens aussi incertains, pour sauver ce grand nombre de Siecles, dont Herodote & Diodore Sicilien ont parlé, quand ils sont tombez sur l'Histoire des Egyptiens. Depuis peu nous avons appris que celle de la Chine n'est pas moins contraire à ce que nous sommes obligez de croire de la création du Monde. Et je lisois il n'y a pas longtems, que les Payens de l'Inde leurs voisins, qui s'appellent les Indous, ne comptent pas moins de six-vingts mille ans, depuis que la Loi de Ram, qui est Dieu selon eux, leur est venuë de pere en fils, par une supputation qu'ils tiennent indubitable. Mais c'est trop s'arrester sur les erreurs historiques que causent les divers Chronologues; les beveuës qu'elles font faire sont infinies, mais il y en a d'autres qui procedent d'ailleurs, & qui ne sont gueres moins nombreuses, si nous ne pouvons dire qu'elles sont encore plus importantes. Si est-ce que l'ordre des tems a toûjours esté comparé au fil d'Ariadne, sans lequel on s'égare lourdement dans le Labyrinte de l'Histoire. Je remets le surplus au Chapitre huitiéme de Bodin sur la Methode de l'Histoire. XIII.

Retournons à ce qui touche plus precisément quelques Historiens, en ce qu'ils ont failli presque tous aux choses qui estoient de leur entreprise, aprés ces protestations ordinaires que la narration qu'ils feront sera pure, & sans que l'affection, ni la haine, leur fasse rien avancer qui ne soit fort veritable. C'est ainsi que pour debiter de la fausse monnoie, ceux qui la font couchent des feüilles d'or ou d'argent, pour en faciliter l'exposition. Seneque dans son jeu sur la mort de l'Empereur Claudius n'a pas oublié cette formule, *nihil offensæ vel gratiæ dabitur*; adjoûtant, pour continuer sa raillerie, la maxime qui est l'asyle où ont recours tous les Historiens, qu'ils sont en tout cas exemts de cautionner par bons témoins tout ce qu'ils veulent dire, *quis unquam ab historico juratores exegit?* Je vous confesse que de telles Prefaces, dont fort peu d'entre-eux s'abstiennent, m'ont souvent fait rire, de ce ris qu'eut Anacharsis entendant proferer dans Athenes, *in foro veritas*; & que comme le Cardinal Bessarion disoit que les apotheoses modernes luy rendoient suspectes les anciennes, les Historiens des derniers tems m'ont parfois merveilleusement dégousté de ceux de l'antiquité, m'imaginant que comme ils ont tous participé d'une mesme humanité, elle leur a vraisemblablement inspiré à tous les mesmes sentimens d'amour ou d'aversion, aux matieres qu'ils ont traittées, & où ils ont le plus souhaitté d'estre creus.

Mais devant que d'en venir aux Historiens du dernier Siecle, pour ne pas dire du nostre, parlons un peu de quelques-uns des principaux qui ont suivi ceux dont nous avons déja dit quelque chose. Tite-Live est accusé d'avoir favorisé le parti de Pompée ; & Dion au contraire celuy des Cesariens. Denis d'Halicarnasse soustient dans le second livre des Antiquitez Romaines, que cette Tarpeia fille du Gouverneur du Capitole, laquelle tant d'Historiens faisoient passer pour une personne qui avoit voulu trahir son païs, estoit malheureusement calomniée, puisqu'elle receut des honneurs divins des Romains ; & qu'en effet son intention estoit de leur livrer les Sabins, aprés les avoir fait entrer. Aussi n'eut-elle d'eux que la mort pour recompense de cette pretenduë trahison. Quelle apparence qu'une fille Vestale, comme la represente Varron, eust commis, quand elle l'auroit pû, une si grande perfidie ! Le mesme Denis d'Halicarnasse declare encore au neufviéme Livre, que c'est une pure fausseté, qui passoit neanmoins pour une verité constante, que trois cens six Fabiens aiant esté tuez en la bataille d'Allia, il n'estoit resté de toute leur race qu'un jeune enfant ; ce qui a fait écrire licentieusement au Poëte Latin longtems depuis suivant l'erreur commune, XIII.

Vna dies Fabios ad bellum miserat omnes, Lib. 2.
Ad bellum missos abstulit vna dies. Fast.

Il faut avoüer que si Procope est le verita-

ble Autheur des Anecdotes qui passe sous son nom, cōme il y a assez de personnes qui n'en doutent nullement, on le doit tenir pour un des plus grands imposteurs qui aient jamais pris la plume pour communiquer les choses avenuës de leur tems à la posterité. Il proteste comme les autres au commencement de son premier livre de la guerre Persique, de n'avoir rien écrit par faveur, ni espargné aucun de ses amis au préjudice de la verité; reconnoissant que comme l'eloquence est l'objet de la Rhetorique, & la fable celuy de la Poësie, la verité est celuy de l'Histoire. Et cependant aprés avoir representé Justinien dans ses livres historiques comme un tres-grand Prince, & l'Imperatrice Theodora sa femme, comme fort digne du rang qu'elle tenoit, il les fait voir dans ses Anecdotes, l'un pour le vicieux des hommes, & l'autre pour une personne si infame, eu égard à sa naissance & à ses mœurs, qu'on ne sçauroit lire ce qu'il en écrit sans abomination, & sans que la pudeur d'un honneste Lecteur ne s'en trouve offensée. Que s'il a esté trop porté d'animosité contre ceux-là, on luy reproche d'un autre costé une partialité visible pour tous les interests de Belisaire son intime ami. Ainsi Velleius Paterculus eslevoit Sejan jusques au Ciel; Eusebe Constantin, sans dire ses crimes; & Eginard Charles-Magnes, se taisant de ses defauts que d'autres nous ont appris. Mais que ne profere point Plutarque contre He-

rodote ; Polybe contre Philarque son antagoniste ; & generalement tous ceux du mestier, se déchirant les uns les autres, & donnant à connoistre manifestement qu'il n'y en a eu aucun qui n'ait eu ses taches, & qui n'ait esté dominé par ses passions, dont une histoire legitime devroit estre exemte. Cesar mesme qui n'a écrit que des Commentaires, mais des Commentaires qui valent bien une des meilleures Histoires, s'est-il pû empescher de tomber dans des erreurs telles, que Asinius Pollio asseuroit qu'il eust corrigé en beaucoup d'endroits ces mesmes Commentaires, s'il eust vécu plus longtems : Certes il est bien difficile de despoüiller tout-à-fait nostre humanité, *hominem penitùs exuere*, pour ne donner rien aux interests, & aux passions dont elle est presque toûjours agitée. Quoi qu'il en soit, je tiens pour certain, ce que je crois avoir desja écrit ailleurs, que si nous avions des Commentaires d'Ambiorix, ou d'Induciomarus, de Vercingentorix, ou de Divitiacus, comme nous avons ceux dont nous venons de parler, il s'y trouveroit des recits bien differents de ceux de Cesar ; & que ces vieux Gaulois & Allemans donneroient à leurs guerres contre les Romains des jours bien contraires à ceux où les a fait voir ce premier des Empereurs, quelque avantage que le sort des armes luy ait donné sur eux. Un Lion répondit assez ingenieusement à l'homme, qui luy vouloit prouver sa su-

XIII.

Probl. sect. 18. q. 10.

periorité par un tableau où il le tenoit captif à ses pieds ; Si je me meslois de peindre, vous seriez en la place de ce Lion, & je vous aurois representé en Esclave, me demandant misericorde. On dit qu'Attila realisa cét Apologue à la prise de Milan, car y voiant des Empereurs Romains qui avoient des Scythes à leurs pieds, il se fit representer aiant aux siens ces mesmes Empereurs esclaves & enchaisnez, avec des sacs dans leurs mains, dont ils luy versoient quantité d'or pour obtenir leur pardon. Le grand bonheur des Grecs, & des Romains, est d'avoir eu une infinité d'Escrivains de leurs actions, qui les ont enluminées avec les plus belles couleurs qu'ils ont pû ; ce qui a manqué aux autres Nations, ou bien elles ont esté assez malheureuses, pour voir supprimer ce qui faisoit à leur gloire, selon le malheur ordinaire des vaincus, *væ victis*. Quand je lis dans Plutarque que trois cent Historiens avoient décrit à l'envi ce beau fait d'armes de Miltiades, lors qu'il mit en déroute auprés de Marathon, lieu distant d'Athenes de trois à quatre lieuës seulement, l'armée de Darius qui estoit de trois cent mille soldats pour le moins, luy n'en aiant qu'onze mille au plus: Et quād je considere le nombre d'excellens Historiens qu'ont eu les Romains, qui nommerent à propos Saturne le Pere de l'Histoire, parce que le tems seul conserve la memoire des actions heroïques, quand elles sont décrites : Je tombe dans le sentiment d'Alexandre,

ex Suida Bar. tom. 6. p. 134.

dre, qui trouvoit Achille tres-heureux XIII.
d'avoir eu Homere pour trompette de ses gestes glorieux ; & je juge de ces deux Nations, la Greque, & la Romaine, les plus fortunées de toutes, d'avoir produit tant d'Autheurs propres à celebrer ce qu'elles ont executé de considerable dans le Monde. Car enfin il faut que la plume fasse valoir ce que l'épée peut operer ; & si les Muses ne s'en meslent, toutes les conquestes de Mars, & tous les succez que la plus haute Vertu, ou la plus raffinée Politique peuvent faire obtenir, sont bientost mis en oubli. Mais toutes les neufs Sœurs, avec leur Apollon, ne me persuaderont jamais, ce que Appian Alexandrin nous a voulu faire croire, qu'en dix ans que Cesar demeura dans les Gaules, il y deffit quatre millions d'hommes, & reduisit sous son obeïssance quatre cent Nations, avec plus de huit cent villes. J'adjoûte cecy pour corollaire à la vaillance de Cesar, dont nous avons tant de marques, & qui me fait souscrire à l'axiome d'Aristote, qu'on ne doit estre dans les Histoires ni trop credule, ni aussi incredule tout-à-fait ; *sapienter enim ab Aristotele pronunciatum, in Historia neque nimis credulum, neque planè incredulum esse oportere.* Hesiode l'avoit desja generalement prononcé, que les credulitez & les défiances, avoient également perdu les hommes, l. 1. op. & dies.

Πίστεις δ' ἄρα ὁμῶς καὶ ἀπιστίαι ὤλεσαν ἄνδρας.

Credulitas pariter ac diffidentia perdiderunt homines.

Le mesme chef de la Philosophie Peripatetique establit une autre maxime, qui m'advertit de considerer ensuite, si les Historiens modernes nous peuvent donner plus de certitude des choses qu'ils nous debitent que ne font les autres. Car il me souvient qu'il asseure qu'autant que la trop grande antiquité d'une Histoire la peut rendre suspecte, & par là moins agreable; sa nouveauté cause le mesme effet sur nos esprits, qui la prennent souvent pour fabuleuse, & en font par cette consideration beaucoup moins de cas, *Historias non minùs vetustate nimia, quàm novitate fabulosas esse & injucundas*. Il seroit aisé de rendre cela visible, en examinant un peu nos Histoires recentes, de la mesme façon que j'ai fait autrefois celle de Sandoval. Mais parce que ma coûtume est de passer legerement sur les choses odieuses, si quelque puissante consideration ne m'oblige d'en user autrement, je me contenterai de dire un mot de quelques Historiens de ces derniers tems, & de toucher comme du bout du doigt une matiere qui me meneroit plus loing que je n'ai dessein d'aller, si je voulois l'amplifier. Desja generalement parlant la maxime de Bodin peut estre soustenuë, qu'il ne faut gueres croire les Payens quand ils ont parlé des Juifs, ni les Juifs en ce qu'ils ont escrit des Chrestiens, ni les Chrestiens mesme lors qu'ils maltraittent les Maures & Mahometans, portez d'un zele qui ne s'accommode pas avec la fidelité de l'Histoire. D'ail-

tr. de la fid, Rom.

in Meth. Hist.

leurs un ſtyle affecté, & qu'on voit ne ſe porter qu'aux choſes qu'il peut debiter agreablement, ſoit par la matiere qu'il choiſit exprés, ſoit par la maniere de l'expliquer eloquemment, cette affectation, dis-je, peut rendre ſuſpecte une narration hiſtorique, qui doit eſtre ſimple, & traitter ingenument ſon ſujet dans toute ſon eſtenduë, faiſant paroiſtre que ſon Autheur viſe plus à inſtruire qu'à plaire. Car c'eſt principalement à l'égard de l'Hiſtoire qu'on doit faire valoir ce beau mot de S. Hieroſme, *Melius eſt vera dicere ruſticè, quàm falſa disertè proferre.* Combien pourrions-nous donner d'exemples de cecy, ſi nous voulions nommer ceux du Siecle où nous vivons, qui n'ont point eu d'autre but que celuy que prit le Poëte Comique des Latins, XIII.

Populo vt placerent quas feciſſet Fabulas.

Mais contentons-nous de remarquer, puiſque nous ne parlons encore qu'en general, qu'il eſt tres-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de trouver un Hiſtorien qui peuſt eſtre bon garend de ce qu'il fait profeſſion d'enſeigner aux autres. S'il eſcrit ſur le rapport & ſur la foy d'autruy, n'a-t-il pas eſté ſujet à eſtre trompé, par mille fauſſes relations que la malice ou l'ignorance des hommes fait paſſer pour veritables. Et s'il n'expoſe que les choſes qu'il peut ſouſtenir avoir veuës, & y eſtre intervenu comme Acteur, & par des emplois conſiderables; qui s'aſſeurera que l'amour, ou la haine, l'intereſt, ou la crainte, & tant

d'autres Paſſions dont perſonne n'a droit de ſe dire exemt, n'aient jamais corrompu ſa probité & ſon jugement, quelquefois meſme ſans qu'il s'en ſoit apperceu. Les grandes batailles qui decident les intereſts de tous les Souverains, peuvent-elles eſtre bien circonſtanciées par les Generaux meſme qui les ont données? Ils n'ont pas pû ſe trouver par tout, & par conſequent ils n'en ſçauroient parler, ni en écrire, que ſur le recit de leurs Capitaines, & des autres Officiers ſubalternes, qui ne donnent que trop à leurs ſentimens particuliers, aux inclinations dont ils ſont prevenus, & ſur tout à leur ambition, pour ne pas dire ſouvent des choſes qui ne furent jamais. De là viennent les diverſitez ordinaires, & ſi eſtranges
l. 7. pour ce regard, qu'Arnaud Ferron continuateur de Paul Emile, fait cette obſervation au ſujet de la bataille de Pavie, qu'elle a eſté diverſement écrite par les François, par les Eſpagnols, par les Italiens, & par les Allemans, chacune de ſes Nations en aiant fait une deſcription qui dément celle des autres. Il en eſt, & a eſté preſque toûjours ainſi; de ſorte qu'outre l'emulation des Nations qui peut produire cette varieté, l'ignorance ſeule de la Tactique, qui eſt l'Art de ranger en bon ordre les batailles, ſelon le terrain où elles ſe donnent, fit condamner d'abſurdité ce que Caliſthene avoit écrit d'un des combats d'Alexandre contre Darius. Ce n'eſt pas que Caliſthene ne fuſt un grand perſonnage, & dont l'authorité

pouvoit faire valoir une relation. Mais tant XIII.
y a que le paſſage eſtoit des portes de Cilicie où fut donné ce celebre combat, rendoit impoſſible la deſcription qu'il en faiſoit, comme nous l'apprenons de Polybe. l. 12.

Il ne faut donc pas beaucoup s'eſtonner, ſi les Turcs ſe ſont de tout tems raillez des Hiſtoires, comme de celles qui contenoient ſi peu de verité, qu'on les pouvoit mettre au rang des Fables & des Amadis. Je ſçai bien qu'on a écrit que Selim, l'un des plus renommez de leurs Grands Seigneurs, puiſque c'eſt le nom que prennent leurs Souverains, fit traduire en ſa Langue les Commentaires de Ceſar ; & qu'une bonne partie des plus ſignalez exploits qu'il fit en Aſie, & en Affrique, doit eſtre attribuée à cette lecture. Mais quand il auroit eu la curioſité d'eſtre particulierement informé par le moien de cette traduction des belles actions de Ceſar, dont la reputation alloit plus loin dans le monde, que l'Empire Romain n'avoit de ſon tems d'eſtenduë ; les ſucceſſeurs de Selim ont bien fait voir depuis, qu'ils ne deferoient pas davantage aux Hiſtoires, que leurs devanciers, & ils nous donnent encore aujourd'hui grand ſujet de douter de la verité de ce conte. Quoi qu'il en ſoit, pour dire encore quelque choſe des Hiſtoires de nos jours, que je nomme ainſi pour les diſtinguer de celles dont j'ai desja parlé, je ne ſçai pas quelle certitude on s'en peut promettre; mais je croi qu'à les examiner par le menu,

& comme j'ai fait autrefois celle de l'Empereur Charles-Quint, elles seroient plus propres à faire valoir le titre de ce petit Discours, que à luy porter prejudice. Gonçale de Meneses nous a voulu donner la vie du Roi d'Espagne Philippe IV. l'on pourra juger de la piece entiere par cét eschantillon, qu'en décrivant la bataille de Prague, il fait prononcer une belle harangue à l'Eslecteur Palatin, pour animer ses soldats: & neanmoins ce pretendant à la Couronne de Boheme, n'estoit pas où la bataille se donna, luy & sa femme s'estoient arrestez dans la ville de Prague fort voisine lorsque le Prince d'Anhalt hazarda le combat, & fut deffait. Les Chroniques d'Espagne nomment ordinairement Cava la fille du Comte Julien, qui pour se venger du Roi Dom Rodrigue, qui l'avoit deshonorée, fit passer
l.3.c.2. le Destroit aux Mores: Avogadro l'appelle Florinde, fait qu'elle se precipite d'une Tour, que son pere se poignarde furieux, & que sa mere mourut aussi peu aprés miserablement. Charles-Quint se faisant lire l'Histoire de Sleidan, que les Protestans d'Allemagne nomment leur Tite-Live, s'écrioit souvent, à ce que dit Surius, *mentitur nebulo*. L'on a donné pour regle de ne croire ni Philippe de Comines, comme trop grand Partisan de la France, ni Meier, comme son adversaire trop declaré. Paul Emile Veronois que Bodin choisit pour mediateur entre-eux, semble avoir son reproche, aiant esté mandé exprés d'Italie pour nous

favoriser. Qui est-ce qui peut souffrir Paul Jove, quand il se met sur les loüanges de son Cosme de Medicis; ou quãd il diffame ceux qui luy refusoient des pensions, qu'il prenoit de tous costez ? Les Venitiens mesmes avoient honte de se voir comparer aux anciens Romains par Sabellicus, & ils le jugeoient insupportable, lorsqu'il les paranymphoit. Ce que Maffée a escrit des Indes Orientales est de la plus haute elegance; mais peut-on souffrir patiemmẽt de luy voir representer un Portugais, qui au siege de Diu n'aiant plus de bale ni de plomb, s'arrache les grosses dents pour en charger son arquebuse. Le Pere Cretophle Borri, afin d'écrire dans sa relation de la Cochinchine quelque chose de plus considerable que les autres, a esté contraint d'avoüer, qu'il avoit imposé mille choses aux credules, sur tout à l'égard des Elephans, n'aiant rien veû de ce qu'il leur fait executer d'admirable, bien qu'il s'en dist le témoin oculaire. Nous nous sommes moquez des Genealogies tirées de pere en fils depuis Adam, jusques à Charles-Quint, & depuis ce premier Pere, jusques au Duc de Lerme. Mathieu Paris parlant du Roi d'Angleterre Alfredus, emploie ces propres termes: *Hujus genealogia in Anglorum Historiis perducitur usque ad Adam primum parentem.* Cela fait voir qu'en tout tẽs l'on s'est repu de viandes bien creuses, & entretenu de grandes bagatelles; n'y aiant à la verité persõne qui n'ait droit de se prevaloir de cette origine, qu'on ne sçauroit con-

XIII.

l. 11.

tester entre nous ; mais personne aussi qui se puisse vanter sans estre ridicule, d'avoir d'assez bons titres pour justifier sa descendance suivie, & genealogiquement prouvée, depuis les enfans de Noé iusques a soi.

Adjoûtons un mot de ceux qui ont écrit plus solidement, & reconnoissant que le President de Thou a beaucoup merité pour ce regard, avoüons pourtant qu'on luy a voulu reprocher que la premiere impression de son Histoire ne s'accorde pas toûjours avec celles qui ont suivi, principalement depuis son second mariage, qui le mit en quelque alliance avec la Maison de Guise, par celle de Nançai, dont estoit sa derniere femme. Je ne dis rien des invectives contre luy d'un Baptista Gallus, parce que je les voi juridiquement condamnées par le Magistrat. Mais j'ai de la peine à souffrir que l'Historiographe Mathieu se mesle de le reprendre tant de fois, & mesme avec invective, comme il fait au sujet du Legat Caraffe, luy Mathieu qui a donné de si belles prises à ceux qui l'ont voulu contredire. J'en donneray ce seul exemple. Il veut que Philippe II. aiant espousé Marie Reine d'Angleterre, n'ait protegé Elizabeth qui luy succeda, que parce qu'il aimoit son sexe, qu'il avoit pitié de son bas âge, & sur tout à cause qu'il respectoit les rares qualitez de cette Princesse. Cependant l'on sçait qu'il ne la favorisa qu'en haine de la Reine d'Ecosse, Marie Stuart, qu'il vouloit reculer par maxime

d'Estat de la Couronne d'Angleterre. XIII.
Voiez je vous supplie qu'un Lecteur est bien instruit des causes & du motif des actions par de semblables jugemens. Baptiste le Grain se fust bien passé de faire descendre d'Hercule les Rois de Navarre; de nommer chastes & vertueuses des Dames qui n'ont jamais esté tenuës pour telles, & de faire prononcer ridiculement, pour ne rien dire de plus à son desavantage, quatre vers à une statuë de cire interrogée par le Mareschal de Biron. Je ne daignerois examiner l'Histoire d'Aubigné, qui est veritablement sienne, tant il y fait parade de ses propres actions. Mais son animosité contre le Sur-intendant D'O, & contre le Mareschal de Lavardin, ne peut estre supportée. Pour ce qui touche Scipion Du Pleix, personne n'ignore de quelle sorte l'a traitté le Mareschal de Bassompierre, qui luy donne le démenti sur une infinité de choses recentes, & qui estoient de sa particuliere connoissance. Il se moque des miracles que Du Pleix & Bernard font faire au feu Roi, avec ces rudes termes contre-eux, qu'un Asne gratte l'autre: *Mutuò muli scabunt.* Certes de semblables contradictions sont capables de rendre les veritez mesmes fort suspectes. Il est d'ailleurs constant entre les plus entendus dans la premiere Histoire de nostre Monarchie, qu'en tous les points où il s'y trouve quelque diversité d'opinions, Du Pleix a presque toûjours pris

le parti de la moins soustenable.

Conclurons-nous donc sur tant d'exemples du peu de certitude qui se trouve, generalement parlant, dans toutes les Histoires, qu'on les doive absolument negliger? En verité je suis fort esloigné de ce sentiment, & je tiens l'Histoire, aprés ceux qui en ont le mieux parlé devant moi, pour une tres-sage maistresse de la vie humaine. Or parce qu'il y en a de trois sortes, d'humaines, comme celles dont nous nous sommes entretenus jusques-icy; de naturelles, telles que sont celles de Pline, de Gesner, d'Acosta, ou autres semblables; & de Divines, qui ont leur fondement à nostre esgard sur le vieil & sur le nouveau Testament: Je pense avoir assez fait voir dans tout ce Discours, que mon intention n'est pas d'envelopper dans l'incertitude dont j'accuse les premieres, celles du dernier ordre, sur lesquelles on ne sçauroit sans impieté former le moindre doute, puisque nous les tenons du Ciel, & que le S. Esprit les a revelées & dictées, pour servir à nostre salut. Esdras a prononcé, *omnis incredulus in incredulitate sua morietur*; & selon le Concile de Nicée, *dubius in fide infidelis est*. Les deux autres especes ne sont pas de mesme, quoi que je ne me sois estendu, & que je n'aie formé mon induction que sur les premieres, pour desabuser ceux qui en tiennent quelques-unes d'entre-elles pour incontestables. La

l. 4. c. 15.

suspension de creance neanmoins que je XIII. penſe qu'on y peut raiſonnablement apporter, n'empeſche pas qu'elles ne ſoient d'ailleurs fort profitables. Comment l'Hiſtoire, quelque fautive qu'elle ſe rencontre parfois, ceſſeroit-elle d'eſtre utile pour cela? Si la Theogonie d'Heſiode, les Fables Æſopiques de Phædrus, & les Metamorphoſes d'Ovide, ne laiſſent pas, nonobſtant leur eſloignement de la verité, d'eſtre tres-inſtructives, ſoit dans la Phyſique, ſoit dans la Morale. Les taches du viſage ne le rendent pas toûjours difforme, & tous les vices du corps ne ſont pas de telle nature, qu'ils le doivent faire paſſer pour monſtrueux. Ce qui rend la pluſpart des Hiſtoires ſujettes aux inconveniens, dont nous les avons repriſes, c'eſt que les Autheurs veulent preſque tous imiter ces Peintres, qui pour plaire aux femmes qu'ils entreprennent de repreſenter, les peignent par complaiſance beaucoup plus belles qu'elles ne ſont. Un Hiſtorien prevenu par intereſt, ou autrement, du deſir d'obliger ceux dont il parle, ou de rendre les matieres dont il traitte plus conſiderables, qu'elles ne ſont en effet, attribuë à ceux-là ce qu'ils n'ont pas merité, & accompagne celles-cy de circonſtances notables, & d'evenemens qui ne furent jamais que dans ſon imagination. Guicciardin eſt accuſé de s'eſtre conduit de la façon autant de fois qu'il a

parlé de ce qui concernoit particulierement les Florentins, s'y attachant de telle sorte & avec tant d'exaggeration, qu'outre qu'il y est ennuieux, il en paroist ridicule. Ceux qui pechent en cela comme luy, sont sujets à demeurer courts, & à ne se pas acquiter de leur devoir aux choses grandes & importantes, semblables pour continuer nostre conparaison, à d'autres Peintres, dont le pinceau ne sçait bien representer que les espines d'un Rosier, & qui n'arrivent jamais à bien exprimer l'éclat & le vermeil des roses. Lucien les compare encore à quelques-uns de cette profession, qui, selon l'usage de sa Religion, prenoient bien de la pene à faire paroistre la beauté du throsne, & mesme celle des souliers de Jupiter Olympien, mais qui negligeoient, ou plûtost estoient incapables, de donner une belle idée qui approchast de la majesté de son visage, & du reste de sa personne. Le vrai moien de ne pas tomber dans un si grand inconvenient, est de n'écrire jamais l'Histoire de son siecle pour la faire voir du mesme siecle, n'aiant jamais esgard au tems present, mais au futur seulement, & ne considerant presque pas ceux qui vivent souvent, & dont l'on parle dans le corps de l'ouvrage, au prix de la posterité qui doit prononcer un jugement equitable sur nostre travail. On évite par cette precaution, & par cette attente, tous les soupçons qui ont accoustumé

de décrediter un ouvrage hiſtorique ; ce XIII.
qui eſt ſi veritable, que beaucoup de perſonnes, ſi nous en croions le meſme Lucien, ont eſté perſuadées de la verité de tout ce que Homere a écrit des proüeſſes d'Achille, par cette raiſon que n'eſtant pas ſon contemporain, & ne les recitant qu'en une ſaiſon où il ne ſe pouvoit rien promettre de luy, Homere n'avoit nul ſujet de le flatter. Nous conclurons donc par cette maxime, que les bonnes Hiſtoires ſont de la nature de ces medicamens, qui ne doivent eſtre emploiez que long-temps depuis qu'ils ſont preparez ; me ſouvenant fort bien que Iean Meſué, Autheur Roial, comme deſcendu des Souverains de Damas, veut dans ſon troiſiéme Livre, qui eſt des Antidotes, qu'on ne ſe ſerve ni du Philonium, ni des autres opiates, que ſix mois au moins depuis leur confection. Il y a beaucoup d'anologie entre ce qui doit ſervir à l'eſprit, & ce qui ſe deſtine pour le corps ; bien qu'eu eſgard ſeulement au tems, les proportions en ſoient ſi differentes, qu'Horace demande neuf ans de retardement, où ce ſçavant Arabe ne parle que de ſix mois. Enfin je prie le Lecteur de ſe ſouvenir que je n'ai parlé du travail d'aucun Hiſtorien vivant ; non pas que je n'en connoiſſe dont je me ſerois volontiers ſouvenu, à leur avantage & pour les eſtimer ; mais parce qu'eſtant vivans, je me ſuis ſenti obligé d'en uſer autrement, par

une loi que je me ſuis impoſée aprés Ciceron & Quintilien, de ne point nommer ceux qu'on pourroit croire que j'aurois voulu flatter, & peut-eſtre mendier leurs ſuffrages par une voie que je n'ai pû juſques-icy approuver.



DE LA CONNOISSANCE DE SOY-MESME.

XIII.

DE LA CONNOISSANCE DE SOY-MESME.



Es plus grands hommes de l'Antiquité ont creû si excellent le precepte de se connoistre soy-mesme, que ne croiant pas qu'il peust estre une production de l'ame humaine, parce qu'il leur paroisse tout divin, ils l'attribuerent à Dieu. C'est de Ciceron que je tiens ce raisonnement, dont il s'explique en ces termes : *Hoc præceptum, quia majus erat quàm ut ab homine videretur, idcirco aßignatum est Deo.* l. 5. de fin. Et c'est pour cela qu'on lisoit le celebre γνῶθι σεαυτὸν, connoi toi toi-mesme, escrit en grosses lettres sur le portail du Temple de celuy que le Paganisme reconnoissoit pour le plus sçavant & le plus illuminé de tous les Dieux. Aussi lisons-nous que Socrate Pere commun de tous les Philosophes, sur tout à l'égard de la Morale, sçauoit si peu ce qu'il estoit, bien

esloigné de la connoissance dont nous par-
Sextus Pyrrh. hyp. p. 186. lons, qu'il doutoit si le Typhon qu'admet-
toit la Religion de son tems, estoit quel-
que chose, auec toutes ses diverses figures,
de plus changeant, & de moins comprehen-
sible que luy. Nostre vraie Religion n'a
rien qui soit contraire à cette doctrine,
puisqu'elle enseigne que Dieu seul s'en-
tend, se comprent, & se contemple inces-
samment, par une reflexion sur luy-mesme,
dont l'homme n'est pas capable. Mais quoi-
que nous ne puissions l'imiter parfaitement
en cela, il faut autant qu'il nous sera possi-
ble, & selon la portée de nostre humanité,
tascher d'entrer en la connoissance de nous-
mesmes par nous-mesmes, & cela auec d'au-
tant plus de soin & d'ardeur, que si nostre
souverain bien consiste, comme nous le
croions, en la contemplation divine, nous
n'y sçaurions mieux arriver que par ce
moien. En effet puisque Dieu ne se donne
à connoistre que par ses œuvres, estant de
son essence incomprehensible; & puisque
l'homme est le chef-d'œuvre de toutes ses
productions; rien ne nous peut appro-
cher plus prés de sa connoissance, & par
consequent de nostre bon-heur, que l'estu-
de de nous-mesmes, admirant dans la
creature la bonté & la puissance du Crea-
teur. Galien au premier chapitre de son
dernier livre de l'Usage des Parties, pour
monstrer que la Nature, dont Dieu est
l'Autheur, fait des choses plus merveilleu-
ses que l'Art n'en produit; parle d'un ou-

vrage en petit, où Phaeton se voioit dans un anneau porté sur un chariot tiré par quatre chevaux, dont l'on distinguoit les seize jambes avec toutes leurs jointures. Nous avons veû en nos iours des puces enchaisnées ; & l'on pourroit rapporter beaucoup d'autres effets de l'Art tres-considerables. Mais Galien soustenoit avec raison, que la Nature surpasse en mille façons, & en grand & en petit, tout ce que l'Art peut executer. L'invention recente des Microscopes, ou de cette espece de lunettes qui nous découvrent avec la figure le mouvement des Mites, & des Cirons, le prouve encore mieux que Galien n'a pû se l'imaginer, bien que l'anatomie & la dissection de l'œil, qui est une des moindres parties du corps humain, luy ait fait nommer cette mesme Nature demoniaque ou divine. Et certainement l'on peut dire, que le Ciel entier n'est pas si admirable que ce petit organe de la veuë; *Plus in oculo est quod mireris, quàm in cælo.* Outre que generalement parlant, & selon la doctrine de cét excellent Personnage, c'est faire tort à la Nature de la rendre imitatrice de l'Art qui luy est posterieur; De sorte que par exemple, l'on doit, dit-il, comparer le bec de la fluste à l'Epiglotte, & non pas l'Epiglotte à ce bec, pour conserver le droit qui appartient à cette admirable ouvriere en tout ce qu'elle fait, mais principalement en la construction du corps, que nous animons.

XIII.

l. 7. de vsu. part. c. 13. & l. 8. c. 1. de larynge.

Or quoi que la contemplation de noſtre petit Monde, puiſque les Philoſophes ont voulu nommer ainſi le corps de l'homme, doive eſtre compriſe dans ce que nous enjoint le precepte de ſe connoiſtre ſoi-meſme ; ſi eſt-ce que ce corps eſtant la moindre des deux parties qui ſont noſtre tout ; & l'Ame eſtant ſans comparaiſon la plus conſiderable, c'eſt ſur elle que nous devons faire nos principales reflexions, ſi nous voulons recueillir le precieux fruict d'un ſi important precepte. Polypheme qui a toûjours donné l'idée d'un homme groſſier & ſtupide, s'eſtant regardé dans le baſſin d'une fontaine, ou ſur le glacis d'une mer tranquille, ſe trouva ſi beau qu'en parlant à Galatée, il s'égaloit au premier des Dieux.

Certè ego me novi, liquidaque in imagine vidi
Ovid.13. Metam. *Nuper aqua : placuitque mihi mea forma videnti.*
Aſpice ſim quantus ; non eſt hoc corpore major
Iupiter in cælo.

O que cét impie a des gens qui luy reſſemblent, & que la philavtie, ou l'amour propre rend inſupportables, ne s'eſtant conſiderez que dans cette portion caduque de leur eſtre ! Et que je trouve ſenſée la réponſe d'une Dame, à celuy qui luy faiſoit la proteſtation ordinaire de l'aimer plus que ſon ame ; Vous pourriez m'obliger beaucoup plus, luy dit-elle, en m'aſſeurant

de m'aimer autãt que vous cheriſſez voſtre corps. Quelque avantage que trouvent ces Narciſſes dans leur taille bien proportionnée, & dans l'ajuſtement, je ne diray pas de leurs propres cheveux, mais ſeulement dans celuy de leur perruque friſée : *Dum de ſingulis capillis in conſilium itur, malúntque Rempublicam turbari, quàm comam*, ils n'y trouveront jamais rien, où ils ne ſoient devancez par pluſieurs animaux ; & rien qui ſoit comparable à l'excellence, qui leur viendroit de la principale des deux parties, dont ils ſont compoſez, qui eſt l'eſprit, s'ils le contemploient & le cultivoient avec autant de ſoin que le corps. XIII.

Et ſans mentir, il y a dequoi s'eſtonner que ſi peu de perſonnes veüillent rentrer en elles-meſmes :

Vt nemo in ſe ſe tentet deſcendere, nemo, Perſ. Sat. 4.

pour y recueillir le plus doux & le plus ſolide contentement que l'eſprit humain puiſſe recevoir en ce Monde. Car ſoit que noſtre Ame faſſe reflexion ſur les Vertus intellectuelles, telles que la ſcience, & la ſageſſe, qui chaſſant l'ignorance autant qu'elles peuvent de noſtre entendement, l'éclairent de mille belles lumieres : ſoit qu'elle s'applique à conſiderer les Vertus de la volonté, qui ennemies du Vice, nous font acquerir des habitudes morales au bien, par la pratique de pluſieurs bonnes actions reïterées: Il eſt impoſſible que dans une ſi utile & ſi agreable contemplation, nous ne nous ſentions remplir interieure-

ment d'une joie qui peut passer pour un avantgoust de celle des Bienheureux. Quelle satisfaction de prevoir & de diminuer, par le moien des premieres Vertus, tant de choses fascheuses, & presque inévitables, qui nous arrivent dans le cours de la vie. Certes ce n'est pas sans sujet qu'on la compare dans son flux continuel au cours des rivieres qui roulent jour & nuit sans discontinuation. Elle passe de mesme insensiblement cette vie, mais comme les eaux coulantes des rivieres ne conservent pas toûjours leur pureté, sujettes qu'elles sont à mille accidens qui les troublent; nostre vie en a beaucoup plus qui la traversent, & qui ne souffrent pas qu'elle soit toûjours esgalement agreable. La Relation du Pere Marini m'apprent que les Tunquinois usent de cette reflexion sur l'entrée de l'homme au Monde, qu'il sort du ventre de sa mere la teste tournée en bas, pour aller, disent-ils, surmonter s'il peut une infinité de malheurs qui l'attendent dans cette valée de miseres. Ce n'est donc pas un petit avantage de prevoir sagement tant de disgraces, qui deviennent par ce moien beaucoup moindres, si l'on ne peut absolument les éviter, n'y aiant point de coups de fortune si fort à craindre, selon le mot de Laberius, que ceux qui surprennent n'estant pas attendus :

Graviùs nocet quodcunque inexpertũ accidit.

La Prudence, qui ne rend pas de moindres services à l'Entendement qu'à la Vo-

lonté, & qui passe dans l'Eschole pour autant Intellectuelle que Morale, montre son addresse allant au devant des accidens, & destournant les plus fascheux coups dont nous sommes menacez. Elle nous apprent à divertir parfois la foudre, d'un coup de chapeau; & elle nous fait aller un peu à la bouline pendant des orages, qui autrement nous pourroient faire échouër & perir. A faute d'en user ainsi, le mot d'Antisthene ne nous laisseroit nulle esperance dans les calamitez, que celle de la mort qui les termine toutes; car il vouloit qu'on fist provision de cette prudence, dont nous parlons, pour nous conduire, ou d'une corde pour nous pendre, δεῖν κτᾶσθαι νοῦν, ἢ βρόχον. Pour moi qui ne suis pas si rigoureux, je dirai seulement qu'aprés la sage prevoiance dont je viens de parler, il faut faire paroistre & avoir en effet de la force d'ame, à souffrir genereusement ce que nous n'avons pû éviter. Comme nos indigestions d'estomac monstrent ordinairement la foiblesse de cette partie, le peu de resolution que nous avons parfois à supporter une disgrace de la fortune, qui prent plaisir assez souvent à nous maltraitter, témoigne la petitesse de l'esprit qui succombe sous elle, au lieu de luy resister. Mais ne reste-t-il pas une belle consideration à faire là dessus, que toute sorte de prudence n'est pas à estimer, puisqu'il y en a une que Dieu reprouve, la sagesse mesme de ce Monde, estant parfois une folie devant luy,

XIII.

Plut. de Stoic. repu.

Deplus cette ſageſſe n'eſt-elle pas en quelques rencontres prejudiciable, & ſans parler des phrenetiques, ne peut-on pas interpreter ce mot d'elle, *Morbus eſt aliquis per ſapientiam mori*, ce que *l'autochirie* ou mort volõtaire de quelques Philoſophes monſtre ſi evidemment. L'on ne ſçauroit nier outre cela, qu'il n'y ait une ſage folie, nommée religieuſement par pluſieurs, l'eſchelle de Paradis. Brutus fit le fou par ſageſſe.
Feſtus l. 17. La Feſte des Quirinales s'appelloit autrement la Ferie des fous chez les Romains. Les Inſenſez Academiques de Peruſe font gloire de porter un ſi beau nom. Et les Ma-
l. 2. c. 3. & l. 6. c. 16. hometans, ſur la creance, dit Marmol, que ceux qui ont perdu le jugement l'ont perdu par des revelations, & que Dieu les garde pour luy, les tiennent pour Saincts, & ne ſe contentant pas de les retirer chez eux, particulierement à Tunis, ils font encore du bien à leurs parens.

Que ſi aprés avoir enviſagé de la ſorte les Vertus de l'entendement, nous paſſons à celles qui ont leur ſiege dans la volonté, y conſiderant tant de paſſions que la Raiſon rend vertueuſes quand elle les regle, comme elles ſe font vicieuſes, ſi elles deviennent déraiſonnables, combien de ſatisfactions d'eſprit inconcevables reſſentirons-nous ? *Dum humaniſſima replebitur animus voluptate*. Il eſt certain que ces paſſions, que les Philoſophes Latins ont nommées des perturbations, ſervent ſouvent à l'Ame raiſonnable, comme les vents au Pilote,

Pilote, qui ne peut avancer ni se bien conduire sur la Mer, sans le secours des vents. XIII.
Chose estrange qu'un esprit agité de passion puisse agir plus vertueusement, que s'il estoit dans le calme & sans esmotion! ou que, pour parler avec Ciceron, *Sit aliquid quod conturbata mens melius possit facere, quam constans.* 4. Tusc. Cependant, pour nous servir de ce seul exemple, les Peripateticiens ont appellé la cholere, une pierre affiloire, à l'égard de la plus noble Vaillance, *Iracundiam fortitudinis cotem*; & jusques à la fureur dont Ajax estoit si transporté, l'on a voulu qu'elle luy servist dans tous ses exploits heroïques: *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore.* Il est de mesme des autres passions; leurs transports peuvent estre utiles si la raison n'y est point offensée, & qu'elles n'agissent que par un bon motif. C'est la maxime de Sainct Basile dans une de ses Homilies, où il use de Hom. de ira. cette comparaison, que nos plus violentes esmotions n'ont rien qu'on ne puisse approuver, pourveu qu'elles respectent toûjours la raison; de mesme que les jeunes gens ne sortent point de leur devoir, lorsqu'ils sont à la veuë de quelque homme d'authorité. Les Passions sont par fois dans la Morale des seditieuses, que la seule raison peut appaiser, à quoi nous sommes obligez de les accoustumer. Un clin d'œil, un *quos ego* de cette Souveraine, met le calme par tout:

Ac velu i magno in populo cùm sæpe coorta est Virgil. 1. Æne.

Seditio, ſævitque animis ignobile vulgus;
Iamque faces, & ſaxa volant, furor arma miniſtrat:
Tum pietate gravem ac meritis ſi forte virum quem
Conſpexere, ſilent, arrectiſque auribus adſtant:
Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.

Les Pytagoriciens en defendant de manger du poiſſon Erythinus, à cauſe de ſa couleur rouge, qui nous l'a fait auſſi nommer Rouget; entendoient nous eſloigner de tout ce qui peut exciter en nous des mouvemens exceſſifs ou trop paſſionnez; & leur precepte *elixum ne aſſes*, recevoit la meſme ſignification. Enfin, il n'y a point de paſſion, qui, comme indifferente en elle-meſme, ne puiſſe ſervir au Vice, auſſi bien qu'à la Vertu.

in Catal.

Humor alit ſegetem, ſegeti contrarius humor.

Aſſez de choſes ſont de genre douteux de la ſorte, dont il faut uſer à peu prés, comme les Chinois font de la couleur blanche, qu'ils emploient pour porter le deüil, & pour témoigner de l'affliction; bien qu'ils la tiennent d'ailleurs fort gaie, s'en parant aux occaſions de reſjoüiſſance. C'eſt peut-eſtre pour ſe ſouvenir d'uſer de moderation en l'une & en l'autre tems, & pour s'empeſcher d'eſtre exceſſifs, ſoit dans leurs plaiſirs, ſoit dans leurs diſgraces, & mécontentemens.

Mais puiſque les Paſſions ne ſont que des

inclinations indifferentes au bien ou au mal, la plus importante de nos reflexions interieures doit eſtre ſur les habitudes, qui nous portent à la Vertu Morale, ſi elles ſont raiſonnables, ou au Vice ſi elles nous font agir contre ce que preſcrit la droite raiſon. La beauté de cette Vertu ne la fait pas ſeulement aimer avec les plus doux tranſports dont noſtre ame puiſſe eſtre touchée; elle imprime outre cela une extréme averſion du Vice, ſon ennemi mortel, & telle qu'on ne peut ſe diſpenſer de le haïr à toute outrance, quand on a ſuffiſamment reconnu ſa laideur. Et parce que les Philoſophes ont determiné que l'homme eſt de ſa nature plus voiſin des animaux que nous appellons Brutes, que des intelligences que nous nommons des Anges, qui n'ont rien de materiel; on a donné le nom de peché aux actions vicieuſes, *peccatum à pecore*. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve des vicieux qui ſe plaiſent apparamment dans leurs deſordres, & qu'on croiroit trouver de la volupté dans l'ordure de leurs crimes, ou, comme en a parlé Seneque, *Non minùs turpes dedecus ſuum, quàm honeſtos egregia delectare*. Mais ſi l'on y prent garde, l'on s'appercevra aiſément qu'il n'y a que le commencement du Vice, qui puiſſe un peu flatter, ſa fin eſtant toûjours miſerable; au lieu que la ioie qui ſuit la Vertu, luy tient fidele compagnie, & demeure eternellement. Aprés tout, c'eſt un axiome dans toute ſorte de Philoſophie, que comme XIII.

l'Ame nous fait vivre, & nous donne l'Estre simplement ; la Vertu est celle qui nous donne le Bien-estre, & sans laquelle cette vie ne seroit pas souhaitable.

Nous avons desja parlé de la Prudence, à qui l'Eschole donne le premier rang entre les quatre Vertus Cardinales, la Justice qui la suit luy pourroit disputer le pas, puisqu'on luy accorde ordinairement cét avantage de contenir en soi toutes les autres Vertus ;

Iustitia in se se virtutes continet omnes.

Elle les possede tellement, qu'il ne faut point douter que les choses mesmes de la Religion ne la regardent ; aussi ne s'en mesle-t-elle que pour la fortifier, & pour la rendre plus respectée dans un Estat où elle sçait accorder le temporel avec le spirituel. Quand les Romains s'assembloient pour rendre Justice dans leurs Temples, où ils donnoient leurs Arrests appellez Senatusconsultes, ils monstroient bien qu'ils estoient Juges des choses mesmes de la Religion, quoi qu'ils eussent leurs Pontifes. Aussi estoit-ce une de leurs loix, rapportée par leur sçavant & grand homme d'Estat Varron, en ces termes : *De rebus divinis, priusquàm humanis, ad Senatum referendum esse*, qu'il faloit que le Senat commençast ses deliberations, par ce qui concernoit le Droit Divin, devant que d'entamer les affaire du Temporel. J'adjoûterai en conformité d'un tel sentiment, ce que j'ai leû d'un Jurisconsulte Arabe de tres-grand nom

parmi ceux de son païs. On le pria d'escrire sur le faict de la Religion qu'il professoit, comme il avoit desja excellemment escrit sur beaucoup d'autres sujets. Sa réponse fut qu'il s'estoit acquité de ce qu'on luy demandoit dans son Traitté du Droit Civil, voulant dire que ce Traitté comprenoit ce qui est de plus important dans la Religion. C'est ainsi que l'interprete Abraham Echelite, qui cite en suite quelques vers Arabes, dont le sens asseure qu'un Jurisconsulte accompagné de pieté est plus craint par le Diable, que mille Religieux. J'avouë que ces propos sont plus d'un Musulman, que d'un Chrestien. Mais aussi faut-il demeurer d'accord, que la Justice des Souverains a ses inspections legitimes sur les choses de la Religion, où le Temporel est interessé. L'excellent Traitté sur l'authorité du Roi touchant l'âge necessaire à la profession solemnelle des Religieux, doit convaincre les plus opiniastres à reconnoistre cette verité. Tant y a que la Justice a ses loix toutes fondées sur une raison & une lumiere qui nous vient du Ciel: *Est enim lex nihil aliud, nisi recta, & à numine Deorum tracta ratio, imperans honesta, prohibens contraria.* Si vous ostez le terme scandaleux de la pluralité des Dieux, le reste de cette definition ne sçauroit estre trop estimé. Mais il y a une autre loi *autographe* escrite dans nos cœurs, qui est la plus certaine & la plus equitable de toutes. *Quædam enim jura non scripta*, dit Quinti-

XIII. in semita Sap. c.1. Cic. Ph. l. 11. in decl.

lien, *sed scriptis omnibus certiora sunt.* Car il ne faut pas toûjours s'attacher trop à la lettre ; une trop rigoureuse observation des termes de la loi devient quelquefois une injustice; & où Ciceron a dit, *summum jus, summa injuria*, Terence a prononcé *summa malitia*, & Columella *summa crux.* Il y a des lois en des païs, qui seroient jugées en d'autres, non seulement injustes, mais encore ridicules. Je mets en ce rang, & pour exemple celles du Roiaume de Lao, lorsqu'elles punissent les Larrons, en leur faisant coupper sur le corps, selon la qualité du vol, une certaine portion de chair, avec cette clause, que si le Bourreau en coupe trop, n'estant pas une chose aisée de bien observer en cette execution le poids porté par le jugement, il est permis au Voleur de dérober aprés impunément pour autant que peut valoir ce qu'on luy a osté de trop. *Ma torniamo a casa.* Heureuse rentrée en soi-mesme, lorsque dans le tribunal de la conscience nous nous rendons *autonomes* & juges incorruptibles de nos actions, aussi bien que de celles des autres, si nous les examinons toutes comme il faut.

C'est dans ce mesme endroit où nous contemplerons avec joie ce que cette *Fortitudo* des Latins (que nous pouvons nommer grandeur de courage, ou magnanimité, & qui occupe le troisiéme lieu entre les Vertus Cardinales) ce que dis-je, elle exige de nous, quelque genre de vie que nous menions. Car ce n'est pas le mestier seul

des Armes, qui peut faire paroiſtre quelque grandeur d'Ame par le mépris des choſes perilleuſes. Il n'y a pas moins de generoſité à ſouffrir mille mauvais traittemens de la Fortune, qu'aux plus hazardeuſes fonctions militaires ; ni moins de courage à dédaigner *lacus Lucrinos*, où ſe trouve l'opulance, preferant une pauvreté honneſte à des richeſſes qui aſſerviſſent, & s'eſtimant un *Monarque* dans la poſſeſſion d'un *ſeul coffre* de mediocre grandeur ; qu'à faire des actions de Valeur, qui aprés tout ne donnent de l'avantage que ſur les plus foibles. En effet le Marin a eu ſujet de dire dans ſon Adonis : XIII.

Che ſprezzar i throſor' ne curar l'oro
Queſto e ſecolo d'or, queſto e theſoro.

Choſe eſtrange, & qui neanmoins ſe verifie tous les jours, que la pluſpart de ceux qui ſe plaiſent à poſſeder des biens immenſes, ſont d'ailleurs ſi malheureux, qu'ils n'exercent preſque jamais, & toûjours à regret, le moindre acte de Liberalité ; ſemblables à ces rivieres, telles que la Tamiſe & l'Ombre en Angleterre, qui ne débordent jamais quelque pluie qui tombe, & qui les rende plus abondantes. Diſons le hardiment, qu'un eſprit intrepide ſoit contre la Pauvreté, ſoit contre les plus rigoureux accidens de la vie, qui ſont en ſi grand nombre, n'a pas moins de force d'eſprit, ni de vraie Valeur, que ceux que l'on priſe tant à cauſe de leurs exploits heroïques. C'eſt au ſujet des premiers* que Seneque ep. 53.

s'écrie philosophiquement: *Ecce res magna habere imbecillitatem hominis securitatem Dei!*

Puisque la Temperance, derniere Vertu Cardinale, est celle qui modere les Voluptez, d'où dépent la Santé du Corps & de l'Esprit, que l'Intemperance ruine également; n'aurons-nous pas un plaisir extréme, rentrant en nous-mesmes, d'y observer comme cette Temperance, au lieu d'estre absolument contraire à toutes nos voluptez, elle les augmente plûtost si nous luy permettons de les regler, d'en oster les desordres, & d'empescher que nous ne soions homicides de nous-mesmes. Car l'Intemperant pratique sans y penser *l'autochirie* des Stoïciens, se donne une mort violente:

Ac patitur manibus vulnera facta suis.

Certes il en est d'autant plus besoin d'avoir cette precaution, que la jurisdiction de cette Vertu s'estendant sur les voluptez de l'Ame, aussi bien que sur celles du corps, ces dernieres ne regardent que le tems present, au lieu que les autres se ressentent mesme, eu égard au tems futur, par de vaines esperances qui nous font faire mille chasteaux en Espagne, si nous ne les sçavons arrester; & eu égard encore au tems passé, par des memoires inutiles de choses qui ont esté autrefois, dont l'agrément flatte & corromt miserablement nostre imagination. Tant y a que la Temperance est si necessaire pour toutes les deux parties qui

nous compofent, qu'elle doit brider l'ambition effrenée, & le trop grand appetit de gloire, auffi bien qu'une ardeur exceffive de fçavoir, puifque felon le mot de Tacite *literarum quoque intemperantia eft*, & que Seneque a fi bien monftré dans une de fes epiftres, par l'exemple du Grammairien Didymus, que nos fciences doivent eftre bornées: *Plus fcire velle quàm fit fatis, intemperantiæ genus eft.* Mais il faut tenir pour conftant, que tous les plaifirs, foit de l'Ame, foit du corps, aboutiffent à une fin dégouftante & doulouteufe, comme toutes les eaux douces changent de nature dans la faleure de quelque Mer, fi la Temperance n'affaifonne ces mefmes plaifirs, & ne leur prefcrit le regime qu'ils doivent obferver. XIII. ep. 88.

Je n'exaggererai pas plus au long les avantages qui peuvent revenir de la connoiffance de foi-mefme; la chofe du monde de la plus grande inftruction. Ariftote, qui eftoit de cette opinion, l'authorife encore du fentiment d'Hefiode, dont il cite ce vers au troifiéme chapitre du premier livre de fes Morales à Nicomachus, qui fuppofe la connoiffance dont nous parlons,

Optimus eft fe fe qui novit cuncta magiftro.

Et certainement fi nous attendons de la vifion de Dieu une plenitude de fcience, nous ne fçaurions rentrer en nous-mefmes, & nous y confiderer, fans y reconnoiftre, de quelque cofté que nous nous tournions, ce merveilleux & adorable autheur de noftre

Estre, & de toute connoissance. Il n'y a si petite vene, ou artere, si peu considerable nerf, ou muscle, qui ne nous donne un legitime sujet de nous escrier aprés Iob: *In carne mea video Salvatorem meum*, & d'admirer la bonté, la sagesse, & la puissance de nostre Createur. L'esprit qui anime cette petite machine où il est enfermé, prendra aussi de nouvelles lumieres en se reflêchissant sur luy-mesme, & de nouvelles occasions de benir avec adoration ce grand architecte, qui luy donne le moien, en le contemplant de la sorte, de prendre les plus belles leçons que nous puissions recevoir en ce Monde. Mais il faut reconnoistre ingenument, qu'encore que nous aions appris dés nostre plus tendre jeunesse le mot de Pibrac:

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme, qui nous devroit obliger à le considerer attentivement d'autres yeux que de ceux du corps; le nombre est tres-petit de ceux qui se concentrent en eux-mesmes comme il faudroit, pour arriver à une si belle connoissance.

Et neanmoins quelque attention que nous y apportions, & quelque pene que nous puissions prendre, pour profiter de cét entretien interieur, selon l'inscription du Temple de Delphes; la condition de nostre humanité ne souffre pas que nous devions nous en promettre davantage, que de sçavoir reconnoistre avec franchise & ingenuité les titres de nostre ignorance. Ce

n'eſt pas pourtant ſi peu de choſe, que cét aveu ſincere ne nous mette beaucoup au deſſus de tant de grands Docteurs, parmi leſquels il n'eſt pas permis d'ignorer ce que veritablement on ignore. Cela vient de ce que l'ignorance qui ſe ſçait, qui ſe juge elle-meſme, & qui ſe condamne comme telle, n'eſt pas en quelque façon une entiere ignorance. Pour l'eſtre, il faudroit que plene de preſomption elle ſe creuſt toute autre qu'elle n'eſt, & en un mot, qu'elle s'ignoraſt ſoi-meſme : Or parce qu'entre toutes les philoſophies, il n'y a gueres que la Sceptique Chreſtienne & circonciſe, comme l'ordonne Saint Gregoire de Nyſſe, qui nous donne de bonnes leçons là-deſſus; ne faiſons pas difficulté de l'eſtimer, nonobſtant l'animoſité de tant de ſuperbes ſçavans, dont, ſi nous croions l'Apoſtre, nous ne ſçaurions trop nous défier. Car comme Demoſthene repreſentoit fort bien aux Atheniens dans ſa ſeconde Philippique, qu'il n'y avoit que la ſeule méfiance, ou cette importante ἀπιςία, qui les peuſt preſerver de la ſervitude où les vouloit reduire le Roi, ſi nous ne voulons dire comme l'on parloit alors, le Tyran de Macedoine : Auſſi peut-on ſouſtenir qu'il n'y a que la ſeule défiance qu'on doit avoir de tous les argumens trompeurs des Dogmatiques, qui puiſſe conſerver la liberté de noſtre eſprit, & luy acquerir l'indépendance Sceptique dont nous parlons, où conſiſte, à le bien prendre, le bonheur de

cette premiere vie. Je parle ainsi, parce que le plein esclaircissement de tous nos doutes se doit faire, & la vraie science s'acquerir dans une autre vie, dont celle-cy n'est que le preambule.

Mais nommons science ou ignorance ce que l'on tasche ordinairement d'obtenir par beaucoup d'estude, & par des travaux d'esprit inexprimables, ne devons-nous pas faire pitié à ces Intelligences celestes qui voient nos penes pour ce regard ; & avec quelle facilité un defaut de memoire, une petite lesion du cerveau, ou quelque autre accident qui nous jette dans une violente passion, nous peuvent faire perdre en un instant ce qui nous a cousté tant de veilles, & tant d'applications d'ame reïterées. Belle science, excellente ignorance Sceptique, incomparable sagesse humaine, que vos bonnes graces sont difficiles à obtenir ! & qu'elles sont aisées à perdre par ceux qui en sont en quelque possession ! Je dis cela sans parler des differentes notions qui se presentent journellement, & dont les dernieres effacent tout ce que les premieres nous avoient fait approuver. Denys d'Heraclée, un des plus renommez disciples de Zenon, fut surnommé *Metathemenus*, c'est à dire le transmué, ou le changé, & non pas le transpositeur comme Dalecham l'a mal tourné, parce qu'estant tombé dans une fort douloureuse maladie des yeux, il quitta la Secte Stoïque qui soustenoit que la douleur n'estoit pas

un mal, & s'enrolla dans la famille des Cyrenaïques, qui faisoit profession d'une doctrine contraire. Mille causes differentes les unes des autres nous font tous les jours changer d'avis, aussi bien qu'à ce Philosophe d'Heraclée, & non seulement cela peut estre dit de chaque particulier, les Estats mesme, & les plus grandes Communautez sont sujettes à de pareilles diversitez d'opinions, qui succedent les unes aux autres. Appian Alexandrin a fait cette observation, que le peuple Romain qui ne pouvoit au commencement souffrir ses Rois, receut & consacra depuis ses Empereurs. Et nous avons veû il n'y a gueres une Nation s'ennuyer du gouvernement monarchique qu'elle vouloit mitiger sous un autre nom, le reprendre depuis, & se repentir avec raison d'en avoir ainsi usé. Tant il est vrai, que nous ne sommes tous constans que dans nostre inconstance ; ce que nous confirmera mieux que toute autre chose la connoissance de nous-mesmes, autant de fois que nous ferons les retraites interieures, & les reflexions spirituelles qui nous la peuvent donner. XIII.

Il faut croire que Marc Antonin avoit bien remarqué le peu de certitude qui se trouve dans toutes nos connoissances acquises ; ce qui avoit placé son ame dans une tranquillité fort souhaittable ; quand il finit le premier livre de sa vie par ce precepte important, de fuir cette ardeur violente que beaucoup de personnes ont,

de sçavoir, & de feüilleter des livres, si l'on veut mourir doucement, & sans murmurer contre le Ciel, ἵνα μὴ γογγύζων ἀποθάνῃς, *ne murmurans moriare*. Car comment la science & le transport de l'estude nous peuvent-ils faire murmurer en ce dernier article de la vie, comme il dit, sinon par le desespoir qui peut prendre, d'avoir esté frustré de la fin qu'on s'estoit proposée, d'apprendre par instruction, & par le moyen des livres, mille choses avec certitude, au lieu dequoi, nous n'avons fait qu'acquerir des doutes invincibles, Dieu n'aiant pas voulu que l'esprit humain les pust surmonter. Certes un desir si immoderé ne peut manquer de produire cette affliction d'ame, que l'Ecclesiaste donne pour compagne inseparable de la science humaine ; & ce qu'il adjoûte de nos estudes ordinaires se verifie tous les jours: *Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea*. Ce n'est pas à dire pour cela, qu'il faille demeurer dans une honteuse ignorance ; celle de l'*acatalepsie* ou incomprehensibilité Sceptique n'est pas de cette nature, & nous fera jamais renoncer à toûte occupation literaire, pour en mettre les femmes seules en possession. Jean Leon nous avoit desja appris en son sixiesme livre de l'Afrique, que les habitans de Tesset en usoient ainsi, & Marmol nous l'á confirmé depuis dans sa Relation. Ils asseurent tous deux qu'il n'y a que le sexe le plus infirme, qui prenne dans ce

l.7.c.5.

lieu-là quelque connoissance des lettres, qui lise, qui escrive, & qui estudie mesme les choses de la Religion ; les hommes aiant en partage le travail, & l'exercice du traffic. Le remede contre ce que peut produire l'estude de fascheux, c'est de la regler en sorte, qu'elle ne nous fasse jamais entrer dans cette maudite tentation, de sçavoir autant que les Intelligences dépourveuës de toute matiere, *eritis sicut Dij* ; de nous contenter de l'estenduë qu'a donnée à nostre esprit celuy de qui nous le tenons, & qui a limité sa sphere d'activité qu'en vain nous tascherions d'outre-passer ; enfin de descendre le plus avant que nous pourrons dans nostre interieur, pour parvenir s'il y a moien à la connoissance de nous-mesmes, seule capable de moderer toutes nos passions, qui nous esloignent de la felicité, dont nous pouvons jouïr en ce monde. XIII.

FIN.



